

3 1761 04204 6664
·ONÉSIME RECLUS·
ALGÉRIE
ET TUNISIE
PARIS
HACHETTE & CIE

ALGÉRIE ET TUNISIE

COULOMMIERS
Imprimerie Paul BRODARD.

ONÉSIME RECLUS

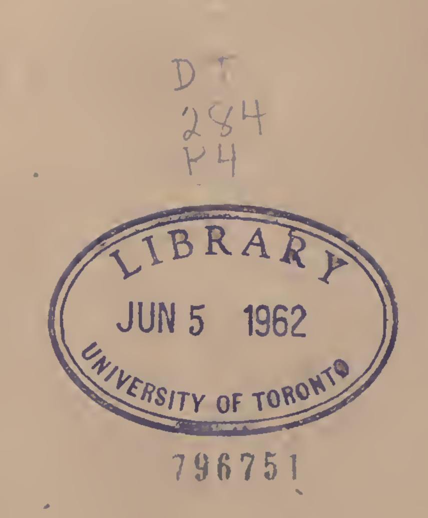
ALGÉRIE
ET
TUNISIE

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 171 GRAVURES



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1909


DT
284
P4
LIBRARY
JUN 5 1962
UNIVERSITY OF TORONTO
796751

NOS COLONIES

« Les jours de nos années reviennent à soixante-dix ans; et s'il y en a de vigoureux à quatre-vingts ans: même le plus beau de ces jours n'est que travail et tourment : il s'en va bientôt, et nous nous envolons ».

Ces soixante-dix à quatre-vingts ans que « Moïse, homme de Dieu », assigne à la vie humaine, dans le psaume 90, sont justement le temps que la France a mis à fonder son second et très vaste empire colonial.

Notre premier empire, si magnifique, puisqu'il était à la fois le Canada, les États-Unis, l'Inde et les « îles », nous avait été « filouté », peut-on dire, par les Anglais; il ne nous en restait que de petites îles, des ilots, des écueils et quelques comptoirs.

De 1830 à 1908, de la prise d'Alger à la demi-soumission du Ouadaï, nous avons conquis, pacifié, déjà quelque peu modelé 50 millions d'êtres plus ou moins pensants, ici agglomérés, là dispersés en Afrique, en Asie, en Amérique, en Océanie, sur un espace égal à vingt fois la France; vingt-quatre fois si l'on considère comme français le Congo belge dont notre idiome est la langue officielle.

Tout ne se vaut pas dans cet empire. Nos colonies d'Amérique et d'Océanie sont petites et sans avenir; nos colonies d'Asie se meuvent dans un monde antipathique au nôtre, en plein chez les Jaunes. Mais nos colonies d'Afrique, séparées de nous par moins de deux cents lieues de mer, ne peuvent nous être arrachées, et déjà près d'un million d'Européens, Français, francisés ou francisables à bref délai, y sont le solide soutien de la nouvelle et plus grande France.

Ce million de Néo-Français vit dans l'Algérie et la Tunisie, avec infaillible expansion sur le Maroc. C'est en cela, et parce qu'elle nous touche, Méditerranée déduite, que l'Afrique du Nord nous est devenue aussi précieuse que la France elle-même.



ALGÉRIE ET TUNISIE

CHAPITRE I

DE L'AURORE DE L'HISTOIRE A 1857

1. **L'Alger des Igâouaouèn.** — « Comprenez, ô vous qui savez comprendre! L'El-Djézaïr, l'Alger des Igâouaouèn est tombée. Ce qui arrive aux Aït-Iratèn ne s'était jamais vu depuis le commencement du monde! »

Dans sa douleur, ainsi chantait en 1857, l'homme d'Azouza, poète berbère, quand les Français assirent leur camp sur la crête des Aït-Iratèn, là où ces montagnards avaient leur marché, leur champ du conseil, leur lieu de réunions tumultueuses, même sanglantes, leur place d'armes, le centre de leurs forces d'attaque et de résistance. Jamais le Romain n'y avait dominé; ni l'Arabe, ni le Turc. On méprisait de là-haut le fond du Sébaou, la vallée du nord où les conquérants passaient et repassaient; on vénérait au sud les murs, les tours, les bastions du grand Atlas neigeux des Kabyles, le Jurjura[1] que les Latins avaient appelé Mont de Fer.

Tout cela, le Roumi d'au delà des mers venait de le violer et le Jurjura libre était devenu la Montagne esclave!

Les Igâouaouèn du chant d'Azouza, c'était la confédération de tribus, disloquée maintenant, dont les Arabes ont défiguré le nom en Zouaoua, comme nous-mêmes nous avons transformé les Zouaoua en Zouaves, alors que nous créâmes avec des contingents indigènes les fameux régiments qui furent d'abord mixtes, puis entièrement français.

Les Aït-Iratèn sont les Beni-Raten des Arabes, fédération aujourd'hui brisée qui s'agitait,

1. On affirme que Jurjura, et non pas Djurjura ou Djerdjera, est la vraie forme du nom, la forme berbère.

avec l'impatience et l'indiscipline du Berbère, dans la confédération plus vaste des Zouaoua.

Et l'El-Djézaïr des Igâouaouèn, la ville d'Ichéraouièn, c'était, dans la bouche des arabophones du bas pays, le Souk-el-Arba ou le Marché du Quatrième jour de la semaine, le Marché du Mercredi. C'est aujourd'hui le Fort-National [1], l' « épine dans l'œil de la Kabylie », « le Fantôme blanc [2] qui dit à la Montagne : « Souviens-toi! »

En posant leur camp, puis en plantant leur ville du Fort-National à la place d'Ichéraouièn abattue, sur le plateau brusquement incliné de Souk-el-Arba, à 916 mètres au-dessus de la mer,



La crête des Aït-Iratèn. Fort-National.

les Français achevaient la conquête de l'Algérie. Ils étaient maîtres de l'Atlas oriental, du Bas-Atlas, par opposition au Haut-Atlas, au Déren du pays marocain.

Il leur manquait encore à l'ouest le pays de Tunis, et à l'est le Maroc, le sublime pilier qui d'après les anciens portait le poids du monde; mais la Tunisie, Tell, Steppe et Désert, nous a coûté depuis moins de sang que mainte citadelle des Kabylies ou mainte oasis des Saharas : les Tunisiens se sont courbés devant nous sans trop de résistance en 1881; puis les Marocains ont reconnu l'hégémonie politique de la France en 1909.

C'est donc en 1857, par la prise du saint des saints des Iratèn, que finit la guerre algérienne qui durait depuis 1830, tantôt là, tantôt ici, tantôt partout à la fois.

Avant de devenir française, ou plus véridiquement franco-berbéro-arabe, l'Algérie avait porté quatre jougs : elle avait obéi au Punique, au Romain, à l'Arabe, au Turc. Entre le Romain et l'Arabe, le Vandale, puis le Grec, l'avaient passagèrement enchaînée.

1. De 1857 à 1870 son premier nom français fut Fort-Napoléon.
2. Fantôme blanc : de ce que, vu de loin, le fort est blanc, sur le vert et le gris des coteaux et des monts.

II. Les Carthaginois. — Carthage procéda de cités phéniciennes parlant un langage sémitique, frère du chaldéen, de l'hébreu, de l'arabe. Parmi ces cités brillaient Tyr et Sidon, les deux villes perverses qui « seront traitées avec rigueur au jour du jugement ».

Hommes de la racine du Liban d'Asie, ces Phéniciens vinrent s'établir à la racine de l'Atlas d'Afrique; non pour y semer le froment, greffer l'olivier, planter le figuier ou la vigne. La Phénicie était alors ce qu'est présentement l'Angleterre. Le commerce était sa loi, sa foi, sa vertu, son droit, son génie.

Une de leurs colonies, faite de Sidoniens, naquit, à côté de plusieurs autres, sur la rive aujourd'hui tunisienne, littoral alors très découpé : le golfe-lac, l'étang de Tunis avait, en ces temps reculés, plus de profondeur, plus d'amplitude que maintenant, et le fleuve Makarat, notre Medjerda, n'avait pas encore empâté des caps, uni des îlots, comblé des baies autour de sa vagabonde embouchure.



Photo Garrigues. Tunis.

Carthage : les ports antiques.

Vers 900 ou 850 ans avant le Christ, l'héroïne de Virgile, la demi-fabuleuse Didon, amena des Tyriens parmi ces Sidoniens; la colonie accrue s'appela désormais Villeneuve ou Villenouvelle; ce qui se disait en langue phénicienne Kiryath-Hadéchat ou, plus brièvement, Kartadach : d'où la Carthage des Latins.

Au bout de quelques siècles Carthage devint comme un New-York, un Londres, un Liverpool trafiquant avec tout le monde connu; elle envoyait des pionniers de découverte, elle installait des hommes de comptoir sur toute rive accessible à ses navires, elle soudoyait des mercenaires pour défendre ses entrepôts, et, tantôt achetant, tantôt guerroyant à l'aide de sa « légion étrangère », elle finit par présider aux destinées de l'Afrique du Nord, de l'Espagne, de la Corse, de la Sardaigne; — de la Sicile aussi, où l'attendait le destin : pour son malheur elle y rencontra des Romains aptes au javelot parmi des Grecs aptes à la lyre.

Malgré l'audacieux génie d'Annibal, Carthage succomba, par la force des obscurs décrets du sort, et parce que la caste des marchands ne prévaut jamais éternellement contre la race des laboureurs; or la ville du Tibre était rustique, tandis que la voisine du Makarat était boutiquière.

Le domaine africain de Carthage commençait à la frontière des Hellènes de la Cyrénaïque et ne finissait qu'à la mer Océane. Il embrassait donc ce que nous appelons aujourd'hui la Tripolitaine (sans le plateau de Barka), la Tunisie, l'Algérie et une part du Maroc : soit presque tout le Tell avec ses Steppes et un mince liséré de Sahara.

Quel fut, au vrai, le labeur de Kiryath-Hadéchat, mère d'Annibal, dans la rude immensité de l'Atlas? Qu'y trouva-t-elle, qu'y détruisit-elle, qu'y remplaça-t-elle? Qu'y versa-t-elle de son être, de son esprit, de sa langue, dans la race qui vivait là depuis des siècles, après confusion et fusion d'éléments africains, européens, asiatiques, car les Numides, nos Berbères, avaient déjà tous ces sangs dans les veines?

Nous ne le saurons jamais bien. Ce que nous n'ignorons pas, c'est que la langue punique acquit un beau domaine sur la Medjerda, sur la Seybouse et, plus au sud et plus à l'orient, dans la Zeugitane et la Byzacène, jusqu'à toucher les Grecs de la Pentapole[1] par delà le pays des Lotophages. Elle y vivait encore cinq cent cinquante ans après la ruine de Carthage, quand saint Augustin évangélisait dans le Tell oriental, où résonnaient alors trois idiomes : celui de Massinissa, celui d'Annibal, celui des Scipions.

Le plus vieux des trois sur ce sol antique était la langue de ce Massinissa, jeune vieillard de quatre-vingt-huit ans qui, sans selle, presque sans frein, lançait son cheval barbe au plus épais des bataillons carthaginois. Impitoyable ennemi du Punique, il aidait le Romain et, croyant servir son peuple, il forgeait pour lui les maillons de l'esclavage. La langue d'Annibal était le phénicien, tel que l'avaient fait dix siècles d' « africanisme ». C'est en latin qu'un Scipion commandait l'armée de Romains et de Numides qui vainquit Annibal à Zama, bourgade encore énigmatique dont aucune borne milliaire, aucune dédicace, aucune inscription ne nous a révélé le site[2]; en latin aussi qu'un autre Scipion mena ses Italiens et ses Africains au dernier assaut de Carthage. Mais déjà Rome n'était plus Rome; elle préférait Athènes à la ville aux Sept-Collines (comme aujourd'hui maint Français, l'Angleterre à la France); et c'est en grec que, devant les flammes de Carthage, le général romain s'épouvanta de l'avenir de Rome.

Ville nouvelle, si vieille déjà, Kartadach brûlait, d'un feu qui séchait à la fois le sang de la défaite et celui du triomphe. Scipion Émilien trembla pour les fils de la Louve, et deux vers d'Homère tombèrent de ses lèvres :

Εσσεται ἦμαρ ὅτ' ἄν ποτ' ὀλώλῃ Ἴλιος ἱρὴ.
Καὶ Πρίαμος καὶ λαος ἐϋμμελίω Πριάμοιο.

« Un jour viendra où périront Ilion la sainte et Priam et le peuple du vaillant Priam! »

III. **Les Romains**. — Les Romains prirent la Carthage carthaginoise en l'an 146 avant

1. Antique Cyrénaïque.
2. Il semble probable que le lieu de cette célèbre bataille se trouve dans la Tunisie centrale, là où ses montagnes s'approchent de l'Algérie, entre Mactar et le Kef, à l'endroit nommé Seba Biar ou les Sept Puits.



Citernes de Carthage avant leur restauration.

Jésus-Christ; en l'an 439 de notre ère, Genséric, roi des Vandales, peuplade barbare qui par l'Espagne arrivait de l'Europe, les chassa de la Carthage latinisée.

Ces Vandales, guerriers du Nord que le Sud déblaya et délaya comme la neige, étaient des Germains, soit purs, soit mêlés ou accompagnés de Slaves ou de toute autre nation; car les grandes vagues de peuples où sombra Rome s'écroulèrent çà et là les unes sur les autres.

Ainsi les Romains dominèrent presque durant six cents années en Afrique — autant qu'en Espagne et qu'en Gaule.

D'où vient donc que l'Ibérie, la Celtibérie, la Celtie restèrent latines, tandis que Rome ne laissa rien d'elle en Afrique, sinon des temples, des arcs de triomphe, des amphithéâtres et des théâtres, des inscriptions et des nécropoles où des noms berbères se heurtent à des noms romains?

Cette inassimilation de l'Afrique du Nord par les assimilateurs et modeleurs du vieux monde eut probablement pour cause éminente l'énorme écart entre la langue du maître et celle de l'asservi. Le latin et le celte étant frères, tout au moins cousins, le Gaulois s'appropria sans trop de peine le verbe « impérial »; si les mots différaient, bien qu'étant l'efflorescence de racines communes, l'esprit immanent des deux idiomes était le même, et, par un instinct obscur, le Barbare versait presque sans s'en douter dans le langage et dans la pensée du Romain. Tandis qu'en Afrique il n'y avait aucune commune mesure entre le latin de l'envahisseur et le berbère ou le punique de l'envahi. Les trois langues étant « incommensurables », les trois peuples restaient chacun dans son compartiment, sauf les défections au profit de l'élément latin, dans les villes et tout autour des villes : qui pour le profit, qui pour les honneurs, qui par bassesse, qui pour la volupté de la trahison.

A l'écart des verbes s'unissait la différence ethnique, évidemment bien plus grande entre l'Italien et le Phénicien ou le Berbère qu'entre le fils de la soleilleuse terre de Saturne et l'enfant des bois et marais de la Celtie ; les conquérants et les conquis du nord de l'Afrique n'avaient pas, comme dit Mardoche, le crâne fait de même; ils pensaient autrement, et le Latin, ne donnant point la langue latine à l'Africain, ne lui détourna point non plus son âme.

Rome ne fit rien pour fléchir les cœurs rebelles.

Elle fut ici comme ailleurs la race pratique, juridique, âpre, fiscale, habile à tirer du vaincu toute sa substance, non pour enfouir l'or comme l'avare, mais pour le répandre en utilités comme en vanités, en luxes fous, en plaisirs abominables.

Elle ne bâtit point un pont d'amour entre les Italiens et les Numides.

Victorieuse, elle resta rogue, revêche, enfermée dans l'orgueil de son nom.

Elle versa sur la Province, la Numidie et les Maurétanies, des spéculateurs plutôt que des colons, et l'on peut croire qu'en ses cinq ou six siècles de règne elle envoya bien moins de paysans à toute la rive libyenne, de Tacape[1] à Tingis[2], que la France en quatre-vingts ans, de La Calle à Nemours, littoral presque deux fois moindre. La splendeur de ses villes du Tell était

1. Gabès.
2. Tanger.

faite de l'obscur travail des Africains, seuls ou presque seuls ouvriers du sol. En réalité, Rome ne fut pas colonisatrice; elle asservit; elle tint d'une main dure, sans broncher; elle administra savamment.

Elle ne se soucia point de tenir le serment d'Annibal la veille du jour où il écrasa les Romains à la bataille du Tessin. Carthage non plus, injuste, avide et sèche autant que Rome, ne s'en était pas souciée : « Je le jure, s'écria le grand agresseur des Latins devant son armée demain victorieuse : qui de nous était serf sera libre; qui de nous était sur la terre d'autrui sera propriétaire. Si je mens, que ma tête soit brisée comme celle de cet agneau! »

Aussi les Numides fraternellement couchés dans la mort à côté des Latins en des nécropoles communes n'avaient point été leurs frères pendant la vie. A l'exception des assimilés, c'est-à-dire de ceux qui s'élevaient au droit de latinité ou, plus haut encore, au droit de cité, par leurs services dans la guerre ou dans la paix, par leur mérite, leur souplesse ou leur argent — et ce fut toujours l'infiniment petit nombre, — tout le reste de la Libye soumise resta menu peuple, valetaille et ribaudaille, gent taillable et corvéable : foule honnie par le maître du *latifundium*[1] dont elle piochait les terres; par le prêteur usurier dont sa ruine emplissait l'escarcelle; par le marchand dont elle faisait l'opulence; par l'homme de loi qui l'engluait dans les longs procès. Or l'homme de loi, le marchand, le prêteur, le latifondiaire, c'était Rome, et c'était la colonisation latine.

Voilà pourquoi la glorieuse République et l'Empire universel issu du Tibre étrusque bâtirent ou renouvelèrent et ornèrent en vain mille villes en Afrique, dont cinq cents, plus ou moins, dans ce qui est aujourd'hui la Tunisie, et cinq cents dans ce qui est l'Algérie; quelques-unes seulement dans ce qui est le Maroc.

Les Romains n'ayant point absorbé l'Indigène, l'Indigène les absorba dès que Rome eut perdu sa force.

D'ailleurs (Maroc à part) la « Ville » avait moins soumis l'Afrique en six cents ans que la France en cinquante. Elle n'avait ni dompté les « Cinq Nations » du Jurjura, ni muselé tous les hommes des hauts plateaux d'Alger et d'Oran, ni descendu bien loin dans le Sahara de Constantine. Et les tribus dont elle avait reçu foi et hommage ne cessaient de se rebiffer contre elle, les unes dans le Mont, les autres dans le Steppe ou sur le penchant du Désert.

Plus d'une de ces rébellions fut longue et sanglante. Mais en dépit de ce sang versé, de ces moissons brûlées; et mise à part l'impitié du fisc comme celle de l'expropriation procédurière, l'Afrique du Nord prospéra, comme à cette heure elle prospère en nos mains, malgré l'inflexible « justice » qui ne cesse de « saisir », puis de vendre au profit des hommes d'argent le haouch ou henchir, c'est-à-dire le domaine de l'indigène et le pauvre lopin de terre du colon dévoré par l'usure.

La Province, les Numidies, les Maurétanies furent habilement gouvernées; leurs villes

1. « Grand domaine ».

brillèrent d'élégance, même les moindres, ce que nous appellerions aujourd'hui des bourgades; chacune eut ses temples des dieux, ses arcs triomphaux, ses statues, ses voies bordées de tombeaux, ses jardins, ses thermes, son théâtre, son aqueduc allant chercher l'eau sans souillure souvent très loin, même par delà l'aride horizon des monts fauves. Et, l'Atlantide n'étant point chaque année visitée par un Nil en crue, on ne perdit aucune larme de la pluie, aucun flot du torrent, aucun murmure de la source; barrages, citernes, canaux, rigoles, rigolettes, Rome n oublia rien pour arroser les champs d'Afrique.

IV. **Les Vandales.** — Le moment vint où Rome dut payer toute sa dette, qui était lourde : la haine du vieux Caton; les injustices du Sénat; les ignominies de la « foi romaine », plus fourbe encore que la « foi punique »; Carthage éviscérée malgré Melkarth, l'Hercule tyrien, dieu de sa force et de ses guerres, et malgré Baal Moloch, plus puissant encore que Melkarth, puisqu'il était le dieu des dieux.



Photo Garrigues, Tunis.
Intérieur des citernes de Carthage.

Les Vandales entrèrent en Afrique dans l'année 428. Ils arrivaient d'Espagne. Avant l'Espagne ils avaient erré dans la Gaule, et, avant la Gaule, rôdé dans la Germanie. C'est qu'ils étaient partis de loin, d'au delà de la Vistule, de la pâle patrie des Sarmates.

Ainsi donc, peuple de la plaine immensément épandue, ils débarquaient devant la montagne osseuse, âpre, où presque toute plaine est plateau.

Peuple des bois, ils venaient vivre dans « l'Afrique au sol d'airain qu'un ciel brûlant calcine[1] », là où l'olivier tamise le soleil, mais ne l'arrête pas aux portes mêmes du Sahara de flamme.

Hommes du bord des eaux largement miroitantes, fleuves, lacs, étangs, ils venaient conquérir le pays des ondes invisibles, qui coulent moins sur la terre que sous la terre, cachées par les sables et les cailloux ardents du lit de la rivière.

Faits aux eaux longuement glacées de rive à rive pour le passage des chars les plus lourds,

1. Victor Hugo.

fiancés pendant six mois par année à la neige, plus blanche sur le sapin que sur le bouleau, ils arrivaient aux lieux où la neige n'argente que la cime des djébels et des adrars, dans la haute région des cèdres frappés par la foudre.

Aussi ne durèrent-ils qu'une centaine d'années, dont dix ans pour la conquête, du débarquement en Afrique à la prise de Carthage, qui devint leur capitale; entrés dans cette glorieuse ville en 439, ils en furent chassés par les Grecs en 534.

Encore ce siècle de prétendue domination se passa-t-il pour une grande part en compression de révoltes. Ils ne régnèrent vraiment que sur les villes où ils tenaient garnison, et dans quelques basses vallées, autour de Carthage et de Bône.

Dans le Mont, dans le Steppe ils passèrent et ne résidèrent point; ils y vidèrent les silos du Numide, ils y brisèrent les pressoirs à huile du Latin, ils y levèrent l'impôt; et ce fut tout.

Tous les liens étant brisés par la brusque invasion des Vandales, ce que les Romains avaient ployé jusqu'au sol se redressa; le serf, le métayer, le terrassier surgirent contre le latifondiaire; l'idolâtre leva la main sur le chrétien qui avait succédé au païen dans les colonies latines; le chrétien se courrouça contre lui-même, de secte à secte, et contre le juif et contre le « gentil »; le Punique, héritier du Carthaginois, reprit conscience de lui-même. Tous luttaient contre chacun, et chacun contre tous — obscure mêlée d'où serait infailliblement sorti quelque grand peuple berbère ou peut-être punico-numide, si quelque chose de subit, de grand, de terrible, d'inouï, n'était sorti peu après d'Arabie.

V. **Les Grecs.** — Bélisaire, généralissime aux ordres de l'empereur de Byzance, enleva Carthage aux Vandales, et les Vandales s'effacèrent de la terre d'Afrique.

Les Grecs étant pour l'instant (et pour de nombreux siècles encore) une race presque usée, la prise de Carthage n'inaugura point une colonisation d'Afrique semblable à celle qui avait donné la Cyrénaïque aux Hellènes, ou même à l'immigration qui avait à demi grécisé les villes de l'Égypte.

La contrée de l'Atlas, la belle « Atlantide », ainsi qu'on devrait la nommer, demeura comme devant essentiellement numide et punique, avec des éléments latins.

Les Grecs s'appuyèrent naturellement pour la reconquête du pays sur les Romains des villes et sur les paroisses chrétiennes qui avaient le latin pour langue nationale ou langue religieuse. La reconquête faite, comme elle était toujours à refaire, les Byzantins conjurèrent le sort, aussi longtemps que le sort le voulut, par un vaste réseau de citadelles; et ces citadelles commandant les gués, les cols, les sources, ils les bâtirent dans les lieux de colonisation romaine ou de colonisation mixte, à la hâte, et grossièrement, avec les pierres d'inscription, les pierres de temple et d'autel, les marbres de tombeau, les statues éparses sur le sol des villes que le Barbare de la Vistule ou le Barbare d'Afrique avait déjà mutilées.

Triste temps qui continua les jours du Vandale par une tempête noire et qui ne finissait jamais! Telle la France pendant la guerre de Cent Ans. L'Anglais, c'était ici l'armée grecque,



Rome ne laissa rien d'elle en Afrique, sinon des temples, des arcs de triomphe (temple de Minerve à Tébessa).

moins grecque que mercenaire, et aussi les colons romains, ces vieux étrangers que l'Africain rejetait avec fureur, et qui disparurent, comme l'Anglais. Chaque vallée, chaque montagne, chaque versant de pâture ou de stérilité dressa des Armagnacs contre des Bourguignons; pendant que les villes se mouraient, les canaux d'eau vive tarissaient dans la campagne flétrie, et le nomade du Sud, éternellement attiré par la fraîcheur du Nord, montait avec son troupeau sur les plateaux où l'ombre décroissait.

Or déjà se levait à l'orient le plus grand ennemi de l'ombre, l'Arabe, le pasteur qui ravage les forêts.

VI. **Les Arabes.** — Le Prophète, Mohammed, « le Loué, le Glorifié », était mort depuis douze ans seulement; vingt années au plus s'étaient écoulées depuis sa fameuse hégire, autrement dit sa fuite de La Mecque à Médine, et déjà l'émir el-moumenin[1], Omar, cousin de l'envoyé de Dieu, avait courbé trois grands pays appartenent à trois sortes de nature, à trois espèces d'homme, à trois familles de langue.

Au nord, par delà le sable et les plateaux pierreux, il avait conquis les monts de Palestine, le Liban de Syrie, la Mésopotamie, conque immense, uberrime de l'Euphrate et du Tigre pleine de ruines des grands empires; cette Mésopotamie, ce Liban, cette Judée, contrées de païens, de chrétiens, de juifs, où vivaient divers peuples, où se parlaient divers dialectes sémitiques, devinrent arabes de langue, musulmanes de religion, et elles sont demeurées telles jusqu'à ce jour.

A l'orient, par delà des sierras neigeuses, il avait mis la main sur l'Iran, le plateau sans eau sous le ciel sans nue, la patrie d'une race usant d'un idiome frère des nôtres et révérant le soleil, les étoiles, le feu, la lumière; ces « Zoroastriens » devinrent mahométans, ils le sont encore; leur langage s'imprégna de « sémitisme », et, quand cessa la tempête, un abîme s'était creusé, profond, large, infranchissable, entre la vieille Perse et la nouvelle.

A l'occident, par delà le sable de Suez, il avait pris le pays du fleuve toujours renouvelé, Mesr, qui reçoit plus d'eau vive en un jour que l'Arabie en une année, la terre soleilleuse du Nil, assise sur deux mers, à la borne de trois mondes; et Mesr qui tenait son sang de l'Afrique noire, de l'Asie et de l'Europe, Mesr dont le verbe était « éthiopien », kouchite, adopta la langue des compagnons d'Omar et aussi leur « résignation à la volonté de Dieu », leur Islam.

Ainsi l'homme qui brûla (ou ne brûla pas) la bibliothèque d'Alexandrie, Omar, avait prodigalement doté son peuple. Il lui avait conquis la Perse, chemin des Indes; le fleuve de Ninive et celui de Babylone; El-Cham ou Damas, « œil de l'Orient », la « ville où l'on adorera Dieu quarante ans encore après la fin du monde »; Alep, dont si haute est la casba que le poète a dit : « Tes hommes sont allés à la Voie lactée comme à un abreuvoir, et leurs chevaux ont brouté les étoiles comme on paît les plantes fleuries »; plus que tout cela, il lui avait donné le Nil.

1. « Commandeur des croyants », calife.

Mais le Glorifié voulait toute la Terre. Donc la horde arabe, galopant sur l'Areg[1] et la Hamada[2], s'avança vers l' « île de l'Occident », c'est-à-dire l'Atlas.

Une première chevauchée s'arrêta dans la Tripolitaine.

Une seconde amena peu après les Musulmans jusque dans les monts intérieurs de la Tunisie, devant Suffetula, ville de Carthaginois latinisée par les Romains ou, sinon latinisée, du moins agrandie et ornée par eux, comme de belles ruines en font foi, près des sources vives[3] : là fut détruite une armée grecque, en une bataille de soixante-douze heures (647).

Dix-huit ans après, nouvelle poussée, et les « Vrais Croyants » ne ravagèrent plus seulement la Tunisie; franchissant l'étroite mer, ils allèrent piller la grande île où l'Etna fume (665).

Puis vint l'un des héros de l'Islam, celui qui dort depuis plus de douze cents ans dans une mosquée du pays des palmes, à cinq lieues de la « reine des Zibans[4] ». Okba, fils de Nafé, passa par-dessus « Afrique, Maurétanies et Numidies »; il ne s'arrêta que devant la mer à grandes marées dont la Méditerranée n'est qu'un lac presque immobile. C'est lui qui poussa son cheval dans le flot de l'Océan, comme pour s'emparer des eaux qui sont la ceinture du monde : « Dieu, ô le Plus Grand, s'écria-t-il, je te prends à témoin que sans cette mer je courrais jusqu'aux bornes du Gharb[5] inconnu, en prêchant ton nom, ô l'Unique, et en exterminant toute race qui adore un autre que toi! »

Okba-ben-Nafé fonda la cité sainte et très sainte, la Mecque de l'Occident, Kairouan, inaccessible jusqu'en 1881 aux Juifs, « chiens, fils de chiens », et aux Chrétiens, « charognes, fils de charognes ». Il la bâtit vers le centre de la Tunisie, loin de la mer et près des petits monts, en un lieu fait pour plaire à l'Arabe ami des chevaux, dans une plaine à la fois Tell, Steppe et presque Sahara lorsque le ciel est longtemps d'airain.

Il y avait là, sur un marais, des bois, des fourrés, des buissons, des ronces, des lianes vaseuses, asile de la bête fauve et de l'oiseau nocturne.

Le fils de Nafé marcha vers cette forêt bourbeuse : « Nous venons vivre ici. O vous qui respirez dans cette forêt, partez, et que Dieu vous fasse miséricorde! »

C'était un ordre d'en haut. L'envoyé de Dieu le répéta trois fois, en trois jours, d'un commandement grave; à la troisième fois, le rampant, le volant et le bondissant, serpents, hiboux, panthères, lions gris, lions fauves, lions noirs, chacals, hyènes, toutes les bêtes obéirent à la voix de l'élu.

Voilà comment l'Arabe conte l'histoire de son ère héroïque, celle aussi du temps moderne; le « jour d'aujourd'hui » lui-même n'échappe pas à sa fantaise. Dieu n'est-il pas toujours le plus grand? Ne dit-il plus aux génies, ministres de ses volontés : « Allez! » et ils vont plus vite que l'éclair? Quand donc aurait-il cessé de fendre la terre, de diviser la mer, d'ordonner à la foudre,

1. Grands sables, dunes du Sahara.
2. Plateau pierreux.
3. C'est la Sbeïtla moderne.
4. Biskra.
5. « Occident » : même mot que Moghreb (d'où Maugrabins) et qu'Algarve.



L'arabe, le plus grand ennemi de l'ombre, le pasteur qui ravage les forêts.

de rebrousser l'oued vers la « tête des sources »? Serait-ce depuis 675, année de l'édification de Kairouan, ou depuis 1830, ou 1909, qu'il n'abaisse plus l'Infidèle et n'exalte plus le Croyant? Les voyants sont toujours des voyants, les saints toujours des saints, et les oualis [1] des ouali.

Le miracle illumine toute son histoire; il projette même des lueurs sur les fils de la France depuis que le hasard de 1830 brasse ensemble Africains et Français. Maint capitaine issu du sol



Les ruines de Suffetula, aujourd'hui Sbeïtla.

des Gaules est embaumé dans la légende à côté des chefs, des marabouts, des imposteurs qu'il a vaincus, suivant la volonté du Très Juste et du Très Clément, qui est le « Père de l'invisible ».

Avant que le septième siècle fût consommé tout entier, la Carthage romaine était aussi détruite que l'avait été la carthaginoise; le nom grec était effacé de l'Afrique. Et il sembla peu d'années après que le nom latin dût disparaître de l'Europe, tout au moins de l'Ibérie, à partir de

1. L'*ouali* est un ami d'Allah, un saint personnage, puissant de par Dieu.

711, après que Tarik, chef de Berbères islamisés, eut fauché les Goths latinisés d'Espagne à la bataille du Guadalete.

De 700 à 1050 s'arrêtèrent les vagues d'hommes et de chevaux poussées contre l'Occident par l'Arabie, la Syrie et l'Égypte. Certes la mer musulmane bouillonnait toujours, mais elle s'irritait surtout contre elle-même, sa force s'usait en guerres de Vrais Croyants contre Vrais Croyants; du pays des villes saintes ou des villes riches, de La Mecque, de Médine, de Bagdad, de Damas, il partait peu de vaillants hommes pour ce Maghreb dont la jeunesse berbère saignait dans les combats de la djehad[1], sur le sol espagnol, qui est un grand buveur de vie.

Puis, au bout de 350 années, vers 1050, un flot vomi par la Kibla[2] jeta six tribus arabes (ou arabophones) sur la rive maugrabine.

Ces tribus étaient de la « race de Hilal », moins une d'entre elles, celle des Soleïm : d'où le nom d'invasion hilalienne qu'on donne à cette immigration partie d'Égypte. Hommes, femmes, vieillards, enfants, la horde était, pense-t-on, de 250 000 nomades[3]. Les Soleïm ne dépassèrent pas le pays de Tripoli, et parmi les Hilaliens qui laissèrent derrière eux la maritime Gabès, des milliers se perdirent, sur le chemin de la Syrte à l'Atlantique.

Puisque si peu d'Arabes assaillirent l'Atlantide, en deux envahissements séparés par deux siècles et demi, pourquoi donc le Gharb s'est-il aux trois quarts arabisé?

Parce que les cavaliers de la « Conquête » ne se heurtèrent pas en Atlantide à un peuple un dans une patrie une.

Ils s'y buttèrent à trois peuples, dont l'un s'en allait par dissolution dans les deux autres, et à trois religions.

Les trois peuples étaient le Romain, disséminé chez le Punique et le Numide qui l'absorbaient; le Punique habitant l'est de l'île du Maghreb, là où l'établissement latin avait eu le plus de durée, le plus de force; enfin le Numide, vivant partout où ne vivait pas le Punique, dans l'Aurès, sur les plateaux de Cirta, et dans tout le centre, dans tout l'ouest de « l'île », là où le Romain avait peu pénétré, peu ou pas colonisé. Les trois religions étaient celles du païen, du chrétien, du juif.

Dès le départ des troupes de Byzance, le Romain ne compta plus dans l'Afrique du Nord. Il ne resta donc que deux nations, la punique et la numide, en face des conquistadores sortis de l'Asie la plus sèche et la plus sereine; et l'une des deux, issue du même Orient par la plupart de ses ancêtres, tenait de ses fondateurs carthaginois un idiome de même esprit et de même chair que l'arabe : en réalité le Punique était par son sang le demi-frère des compagnons d'Omar, d'Amrou et d'Okba; par la langue il était leur frère.

Aucun conteur de ce temps de ruines, de mêlées, de fermentations, de renouvellements, n'a voulu nous apprendre comment l'élément « carthaginois » se comporta envers l'élément arabe;

1. La « guerre sainte », contre les Infidèles.
2. Le « côté de la prière », le côté de la Mecque, l'Orient arabe.
3. Un million d'après d'autres : tous ces calculs sont des « calculs en l'air ».

mais on peut croire que la lutte, si lutte il y eut, fut courte. Ceux qui avaient suscité Annibal contre Rome ne suscitèrent aucun grand vainqueur, aucun grand vaincu contre les conquérants rapides qui leur arrivaient avec un esprit pareil au leur, une parole semblable à la leur et une religion née dans cet Orient d'où leur venait, à eux fils des Phéniciens, leur conception du visible et de l'invisible.

Cette religion, agissant dans le même sens que la sororité des langues et la demi-consanguinité, mit le sceau à l'absorption du Punique et elle commença l'assimilation du Numide par la vertu de son livre saint, le Coran, c'est-à-dire la Lecture (par excellence).



Les vieux remparts de Kairouan.



Une rue à Kairouan.

Le Coran, Bible de l'Islam, est l'œuvre d'un quasi-délirant. Mahomet le Koreïchite, quadragénaire insensé, l'écrivit comme l'ange Gabriel le lui dictait de la part de Dieu, c'est-à-dire suivant ses hallucinations, après les songes légers de la nuit ou les rêves lourds de la sieste.

Aux fantasmagories du sommeil, peut-être à celles de la veille, car il semble qu'il rêva les yeux ouverts, il mêla ce qu'il avait appris dans ses voyages, surtout lorsque, encore adolescent, sous le soleil, la poudre de sable et le hâle, il avait franchi la pierre des Hamadas et l'arène des

Néfouds pour guerroyer dans les pays du Nord qui ne sont plus l'Arabie et ne sont pas encore la Syrie.

Tradition juive et tradition chrétienne; légendes contées chez les tribus pastorales, au campement du soir, près du feu flambant, quand s'avance la nuit lunaire ou seulement stellaire; sentences de la sagesse arabe; louanges au Dieu « qui est le vivant, le fort, l'aimable, le juste, le clément, le miséricordieux »; malédictions sur Satan le lapidé, qu'Abraham poursuivit de ses pierres; hymnes, apophtegmes, imprécations, paraboles; appels aux armes contre l'Incroyant; règles de conduite; lois d'hygiène; indications de propreté; prophéties et récits d'antan; et les terreurs du Jugement Dernier; et le Sirath, pont tranchant comme un fil de sabre au-dessus de la Géhenne du feu; et le Firdous ou Paradis des délices et ses hour-el-aïn [1] aux yeux profonds et noirs destinées aux hommes du témoignage, qui sont morts de la « mort rouge », dans les combats pour Dieu, et non de la « mort jaune » par épidémie ou maladie; enfin tout ce qu'il lut dans les livres, tout ce qu'il entendit dans la chambre de poil [2], tout ce qu'il ouït de voix indistinctes et vit d'impalpable pendant son dormir ou sa somnolence, tout se heurta dans son Kitab, dans son « Écriture », devenue, depuis, la « Lecture ». Son démon familier lui disait : « Écris! » et il écrivait sans souci de ce qu'il avait tracé la veille.

Et aussi sans souci de ce qu'il tracerait le lendemain, pour instruire dans la Loi et guider dans la Foi; il pensait pour le moment même, selon le caprice ou la nécessité de ce moment, car, ainsi que le dit l'Évangile des chrétiens : « A chaque jour suffit sa peine! »

Lui mort, le premier calife, c'est-à-dire le premier remplaçant, le premier vicaire, Abou-Bekr rassembla pieusement les « inspirations de Dieu »; et ce qu'on en trouva, partout épars, jusque sur des os d'épaule de mouton, devint, pour parler à l'arabe, la « montagne de l'incohérence ».

Ainsi fut révélée la « Sainte Lecture », le Coran, livre de 114 sourates ou chapitres, dont, suivant l'antique usage, la foule parcheminée des commentateurs a noirci le clair-obscur en ténèbres.

Mais Mahomet fut un grand poète, en un arabe vaillant, concis, pur, idiomatique, et le Coran transporte d'aise les arabisants.

Même le Musulman ne peut vivre sans ce livre, puisque c'est non seulement la voix de la révélation, mais aussi, tel que les commentaires l'ont étendu, torturé, tordu, la règle de la vie, la norme des actions et des pensées, le fondement de la loi civile, le code infaillible, la racine de toute science, ou plutôt toute la science elle-même. Le Prophète a tout vu, tout su, tout compris, tout dit, tout décidé.

Ce livre est donc un livre terrible et, s'il en fut jamais, un instrument de règne. A peine était-il né que ses 114 chapitres se mirent à dévorer des peuples et des langues; il en dévore toujours, en Afrique.

1. Les houris.
2. La tente.



Un marabout.

S'il ne fit que mordre le persan sur son socle iranien et l'espagnol sur son plateau d'Ibérie[1], il déchira, digéra les idiomes sémitiques de l'Asie Antérieure, le copte d'Égypte, le phénicien d'Afrique et aussi le berbère de l'Atlantide, qui jusqu'à présent n'est entré qu'à demi dans sa gueule.

Dès que l'Islam eut conquis l'Afrique, donc à partir de la seconde moitié du septième siècle, l'arabe fut la langue religieuse, celle dont le meudden crie cinq fois par jour les gutturales, au fedjeur[2], au dhohor[3], à l'aceur[4], au maghreb[5], à l'eucha[6], quand il gémit sur le minaret qui est le clocher des temples musulmans et qu'il invite les fidèles à la prière : « Dieu est le plus grand! Dieu est le plus grand! Je témoigne qu'il n'y a de Dieu qu'Allah et que Mahomet est l'envoyé de Dieu! Venez à la Prière, au Salut! Dieu est le plus grand! Il n'est d'autre Dieu que lui! »

Puis, dès que les Berbères furent entrés en Espagne, il tendit à devenir la langue de leurs camps. Certes ils se battaient pour le pillage sur terre autant que pour la félicité promise outre tombe; mais c'était bien comme des « soumis à la volonté de Dieu[7] » qu'ils avaient franchi la « mer du milieu »; et, vainqueurs ou vaincus, sous le drapeau vert, jaune et rouge, une partie de leur pensée, sinon peu à peu toute leur pensée germait dans l'idiome où Dieu s'était voulu révéler.

Puis ce fut, ou le langage unique, ou l'un des deux langages à la cour des grands empereurs berbères, les Almoravides d'abord, les Almohades ensuite, qui régnèrent sur le Maroc, le Sahara, l'Algérie occidentale et sur une Ibérie lentement rétrécie par les victoires des chrétiens.

Et peu à peu l'arabe devenait l'idiome des villes, des routes et carrefours de routes, des marchés; lentement les religieux nommés marabouts[8], portant la langue du Livre, étendaient sur le pays les mailles de l'arabisation. De même qu'en terre chrétienne ou en terre bouddhiste, les cénobites de la terre musulmane surent élire les beaux sites, les belles eaux, les belles vues, et, l'Afrique étant torride, les impénétrables ombrages sous le zenboudj[9] qui voit dix fois cent ans, sous le platane aux larges feuilles, le jujubier, le micocoulier, le caroubier, le chêne; ou dans la montagne neigeuse, sous les cèdres dont dix, vingt siècles tordent les branches monstrueuses.

Aimés d'Allah, les marabouts prodiguèrent les miracles autour d'eux, dans la tribu qui les avait accueillis, si dépenaillés qu'ils fussent, et venus on ne sait d'où, surtout du « Maghreb le plus éloigné », du Maroc, qui est le pays de la sainteté.

1. Dans l'un comme dans l'autre il a laissé l'empreinte de ses dents : des centaines de mots espagnols et des milliers de mots persans sont d'origine arabe.
2. Aube.
3. Heure du grand jour : 1 heure après midi.
4. 3 heures du soir.
5. Coucher du soleil.
6. Plein crépuscule.
7. Signification propre du mot *Mouslimoun* (Musulmans), participe tiré d'*Islam*, « résignation à l'ordre d'Allah ».
8. Le mot « marabout » a la même racine en arabe que celui de « religieux » en latin : l'un et l'autre veulent dire *lié* (à Dieu, par la religion, qui est le *lien*).
9. Olivier sauvage.

Ils éclairèrent le jour avec la lune, et la nuit avec le soleil; ils évoquèrent le feu du sein de la terre et attirèrent la foudre du ciel; ils allumèrent les eaux, changèrent en pluie froide l'incendie des forêts; ils firent parler les bêtes, marcher les arbres, bondir les montagnes : ainsi encore aujourd'hui le moindre imposteur soulève la foule ébahie des Africains par des tours de passe-passe.

Le Berbère émerveillé crut en ces serviteurs du Très-Haut. Chacun d'eux vit accourir des disciples : plus ou moins suivant le nombre et l'incommensurabilité de ses miracles. La cabane du saint mendiant devint à la longue une chapelle, but de ziara[1], parfois même une de ces zaouïas qui sont en même temps monastère, école, auberge : l'auberge est à tous passants ouverte; qui veut y loger y loge et ne paye point; l'école enseigne la lecture du Livre, la grammaire de la langue du Livre, la Loi telle que les commentateurs l'ont tirée du Livre, et le Droit tel que le Livre l'a défini.

Voilà comment s'enflammèrent, en toute Atlantide, des foyers de culture arabe qui ne s'éteignirent point; mort le saint, son œuvre dura; on vint prier sur sa tombe, dans sa koubba, chapelle blanche; les fervents, les riches dotèrent la zaouïa, l'école et la médressa.

Or, doter la zaouïa, et la simple école de village où les enfants nasillent le Coran, et la médressa, qui est une espèce de faculté des lettres (et des sciences, ainsi qu'elles sont renfermées dans les quelques cents pages dictées par l'Ange), c'était prendre à la race des Berbères le meilleur espoir de son avenir; c'était jeter dans le moule arabe les plus intelligents de ses fils, les élever suivant les étroitesses du Coran, dans la langue du Prophète, et, plus tard, envoyer les moins casaniers d'entre eux au pèlerinage de La Mecque, c'est-à-dire les tremper à la source même de l'Islam. Comme nous disons depuis quelques années, en imitation des mots panslavisme, pangermanisme, pansaxonisme, panlatinisme, c'était faire des Atlantidiens les fanatiques du panislamisme.

Toutes ces causes agissant, le Maghreb s'arabisa : lentement, en raison inverse de l'altitude des montagnes et de l'éloignement dans le Désert.

L'effort des Espagnols n'arrêta pas cette silencieuse submersion d'un grand peuple; pas plus que ne le fit l'effort des Turcs pendant trois cents ans de violence.

Et le Français vient à peine d'y mettre un terme. Brouillant Arabes et Berbères en un seul et même peuple, croyant ingénument que les Berbères sont des Arabes, la France a même consommé la dénationalisation de mainte peuplade kabyle en forçant les plus vieux héritiers du sol, les fils des chevaucheurs qu'entraînait Massinissa dans ses charges furieuses contre les Carthaginois, à pratiquer la langue des cavaliers qu'Okba, fils de Nafé, lançait contre les Grecs et contre les Numides.

VII. **Les Turcs.** — Les Espagnols précédèrent les Turcs en Atlantide, mais ils n'y furent

1. Pèlerinage.

point heureux; c'était pourtant l'époque où la Fortune souriante échangeait avec eux contre quelques centaines de cadavres d'aventuriers ce qu'il y a de plus beau dans le monde, l'Amérique chaude, d'ailleurs neigeuse en ses páramos[1].

1505 les vit maîtres du « Port Divin » des Romains, du « Port Grand » des Arabes, de Mers-el-Kébir, dix-sept années après leur entrée à Grenade; la ville éternellement regrettée par les Africains.

C'est que l'Espagne n'avait pas voulu seulement jeter les Mahométans à la mer. Ce ne lui était pas assez de s'être intégralement reconquise, de « Tolose au Guadalete ». Pour l'orgueil de son nom, pour l'apaisement de sa rage, pour la plénitude de sa vengeance, elle souhaitait âprement de les chasser aussi de l'Afrique, même de toute la Terre, et que nulle part on ne pût dire : « Hay Moros en el pais![2] » sur tout l'orbe dont Christophe Colomb venait justement de dévoiler la rondeur.

Puis comment oublier le Maure quand le Maure n'oubliait pas l'Espagnol, et qu'avant d'y être confirmé par le Turc et le renégat, il piratait déjà sur la côte péninsulaire? Œuvre utile, puisque de chaque voyage il revenait plus riche de biens, parfois avec de belles filles qu'il unissait de force à son sort, et des hommes qu'il gardait, ou vendait comme esclaves. Œuvre pie, puisqu'il égorgeait les ennemis du Dieu unique. Œuvre délicieuse, puisqu'il se vengeait sur les Chrétiens du million d'avanies souffertes par les Musulmans en Espagne.

1509 compléta le travail de 1505. Oran, la voisine de Mers-el-Kébir, en face d'une coupure de rivage ouvrant un chemin vers l'intérieur du pays, Oran se rendit à l'armée du cardinal Jimenez de Cisneros, homme d'idées, homme d'action, homme d'épée, grand homme pour tout dire, passionnément Espagnol et passionnément catholique. Quand il vit sa victoire : « Que la gloire, dit-il, en soit à vous, Seigneur, et non pas à moi! »

Désormais Castille et Léon augmentés d'Aragon avaient le pied sur l'Afrique et pouvaient la conquérir toute à l'encontre du Maure.

Mais, mal inspirée, mal conseillée, l'Espagne fit ici pendant près de trois siècles ce que la France a fait pendant dix ou douze années : elle crut aux chimères de l'occupation restreinte.

Au lieu de pousser hardiment sa pointe, d'Oran, vers le Maroc, l'Algérie, le Désert, elle se dispersa sur la côte; elle prit en 1509 Bougie, port aussi « divin » que celui de Mers-el-Kébir, au pied de la fourmilière d'hommes du Jurjura et du Babor; elle bâtit en 1510 un fort sur l'une des roches qui gardaient assez mal contre la haute mer l'anse d'El-Djézaïr, l'Alger dont personne alors ne devinait le grand destin; ce fort, on l'appela le Pegnon, ce qui veut dire en espagnol[3] le Grand Rocher ou le Haut Rocher.

Le Turc entra par trahison dans cette El-Djézaïr, dès 1516, quand le grand maître des couleurs, le soleil d'Afrique, n'avait pas encore doré les pierres du Pegnon.

1. Hautes plaines très froides, peu habitées, presque inhabitables.
2. « Il y a des musulmans dans le pays. »
3. Pegnon (Peñon) : c'est l'augmentatif de « peña », la roche.

1516 : aurore d'un temps maudit, le plus dur à l'Afrique du Nord dans la tragique histoire des invasions que l'Atlantide a subies.

Les Carthaginois lui avaient apporté tout ce qu'il y avait alors d'art et de science à l'orient de la « mer entre les terres ».

Les Romains lui avaient donné, non pas tout à fait la « paix romaine », mais un lambeau de cette paix; ils avaient fait régner malgré tout plus de calme et plus d'unité qu'auparavant dans le Tell.

Les Vandales n'avaient embarqué que leurs armes, d'Europe en Libye; mais leur barbarie était une barbarie simple, saine et franche, celle d'un jeune peuple en marche, il ne savait jusqu'où; tandis que le Turc ne fut ici qu'une soldatesque au yatagan courbe; d'ailleurs le Vandale ne dépassa guère cent ans de séjour, et le Turc dépassa trois siècles.

Les Byzantins étaient arrivés avec le renom de l'Empire, avec la politesse grecque, les arts brillants, la langue sereine, superbe, et, par malheur, avec un fisc aussi scélérat que celui des Romains; mais, dans son ignominie même, le collecteur grec fut plus paternel que le caissier du beglerbeg[1], Moloch trésorier qui durant 314 années tint d'une main la sacoche et de l'autre main le sabre sanglant.

Les Arabes semblent avoir été funestes aux Atlantidiens (très exactement comme les Romains aux Gaulois) en insérant sur l'arbre berbère, après déchirure, une greffe d'adultération; non plus que le Celte, le Maugrabin n'a porté les fruits auxquels la nature avait voué son être; mais aussi cette bouture étrangère n'était pas sans noble sève, puisque l'Arabe entra dans la Numidie avec l'une des grandes langues et l'une des grandes religions de l'histoire. Le Turc, lui, n'y greffa rien : son sang, peu communiqué, ne dota l'Afrique du Nord que de quelques milliers ou dizaines de milliers de métis appelés Kouloughis; son idiome osmanli ne conquit pas la moindre province, ni la moindre peuplade, pas même une ville, ou seulement un quartier de ville. Venu pour tyranniser, il tyrannisa.

En une seule chose il guida l'Africain. Passé maître en piraterie, il l'instruisit dans les arts du forban contre le Chrétien détesté qui, certes, méritait de l'être, puisque ses injustices valurent de tout temps celles des Barbaresques. D'ailleurs la Chrétienté fournit aux corsaires quelques-uns de leurs maîtres pionniers et beaucoup de leurs meilleurs « lurons » d'abordage : Grecs du littoral et des îles, tant d'Asie que d'Europe, Italiens, Marseillais, Catalans, Espagnols, et jusqu'à des hommes du Nord. Ce fut, entre autres, un Flamand qui leur apprit à construire, à côté de leurs galères aptes à la Méditerranée, des vaisseaux capables de la grande mer où l'on pouvait courir sus aux Espagnols revenant d'Amérique dans un galion chargé d'or; et si bonnes furent ses leçons que les forbans d'Alger finirent par affronter même le haut Septentrion, jusqu'à l'Islande, lave glacée aussi voisine du Pôle boréal que du détroit tiède franchi par les Berbères de Tarik.

1. Mot turc : le bey des beys; le dey ou plutôt le pacha d'Alger.

Deux corsaires, qui justement étaient des renégats, les frères Barberousse[1], issus d'une île grecque[2], avaient fondé l' « État Barbaresque », et cet État resta pirate jusqu'à la fin, jusqu'en 1 830, sous tous ses beglerbegs. L'Espagnol n'y put rien, qui banda toute sa force contre ces maudits.

Le roi très catholique, Charles-Quint, voulut extirper le Turc infidèle dès le moment même où l'aîné des Barberousse l'implanta dans El-Djézaïr, en face du Pegnon castillan. Une flotte espagnole cingla vers la baie d'Alger; elle débarqua l'armée de Diégo de Vera sur le sable de Hussein-Dey, incroyablement fatal à l'Espagne. Les Castillans, battus, regagnèrent leur l'escadre démantibulée par la tempête.

En 1518, nouvelle flotte espagnole; nouvelle armée, aux ordres de Hugo de Moncade; nouvelle déroute et nouvelle tempête.

En 1541, Charles-Quint fit un suprême effort. Il était roi d'Espagne, roi des Deux-Siciles, empereur d'Allemagne avec toutes les possessions du Saint-Empire en France et dans les Pays-Bas, enfin souverain de l'Amérique. Ses armées, habituées à vaincre, avaient dans leurs rangs des capitaines de conquistadores; l'Allemand pesant y portait l'arquebuse à côté du flegmatique Flamand, du Wallon colérique, du gai Bourguignon, du Franc-Comtois avisé, de l'agile Italien, du sobre Espagnol.

Une des plus fortes escadres que l'Espagne ait confiées à la mer, et non la moins malheureuse, mena l'empereur à la plage d'Hussein-Dey : elle était faite de 516 bâtiments, dont 75 vaisseaux, avec 34 480 hommes et, parmi eux, Cortez, le héros de la « Noche triste[3] », le conquérant de la Nouvelle-Espagne[4]. — Équipement formidable, presque égal au convoi parti de Toulon en 1830.

Il arrive parfois que la saison saute brusquement et qu'une voûte noire assombrit la blanche Afrique avant novembre ou décembre, quand ce qu'on nomme ici l'hiver se sépare de ce qu'on appelle l'automne et qui est réellement encore un été. Ce fut le cas en 1541.

Un amiral très illustre conduisait l' « Invincible Armada » de Charles-Quint, qui devait être aussi vaincue que plus tard celle de Philippe II. Mais que pouvait-il, n'ayant que des voiles, et quoiqu'il fût André Doria, contre le mistral africain, qui continue le nôtre, contre le « charpentier majorcain », vent des Baléares? Ainsi le désigne-t-on de ce qu'il part du milieu de la mer où se lève la sierra de Majorque, de ce qu'il brise les navires et qu'il en chasse au loin les débris.

Au troisième tiers d'octobre, la flotte ayant débarqué sa troupe sur le lido, le « charpentier majorcain » souffla son typhon sur les vaisseaux de Doria, sa pluie, son brouillard, son froid pénétrant sur les régiments de Charles-Quint, déjà si près d'Alger que Pons de Balaguer,

1. Leur nom musulman, leur surnom plutôt, était Kheïr-ed-Din, le « Bien de la Religion ».
2. Métélin, jadis Lesbos.
3. La « Nuit triste », pendant le siège de Mexico.
4. Le Mexique.

chevalier de Malte, piqua son poignard dans la porte Azzoun [1]. Sous le soleil on aurait été vainqueur, sous l'averse et la tempête on s'enfuit à la sauve qui peut : heureux encore que l'amiral génois eût conservé des navires pour recueillir les hommes d'armes échappés à ce grand désastre, à ce « dia de perdida y sentimiento para España ».

Un autre « jour de perte et douleur pour Espagne » ce fut 234 ans plus tard, à l'expédition d'O'Reilly, dans ce même golfe, contre ce même cordon de sable. Irlandais au service de Castille, O' Reilly fut aussi victime d'un cyclone enragé qui malmena ses 500 bâtiments. Bien qu'à la tête de 22 000 soldats, à peine s'il put fuir assez vite devant les Musulmans lancés en hallali contre les bataillons catholiques.

A l'orient d'Alger et à son occident, mêmes revers, la tempête en moins. A l'orient, perte de Bougie; perte de Tunis, qui commande les deux Méditerranées, celle du Levant comme celle de Couchant; perte des villes du Sahel des Tounsi [2]; tour bâtie de têtes d'Espagnols massacrés sur l'île berbère de Djerba, la reine des flots à la fois tunisiens et tripolitains de la Petite-Syrte. A l'occident dure défaite du comte d'Alcaudete à Mazagran, anéantissement de toute une armée, ruine des entreprises de l'Espagne dans le Tell oranais, là où elle avait eu l'heur de s'emparer de Tlemcen, la ville jadis « impériale » d'où l'on pouvait tenter la conquête des sierras entre-croisées du Gharb [3]. Enfin, en 1792, abandon de la « Corte chica [4] », Oran, dont un tremblement de terre avait renversé les murailles.

Entre temps, les Français prirent Djidjelli (1662), mais n'y restèrent point; puis si Duquesne bombarda deux fois la ville amphithéâtrale des pirates (1682 et 1683), il ne la força pas. Quand le dey sut les millions qu'avaient coûté les boulets lancés sur Alger par l'escadre des Roumis : « Que le roi de France, dit-il, ne m'a-t-il chargé du bombardement? A moitié prix j'aurais brûlé tout El-Djézaïr».

A chacun des désastres de l'Espagnol, le monde musulman tressaillait d'aise. Le récit lui arrivait, toujours plus merveilleux de conteur en conteur, jusqu'aux bornes de l'idiome arabe ; plus encore, jusqu'aux frontières mêmes de l'Islam.

Cependant l'Odjac continuait ses œuvres de sang, où le sang ne fécondait rien.

Odjac, nom turc, veut dire « la marmite ». De marmite à foyer il n'y a qu'un pas; un pas aussi de foyer à chambre, chambrée, compagnie. Il en vint donc à désigner une cohorte, un détachement de ces janissaires qui tenaient le Berbère et l'Arabe muselés pour le compte du très magnanime Seigneur de la Sublime Porte. Enfin, il agrandit son sens jusqu'à la haute acception de gouvernement; il devint l'équivalent de l'État barbaresque dont ces janissaires étaient le soutien; horde non pas précisément turque, mais turcophone et de tous éléments faite : Osmanlis, Albanais, Bosniaques, Circassiens, renégats de tout poil, enfants de tout pays, même du pays nègre, pris ou achetés, puis élevés dans le métier des armes.

1. Bab-Azzoun, l'une des portes des anciens remparts.
2. Tunisiens.
3. Maroc.
4. Petite Cour : du luxe qui régnait parmi les fonctionnaires espagnols d'Oran.

Donc l'Odjac ne cessait de diviser pour régner, de dresser tribu contre tribu, chef contre chef, bandit contre bandit; il tuait et pillait, incertain lui-même de sa durée, et ses prétoriens jetaient volontiers leur sultan hors du trône, hors de la vie. Aussi, mémorablement misérable fut la tourbe de ces pachas, homme du sabre stérile ou du harem infécond. Un dicton d'Algérie



L'île de Djerba. (D'après une photographie communiquée par M. S. Reinach.)

montre combien les peuples de l'Atlantique oriental avaient conscience des crimes de l'Odjac contre la nature et contre l'homme. Au midi d'Alger s'étend une plaine qui ne s'arrête qu'à l'Atlas. Le temps l'a faite en entassant alluvions sur alluvions par le dépôt des torrents extravasés : Hamise, Harrach, Chiffa, Bou-Roumi, Oued-Djer, et dix autres courants moindres; plus, ce qui naît du jet constant des aïoun[1], des fontes de neige, des typhons tourbillonnant dans la ravine où deux heures auparavant le chacal n'avait pu laper d'eau la largeur de sa langue.

1. Pluriel de « aïn », source.

C'est la Métidja, le terreau qu'on n'épuise jamais, tant le réparent toujours la boue glissée du mont, le soleil et l'eau.

Et bien les Algériens disaient : « Quand le pacha (ou le sous-pacha ou tout autre « Baba Tourki[1] ») paraît à l'entrée de la plaine et qu'il tousse trois fois en caressant sa barbe, la Métidja devient le Sahara.

Pour qu'il n'y eût aucun remède à ces plaies purulentes, les janissaires haïssaient les Kouloughis, fils des Turcs et des femmes indigènes — c'est l'éternelle antipathie des « nationaux » et des « créoles » —; les reïs ou pirates abhorraient les janissaires ou, comme ils les nommaient, les « bouviers d'Anatolie ».

Parmi les beglerbegs un seul peut-être[2] eut un idéal servi par une volonté. Euldj-Ali rêva d'amener l' « Ile de l'Occident » à l'unité politique pour laquelle il semble en toute évidence que la nature l'a créée. Il pensait que le fleuve Malouïa, presque tari chaque été, ne marque vraiment pas la fin du grand pachalik d'Alger, mais que la seule frontière est l'écume de la mer océane, au rivage où le conquérant Okba regrettait de s'arrêter si près de la sainte La Mecque. La France ne comprend pas la carte aussi bien qu'Euldj-Ali; elle n'a même pas atteint la Malouïa que dédaignait ce beglerbeg soucieux de l'avenir.

Lorsque, un an après Waterloo, sonna le troisième centenaire de l'intronisation de Barberousse, l'Afrique turque était plus misérable qu'en 1516.

La rétribution vint en 1830, d'où nul ne l'aurait attendue : la France n'avait pas autant souffert des pirates que l'Espagne et que l'Italie; même elle les avait eus parfois pour alliés; elle était plus loin; on la croyait faible, parce qu'elle venait d'être trépignée, presque écrasée par l'Europe.

Que pouvait craindre l'Odjac, toujours victorieux? Le Musulman ne rêvait-il pas la reconquête de l'Espagne? Même il la rêve encore.

Ainsi que l'a dit le poète, à l'occasion de la prise d'Oran sur les Espagnols : « Si les ennemis nous ont coupé une main en Andalousie, il nous en reste — soit béni, ô mon Dieu! — encore une autre[3]. Les Musulmans espèrent toujours que l'Andalousie leur reviendra. Le temps, en effet, s'il éloigne les heures, les rapproche également.

Quoi! l'Infidèle conserverait Khizarat, Tadmir, l'incomparable Ronda, Cordoue, qui était la station de nos caravanes, Chéris[4], qui a donné le jour à El-Chérici, et Chakka, et Loukad! »

VIII. **L'an 1830.** — Mhamed Tchakeur, bey de Constantine, régna quatre ans environ. Durant ces quarante-huit mois, plus ou moins, de 1814 à 1818, il visita plusieurs fois le bon peuple de son beylik, pour l'exterminer çà et là : telle tribu avait refusé l'impôt, telle autre s'était franchement révoltée, telle autre n'avait même pas fourni de prétexte aux fureurs du bey.

1. Père Turc, papa Turc.
2. Les deux Barberousse à part.
3. Cette autre main, c'est Oran.
4. Jerez.

Pendant ses marches militaires il ressemblait à l'empereur Titus, qui ne voulait perdre aucune de ses journées. N'importe laquelle d'entre elles était marquée par une ou plusieurs exécutions. Deux hommes le précédaient, rapides ministres de sa volonté. Sur un signe du maître, l'un, Ismaïl, coupait les têtes au yatagan; l'autre, Soliman, fendait les ventres en croix, de deux coups de rasoir. Le soleil brillait sur les cous tranchés, sur les entrailles et Tchakeur-Bey marmottait sa prière sur chaque grain de son chapelet.

Et s'il arrivait que pas un supplice n'eût réjoui la matinée : « Soliman, disait-il, ton rasoir n'a pas déjeuné aujourd'hui; et toi, Ismaël, ton sabre non plus n'a pas déjeuné! » A quoi ils répondaient : « Non, ô notre maître, ô notre sultan! » Alors lui : « O mes enfants, je vous promets, moi votre père et sultan, moi Tchakeur, qu'avant le soir vos tranchants auront dîné : ce que je leur donnerai, c'est de la chair arabe! » « Que Dieu soit avec toi! » répondaient Ismaïl et Soliman.

Constantine, où commandait Tchakeur, Turc d'Asie, régnait sur le pachalik de l'Est; Oran régnait sur le beylik de l'Ouest : sitôt prise aux Espagnols, elle avait succédé à Mascara, ville que Mazouna la berbère avait précédée comme capitale. Au centre, à vingt lieues des palais et des casernes de l'Odjac, le bey du Milieu, dit bey du Tittéri, demeurait dans la fraîche Médéa. Tous les beys de ces trois beyliks ne furent pas des Tchakeur, mais presque tous jugèrent aussi sommairement que lui. Fidèles au dicton né de leurs cruautés en Afrique, ils traitèrent de « Turc à Maure » les tribus dont ils avaient la garde. Aussi, quand la flotte de Toulon débarqua l'armée de 1830 elle apportait en Atlantide, non l'esclavage, mais la délivrance.

1830 fut une heureuse année pour la France, qui vit s'ouvrir un nouvel et vaste horizon. Nous étions alors perdus dans la contemplation de nous-mêmes; nous mâchions à vide le stérile souvenir de nos « victoires et conquêtes »; nous n'admirions que Paris, son luxe, ses plaisirs, ses théâtres, ses modes, ses ridicules, ses excentricités, ses travers.

Dès qu'Alger eut ouvert ses portes à l'une de ces vaillantes armées qui sortent de la nation frivole, il fallut prendre souci des Arabes et des Berbères, songer au Tell, aux oasis, au plus grand des déserts, aux routes du pays des Noirs, à tout ce qu'exige de semence, à tout ce que réclame de culture, à tout ce que promet de moissons la terre qui nous convie à régner en Afrique. Car, par l'Algérie, nous entamons au plus près ce vaste continent barbare, trois fois plus grand que l'Europe, cinquante-cinq fois plus grand que la Erance.

Déjà même un peuple français grandit sous les méridiens de Bayonne, de Toulouse, de Perpignan, de Nice, de Florence au milieu du rivage septentrional de la terre dont les derniers secrets se découvrent. Ce peuple expansif, audacieux, est né pour soumettre à notre idiome toutes les montagnes du Tell, toutes les roches, tous les sables, tous les palmiers du Sahara : puis, au delà des solitudes enflammées qui séparent le pays des Visages bruns du pays des Visages noirs, il a déjà mis la main sur des royaumes du Soudan central, du Soudan maritime, et, au delà, sur l'immense Congo. C'est ainsi que la France, fanée en Europe, refleurit en Afrique.

Certes, ni l'amiral, ni le généralissime, ni personne sur la flotte de la Conquête n'imaginait que ce départ de navires était pour l'Afrique un tournant de l'histoire, pour les Algériens une origine, et pour la France l'aurore d'une épopée que chaque siècle fera plus légendaire, bien qu'elle soit contemporaine d'un roi trop prudent, d'une bourgeoisie sceptique et d'un parlement bavard.

L'État français lui-même n'avait aucune conscience de la lourdeur des destins qu'il allait soulever. Il voulait avant tout se venger de quelques arrogances du Barbaresque et d'un coup d'éventail au consul de France; moins que cela, d'un geste brusque du bey des beys dont la main colérique agitait un chasse-mouches.

Il n'y avait pas que l'insolence de l'Odjac; il fallait punir aussi celle de l'Angleterre par la démonstration du mépris où l'on tenait la rodomontade anglaise. Le gouvernement de Charles X y pourvut, qui sut traiter Albion fièrement.

Les Anglais avaient la prétention de retenir à Toulon la flotte impatiente; ils nous interdisaient la prise d'Alger en vertu de leur droit souverain sur tout l'univers. L'Afrique n'était-elle pas à eux, comme l'Amérique, l'Asie, l'Océanie, et les Iles?

Seize ans plus tard, en 1846, quand déjà l'Algérie était conquise, le Maroc humilié, Abd-el-Kader réduit à rien et près de se rendre, l'Angleterre étant unie à la France par les liens de l'« entente cordiale », le premier ministre anglais Robert Peel osa prononcer ces paroles cyniques en plein parlement de Londres : « L'Angleterre n'exige pas actuellement l'évacuation de l'Algérie par la France, parce qu'un des partis politiques français se servirait de notre ultimatum contre Louis-Philippe, dont la dynastie serait alors menacée par la révolution. Nous n'avons pas retiré les notes envoyées au ministère Polignac et renouvelées au pouvoir issu du mouvement de 1830. Notre consul d'Alger n'a point demandé l'exequatur : il est toujours accrédité auprès du Dey. La prudence et notre bon vouloir pour le gouvernement français nous font seuls la loi de ne point user de notre droit, qui ne saurait être prescrit; d'ailleurs nous n'attendons que le moment favorable pour demander à la France l'évacuation de l'Algérie. — Alliance admirable que l'alliance anglaise, disait un jour le prince de Metternich. C'est celle du cheval et de l'homme, et l'Angleterre n'est jamais le cheval! »

Les ministres de Charles X n'étaient pas ceux de Louis-Philippe; fermement, même impertinemment, sinon avec une nuance d'injure, l'Angleterre fut invitée à montrer sa force, et la flotte, enflant au vent ses voiles, partit en allégresse pour le Midi.

Elle portait dans ses flancs la victoire, mais le conseil en était absent; on se jetait dans une aventure sans en avoir calculé l'avenir. La France ne se disait pas : « Je vais tenter aujourd'hui quelque chose de grand. J'ai perdu l'Amérique, je veux essayer de l'Afrique, gravir l'Atlas et voir au delà; car mon néant me pèse. J'entends des paroles, je ne vois jamais d'actes! »

Le conseil était absent, la folie présente, s'il est bien vrai que l'escadre fendit le flot, non pour faire de la Méditerranée un lac français, du moins un lac latin, mais pour diviser la côte barbaresque entre les nations de l'Europe. Est-il possible que le vertige habite assez en nous



Alger en 1830. (D'après d'anciennes estampes.)

pour que nous ayons médité d'offrir Oran à l'Espagne, Arzeu à l'Angleterre, Ténès au Portugal, Bougie aux Napolitains, Djidjelli aux Toscans, Stora aux Sardes, Bône à l'Autriche? Nous n'aurions gardé qu'Alger; et pas même Alger, si les conseillers de Louis-Philippe, hallucinés comme ceux de Charles X, avaient réussi dans leur projet de donner notre jeune conquête à Méhémet-Ali, pacha d'Égypte; ou si ceux de Napoléon III étaient parvenus à mettre debout le « royaume arabe » dont Abd-el-Kader aurait été le premier vice-roi.

IX. **La prise d'Alger.** — Magnifique était l'escadre qui voguait sur la mer d'azur dans les derniers jours du mois de mai 1830, à l'une des époques de l'année où cet azur est le plus rarement déchiré par le « charpentier majorcain ». Il le fut pourtant, et la flotte dansa sur les vagues; même elle fut renvoyée vers le nord par une fureur de vent, et il sembla que la tempête sauverait encore une fois le repaire des capitans-pachas, menacé comme il ne l'avait jamais été, par plus de 100 vaisseaux de guerre avec 347 transports, 27 000 matelots, 36 000 soldats.

C'est quand nos navires approchaient du rivage que, les vents s'étant insurgés, l'amiral donna l'ordre de remonter vers le septentrion. Partis le 25 mai de Toulon, quand se leva l'aube du 31 on était en vue du cap Caxine, l'un des promontoires que le massif de la Bouzaréa plonge en mer à l'occident d'Alger. A toucher le but, il fallut le fuir, l'esprit troublé par le souvenir des armadas espagnoles brisées sur cette côte maudite.

Mais il n'était pas besoin de retraverser toute la Méditerranée pour rassembler en lieu sûr la flotte et le convoi disséminés par l'orage. A moins de moitié chemin de la France, juste au nord du siège de l'Odjac, s'élève une île espagnole, ou plutôt catalane, appelée Majorque [1] de ce qu'elle dépasse de beaucoup en grandeur les autres terres de son archipel des Baléares; l'immense baie de Palma l'échancre au Sud, à l'abri du vent du Nord, de la « tramontane », qu'arrête une haute sierra.

Heureusement ralliée dans la baie de Palma, la file des navires en repartit le 10 juin, et le 12 le mont d'Afrique lui réapparut. Elle ne cingla point vers la rondeur de baie quatre fois exécrée par les Espagnols. Laissant à l'orient le sable hostile où l'Harrach mêle en hiver sa bourbe au sel transparent et mobile, elle passa majestueusement devant Alger « la bien gardée, la guerrière, la blanche, la sultane, la favorite », puis s'arrêta de l'autre côté du mont, dans une autre courbe de la mer littorale.

Le 14 juin l'armée débarqua sur la plage de Sidi-Ferruch, dont nous savions depuis 1808 qu'il vaut mieux aborder là qu'ailleurs pour assaillir Alger.

Napoléon Ier avait médité d'envahir l'Afrique du Nord, comme en fait foi l'article V du traité secret de Tilsitt entre la France et la Russie : « Les villes de l'Afrique, telles que Tunis, Alger, seront occupées par les Français, et, à la paix générale, toutes les conquêtes que les Français auront pu y faire pendant la guerre seront données en indemnité aux rois de Sicile

1. C'est-à-dire « La plus Grande ».

et de Sardaigne ». — Ainsi nous aurions dompté les Barbaresques pour d'autres que pour nous, et c'est de l'italien qu'on aurait gravé sur la pierre du buste impérial, dans le jardin Marengo[1], au lieu des mots français : « Il avait rêvé cette conquête »! C'est donc contre toute vraisemblance, malgré lui, presque malgré la force des choses, que le Gaulois domine chez les Africains.

Napoléon envoya en mission secrète sur la côte d'Afrique le capitaine Boutin, qu'il avait chargé d'étudier le meilleur lieu de débarquement d'une armée et la route normale de cette armée entre l'endroit de l'abordage et la ville des pirates. Ce capitaine était habile, puisqu'on l'élut pour ce péril et cet honneur; il était intrépide, puisqu'il accepta le danger; il fut heureux, puisqu'il en sortit vivant et qu'il revint en France avec le destin d'Alger.

A peine l'armée s'était-elle retranchée dans la presqu'île de Sidi-Ferruch que, le 16 juin, la saison sereine redevint encore un orageux automne, les vents se brouillèrent et s'ébranlèrent en tempête, présage d'une déroute « à la Charles-Quint ». Le 17, le 18, le 19, on se battit trois jours : 50 000 Musulmans roulèrent sur les Roumis[2] comme des torrents d'hommes et de chevaux. C'était une brave armée, sûre de vaincre puisque Alger était invincible et que la mer se soulevait, demandant sa proie. Il y avait là les janissaires, phalange éprouvée, et les contingents des beys d'Oran, de Constantine, du Titteri; on y voyait des Osmanlis, paysans osseux, trapus, patients, stoïques, nourris sur les âpres plateaux de l'Asie Mineure; des Albanais dont la joie est dans le sang; des Berbères de maint adrar empanaché de neige; des Arabes du Steppe et du Désert; des Noirs nés par delà les Grands Sables. Du Tombeau de la Chrétienne, sépulcre des rois de Maurétanie, vingt siècles regardaient cette vaillante résistance de l'Islam, comme quarante siècles avaient contemplé près du Nil la bataille des Pyramides.

Ils étaient avec Dieu, mais Dieu ne fut pas avec eux. Vaincus à Staouéli, l'armée française les suivit par la route qu'avait tracée le capitaine Boutin en 1808, puis elle couronna de ses canons les crêtes du djébel où se suspend Alger. Désormais l'Odjac était mort, le Turc aussi, et les Français entrèrent, le 5 juillet, dans la cité dont ils allaient faire une capitale d'empire.

Sans toits et sans tuiles, toute en blanches terrasses et de loin très semblable aux carrières de craie, la triangulaire Alger se terminait en haut par une énorme casba; ainsi se termine-t-elle encore, à 118 mètres au-dessus des flots. Mais ce fort, ce château, cet arsenal, ce magasin, ces murs d'où Hussein, bey des beys, pouvait foudroyer la mer, ont perdu leurs beaux marbres, leurs arabesques, leurs arcades et colonnades et le frais jet d'eau des fontaines. Si la casba profanée est restée caserne, avec zouaves au lieu de janissaires, elle n'est plus le palais, le divan, le harem, le trésor dans des chambres sombres où s'empilaient les quadruples doublons d'Espagne.

Quand les vainqueurs y entrèrent pour la recevoir des mains du pacha détrôné, ils y

1. Jardin public d'Alger.
2. Les Chrétiens : corruption de Romains.

virent dans une cour, près d'une porte fermée, un beau Turc aussi calme devant les Celtes latinisés de 1830 que les sénateurs romains sur leurs chaises curules devant les Celtes celtisants de Brennus. C'était le trésorier : il donna la clef du trésor de l'Odjac. On y trouva 55 684 527 francs — plus que tout ce qu'avaient coûté la flotte, l'armée et la guerre. Ainsi la prise d'Alger demanda du sang, mais pas d'or, elle qui doubla la France et la tourna vers les conquêtes non stériles.

Que de vaillants hommes du temps passé, s'ils revenaient au monde, regretteraient d'avoir vécu ou d'être morts pour des œuvres de néant! L'histoire est pleine d'héroïsmes inutiles; l'histoire de France plus que toute autre. Hantés par des fantômes, nous avons remué le ciel et la terre pour une vaine grandeur, et nos victoires mêmes nous ont été funestes. Il semble que notre nation ne prenne aucun plaisir aux travaux non frivoles; on dirait qu'elle dédaigne toute entreprise de beau, solide et brillant lendemain qui se poursuit loin du boulevard, faux centre du monde. Ce qui veut un long effort, une dépense d'argent, quelques vies d'hommes, lui fait horreur en Afrique, elle qui a jeté sans frémir des millions de jeunes gens et son or par dizaines de milliards dans les batailles européennes.

Mais à la France prolongée par-dessous les ondes l'aventure de 1830 ouvrit des chemins nouveaux. Il y eut dès lors deux politiques antagonistes, la coloniale et la continentale. Fallait-il donc toujours nous briser la tête outre-Vosges, outre-Ardennes, outre-Alpes, contre aussi forts ou plus forts que nous, dans la plaine du Rhin ou la conque du Pô ou le val du Danube, et sur l'Elbe, l'Oder, la Vistule, le Niémen, le Dniepr, jusque sur des rivières entraînées vers la Volga? Après avoir tenté follement l'Europe jusqu'au milieu des Slaves, parmi les riékas [1] et les ozéros [2] ombragés de bouleaux, pourquoi ne pas tenter aussi la terre énigmatique, à la fois Orient et Midi, chez le Numide, puis le Gétule, sur la route des Éthiopiens?

Ainsi pensèrent les « coloniaux », avec raison supérieure, puisque l'avenir a donné tort aux « continentaux ». Victorieux ou vaincus, toute grande guerre européenne nous a rapproché des gouffres. Celle du Sébastopol irrita l'ours du Nord qui est aussi l'ours de l'Est. Celle de Magenta leva dans la Méditerranée, au milieu même de cette mer dont nous méditions de faire un lac français, une Italie qui rêve d'y régner seule, comme héritière de la ville la plus impériale de l'histoire. Celle de Sedan nous a rejetés au couchant des Vosges.

Si les « continentaux » n'avaient pas stupidement poussé trois fois la France contre une Europe hérissée de baïonnettes, nous admirerions encore chez nous le fleuve vert sur ses graviers, autour de ses îles. Et, par surcroît, nous aurions doublé notre France d'Afrique : avec Alger, Oran, Tlemcen, Bône, Constantine, Tunis, Kairouan, nous habiterions Fez la savante Maroc d'où l'Atlas étincelle. Heureusement que Maroc, Fez et Mogador commencent à entrer, discrètement encore, dans les voies françaises. L'Empire est fait.

1. Rivières.
2. Lacs.

Peut-être même le Nil coulerait-il en Nouvelle-France, sous l'œil éteint des sphinx, dans toute la gloire du soleil de Libye.

X. **La Conquête.** — Alger forcée, la casba violée, le trésor vidé, le pacha parti pour l'exil, ce fut comme un coup au cœur et le Maghreb défaillit.

Aurait-on pu le soumettre brusquement, ce Maghreb, en vingt-sept semaines au lieu de vingt-sept années, lorsque, le Turc, étançon robuste, lui manquant soudain, il se sentit tomber et s'abandonna lui-même? Peut-être, mais ce mont compliqué de précipices est un immense traquenard, un dédale infini de « Fourches Caudines » où le Samnite humilie quelquefois le Romain.

D'ailleurs, pourquoi tout conquérir, puisqu'on ne garderait rien ou peu de chose? Il se passa nombre d'années depuis 1830 avant que l'enrouement éteignît les voix françaises qui criaient : « Abandonnons l'Afrique! » Et plusieurs ne se turent que dans la mort, quand déjà la France avait tellement marqué son empreinte en Algérie que l'Arabe pouvait dire : « *Fi'z zman er-Roumi* » — au temps des Chrétiens — comme il dit « *Fi'z zman er-Roum* » — au temps des Romains.

Même encore aujourd'hui, quelques-uns ne se taisent point, alors qu'il y aura bientôt un million d'Européens sur le sol « maudit » dont le général Bernard, ministre de la Guerre, disait en 1837 : « L'Algérie est un rocher stérile sur lequel il faut tout apporter, même l'air : encore y est-il mauvais ». En vain les hommes de notre race y poussent dru, plus féconds qu'en France, dans des villages où la mort respecte parfois les colons jusqu'à quatre-vingt-dix et cent ans; nombreux sont toujours les contempteurs de l'Afrique, semblables au général Duvivier en 1840 : il ne voulait garder, et seulement pour l'honneur, que la ville d'Alger; plus quelques coteaux du Sahel, derrière un fossé continu bordé de parapets, de Birkadem à Coléa par Douéra. Il repoussait même la Métidja : « Nous la laissons disait-il, infecte et désolée, aux chacals, aux courses des bandits arabes et en domaine à la mort sans gloire.... Il y a là, à Boufarik, une petite population européenne qu'il faut empêcher de s'épandre hors de son retranchement et, par tous les moyens possibles, amener à diminuer, même à se dissoudre. » L'Algérie nous dévorait alors, les soldats dans la guerre, les colons dans la paix, et Duvivier semblait avoir raison; mais les sceptiques de 1909 sont sans excuse.

La rapidité de réussite en une grande entreprise de guerre veut un chef infatigable, tombant en coup de foudre. Ce chef, à la fois prudent et hardi, doit disposer d'assez d'hommes pour ne rien lâcher de ce qu'il a pris; et surtout, si courte que puisse être la conquête, encore faut-il qu'on lui en laisse le temps et la liberté, qu'aucun ordre ne l'arrête à la veille d'une bataille, aucune disgrâce au lendemain d'une victoire.

De longtemps ce chef ne se rencontra pas en Algérie; la politique de Paris usait en quelques mois les généraux d'Afrique, comme les divers systèmes qui tantôt visaient l'assaut de toute la Berbérie, tantôt l'abandon, tantôt ni l'un ni l'autre, sous forme d'occupation restreinte. Les Juifs

se demandaient si quelque chose de bon pouvait sortir de Nazareth; les Français voudraient savoir si quelque chose d'intelligent, d'honnête, de fécond, de durable, peut sortir de la lutte des partis et de tout ce qui s'agite de rapace autour des renversements de ministère.

Le mois où le général de Bourmont avait jeté bas l'Odjac n'était pas encore écoulé quand une révolution renversa le gouvernement qui l'avait envoyé contre les Barbaresques. Un nouveau généralissime remplaça le vainqueur de Staouéli; puis un autre vint; puis un autre encore. Dès qu'un chef de l'armée commençait à se reconnaître aux environs d'Alger, dans le Sahel, la Métidja, le tout prochain Atlas, on confiait la France d'Afrique à n'importe quel général ou maréchal ignorant absolument l'Atlantide et sachant à peine de l'Orient, de l'Islam, de l'Arabe, ce qu'on en peut apprendre dans les contes des *Mille et Une Nuits*.

A ce général, à ce maréchal, on donnait juste assez d'hommes pour n'être pas précipité dans la mer. Aussi, l'Atlas gravi, fallait-il le redescendre et s'en aller, même sur la côte, de telle ville militairement occupée, de Blida, de Médéa, de Mascara, d'Oran, de Bône, etc. Or les Musulmans ne comprennent que la force et la durée; pour eux, reculer, c'est fuir; ne point forcer une bicoque, c'est en avoir peur; ne pas disperser en l'air, de dix coups de canon, la koubba, la zaouïa d'un marabout, c'est reconnaître la prodigieuse grandeur, lumière et sainteté de l'ouali dont cette zaouïa, cette koubba blanche a la gloire de posséder les os; partout éclate en protection, en salut, en victoires, la partialité de Dieu pour les enfants de la Pure Doctrine contre les disciples de Satan le Réprouvé.

Ce n'était pas assez de faire et de défaire, d'avancer et de reculer, d'augmenter l'armée, puis de la diminuer, de jouer avec les généraux comme le jongleur avec ses boules, et de donner à l'Europe, à l'Afrique, le spectacle honteux de son incohérence; la France éleva de ses mains son plus mortel ennemi.

XI. Abd-el-Kader et Bugeaud. — Sidi-el-Hadj Abd-el-Kader-ben-Mahi-ed-Din n'était rien quand la France le prit au sérieux, puis au tragique. Simple marabout de la tribu des Hachem, dans la plaine d'Eghris, il avait vu le jour en 1807 à la Guetna, près de cette Mascara qui, se disant guerrière, tire son nom d'Oum-el-Askar[1], « la Mère des Soldats ».

Le *Sidi* par lequel son nom commence indique un chérif, c'est-à-dire un descendant de la famille du Prophète; mais descend qui veut de Mahomet dans toutes les terres de l'Islam, même le Nègre : ainsi, en France, qui veut la noblesse la prend. Le *Hadj* qui suit *Sidi* montre qu'il avait fait le pèlerinage de La Mecque, imposé à tout Croyant qui peut le faire; mais on les compte par dizaines de milliers ceux des Maugrabins qui ont visité la ville sainte entre les saintes. Tout comme le rang de chérif, c'est en Afrique une supériorité banale.

A part cela, beau garçon, fort cavalier, discur éloquent, poète, et le plus admiré de la grande tribu des Hachem.

1. Ou de « Mascar », campement à demeure, casernement.

Il se produisit dès 1831 ou 1832, quand ses Hachem l'eurent proclamé Sultan des Arabes; puis il entra dans Mascara, pauvre en argent[1], richissime en ambition. Au lieu de le traiter ainsi qu'il pouvait l'être, en jeune présomptueux n'ayant derrière lui qu'une tribu de toutes les autres tribus ennemie — car il n'y a chez les Arabes ni fraternité, ni solidarité, ni patriotisme — la France prit peur et, de lâchetés en lâchetés, elle en fit le Jugurtha moderne, fourbe et cruel autant que l'antique, et comme lui soupeseur de consciences : s'il n'acheta pas les Parisiens, de même que l'autre parlait d'acheter les Romains, c'est parce qu'il n'avait pas de trésor et que les Français n'étaient pas à vendre.



Abd-el-Kader.
(Photo Carjat.)

Qu'était-il à son « aurore »? L'élu de quelques centaines de cavaliers de l'Oranie centrale contre lequel s'élevaient déjà d'autres cavaliers de tribus dont les chefs redoutaient sa ruse, son masque religieux, sa soif de pouvoir. Un léger effort de la France eût suffi pour le replonger dans son néant; des chefs plus puissants que lui n'attendaient qu'un signe : ils avaient hâte de pendre sa tête coupée à l'arçon de leur selle.

Mais on crut à ses hâbleries. Un premier traité[2], des plus honteux pour la France qui en a tant signé d'ignominieux, même après des victoires, donna corps au fantôme. Le petit « guerrillero » des Hachem, impuissant devant le plus misérable village entouré d'un mur, devint du matin au soir le sultan de Mascara et de toute ville entre le Maroc et Alger, sauf Oran, Arzeu et Mostaganem. Si Constantine et Tunis avaient été par malheur déjà françaises, peut-être qu'on lui en aurait aussi fait présent. En 1837 un traité non moins abject[3] lui confirma ce domaine, les trois places du littoral oranais restant chose de France.

Justement quand l'astre d'Abd-el-Kader se levait à l'occident, l'astre du pacha de Constantine descendait sous l'horizon d'Orient.

En 1836 un maréchal était monté contre ce pacha pour lui prendre sa ville aérienne, sur le rocher du grand précipice. Ce maréchal, Clauzel, avait lutté sous Napoléon contre l'Europe coalisée; c'était un vrai capitaine de guerre. Mais on ne lui prêta que quelques mille hommes quand il fallait un corps d'armée. Trop faible, il fut imprudent. Très dur est quelquefois l'automne africain sur les hauts plateaux de la Numidie; or il partit de Bône, en novembre, mois climatérique en Algérie. C'est alors en certaines années un changement inouï où quelques heures suffisent : on haletait sur une terre parcheminée d'où montait autant

1. Il n'avait qu'une pièce nouée dans le coin de son burnous.
2. Dit traité Desmichels, du nom du général qui le conclut en 1834.
3. Dit traité de la Tafna, de ce qu'il fut conclu près du rivage de ce fleuve.

de chaleur qu'il en descendait d'un ciel tout de flamme sans nuage depuis cent à deux cents aurores; pas un souffle dans l'air, pas une source, et rien dans les oueds, pas même au carrefour de deux rivières. Puis tout à coup c'est comme si l'on avait fait mille lieues vers l'un de ces pays où la pluie tombe infatigablement d'un ciel affreux, livide et désespéré; ou vers une région polaire, toute blanche de neige et froide à mourir. Dans les vallées basses, où presque jamais il ne neige, c'est la pluie qui s'empare ainsi brusquement de la voûte africaine; sur le plateau, la montagne, c'est le flocon glacé. Nos soldats eurent l'une et l'autre dans leur douloureux voyage sur les terres qu'on gravit à partir du val de Guelma jusqu'au faîte entre la Seybouse et le Roumel; et de même, gelés jusqu'aux os, ils grelottèrent de ce faîte jusqu'à Constantine, ville « supérieure » ayant quelque six cents mètres de moyenne altitude.



Maréchal Bugeaud.
(Photo du portrait peint par Larivière. Musée de Versailles.)

Le temps était beau quand la petite armée, moins de 9 000 hommes avec 16 canons, quitta Bône, alors prodigieusement malsaine; car la « cité coquette » a fait comme Boufarik, elle a d'abord peuplé son cimetière.

Mais bientôt le soldat put dire : « Mahomet est de semaine! » Mots qu'il a criés souvent dans les marches forcées, les épidémies, les fièvres, les désastres : opposant le prophète des Arabes au dieu des Chrétiens, les Français entendaient par là que le ciel, la terre, l'air, les éléments semblaient conspirer pour le triomphe des « Ismaélites ».

Jamais ils n'eurent à le crier si fort qu'à l'aller, puis au retour de cette abominable expédition. Mahomet fut de semaine. La neige suivait la pluie, ou la pluie la neige; on couchait dans la boue, on se réveillait raidi, ou l'on ne se réveillait pas.

Cependant l'armée vit Constantine, elle la toucha presque de la main après avoir franchi le Bou-Merzoug démesurément enflé par l'orage. Le maréchal tenta de forcer la place : il ne la força point, et l'inclémence de la saison fit du retour à la côte une petite retraite de Russie.

L'année suivante, une autre armée s'achemina vers Cirta. Le 13 octobre 1837, la ville fut envahie, clairons sonnants, par la brèche, puis on se tua dans les ruelles, en des combats à la Saragosse. C'était (dit-on) le quatre-vingt-unième siège de Constantine.

Le général qui conclut avec Abd-el-Kader la honteuse paix de la Tafna n'en était pas moins un grand homme, d'une intelligence, d'une lucidité, d'un bon sens extraordinaires. S'il avait signé ce traité, c'est qu'il ne connaissait pas l'Afrique, qu'il ne l'aimait point, qu'il était partisan de l'abandon, qu'il espérait plaire à son gouvernement en traitant à tout prix. Puis, s'il fit Abd-el-Kader, il le défit.

Thomas Bugeaud de la Piconnerie, plus tard duc d'Isly, maréchal de France, grisonnait déjà quand le sort le mit aux prises avec Abd-el-Kader, de vingt-trois ans plus jeune et dans toute la force, l'agilité de sa virilité brune.

Né en 1784, il était Limousin-Périgourdin par son père, Irlandais par sa mère. Il vint au jour à Limoges, mais il passa son enfance, son adolescence et, plus tard, ce que la guerre et Paris ne lui prirent pas de son âge mûr et de sa vieillesse, au bord d'une rivière de la terre à porcelaine, la Loue, flot rougeâtre qui descend à l'Isle de Périgueux. Il vit Austerlitz et la grande guerre; il lutta de coups de main et d'embuscades avec les guérilleros pendant la conquête et la perte de l'Espagne, dans la plus qu'âpre Catalogne; il y apprit, à Lérida, à Tortose, à Tarragone, comment on emporte les villes fortes, même celles des plus durs Ibères. 1815 le vit colonel; 1830 le fit général.

La paix de 1837, plus que « boiteuse et mal assise », dura deux ans, dont Abd-el-Kader ne passa pas une journée sans aiguiser soigneusement son sabre contre la France. Ses rets tendus, pensant qu'il entraverait les « Fils de la puissance[1] », il proclama la guerre sainte contre l'infidèle; bataille de huit ans qui tourna contre lui. Cependant sa tactique était parfaite, conforme au pays, au climat, au peuple : il combattit comme les vieux Numides contre les Carthaginois ou les Romains; et comme les Parthes, sinon qu'en tournant bride ses « irréguliers » ne lançaient pas la flèche, car c'étaient des « hommes du mkhalla[2] ».

Attirer les Français dans l'intérieur des monts inextricables, loin des eaux, loin des villes, si possible dans un désert, un cul-de-sac, un marais, un coupe-gorge; faire le vide autour d'eux; les affamer; les harceler sur les flancs pendant la marche; détruire leur arrière-garde pendant la retraite; compter sur le soleil, sur la soif et la fièvre comme sur les trois meilleurs ministres de sa revanche; quand des tribus avaient demandé l'aman[3], en susciter d'autres contre nous; et lorsque les Arabes oranais et algériens furent épuisés, lever en face du Roumi tout le Maroc de l'empereur au grand parasol; voilà ce qu'il fit infatigablement, selon qu'il l'écrivait un jour à Bugeaud :

« Tu me proposes la paix, mais je n'accepte pas tes conditions. Tu me suivras, dis-tu, jusqu'au Désert; tu m'annonces que tu brûleras les moissons si je ne t'affronte pas en bataille rangée. Mais la terre est grande. Moi, je puis m'en aller; toi, tu ne peux m'atteindre. Que peux-tu emporter de vivres? Je le sais aussi bien que toi : pour treize jours de marche en avant et treize jours de marche en arrière — en tout vingt-six; pas plus. Eh bien! poursuis-moi! Je te fuirai, car mon armée ne vaut pas ton armée. Mais sache que je ferai le vide devant toi. Dès que tu cesseras d'avancer, je cesserai de fuir, et je m'arrêterai pour te guetter. Dès que, n'ayant plus assez de vivres, tu reculeras, je tomberai sur ton arrière-garde et je la décimerai; si tu te retournes contre moi, je reprendrai ma course. Tu prétends que tu mettras la flamme

1. Nom que les Arabes donnent aux Français.
2. Fusil.
3. Le pardon, la paix.

aux blés et aux orges. Eh bien, écoute-moi : pour le quart de ce que te coûtera cette campagne, je me charge de brûler le double de tout ce que ton armée pourra livrer au feu ! »

Mais Thomas Bugeaud de la Piconnerie ne lui laissa pas un moment de repos. Il lui prit toutes ses villes et en tourna la force contre lui; il le chassa de tous ses camps, lui razzia toutes ses tribus; il rétrécit de plus en plus l'aire où chevauchait la cavalerie de Jugurtha-ben-Mahi-ed-Din, et finit par le jeter haletant sur la terre de Maroc.

En vain les Marocains prirent fait et cause pour notre ennemi, pensant renouveler contre les « incirconcis » les exploits de leurs ancêtres contre les Espagnols au temps des Almoravides et des Almohades; la petite phalange de Bugeaud dispersa leurs escadrons dans les plaines de l'Isly, oued qui n'est pas encore français, mais ne saurait beaucoup tarder à l'être (août 1844). De cette victoire la France ne profita point comme elle eût dû contre le Maroc ; mais ce fut la fin d'Abd-el-Kader en tant que prince des Arabes.

La bataille de l'Isly mise à part, trois dates marquent la décroissante fortune du Serviteur du Tout-Puissant[1] : la destruction des Hachem (1842), la prise de la Smala (1843), la soumission à la France (1847).

Depuis déjà dix années les Hachem avaient obstinément suivi la vagabonde étoile, maintenant obscurcie, qu'ils avaient eux-mêmes allumée dans le firmament de l'Islam, alors qu'ils firent d'Abd-el-Kader leur sultan exalté, défenseur et propagateur de la Foi.

Tribu des plus illustres, ils n'étaient point entièrement Arabes, encore qu'ils donnassent tout leur sang au chérif qui prétendait lutter pour la doctrine du Livre. Ainsi que presque toutes les peuplades du Maghreb, ils avaient poussé de la souche berbère, de la racine des Zénata, l'une des grandes familles de la race. Mais ils s'arabophonisèrent, en même temps qu'il s'arabisaient peu ou prou par des mélanges individuels et par l'accession de douars[2] issus de l'invasion des Hilaliens.

Plus tard, encore berbérisants, ou désormais arabisants, on ne sait, l'histoire nous les montre devenus en Oranie le bras droit des émirs de Tlemcen, quand cette ville, qui est vraiment une acropole centrale de l'Atlantide, se taillait un empire dont on pouvait penser qu'il couvrirait tout l'Atlas — car il était à la fois cismalouïen et transmalouïen[3], tel que l'aurait sans doute conquis l'Odjac si le hasard eût offert Oran et non pas El-Djézaïr au plus âgé des deux Barberousse. Alger n'est point au lieu d'équilibre de l'Afrique du Nord : en réalité ville des Chéraga[4], elle n'a guère à son levant qu'un tiers du Tell, tandis qu'à 400 kilomètres plus loin vers le couchant, Oran marque la moitié du littoral barbaresque, avec autant ou presque autant de Tell et de Steppe à l'orient qu'à l'occident. Pour définir exactement les choses, le Maroc ne pèse pas moins dans la balance que l'Algérie unie à la Tunisie; et le milieu du pays

1. C'est ce que veut dire le nom d'Abd-el-Kader.
2. Fraction de tribu, village de tentes.
3. C'est-à-dire algérien et marocain, à l'est et à l'ouest du fleuve Malouïa, qui coupe le Tell en deux.
4. Orientaux; les gens de l'Occident sont des Gharaba, c'est-à-dire des hommes du Gharb.

qu'entourent la Syrte, la Méditerranée, l'Atlantique et le Sable se trouve non loin d'Oran, à peu près aux lieux où la Malouïa filtre en mer, là où le rivage méditerranéen se rapproche le plus de l'Équateur.

Les Hachem servirent les sultans de Tlemcen en qualité de tribu maghzen; autrement dit, ils furent les exécuteurs de leurs hautes et basses œuvres, moyennant exemption d'impôts et jouissance d'un territoire. Les Carthaginois, les Romains avaient, eux aussi, dompté momentanément l'indomptable Africain par l'Africain lui-même, en divisant pour régner, en armant les tribus mercenaires contre les peuplades fières, indignées, hérissées. Les Turcs également dominèrent surtout par les maghzen, et les Français se servent des turcos, des spahis et de la cavalerie légère des goumiers, contre les récalcitrants de l'Atlantide.

Donc les Hachem levèrent l'impôt pour les rois de la ville aux cascatelles; ils firent leurs guerres, le yatagan toujours prêt, le cheval toujours sellé avec le mors à la bouche. Puis, divisés, ils se déchirèrent; les uns descendirent dans la plaine d'entre Tlemcen, le Maroc et la mer; les autres s'en allèrent dans le pays de Mostaganem, ou bien au pied de l'Ouarensénis; d'autres s'établirent dans la vallée du Chéliff, au bas de l'altière Miliana; d'autres encore plantèrent leurs tentes sur les plateaux de Bordj-bou-Arréridj, en cette Medjana si haut située que le vent du désert, le souffle de glace et l'haleine de flamme y rompent incessamment l'équilibre de l'air. Ainsi se sont de tout temps unies, désunies, collées, recollées les tribus algériennes.

Les Hachem de Mascara, l'une de ces branches, furent le maghzen dévoué d'Abd-el-Kader; mais ils s'usèrent vite au service de leur sultan; singulièrement diminués déjà, ils perdirent les plus vaillants des leurs en 1842, par une razzia, dans une affreuse journée de mars.

Il neigeait sur les cinquante-neuf douars des Hachem, en tout plus de mille tentes; ils n'attendaient point les Français, qui brusquement arrivèrent, Yousouf en tête; Yousouf, l'homme dont on ne savait s'il était Maltais, Italien, Levantin, sinon même Arabe[1], le toujours alerte, le follement brave. On sabra sur la neige et sous la neige, dans la Sibérie du moment; la nuit vint, pâle et froide; une lune blême éclaira ce qui restait de la fuite et de la poursuite, les bœufs meuglants, les troupeaux bêlants, les chevaux hennissants, les femmes effarées et les enfants gelés.

Aujourd'hui les Hachem mascariens habitent comme auparavant les alentours de la « Mère des Soldats », mais Mascara n'est plus turque en même temps qu'arabe; les Français, les Espagnols y ont remplacé les janissaires de l'Odjac et les métis koulouglis; des villages de colons sont nés sur les champs à grains et les terres de parcours de la tribu; un Roumi possède près de la Rivière des Thermes[2], dans un val incendié de soleil, le domaine de la Guetna, lieu de naissance d'Abd-el-Kader; d'autres Roumis, à Cacherou, profanent de leur présence les antiques oliviers, les vieux caroubiers, la claire fontaine de la zaouïa où médita le « sultan », là où il sentit ses ambitions prendre l'essor, où même il se crut peut-être l'élu de Dieu en même

1. On sait aujourd'hui qu'il venait de l'île d'Elbe.
2. Oued el-Hammam, plus bas Habra.



Surprise de la Smala d'Abd-el-Kader. (Fragment du tableau d'Horace Vernet. Musée de Versailles.)

temps que de son peuple, quand les Hachem et les Béni-Amer lui crièrent : « Tu es notre maître! »

La prise de la Smala dispersa mille tentes, vingt mille personnes, dont un quart de guerriers, petit peuple en marche; ou plutôt en fuite, puisque Abd-el-Kader reculait, après avoir perdu toutes ses villes : Mascara, sa capitale bien-aimée; Takdempt, sa citadelle dans les rochers de la haute Mina; Tiaret; Saïda; Taza, prison des Français qui lui tombaient dans les mains; Boghar, qui commande le grand coude où le Chéliff des Steppes devient le Chéliff du Tell. Tous ses forts lui avaient été ravis et il s'en allait au Sahara, là où, dit l'Arabe, l'homme est loin de son pain et près de sa soif.

Ainsi veuf de tous ses refuges, la Smala qu'il traînait après lui était pour lui comme un monde où il avait à la fois sa force militaire, ses gardes du corps, sa cavalerie, son trésor, ses fidèles et sa famille, « rafraîchissement de son œil ». Tout cela lui manqua d'une heure à l'autre, par le fait d'une surprise où la bravoure insensée triompha : les femmes de la Smala pouvaient à elles seules « étrangler avec leurs jarretières » les 500 cavaliers du duc d'Aumale, lâchés, bride abattue, sur le camp volant de l'émir.



Vue de Taguin où eut lieu la prise de la Smala en 1846. (Dessin de Boudier.)

C'était sur les Hauts-Plateaux, par 850 mètres d'altitude, dans un marais dont des coteaux chauves, pierreux, jaunes, mélancoliquement laids, cernent le morne horizon; mais une source précieuse y monte du sein de la terre; elle verse assez d'eau pure pour abreuver toute une armée, hommes et chevaux. Cette source, c'est Aïn-Taguin; son palus méphitique retient de ses jones, de sa boue, de ses trous de piétinement, un ruisseau qui descend vers un autre ruisseau que souvent la sécheresse habite; or ce ruisseau, l'Oued-Taguin, se nomme plus bas Chéliff, et l'Algérie n'a pas de plus grand fleuve. Les 500 cavaliers passèrent comme un ouragan et rompirent ce peuple épouvanté, dans la confusion de tous ses éléments, enfants, femmes, vieillards, hommes, cavalerie, troupeaux.

Après la bataille de l'Isly, le fils de Mahi-ed-Din fut à la fois traqué dans l'Algérie occidentale et dans le Maroc oriental, sur la Tafna et sur la Malouïa — à l'est, et vigoureusement, par les Français; à l'ouest, et mollement, par les Marocains, ses confrères en la Foi. — De semaine en semaine, de jour en jour, sa troupe s'amenuisait, et « le sultan né sous les palmes, le compagnon

des lions roux[1] » finit par n'être qu'un grand détrousseur de sentiers, un homme d'embuscades, qui ouvrit encore la tombe noire à des centaines d'Arabes et de Français, notamment dans le célèbre guet-apens de Sidi-Brahim.

Il attira 410 cavaliers dans une gorge des Monts du Kermès (Filaousen), non loin de Nemours, et les massacra, sauf 14 qui s'échappèrent, ils ne surent trop comment, après trois jours de bataille. Leur chef était Lucien de Montagnac, âme de fer dans un corps d'acier : frappé au ventre, retenant de la main ses entrailles au large trou de sa blessure, tout rouge du sang de sa mort, il poussait encore son cheval au galop de charge sur les fatales collines de Sidi-Brahim.

Ce fut un triomphe inutile du sabre courbe sur la baïonnette, car là même, et moins de deux ans après, Abd-el-Kader, chassé de partout et n'ayant plus une pierre où reposer sa tête, tendit son yatagan au général Lamoricière, à l'ombre du palmier de la koubba, à côté de la lisière des deux éléments qu'il avait si fièrement divisés douze ans auparavant, quand il écrivait au comte d'Erlon, général-gouverneur : « A toi la Mer, à moi la Terre! »

Or voici ce que vit Paris quelques années après que le chérif eut obtenu l'aman, un jour de premier janvier. Une calèche aux superbes chevaux sortit de la cour des Tuileries, alors encore debout, et, en tournant à la sortie, ses roues éclaboussèrent un passant. Ce passant, c'était l'aveugle momentané de Constantine[2], c'était un héros, Lamoricière, et cet Arabe au haïk blanc comme la neige, fier dans sa voiture de gala, c'était Abd-el-Kader, annuellement pensionné de cent mille francs par la France; c'était le « tigre aux narines froncées », le Hachem qui, « tranquille, montrait aux étoiles ses mains teintes de sang humain[3] », sang arabe et berbère autant que sang français. Or, Abd-el-Kader nous avait fait la guerre pendant quinze ans; il avait rompu les traités et décapité ses prisonniers français, dont 107 en une seule fois (1839), qui dorment leur dernier sommeil entre l'Atlas de Blida et le Sahel de Coléa, au milieu de la Métidja, dans l'ancien camp de l'Oued-el-Alleug.

Abd-el-Kader pris, la conquête était achevée, à part quelques djébels, dont le plus ardu, jusqu'alors franc et libre, le Jurjura, se soumit en 1857. Mais en 1871 une grande révolte secoua toute la province de Constantine, toutes les « kabylies » à l'orient d'Alger, et menaça même la blanche capitale. Par hasard l'occident ne bougea pas; le Chéliff, les montagnes du Titteri, le Dahra, l'Ouaransénis, les monts de Tlemcen, les pays qu'Abd-el-Kader avait armés contre nous ne jetèrent pas un seul homme sur les Roumis abominés. Ce soulèvement eut pour chef un homme de grande tente, d'origine berbère, ainsi que le prouve son nom de Mokhrani, corruption d'amokran, mot kabyle qui veut dire « grand ».

Mokhrani, prince de la Medjana, fut un Abd-el-Kader de très courte durée. Une balle de fusil le coucha par terre dans l'un des premiers combats de la révolte, près de l'Oued Soufflat,

1. Victor Hugo.

2. Lors de l'assaut de Constantine, dans la bataille des rues et ruelles, une explosion de poudre, près d'un cul-de-sac, tua ou brûla cent hommes qui étaient les « braves des braves ». De ceux qui ne moururent point, beaucoup, les yeux cuits, restèrent aveugles, les uns pour toujours; les autres pour quelques heures : de ces derniers fut Lamoricière.

3. Victor Hugo.

parmi les monts où se tord l'Isser Oriental; et cette prise d'armes, tôt domptée, n'eut d'autre résultat que la confiscation de centaines de milliers d'hectares et l'amende formidable qui fut le « prix du sang ».

En 1873 nous arrivâmes à El-Goléa, qui fut longtemps notre ksar[1] le plus extrême dans le Sud; en 1881 nous souillâmes Tunis, Kairouan sacro-sainte, et la borne orientale de l'empire d'Afrique fut reculée jusqu'au rivage où la Petite-Syrte embrasse le Désert; enfin, tout le Grand Désert est devenu nôtre, et au delà de ses « Sablons », le Niger baigne les dunes de Tombouctou.

Mais, disent les Arabes, il viendra, le Maître de l'Heure!



Photo M. Dambach.
Arabes nomades d'El-Goléa; femme Chambaa Mouadhi.

XII. **Le Maître de l'Heure.** — Le Puissant de la Montagne d'Or, le Maître de l'Heure, le Moul-Saâ ou Moul-es-Saâ, chassera les Français de l'Afrique; plus encore, il poussera les Roumis hors de toute région qui est ou qui fut musulmane.

Le Moul-Saâ naîtra dans le Couchant le plus éloigné, dans ce Maroc d'où viennent les oualis, les témoins, les prophètes, les thaumaturges, les restaurateurs et propagateurs de la Foi. C'est au bout extrême de cet Extrême Couchant, dans le Sous, entre deux grands « adrars », au nord l'Atlas neigeux, au midi l'Anti-Atlas, qu'il saluera le sol des vivants, la triste Terre, qui est la « mère de la puanteur ». Il s'appellera Mohammed-ben-Abdallah; ou il prendra ce nom.

Parti du Sous pour détruire l'Impur[2] et ses impuretés, il ne commandera d'abord qu'à

1. Bourg saharien : un ksar, des ksours.
2. Le chrétien.

1 600 tentes. Sa route sera comme suit : un col du Haut-Atlas; Maroc, d'où l'Almoravide, puis l'Almohade humilièrent le Roumi; Fès, aussi glorieuse que Maroc et qui suscita comme elle deux grandes dynasties, les Édrisites et les Mérinites, hostiles au peuple impie qui ne se tourne point vers La Mecque; Tlemcen, la capitale des Abd-el-Ouadites; Oran, qui, sous les Espagnols, puis les Français, fut trop longtemps chrétienne; Alger, « qui règne sur le pays de la chaux »; Tunis, où sa domination sera de quarante années d'après certains vaticinateurs, de cinq, de sept ou de neuf, suivant d'autres; là il mourra.

Alors surgira, plus nombreuse que les grains de sable de la mer ou que ceux de l'Areg, la sauvage cohue des Jadjoudjaoumadjoudja; ayant soulevé la dalle de fer, immensément lourde, qui l'emprisonnait dans l'ombre, entre deux roches hautes comme des monts, ce peuple débordera sur la Terre; il sera semblable à l'escadron volant des sauterelles.

Un autre Maître de l'Heure, plus fort que l'exterminateur des Roumis, descendra du Ciel. Ce Moul-es-Saâ, nous le connaissons autant que les gens de l'Islam, puisqu'il a nom Sidna-Aïssa, ou Notre-Seigneur Jésus. Il tuera jusqu'au dernier les Jadjoudjaoumadjoudja; mais, bien que venu d'en haut, de la gloire de Dieu, Sidna-Aïssa n'en mourra pas moins après avoir rempli de félicité le monde sauvé par lui. La Mecque recueillera son dernier soupir; et la race humaine, devenue stérile, s'acheminera vers ses derniers tombeaux. C'est tout un Apocalypse.

D'Abd-el-Kader, de Bou-Maza, de Moulaï-Mohammed, de Bou-Baghla, de Mokhrani, de Bou-Amama, de vingt autres, l'Arabe a cru qu'ils étaient les Maîtres de l'Heure. A tel mauvais marabout il a suffi d'un rêve pour qu'il s'imaginât être le Puissant de la Montagne d'Or; puis un hasard, une escarmouche heureuse, un pillage, une apparence de prodige, le sacra Moul-es-Saâ pour quelques jours ou pour quelques semaines. Mais le châtiment suivit toujours, le plus souvent de très près, ou l'erreur ou la tromperie du Mohammed-ben-Abdallah; il arriva plus d'une fois que le fusil de l'incirconcis tua justement, et parmi les premiers, celui qui, délégué de Dieu, avait mis sa horde à l'épreuve de la balle en même temps qu'il avait obtenu du seul Vrai, du seul Durable, des légions d'anges combattant invisiblement pour lui.

« Ce n'était pas là le vrai Maître de l'Heure, dit l'Arabe. Puisque les Mécréants l'ont vaincu, il est visible que le Puissant ne lui a point prêté la force de son bras. Mais qu'importe! Allah est le plus grand! Il enverra quand il voudra le bourreau de ses vengeances; bientôt sans doute, demain peut-être. » Et, ce disant, il pointe un doigt vers le ciel. En attendant ce grand justicier, l'Afrique musulmane s'agite spasmodiquement dans l'ombre.

Mais elle compte de moins en moins sur le Maître de l'Heure : Khouans ou frères des divers ordres religieux; Aïssaouas mangeurs de verre, lécheurs de feu, baiseurs de serpents, thaumaturges convulsionnaires, disciples d'un Jésus[1] qui n'est pas celui des Chrétiens; fakirs ou pauvres dont un tantinet voudrait bien ne plus l'être; derviches humbles comme le seuil de la porte, ainsi que l'indique leur nom d'origine persane; et ceux qui font à la source, à l'oued, au

1. En arabe, Aïssa.

puits, les ablutions prescrites; et ceux qui, loin de l'eau, s'aspergent de sable fin, ou, faute de sable, se frottent les mains et le visage à la pierre quand l'instant vient d'invoquer le seul puissant; l'homme qui ne se tourne vers La Mecque, tombeau du Prophète, qu'aux heures indiquées par la Loi; et celui qui dit son diker[1] deux cents, trois cents, cinq cents, mille, deux mille et jusqu'à trois mille fois sur son chapelet usé par les doigts tandis que les lèvres murmurent. Ils sont là, guettant leur triomphe (et notre ruine), en Sahel, en Tell, en Sahara, et partout où le



Le ksar d'El Goléa. (D'après une photographie du capitaine Cauvet.)

nom chrétien est abominé des Musulmans, c'est-à-dire de Saint-Louis du Sénégal aux rios « lianesques » de Mindanao.

Dans notre Maghreb au moins, le fanatisme décroît et d'aucuns haussent les épaules quand on invoque le Maître de l'Heure.

Les Moul-es-Saâ qui viendront, s'il en vient encore, ne seront probablement pas plus heureux. On doit regarder le Tell comme une appartenance et dépendance de l'Europe. La Méditerranée ne sépare pas l'Europe de la Berbérie, elle les unit au contraire; le Sahara n'unit pas la Berbérie à l'Afrique, au contraire il l'en sépare.

Or cette annexe, cette banlieue de l'Europe est très petite en comparaison de la partie du monde d'où les Latins, les Germains, les Slaves exubèrent; elle nourrira, même peuplée et

1. Oraison.

surpeuplée, peu de dizaines de millions d'hommes en face des centaines de millions d'Européens. Ce pays des visages bruns n'équilibrera jamais la patrie des « visages pâles », ni même celle des bruns et des châtains, la Terre latine qui lui fait vis-à-vis avec ses Espagnols, ses Portugais, ses Italiens, ses Français. L'Atlantide, masse petite, orbitera bon gré mal gré autour de la grande masse; cela jusqu'au jour où des chemins de fer la noueront à l'Afrique intérieure autant que le sillage des bateaux à vapeur la rapproche des ports de la France. Et jusque-là les Européens latins ont le temps de modeler les Indigènes. Encore doit-on se demander si l'Afrique torride, aujourd'hui nègre ou négroïde et demain métisse, pèsera quelque jour aussi lourdement que l'Europe tempérée sur l' « île » de l'Afrique du Nord.



Panorama d'El-Goléa. (D'après une photographie du docteur Thérault.)

En tout cas, la puissance de l'esprit restera durant des siècles là où elle est maintenant, au nord de l'Atlantide, à l'autre ourlet du flot bleu. La langue emporte tout avec elle. Plus forte même que le sang, c'est-à-dire que l'atavisme, elle brasse, mêle, égalise les races, ainsi que la mer fait des eaux, des airs et des climats. Or, on ne saurait imaginer qu'aucun idiome africain, pas même l'arabe, puisse l'emporter ici sur le verbe européen venu de France, et déjà devenu dans la demi-Berbérie cismalouïenne l'organe général de la science, de l'art, des lettres, des grandes idées vraies comme des grandes idées fausses qui donnent la prépondérance à Japhet sur Sem et sur Cham. L'arabe n'est pas de force à résister à tout jamais au français dans l'Atlas : il n'est pas assez « moderne ». Croire et dire vingt fois par jour que Dieu est l'Antérieur et le Supérieur ne suffit plus à la conduite de la vie. La pensée arabe a peu semé, la langue arabe n'a guère moissonné.

D'ailleurs cet idiome est ici coupé de lui-même, les déserts de la Tripolitaine séparant son domaine d'Occident de son domaine d'Orient. Dans l'Orient germa son noyau, puis le tronc grandit sur de vigoureuses racines; un beau rameau poussa vers l'Occident, mais si long qu'il fléchit. L'arbre vivra longtemps ou toujours dans le sol de sa naissance, mais la branche maugrabine, étranglée à sa fourche, n'attire presque plus de sève; nos arrière-neveux la verront mourir. Comprimée à son nœud dans le tronc, elle l'est également à son milieu. La rapide invasion des Français et des Espagnols dans les plaines de la province d'Oran a déjà mis en face des Indigènes de l'Oranie une paysannerie européenne d'une rusticité singulière. Dans les arrondissements d'Oran et de Sidi-bel-Abbès, qui sont le centre de la province,



Panorama d'El-Goléa. (D'après une photographie du docteur Thérault.)

191 000 « colons » peuplent dès maintenant l'étranglement médian du Tell, en face de 118 000 autochtones seulement. Et la terre, plus vide ici que dans l'Est et dans l'Ouest, ne manquera pas de sitôt à l'envahissement du « Gaulois » et de « l'Ibère ». La force des choses amène visiblement le jour où les « Roumis » domineront ici par le nombre, comme par la force, la « sagesse » et la richesse.

Ainsi l' « arabophonie » maugrabine, que les étendues vagues, les sables, les roches dures sous le soleil inflexible isolent de la grande arabophonie d'Égypte, de Syrie, d'Arabie, est déjà sciée en deux par la « francophonie » oranaise. Le vrai Maître de l'Heure, c'est donc l'Européen, si voisin qu'il touche presque; c'est notre or, nos arts, nos industries, nos corruptions, notre langue. Cent chaînes de dur métal rivent l'Atlantide à la France.

CHAPITRE II

L'ILE DE L'OCCIDENT

I. Pourquoi ce nom d'Ile de l'Occident. — La chevauchée de Sidi-Okba le mena d'outre en outre; il courut depuis le sable de la Syrte, mouillé par l'ascension de petites marées, puis séché promptement par le vent désertique, jusqu'à la plage où la grande mer extérieure se courbe en vertes volutes. Il vit donc, et comme lui ses Arabes, tout ce long pays des Berbères dans une vision rapide; partout il le trouva merveilleusement pareil, et n'ayant d'autres différences que du plus au moins : ici des monts plus hauts, et même neigeux en été, là des torrents plus secs, ailleurs des steppes de plus ample horizon, et tantôt la forêt, tantôt la calvitie blanche, terne, jaune ou dorée. Mais à l'est, au centre, à l'ouest, c'était bien partout et toujours un Blad-ech-Chems ou Pays du Soleil ayant à son sud un Blad-en-Nar ou Pays du Feu; c'était également un Blad-ez-Zitoun ou Pays de l'Olivier ayant à son nord un bahar, une mer toute bleue.

Ainsi, à l'orient, au plus près de La Mecque, la mer: à l'occident, au plus loin du « lieu de la prière », la mer; au nord, en face de l'Impie, la mer; au sud, vis-à-vis des Noirs inconvertis encore ou convertis, une autre immense expansion d'air et de lumière, une mer aussi, mer fausse, ardemment désirée, puis passionnément maudite quand le mirage, reculant autant qu'avance le voyageur, évoque une eau surnaturelle, telle que l'homme n'en vit jamais de si fluide et si transparente. Au loin s'élèvent des monts; plus loin d'autres monts, et l'on dirait des îles : ce Sahara est comme un Océan. — D'où quatre ondes, sur quatre rivages, et quatre déserts autour de ce Jardin des Oliviers : à l'est, à l'ouest, au nord, le désert, bruyant, vert ou bleu, la mer; au midi le désert fauve et muet, le Sahara fait de hamadas ou plateaux pierreux, d'aregs ou massifs de dunes, et d'oasis.

Cette île, plus inaccessible encore au midi que sur la rive du septentrion, qui est un littoral perfide où des vents soudains brassent une vague courte, les Arabes, qui venaient de la Syrie et de l'Égypte, c'est-à-dire de l'Orient, l'appelèrent et l'appellent encore le Maghreb ou

Moghreb, en français le Couchant ou l'Occident. Ils y distinguent trois Couchants : le Couchant le plus rapproché, qui est la Tunisie; le Couchant du milieu, qui est l'Algérie; le Couchant le plus éloigné, qui est le Maroc. Mais dans leur esprit ces trois Occidents ne sont pas trois pays différents : tout cela, c'est l'île de l'Ouest, l'île de l'Occident, le Gharb, le Maghreb. Nous Français, nous savons comme eux et mieux qu'eux que les trois Couchants se ressemblent par le sol, les plantes, les animaux, les races d'hommes, la communauté d'histoire, les mêmes fatalités d'avenir. L'Algérie n'est qu'un embryon : en son plein développement elle aura le Maroc dans ses limites, il nous appartient déjà politiquement avec l'assentiment de l'Europe; elle sera devenue l'Afrique du Nord ou l'Afrique Mineure.

Ce n'est pas tout, bien loin de là : notre Atlantide est le « portique d'un monde nouveau », l'avenue menant des palais de la blanche Marseille aux huttes coniques des Nègres du Soudan. Avenue d'abord souriante, mais, le Tell franchi, dans le Sahara, c'est un chemin soleilleux, sablonneux, pierreux, accablant, altéré : le Touat, longue allée de sources, de palmiers, de villes, de ksours ou bourgs emmurés; l'Ahaggar ou Hoggar, massif d'environ 3 000 mètres ayant, dit-on, quelques petites neiges en hiver, des fontaines, un peu d'eau courante; l'Aïr, qui tend vers le lac Tchad; l'Adrar qui tend vers le Niger. Tous ces pays nous appartiennent déjà; l'évocation ou l'entretien des « aïouns », le soin des puits, les réservoirs maçonnés, les barrages à l'étranglement des oueds, les plantations, les palmiers, les caravansérails diminueront les souffrances du voyage au Pays des Noirs; enfin et surtout le chemin de fer transsaharien unira de plus en plus le Maghreb au Soudan.

II. Étendue de l'Ile de l'Occident. — Au cap qui fait limite entre la Tripolitaine et la Tunisie on a devant soi, droit au nord, la ville de Civittá Vecchia, port de Rome; on a derrière soi, droit au midi, par delà le Sahara, des rivières coulant à l'est vers le Tchad, à l'ouest vers le Niger; puis, toutes ces rivières passées, c'est le Congo français et le Congo à demi français qui se nomme Congo belge. Ce Ras-Adjir, frontière de Tripoli, est entre 9 et 10 degrés de longitude orientale, et le Bani, borne méridionale du Tell marocain, tombe en promontoires dans la mer Océane par environ 13 degrés de longitude occidentale : là l'on n'a pas de terre devant soi, quand on regarde le nord; l'Ibérie et l'Irlande sont au levant de la ligne tracée de ces caps au Pôle Boréal, et l'Islande au couchant de cette ligne; derrière, droit au midi, on l'a d'abord le Grand Désert, puis le Sénégal et le Niger français, puis on retombe sur l'Atlantique, chez les nègres anglophones de Liberia.

Il y a donc environ 22 degrés de longitude entre le terme oriental et le terme occidental du Maghreb; ce qui donne à l'Ile de l'Ouest plus de 2 200 kilomètres de longueur, soit à peu près l'écart entre Paris et Saint-Pétersbourg ou entre Paris et Athènes; mais sa largeur est de six à dix fois moindre, et l'on compte tantôt 350, tantôt 300, ou 250, ou 200 kilomètres seulement du flot de la mer jusqu'au pied méridional de l'Adrar Idréren ou Monts des Monts, qui est l'Atlas. Voilà pourquoi le Maghreb, son Sahara mis à part, ce qui est proprement « l'Ile », ne dépasse

que de 12 à 13 millions d'hectares notre France dont la plus extrême dimension suivant le méridien n'atteint même pas 1 000 kilomètres.

On peut estimer[1] son étendue à 65 millions d'hectares, en y comprenant le versant méridional de l'Atlas désertique jusqu'aux lieux où la nature du Désert commence à l'emporter visiblement sur celle du Tell et des Plateaux d'alfa qui se partagent le Maghreb à surfaces inégales. L'Algérie, telle qu'elle s'arrête à l'ouest, c'est-à-dire le pays compris sur la Méditerranée entre le cap Adjir, du côté du soleil levant, et l'embouchure du Kis ou Adjeroud, du côté du soleil couchant: l'Algérie (pour ne pas dire : Algérie-Tunisie, nom violemment contraire à la nature



Le mirage, reculant autant qu'avance le voyageur, évoque une eau surnaturelle

même des choses) comprend environ la moitié, ou peut-être un peu plus de ces 65 millions d'hectares, l'autre moitié étant domaine marocain : elle est un peu plus longue que le Maroc, mais elle est moins ramassée, et son djébel du sud, deux fois moins haut que celui du « Plus Extrême Ouest », sépare beaucoup moins nettement son Tell de son Sahara.

III. Comment est faite l'Ile de l'Occident. — On la divise naturellement en Tell et en Steppes ou Landes ou encore Hauts-Plateaux.

Le Tell diffère du Steppe en ce qu'il est plus ouvert aux brises pluviogènes; bordant la mer, il monte avec ses vallées, ses vallons, ses défilés, jusqu'à des crêtes au delà desquelles il n'y a que de rares gouttes de pluie dans les vents sortis de l'abîme céruléen. Ces crêtes franchies, qui

1. Sans aucune prétention à l'exactitude.

parfois sont à peine un renflement du plateau, une colline, un long mamelon, le passant foule une terre sèche, nue, fauve ou grise, des alfas et autres herbes « héroïques » ne vivant guère que du soleil du jour et de la rosée des nuits sérénissimes. Ainsi visité dans ses vallons par des souffles trempés d'eau, le Tell a des torrents, çà et là des fontaines d'une onde éternelle et des rivières que l'été dévore. C'est le cellier, le grenier de l'Afrique du Nord, son orangerie, son olivette et son vignoble. Si le mot de Tell était tiré du latin, c'est à la fertilité du sol que ce beau pays devrait son nom, abrégé de *tellus*, qui veut dire « la terre par excellence, la terre arable ». Mais, l'Atlantide étant arabophone, il vaut mieux supposer une origine arabe; et justement *Tell*, dont le pluriel est *toloul*, signifie en cette langue « une haute plaine, un plateau », sans doute par opposition à la bordure maritime, ou, comme disent les « Ismaëlites » en tout domaine d'Ismaël, au Sahel ou Littoral.

Là où cessent les pluies régulières, le Tell devient le Steppe, caractérisé, entre autres plantes, par l'alfa, qui n'a jamais soif. Étant Haut-Plateau, le Steppe algérien mériterait justement le nom de Tell, puisque Tell veut dire « plaine élevée ».

Il ressemble singulièrement aux Karrous du Cap de Bonne-Espérance; sinon que les Karrous ont devant eux un versant littoral un peu moins mouillé que le Tell, et derrière eux un Sahara moins saharien que notre Grand Désert. Mais en tout autre point la Lande des Français mêlés d'Espagnols et d'Italiens au milieu d'Arabes et de Berbères est pareille à celle des Hollandais mêlés d'Anglais au milieu de Hottentots et de Cafres. C'est la même surrection au-dessus des mers, 700, 800, 1000 mètres; la même dureté d'un sol qu'amollit rarement l'eau des nues; la même rareté des sources; les mêmes lacs salés n'ayant des flots que très par hasard, de la boue qu'après les orages, et en tout autre temps des cristaux resplendissants sur une argile cuite par le soleil. Et ce soleil est presque le même : si le trente-deuxième et le trente-troisième degré de latitude australe coupent les Karrous, le trente-troisième et le trente-quatrième degré de latitude boréale coupent les Steppes. Enfin, pareillement aux Karrous, les averses de printemps, d'hiver, d'automne, éveillent soudainement les forces endormies de la terre, dès lors passagèrement couverte d'une sorte de prairie que les troupeaux tondent à belles dents. Alors la Lande est joyeuse.

Diviser exactement le Steppe et le Tell, c'est là chose presque impossible, non pas à l'occident, mais à l'orient de la Malouïa. Dans le vrai Maroc, celui dont les oueds tendent à l'Atlantide, un haut rempart se lève à l'horizon; d'un côté, sur le versant de la mer, il n'y a que du Tell; de l'autre côté, par delà la neige dans l'azur, il n'y a que du Sahara; point ou peu de Steppe entre les deux.

Tout au contraire, dans le bassin de l'Oued Malouïa, dans l'Algérie et en Tunisie, le Tell et le Steppe s'entre-mêlent; ils entrent çà et là l'un dans l'autre, suivant les altitudes et les orientations des djébels, qui sont moins élevés, moins massifs, infiniment plus disloqués qu'en Maroc. Telle région dite de Steppe a plus de fontaines vives que telle autre contrée dite de Tell; et après avoir naïvement cru que le Sahara commence derrière le mont de Blida,

Dans le Tell.

on a fini par déclarer terre tellienne, des plateaux auparavant attribués à la Lande inarable. Selon ce qu'on range de Steppe dans le Tell, on partage presque exactement l'Ile de l'Occident entre les deux natures de pays : 33 à 34 millions d'hectares à la région tellienne; 31 à 32 millions à la région des Landes; ou bien on élève le Tell à 40 millions d'hectares sur 65 millions.

IV. **Ce qui vit dans l'Ile de l'Occident.** — En tant qu'espèces, la selve maugrabine n'a guère varié depuis l'astucieux Phénicien qui découpa la peau de bœuf : on lui avait vendu le terrain que couvrirait la dépouille de la bête à cornes, mais il inaugura la « foi punique », exactement égale à la foi romaine à l'anglaise, à l'allemande, et pourquoi pas à la française, car nous aussi, nous ne fûmes pas toujours exempts de fraudes; il tailla la peau en étroite lanière: il entoura de cette lanière assez de sol pour asseoir sa colonie, puis, armé de son « droit », c'est-à-dire de sa force, il nargua l'Indigène derrière les murs de Carthage.



Photo. Union des propriétaires français à Sfax.

Panorama de la forêt d'oliviers sur la route de Grenade.

C'est bien toujours l'olivier qui règne, avec le figuier, dans le Sahel ou Rivage, dans la plaine des oueds et sur le bas des monts telliens; on porte comme autrefois son olive à dur noyau dans le pressoir rudimentaire, tandis que dans l'Outre-Atlas la datte sucrée pend toujours à l'arbre des palmes. Rien de changé dans les jardins que les orangers embaument à côté des grenadiers, près de la vigne qui monte à l'ormeau; ni dans les champs où mars dresse la tige du berrouag, l'asphodèle, dont les Arabes disent qu'elle est « reconnaissante » ou « fidèle », parce qu'elle reste verte en temps de sécheresse; ni sur le bord des ruisseaux et torrenticules où fleurit toujours le défla ou laurier-rose, « à l'ombre duquel on boit la mort »; ni tout autour des sources que cache du soleil le feuillage du peuplier saf-saf, du tremble et du saule.

La colline a toujours sa broussaille arborescente, son maquis, ses herbes de suave et saine odeur. Le djébel frémit par les mêmes arbres qu'antan : cèdre, sapin, pin maritime, pin d'Alep, thuya, genévrier, chêne vert, chêne zéen, chêne à glands doux, chêne-liège, ormeau, frêne, sumac, térébinthe. Mais si la forêt n'a pas mué, son aire a diminué; dans ce qui lui reste, elle est moins compacte, moins « sylvestre », avec de vastes lacunes et des demi-clairières dont l'arbre n'est plus qu'arbuste.

La sylve ayant pâti, la source a souffert. L'Atlantide, moins humide et moins pastorale que jadis, ne nourrit plus tous les animaux qu'elle abrita dans sa verte jeunesse : ainsi les éléphants, dont on suppose que Carthage entretenait un troupeau à l'une des fontaines de son fleuve Bagradas, autour d'Aïn-Chabrou, source de 200 litres par seconde qui jaillit au pied de l'Atlas de Tébessa.

L'ours n'habite plus en Atlantide, ou, s'il y vit encore, c'est dans des retraites ignorées de l'Adrar Idréren, chez les Berbères marocains. Les serpents immenses ont fui, sauf, paraît-il, quelques gros pythons, à la lisière de la dépression franco-tunisienne, au pied méridional de l'Aurès, au bord des torrents aurasiens, parmi les tamarix, au milieu des roseaux, sur la vase tiède qui fermente [1].

Lorsque les cataractes d'un ciel aussi chaud que celui de la Libye d'Égypte tombaient au midi de l'Atlas sur le sol qui est maintenant Sahara, chaque plaine avait sa rivière, et les rivières s'y concentraient en un fleuve. Nil des Gétules et des Garamantes, dont il ne reste sur terre que des lits démesurés, souvent encombrés par la dune, et sous terre une eau courante qui rejaillit en puits artésiens dans les oasis. Le crocodile aimait ce fleuve, ces rivières, leur boue chaude où il traçait des sillons sous sa carapace. De l'Igharghar, de l'Oued Mia, des autres oueds, l'onde se retira et quand elle s'en alla le lézard géant partit avec elle. Lorsque le Nil Garamantique, perdant sa continuité de flot, devint mares, lagunes, trous isolés, et que ses tributaires se séparèrent de lui par impuissance de l'atteindre, le peuple des cuirasses rampantes s'éparpilla en tribus; puis ces tribus se réduisirent à des familles, dont quelques-unes sont encore vivantes.

On en voit çà et là, paraît-il, quelque gueule, par le plus extrême hasard, dans l'Oued Djeddi, qui marque le rivage méridional de l'Ile de l'Occident — et bien loin de cette île, sur le haut de l'Oued Igharghar.

Le lion est toujours là, mais diminué de nombre; on le chasse et pourchasse, et sa destruction s'approche. C'est le « seigneur à la grosse tête », c'est le « sultan des bêtes carnassières »; il mangerait tout le troupeau, soit moutons, soit bœufs, si l'indigène ne faisait pas bonne garde autour de la zriba, qui est un enclos épineux fait d'un entrelacement de branches de jujubiers sauvages. Le colon ne peut pas, ainsi que l'Arabe, faire fuir le lion au seul nom de Daniel, mais comme il tient ses bêtes entre les murs d'une étable, il ne redoute point les soupers nocturnes du fier seigneur. Lion à la crinière noire, le plus beau de tous, lion roux, lion gris, ces conquérants ravagent sans doute autant que jamais les douars du Maroc, ce pays étant abandonné à lui-même. Mais en Algérie la culture du sol leur est funeste : la forêt recule, la broussaille aussi; le lion recule avec elles; même la sylve profonde, non encore attaquée par la hache ou respectée jusqu'à ce jour par les flammes crépitantes, le garantit très peu; la balle est presque infaillible quand le chasseur vise sans trembler à l'œil, au défaut

1. Et aussi, dit-on, dans le bassin de la lagune Hodna, non loin de la ville de Msila.

AFRIQUE DU NORD



L. Thuillier, Del.

de l'épaule, pendant la nuit lunaire ou la nuit astrale, « à l'obscure clarté qui tombe des étoiles » du ciel de l'Afrique.

On ne tue plus en Algérie que quelques lions, lionnes et lionceaux; le temps n'est plus où la bête au magnanime regard vivait dans les environs mêmes d'Alger, notamment auprès de Blida la « Voluptueuse », dans les fourrés des Béni-Salah; mainte fontaine des ravines obscures a cessé de mériter son nom de « Bois et fuis! » depuis que le « Sultan calme » a cherché d'autres tanières. Il foule encore de son pas élastique les feuilles tombées des rameaux dans les forêts de Boghar, les hauts ravins de l'Ouaransénis, et çà et là quelques djébels oranais; mais il s'est surtout enfui vers l'est, dans les monts de Bouira et dans la province de Constantine, de préférence dans les bois où cette province, plus sylvestre que les deux autres, se rapproche de la Tunisie.

Si très peu de lions meurent foudroyés sur place, ou par une courte agonie, étendus dans la broussaille où mène un filet de leur sang, la race des panthères, sournoises comme le chat, fluide comme le serpent, perd encore beaucoup des siens dans le combat contre l'homme. Contre la balle explosible, que peuvent le rampement, l'étirement, l'infinie souplesse, le bond soudain, la griffe rétractile, la dent qui saigne le sanglier surpris à la nuque? Les chasseurs abattent toujours des centaines de hyènes et des milliers de chacals; mais la bête à la figure ignoble, au pelage sans lustre, à la voie éraillée, la flaireuse de cadavres n'est point redoutable à l'homme autant que le lion et surtout que la panthère; lâche, elle nous fuit toujours. Quant au chacal, ami des raisins, c'est un joyeux, un aboyant petit animal, un rusé compère qui tient à la fois du renard et du chien. Plus joyeux encore, et même facétieux, le singe égaye de ses folâtreries les anfractuosités des montagnes. Guetté de côté par la panthère et d'en haut par l'aigle rapace, il pille les vergers, ceux des Kabyles plutôt que des Arabes, car on lui fait la vie dure en plaine. De plus en plus réduit dans le nombre de ses familles, mais autant que jamais exubérant, il est devenu l'hôte des selves supérieures, à côté des Berbères, jadis repoussés comme lui du chaud pays d'en bas.

Le lion mangeur de génisses, la panthère qui boit au sang comme aux sources, la vipère à corne et la vipère minute dont la piqûre est un arrêt de mort, ces adversaires de l'homme, et le magot qui cueille lestement les fruits du jardin, font tous ensemble cent fois moins de mal qu'à certains jours la noire nuée des insectes obscurcisseurs du soleil. La sauterelle, voilà l'ennemi! Elle vole à milliards par-dessus les hautes plaines sèches faites pour les grandes enjambées de l'autruche, la course des lévriers slouguis, le bond des gazelles et les galops de l'étalon barbe, qui est le plus gracieux des chevaux. Puis, quand le Steppe l'a vomie sur le Tell, elle y dévore même l'écorce des arbres. Où elle a brouté, c'est le désert, jusqu'au nouvel effort de la sève.



CHAPITRE III

LE TELL ALGÉRIEN

I. Aire du Tell, aire du Steppe. — Au Maroc il n'y a guère que du Tell entre les festons de neige les plus aériens du haut Atlas et les broderies d'écume de la mer. En Algérie[1] le Tell est moins compact, moins Tell, faute d'assez d'eaux estivales; du flot retentissant jusqu'aux crêtes de la montagne qui contemple le Sahara muet, et que le Sahara muet contemple, on y parcourt les deux natures de pays du Maghreb, le Tell et le Steppe; celui-ci, de Tell à Désert, et celui-là de Steppe à Méditerranée.

Tell et Steppe, l'extumescence algérienne de l'Atlas a de 175 ou 200 à 300, 320, 330 kilomètres de largeur du nord au sud, et 1 200 kilomètres de longueur de l'est à l'ouest. Ses moindres ampleurs entre les promontoires du littoral et la racine méridionale du djébel sont entre Bougie et les monts à l'ouest de Biskara; entre Philippeville et le pied sud de l'Aurès; entre Bône et les dernières pierres du massif des Némencha; les plus grandes sont, à l'occident, de Nemours à l'encadrement méridional du bassin de la minuscule Sebkha de Tigri; d'Oran aux Ksours des Ouled-Sidi-Cheikh; de Ténès aux pics occidentaux du djébel Amour; et, à l'orient, des caps de Bizerte à la lisière septentrionale de la dépression franco-tunisienne où devait entrer la « Mer Saharienne ». C'est une aire de 30 à 35 millions d'hectares; plutôt 35 que 30, égale ou un peu supérieure à la moitié des 65 millions du Maghreb, le Sahara mis en dehors.

De l'occident à l'orient la largeur du Tell varie du simple au quadruple : de 60 à 65 kilomètres sous le méridien de Nemours, de 110 à 115 sous celui d'Oran, de 90 sous celui d'Alger, elle atteint presque 250 entre Bône et l'ouverture des oueds aurasiens sur le Sahara, au pays de Négrin, parmi les roseaux où le python rampe encore. On peut l'estimer à 18 ou 20 millions d'hectares en y englobant maintes régions sèches qui l'interrompent : c'est l'étendue d'une

1. Pour nous, Algérie veut dire : Algérie et Tunisie.

trentaine de départements français. Il reste alors au Steppe absolument Steppe 12 à 14 ou 15 millions d'hectares, surface de 20 à 25 départements de France.

Il n'est point insensé de réunir ces deux régions, l'une plus dure que l'autre, pour les opposer ensemble au Sahara, et d'en faire de la sorte, en face de la zone désertique, une contrée non désertique et non déserte, semblable, sinon tout à fait à l'Europe, au moins à la péninsule européenne trapue où d'immenses « depoblados » et « páramos » continuent en landes arides le Tell des vertes vallées, des ruisselantes sierras; là aussi, en Espagne, les « rios claros » de la montagne sèchent sur la table du haut plateau des Steppes. Ce faisant, on obtient



Dans le Steppe. (D'après une photographie de M. F. Foureau, prise à Hassi-Daffert-el-Gat.)

une Espagne africaine plus fluette que l'Espagne d'Europe, car elle est en longueur au lieu d'être en carré; et en moyenne plus rebelle à l'homme, parce que le djébel algérien ne monte qu'à la neige éphémère, alors que la sierra d'Ibérie s'élance en pics d'argent dans la neige éternelle. De plus, la péninsule hispano-lusitanienne, beaucoup plus environnée de mer, tient à son continent par la France, qui est une urne de fraîcheur, tandis que l'Atlantide tient à l'Afrique par le Sahara, qui est un four de flammes.

II. **Le Sahel.** — L'Atlantide s'annonce également de loin par des hautes falaises : à qui vient du Nord, entre les brises fraîches ou les brises froides, sur un navire au bleu sillage, comme à qui vient du Sud, entre les haleines de feu, sur l'autruche à quatre pattes, sur la bête bossue, sur le chameau, « vaisseau du désert » qui a aussi son tangage.

Au septentrion, sur la mer, cette falaise a nom Sahel. Sahel, mot arabe, veut dire « littoral » — que d'ailleurs ce littoral soit plage basse, vase, sable, ou monticule, ou roche, ou mont : la hauteur ne fait rien à l'affaire. Le sahel de Sfax et de Sousse monte à peine de la mer orientale, et c'est par des mamelons pierreux qu'il maîtrise la marée, tandis que le sahel des Kroumirs se dresse en toute majesté par de grands monts forestiers. A l'est le sahel de Bône est



Dans le Sahel : vue prise du cap Bouak, à Bougie.

dunes et plages effacées, à l'ouest il est l'Edough, grand djébel; le sahel de Collo tombe en hautaine sierra déchirée; celui d'Alger en gracieuses collines qui sont des demi-montagnes; celui de Coléa n'est qu'un coteau portant un dôme, et ce dôme n'est pas l'œuvre de la nature : ses pierres, entassées par l'homme, sont un monument funèbre; puis vient le Chénoua, dominateur grandiose comme le sahel élevé de Cherchel et de Ténès, etc. Pourtant, quelque diversité de hauteur qu'il y ait dans les sahels, le plus souvent ces « rivages » commandent le flot de très haut, en pente dure ou à pic et même en surplomb.

Mais il a beau bastionner l'Atlantide par des forts, des murs droits, des crénaux, des redans, des tours vertigineuses, le Sahel n'est ni soucieux, ni terrible. Il se déroule en monts, en coteaux, en pâture, en forêt, en brousse, avec des charmants ravins sous un climat délicieux, tempéré suivant les heures par la brise de mer; celle-ci souffle du continent, vite refroidi dès que ne l'éclaire plus le soleil; elle commence d'habitude avant minuit, vers les onze heures; celle-là souffle de la mer vers le continent, tôt réchauffé dès que le soleil brille; elle commence vers les dix heures du matin.

De 16° à 20° varient les moyennes annuelles de ses villes : Nemours, Oran, Mostaganem, Ténès, Cherchel, Alger, Dellîs, Bougie, Djidjelli, Collo, Philippeville, Bône, la Calle, Bizerte, Tunis, Sousse, Sfax. De ces diverses cités, toutes celles dont l'année est supérieure à 19° ou 20° sont en Tunisie; tandis que la Calle n'arrive pas à 19°; que Philippeville est au-dessous de 18°, ainsi qu'Alger; et Oran au-dessous de 17°. Donc, la chaleur de l'année diminue à mesure que le Sahel s'approche de l'Occident, des vents issus de la coupe de rafraîchissement qui est l'Atlantique, à proportion qu'il s'éloigne de la Méditerranée d'Orient, mer plus que tiède, bordée par le plus chaud des déserts.

En même temps que la chaleur augmente la pluie, à peu près jusqu'aux lieux les plus septentrionaux de l'Afrique, compris entre la Calle et Bizerte, sur le détroit d'entre Sardaigne, Sicile et Tunisie qui réunit les deux Méditerranées, l'occidentale à l'orientale. La chute annuelle des eaux célestes n'étant même pas de 500 millimètres sur le sahel de l'Oranie, Alger en reçoit 700, Philippeville près de 850, la Calle 933. Mais quand on a tourné les promontoires bizertins, l'humidité diminue; puis, lorsqu'on a franchi le cap Bon et qu'on marche vers le sud le long du Sahel tunisien, on la voit décroître très vite : au delà de Sfax, le littoral de la Petite-Syrte est un demi-Sahara où les nues voilent rarement le ciel.

Ces pluies, ici plus drues qu'en France, là tout aussi rares que dans la plus rôtie des Espagnes, ne tombent pas en toute saison. Sur le Sahel, et en général sur tout le Tell, la nue ne se déchire que pendant une moité de l'année, et, si l'on tient compte des petites ondées, pendant huit mois sur douze, de la mi-septembre à la dernière quinzaine de mai; en réalité, les bonnes averses ne commencent guère qu'en octobre, ou même en novembre, et souvent il arrive qu'avril et mai sont anhydres.

Ces pluies automnales, hivernales, tombent de nuages qui n'attristent pas longtemps l'azur africain; elles sont mêlées des sourires du soleil, et la neige est une rareté sous ce ciel indulgent. L'été prend à ce que nous appelons printemps, à ce que nous nommons automne, tous les jours que ne réclame pas l'humide saison; il y a telle année où il empiète sur l'hiver lui-même, si bien qu'alors, accablé par « le spleen lumineux de l'Orient », l'Algérien soupire ardemment après l'eau du ciel; orages, brouillards, pluies, neiges même, il demande aux nuages de ternir la voûte enflammée.

Étant pluvieux, l'hiver n'est point froid. Janvier, le moins chaud des mois du Sahel, a pour moyenne annuelle à Alger 14°, à la Calle 13°,7, à Oran 11°,9 : or 12°, 13°, 14°, c'est la moyenne

annuelle des villes de France du nord-ouest, de l'ouest, du sud-ouest. Aux Algériens des bourgs de la côte ces pluies semblent très fraîches parce qu'elles viennent sur l'aile des vents du nord-ouest et du nord. Elles n'en sont pas moins tièdes, elles ne tendent point à la neige; les flocons froids ne se hasardent pas souvent à descendre à travers l'air blafard sur les orangers du Sahel; dix ans, vingt ans peuvent passer sans que l'arbre aux pommes d'or ploie sous les cristaux qui scintillent. L'hiver du littoral ne mérite donc pas le titre d'hiver, puisque ce terme a pour radical un mot qui signifie « neige », comme nous le voyons dans le beau nom d'Himalaya [1]. L'été, non plus, n'est pas excessif, puisque la moyenne du plus chaud des mois sahéliens, août, ne double même pas celle de janvier : ainsi l'août d'Alger n'oppose que 23°,7 aux 14° de janvier; l'août de la Calle, que 26°,5 à 13°,7; l'août d'Oran, que 23°,7 à 11°,9.

C'est trop peu d'antagonisme entre les saisons pour que l'homme se trempe et s'aiguise. Luttant peu contre les puissances de l'air; presque toujours caressé, presque jamais secoué par le temps; énervé par la tépidité des six, sept ou huit mois estivaux, lourde chaleur humide, tandis que celle des plateaux de l'intérieur est sèche, saine, le Sahélicole s'amollit plus que le Tellicole proprement dit; il est moins actif de corps, plus paresseux d'esprit, moins tenace, et il dure moins.

Les vieilles nécropoles de l'Est le prouvent. Ce qu'on a recueilli jusqu'à ce jour d'épitaphes de Romains ou d'assimilés dans les cimetières de la « Constantinie » donne environ cent cinquante centenaires, jusqu'à l'âge plus que héroïque de cent trente et un ans. Là-dessus il y en a trente-cinq pour la seule Cirta (Constantine), et pas un seul pour Hippo Regius (Bône), riche et peuplée, ni pour Collops Magnus (Collo), ni pour Igilgelli (Djidjelli), ni pour Saldæ (Bougie). Sur les cent cinquante personnes que le lapicide nous dit avoir dépassé le siècle, trois seulement moururent dans le Sahel; tout le reste avait vécu dans le Tell intérieur.

III. **Le Tell.** — Bien différent du Sahel, le Tell est violent, excessif, extraordinairement varié dans ses pentes, ses expositions, ses roches de sol et sous-sol, ses saisons, ses froids, ses chaleurs, ses pluies, ses sécheresses. On peut dire de lui qu'il secoue durement la fibre de l'homme. Ici gouffre, cirque, ravin; là mont; là champ tantôt brûlant, tantôt froid, même glacé, selon l'altitude et la saison. Les Telliens connaissent la torpeur de midi, mais ils connaissent aussi l'air vivant du premier matin, la soirée sans embrasement, la nuit sereine où il semble qu'une fraîcheur descend des étoiles. Une grimpade, une chevauchée, une seule journée ou demi-journée les fait passer par des pays et des climats contraires.

C'est un bonheur pour l'Algérie que cette houle élevée du sol. Une Algérie basse, plane, en terre chaude, sous le soleil du 30ᵉ au 37ᵉ degré, entre une mer tiède et un brasier, n'aurait pas le pouvoir d'instituer une race virile. Pris entre la chaleur et les fièvres qui sont le funeste douaire des pays sans pente, les Algériens n'auraient d'autre avenir que celui d'un peuple

1. « Palais des Neiges ».

nonchalant, fait pour jouir du moment qui passe et pour acclamer des maîtres. Ces latitudes-là n'ont jamais créé de nation solide qu'en trois sortes de pays : dans la Montagne, dans le Désert, au bord d'une Mer sans excès de tièdeur.

Or l'Algérie a ces trois sauvegardes : la Méditerranée, dont la brise est fraîche et qui, bien que tiède, ne l'est point dans le sens tropical de ce mot; le Désert le plus sec du monde et le Tell, escalier de plateaux. A deux pas d'un rivage où le dattier grandit, près des villes qu'embaume l'oranger, des prairies montent jusqu'aux chênes, aux pins, aux cèdres hantés par



L'alfa est la plante caractéristique du Plateau sec.

de blancs hivers. L'Afrique du Nord a tous les climats, moins le climat intertropical qui exténue les Blancs.

Cette terre salubre a pourtant le renom d'insalubrité, les premières colonies ayant longtemps langui dans le pays bas, à l'orée des marais ou dans les marais mêmes. Jusqu'en 1856 on put dire de l'Algérie : « Que donne-t-elle à la France? Des dattes et des malades; sa récolte est la fièvre, son arbre est le cyprès, sa colonie le cimetière. »

La nostalgie, les nuits sous la tente, la diane réveillant engourdi dans la boue le soldat qui s'était couché la veille sur le sol dur; la soif ardente et la faim, l'incandescence des gorges, la poussière enflammée, le sable du Désert, la neige du Plateau, les vents déchaînés, le fusil, le sabre, le couteau, tuèrent moins d'hommes de guerre que les plaines palustres ne dévorèrent

d'hommes de paix. Quand l'ennemi n'attaquait déjà plus les bourgs, l'hyène assiégeait encore les cimetières, remplis avant les villes, car telle colonie perdit vingt à trente hommes sur cent par an. Aujourd'hui les colons sont acclimatés dans les vallées, sur les plateaux d'où les marais s'effacent et dans les monts où l'eau est claire, brillante, sonnante et salubre.



Vue d'Aflou.

Donc le Tell est de climat extrême à partir des lieux où l'écran des monts du Sahel le soustrait plus ou moins aux influences de la mer. Dans l'intérieur, l'été, qui souvent commence avec la seconde moitié du printemps, s'allonge au loin dans l'automne par des semaines terribles, avec chaleurs de 40 à 45 degrés à l'ombre et sirocos soufflant comme d'une bouche de l'enfer.



Le bordj d'Aflou.

Souvent aussi, durant l'hiver, des vents glacés tombent de la sierra d'argent, la neige glisse du ciel sur vingt villes que les Français croient éternellement torrides, sur Souk-el-Djema, sur Kalaat-es-Snam, sur Aïn-Draham, Constantine, Tébessa, Aïn-Béida, Batna, Sétif, Aumale, Médéa, Djelfa, Téniet-el-Hâd, Tiaret, Daya, Géryville. Mainte cité qui touche au Sahara grelotte, en face même du divin soleil, sous 5,

8, 10, 12 degrés de froid, quand les gens du nord de la France ne se plaignent que de pluie, de brouillard ou de glace légère. Le Tell a couvert plus de soldats du linceul de la neige que le Sahara n'a soufflé d'ouragans de sable à la figure de nos bataillons.

La ville qui tient à peu près le milieu de la province d'Oran, Sidi-bel-Abbès, est un exemple du climat tellien à ses altitudes peu élevées, cette cité neuve ne dominant le seuil de l'Océan que d'environ 475 mètres. Sa moyenne est de 16°,28, presque autant qu'à Oran; mais janvier s'y résume par 7°,87 et juillet par 26°,14; soit, entre les moyennes de ces deux maximums, un écart de 18°,7, contre les 11°,8 seulement qui marquent l'oscillation d'Oran. Quant à l'écart absolu du moins au plus, il y est énorme, puisqu'on a vu le mercure descendre à — 8°,3 un 14 janvier et monter à + 44° un 15 juillet. Chaque année il y gèle en moyenne 31 jours, et cela quelquefois jusque vers la mi-mai. Le nombre des journées de pluie est de 76, mais elles ne versent ensemble à la terre que 337 à 338 millimètres, parce que le massif du Tessala (1 063 mètres) arrête les nues au passage. Ainsi donc : chaleurs de Sahara, froids de France, pluie de Murcie ou d'Aragon, c'est un climat excessif que celui de Sidi-bel-Abbès, à 55 ou 56 kilomètres seulement de la mer par le droit chemin des oiseaux de haut vol.

Les villes situées à 600 mètres d'altitude comme Constantine, à plus de 700 comme Miliana, à plus de 800 comme Tlemcen, Saïda et Aumale, à plus de 900 comme Bordj-bou-Arréridj, Médéa, Fort-National, à près de 1 000 comme Boghar, à plus de 1 000 et près de 1 100 comme Batna, Tiaret, Tébessa, Sétif, à près de ou plus de 1 150 comme Khenchéla, Téniet-el-Hâd et Méchéria, à près de 1 350 mètres comme Aflou, à 1 400 comme Médina de l'Aurès, tous ces lieux supérieurs sont des Sidi-bel-Abbès où l'on a souvent l'onglée.

Les plus élevées d'entre elles, celles qui passent 1 000 mètres, Sétif, par exemple, ont l'expérience des grandes neiges, qui parfois restent des semaines sur le sol, alors éblouissant; puis, l'été venu, le sabot du cheval y sonne sur la terre durcie presque en pierre par le soleil. La moyenne annuelle des températures de Sétif, environ 13°,5, ne donne comme toutes les moyennes qu'une idée très fausse de la réalité des choses. Ces 13 degrés et demi sembleraient indiquer un climat tempéré, pareil à celui de Bordeaux, d'Arcachon, de Pau, et justement ils marquent le combat d'un hiver très froid contre un été très chaud. Des jours grandissants d'avril ou de mai aux jours décroissants d'octobre ou de novembre, Sétif est digne du Sahara, son voisin du Sud; d'octobre ou novembre à l'éveil du printemps, il est digne du Nord de par delà la Mer entre les terres.

En Tell la pluie dépend essentiellement des brèches du rempart des monts. Quand le vent de mer se heurte dès la rive à un trop haut sahel, c'est sur ce très court versant méditerranéen que la nue fond en pluie au détriment du versant contraire. Il peut arriver que la face du djébel tournée vers l'intérieur soit deux et trois fois plus aride que celle qui se contemple dans le miroir des flots. Le Tell n'étant que montagnes derrière montagnes, en chaînes plus ou moins disloquées, qui sont parallèles et non perpendiculaires au rivage dans sa direction de l'E.-N.-E. à l'O.-S.-O., chacune de ces chaînes prend de la pluie au passage. Plus il y a de djébels entre

la Méditerranée et un bourg quelconque de l'intérieur, plus ce bourg soupire vainement pendant des mois, même des années, après le coup de tonnerre qui débondera peut-être le ciel pour tout un hiver humide; mais souvent le nuage se dissout dans l'éther diaphane.

Voilà pourquoi Sidi-bel-Abbès ne happe annuellement que 337 à 338 millimètres de pluie, pourquoi Sétif, Batna, Tébessa se plaignent souvent de la sécheresse.

Et de même, voilà pourquoi le Tell devient Steppe avant qu'on ait gravi les derniers monts qui lui ferment le Désert. Ainsi, au midi du Dahra, montagne qui verdoie dans ses vallons septentrionaux, le val du Chéliff est une sécheresse enflammée. Ainsi encore, derrière le Jurjura, qui a sur son versant du nord les plus frais jardins qui se puissent rêver, et non loin d'une ville[1] chaque an visitée par 982 millimètres de pluie, le val de l'Oued-Sahel a des hivers à demi sahariens, et mainte plante désertique y croît. De même les djébels que fend le Roumel dans le pays de Constantine séparent nettement un Tell absolument Tell d'un autre Tell qui ne l'est guère qu'à demi et qu'on peut presque traiter de Steppe. Enfin, au midi des monts souk-arhasiens, mouillés et sylvestres du côté de Borée, l'alfa commence; et l'alfa, c'est la plante caractéristique du Plateau sec.

Si l'Atlantide française bordait par des plaines la mer qui brame au vent, si des collines basses terminaient à l'horizon ces plaines, et qu'il y eût après ces collines basses, de degré en degré, des coteaux plus hauts tendant vers un Atlas de fond du Tell, vers un grand dominateur de tout le pays, l'Algérie ne connaîtrait pas les hivers secs qui font de sa terre un plancher d'airain, tandis qu'un automne un peu humide, suivi d'un hiver mouillé, puis d'un printemps à demi pluvieux, rend aux vallées la fraîcheur qui valut à ce rivage africain le nom d'El-Khadra, « le Verdoyant », donné jadis par les Arabes de la première invasion.

L'égoïste Sahel confisque donc à son profit le verdoiement du Tell algérien.

1. Fort-National.



CHAPITRE IV

MONTS DU TELL

L'Adrar Idréren. — La grande extumescence de la Berbérie ne monte souverainement dans les neiges que sur le territoire du Maroc. Là le Déren, l'Adrar, l'Atlas[1] des Berbères dresse, entre le Tell et le Sahara, des pics dont les neiges luisent presque éternellement; vers les sources de la Malouïa et à l'horizon de Maroc il y a des Jungfraus, des Maladettas qui reçoivent assez de neige pour verser à l'Atlantique, et même au Désert, des oueds comme l'Algérie n'en a point, de vrais fleuves coulant toujours à pleines rives, tandis que nos rivières d'entre Nemours et Gabès unissent à peine par un ruisseau dans le sable, à l'ombre du laurier-rose, la tarissante lagune d'amont à la lagune presque tarie d'aval.

Les cols suprêmes des monts marocains ont une altitude égale à celle des cols supérieurs des Alpes, même des Alpes les plus sublimes; leurs « Monts Blancs », leurs « Pelvoux » s'élancent à 4 000, 4 500 mètres. En Algérie, les cimes les plus neigeuses n'ont leur blancheur que d'octobre ou novembre en mai. Pas une seule n'atteint 2 500 mètres, comme le mont majeur des Basques, l'Anie, qui n'est pourtant qu'une Pyrénée moyenne. L'Atlas algérien monte donc deux fois moins haut que le marocain.

I. — L'AURÈS

I. Le Chélia. — C'est dans la province de Constantine que se dresse le géant de l'Algérie, le Chélia, dont les cèdres se dessèchent; les branches cassées, ils meurent, comme atteints d'un mal inconnu. Ce Chélia (2 329 mètres) ne voit point Constantine, qui se cache à cent et quelques kilomètres à vol d'oiseau derrière les monts chauves d'Aïn-Béida; mais le

1. Il est probable qu'Atlas n'est que la corruption d'Adrar, mot berbère qui veut dire « montagne ». Quant au nom de Déren, que porte l'Atlas là où il est le plus élevé, c'est l'altération d'idréren, « les montagnes », pluriel d'adrar.

spectacle est immense. Il est triste aussi par trop d'aridité. Non pas précisément au nord, bien que la verdure de la forêt ne couvre guère de ce côté que la montagne elle-même, en avant d'un plateau fauve où luisent des lacs amèrement salés parce qu'aucune rivière ne les verse l'un dans l'autre. C'est au midi que la nature consterne par l'entassement de ses ruines et par un morne embrasement que chaque matin rallume au flambeau du soleil; au fond de l'horizon scintille une lagune bien plus grande que les lacs du Plateau, et plus basse de 800 mètres : c'est le Melrir, inférieur au niveau même de la mer. A l'ouest et non loin du Chélia, presque exactement au sud



Dans l'Aurès : vue prise à Oumeltam. (D'après une photographie communiquée par M. Poinssot.)

de Batna, le Mahmel ne le cède que de 8 mètres au Chélia, s'il a 2 321 mètres; ou de 4 seulement, s'il en a 2 325.

Le Kelthoum, cime suprême du Chélia, et le Mahmel ce sont là les deux couronnements suprêmes du Mons Aurasius des Romains, de l'Aurès ou Aouras, massif de plus d'un million d'hectares appartenant aux trois étages de la craie et séparant le Tell du Sahara. Ou plutôt l'Aurès est lui-même Tell sur ses deux versants, voire celui qui se dégrade incessamment par le travail des torrents, par la cuisson du soleil, par l'haleine ardente du vent saharien, l'antique forêt, fille de la montagne, n'étant plus là pour vêtir, rafraîchir, sauver sa mère de la caducité. Les gorges profondes, quelquefois extraordinaires, que l'Aurès dirige au midi vers le pays des dattes mènent les cultures telliennes jusqu'au bord des plaines altérées du Zab Oriental.

Malgré les déchirures de ses craies, et si étroites que soient les fissures où sautent ses torrents, l'Aurès du sud aura ses bourgs français, ses vignes, ses clos, ses jardins, ses villages dès qu'on aura profité de ses sources, retenu par des digues les eaux sauvages de la saison des

pluies, et vaincu, nous ne savons encore comment, le vent desséchant du Sud-Ouest, le chehli. Ce souffle extranéfaste fait peu à peu monter le Sahara jusque dans l'Aurès; chaque jour il accroit l'aridité sur la bordure méridionale du pays des Némencha, et, par lointaine influence, c'est peut-être lui qui défend aux cèdres du Chélia de reverdir au renouveau de l'année, quand s'efface la neige des sommets.



Forêt de cèdre sur les flancs du Chelia.

II. **Aurasiens; blonds d'Aurasie.** — Quand une race est envahie par une autre, il y a trois sortes de contrées qu'elle garde longtemps, que même elle peut quelquefois espérer de garder à jamais, parce que le conquérant, d'abord, puis le colon, les évitent. Ces trois contrées sont la Forêt, lorsque, trop vaste pour qu'on la brûle, elle s'en va par delà plusieurs horizons; le Marais, qui ne porte ni le chariot, ni le cheval, ni l'homme ignorant de ceux de ses sentiers qui sont à demi secs; la Montagne, impossible au cavalier, encore plus à l'artilleur, difficile au fantassin. Dans la Forêt, la flèche ou la balle sifflent, on ne sait d'où parties, d'un coin de l'ombre; dans le Marais, la mort vient de derrière les roseaux, du tournant des fossés, du canot qui glisse au détour d'un arroyo, et rien que s'en approcher, c'est braver les tremblements d'une fièvre qui

tue mieux que le plomb; la Montagne tombe en rochers sur ses affronteurs. La Forêt sauva le Germain, le Grand-Russe, le Serbe; le Marais préserva le Polonais, l'homme de la Néerlande; et la montagne de l'Aurès a conservé ses Berbères.

Non seulement l'Aurès a conservé la race, mais encore il a fait s'asssimiler en elle divers éléments montés d'en bas, du haut plateau du nord et du grand trou du sud. Des Arabes s'y sont fondus dans la foule berbérisante — fait très rare dans le Maghreb, où c'est, au contraire, le berbérophone qui s'engloutit dans la mer arabe. — Avant la venue des Islamites les colonies romaines s'y délatinisèrent; et avant les Romains, d'autres envahisseurs, des Puniques, des Gétules, des Garamantes, ici des bruns, là des noirs, ailleurs des châtains, des blonds, des dorés, y avaient perdu la conscience d'eux-mêmes. Aussi parmi les montagnards dont il fut l'acropole contre Carthage, Rome, les Arabes, les Turcs et les Français, beaucoup ont des yeux bleus, des cheveux blonds, qu'ils les tiennent d'autochtones disparus, de colons européens venus après la conquête romaine, de Vandales chassés du bas pays par les Byzantins, ou de toute autre ascendance ignorée. Celui qui saurait d'où viennent toutes ces familles blondes nous apprendrait des secrets que nous ignorons; il nous conterait les antiques migrations d'Europe en Afrique ou d'Afrique en Europe.

Beaucoup procèdent évidemment des Ausoniens, Ibériens, Gaulois, Germains, Européens divers qui s'installèrent en Numidie quand Rome eut conquis l'Afrique, ainsi qu'aujoud'hui s'installent des Français, des Espagnols, des Italiens, depuis que les Français ont pris Alger, Constantine et Tunis. Maints faits le démontrent, les uns clairement, les autres vaguement : tout d'abord des traditions; ensuite certaines fêtes païennes ou chrétiennes empruntées à la Rome idolâtre, puis à la Rome convertie au Christ; le nom de Roumania dont on qualifie quelques-unes de leurs tribus; enfin nombre de mots latins — avant tout, ceux qui désignent les douze mois de l'année. Ils appellent le cèdre : bignou; c'est probablement (ou peut-être) *pinus.* Cet arbre, remonté vers les hauteurs, verdissait autrefois sombrement tout l'Aurès; quelques étymologisants pensent même que le nom du massif aurasien répond à Mont des Cèdres.

Berbérophone ou berbérophonisé, l'Aurès appartient à deux dialectes. Dans son orient l'on parle le zénata, et dans son occident le téchaouït, dont usent également les turbulents Béni-Ménasser, à cent grandes lieues vers l'ouest-nord-ouest, dans les montagnes de Miliana. Les deux *t* de téchaouït, l'un initial, l'autre final, indiquent un mot berbère, mais ce mot n'est au vrai que la berbérisation du terme arabe chaouïa, c'est-à-dire berger. Les Aurasiens ne méritent qu'à demi ce nom de bergers, car ils sont également cultivateurs et cueilleurs de dattes dans les cirques embrasés de leurs torrents. Leurs bourgades tiennent à la fois d'Alger et de Constantine : d'Alger, puisqu'elles plaquent contre la pente abrupte d'un mont leur triangle terminé par le magasin-forteresse qu'on nomme en berbère kalaa [1]; de Constantine, parce que ce mont tombe en précipice affreux sur un oued.

1. Ou guelaa. On appelle aussi ces kalaas ou casbas, avec les deux *t*, des thakélét.

III. **Grands oueds aurasiens du Sud.** — L'Oued-el-Kantara et l'Oued-el-Abdi, branches-mères de l'Oued-Biskara, l'Oued-el-Abiod, l'Oued-el-Arab, sont les grands torrents de l'Aurès. Accrus par des cavernes dont les unes versent des ruisseaux éternels tandis que les autres attendent les pluies pour éternuer des rivières, ces quatre oueds coulent en toute saison jusqu'à la porte du Grand-Désert: tous quatre inondent en grande crue les fonds sahariens des Zibans, qui deviennent alors d'une fécondité prodigieuse. En les régularisant par des barrages, en économi-



Les gorges de l'Oued-el-Abiod, près de Bânian.

sant leurs eaux, on régénérera les gorges de l'Aurès. On a tort de toujours marier l'idée d'indigence au mot de Sahara, l'idée d'opulence au mot de Tell. Au début de la conquête, on crut que la terre cultivable de l'Algérie s'arrête à douze lieues d'Alger, aux monts de Blida, et l'on sait maintenant que le Steppe aura sa nation d'alfatiers, de bergers, même de laboureurs, de vignerons; et l'on prévoit que ce qu'on irriguera du Désert au pied des monts deviendra le jardin de la France.

Tout aurasien qu'il est, l'Oued-el-Kantara possède déjà son chemin de fer, qui descend de Batna, la ville tantôt glacée, tantôt brûlée, et mène à Biskra, toujours tiède ou chaude. Si les

Français renommaient cet oued, ils l'appelleraient la « rivière de l'Émerveillement », car c'est lui qui court entre deux mondes, à la « Bouche du Désert », au site superbe d'El-Kantara. L'Oued-el-Abdi passe devant l'amphithéâtrale Ménaa, non loin de Nara l'escarpée, la presque inaccessible, la souvent neigeuse, que les Français prirent d'assaut un jour que la terre était froide et blanche. L'Oued-el-Abiod porte le même nom que le Guadalaviar de Valence : c'est aussi une « Rivière Blanche ». Né du Chélia, il passe chez les Ouled-Daoud, les révoltés de 1879, les héros et victimes d'un drame que le fer et la flamme commencèrent, que le soleil acheva : ceux d'entre eux que nos troupes n'avaient pas encore atteints moururent de soif dans le Sahara; trois cents cadavres aussitôt noircis et parcheminés par le vent sec du pays des sables, voilà ce qui resta de ces malheureux Berbères, fils d'une race qui vaut la nôtre. La Rivière Blanche ruisselle en canaux dans le fouillis des jardins de Bénian, l'« aérienne », et de Mchounech, qui s'est défendu du Français comme Sagonte du Carthaginois et Numance du Romain, de ruelle en ruelle, de mur en mur. Dans ses jardins, le figuier, le pêcher, l'abricotier, le pommier, le poirier, la vigne haut grimpante prouvent le Tell, et les palmiers dénoncent le Sahara. L'Oued el-Arab commence près de Khenchéla, à côté des sources les plus reculées de la Medjerda : l'un de ses torrents originaires sinue dans la plaine de Tamagra, dont on dit les mûriers si vieux que leur enfance a vu les Romains.

IV. **Plateau des Sebkhas ou Lagunes salées : Lambessa, le Médracen.** — Au septentrion, là où sont Khenchéla, Timgad, Lambessa, l'Aurès est moins sabré qu'au flanc méridional. Il est aussi moins divers, moins grand, car au sud il plonge sur les fonds du Melrir, faux lac plus bas que les mers, tandis qu'au nord il s'élève, tantôt avec des forêts, tantôt avec nudité, sur un plateau dont les altitudes varient aux environs de 1 000 mètres; plateau parcouru de torrents qui, pendant le tiers, la moitié, les trois quarts de l'année, c'est selon, sèchent dans la plaine fertile qui s'incline vers des guérahs, des sebkhas, des chotts — trois noms arabes qui désignent tous trois des lagunes salées dont la plus grande est le Tarf. Le Tarf, ou Tharf, miroite chez les Haracta, qui occupent près de 500 000 hectares et sont encore berbérophones, quoique mêlés d'éléments arabes. Le Tarf peut avoir 20 000 hectares entre 70 kilomètres de rivages. Eau lourde avec 27 pour 100 de sel, il est à 18 kilomètres sud-ouest d'Aïn-Beïda[1], ville naissante, au midi du Sidi-Rouis (1 628 mètres), mont aride, nu, mais de grand caractère par son isolement sur le plateau fauve. L'un des torrents que lui dépêche le djébel passe à Khenchéla[2], jadis Mascula, puissante colonie latine ouvrant ou fermant la porte de l'Aurasius Mons.

Le Tarf brille donc plus par son sel que par son onde. A son occident se suivent le Guellif, (5 000 hectares), l'Ank-el-Djemel ou Cou du Chameau (6 000 hectares), puis le Djendéli, le Mzouri, le Tinsilt.

Le Djendéli, c'est-à-dire le Pierreux, triangle presque équilatéral de 5 à 6 kilomètres de

1. Aïn-Beïda veut dire Font Blanche.
2. Le nom complet est Aïn-Khenchéla.



Défilé d'El-Kantara, au nord de Biskra. (D'après une photographie de M. Beaucorps.)

côté, se nomme aussi Chémora, comme le torrent qui lui arrive du sud quand le veulent bien les pluies épaisses ou la neige qui fond sur l'Aurès des Ouled-Daoud : alors l'Oued-Chémora tonne dans le silence du Foum-Kosentina ou Bouche, Brèche-de-Constantine, cagnon semblable à celui du Roumel cirtéen; il s'y brise à 200 mètres de profondeur, au bas de parois de grès dont le plateau porte au moins trois mille tombeaux circulaires, nécropole d'une race antérieure. Puis



Vue d'ensemble des ruines de Timgad, prise du haut du Capitole; au centre : l'arc de Trajan.

la tenaille des roches s'ouvre et il va se desséchant dans la plaine de Firas, près du site de Thamugas, colonie romaine.

Cette Thamugas, aujourd'hui Timgad, la fameuse « Pompéi d'Afrique », Lambèse, jadis Lambæsis [1], et mainte autre ville morte de ce haut plateau n'ont point de ruines romaines immenses comme le pont d'Alcantara sur le Tage au flot jaune, ou l'aqueduc de Remoulins [2] sur le Gard au flot vert, ou les arènes d'Arles et de Nîmes; mais elles renferment autant de restes du Peuple-Roi que n'importe quelle autre cité du vieux monde latin : temples à Jupiter, à Minerve, à Neptune, à la Fortune, palais, arcs de triomphe, capitoles, débris de forums,

1. Nous l'appelons à tort Lambessa.
2. Le pont du Gard.

de prétoires, maisons, citernes, murailles dont on ne sait ce qu'elles étaient, bains et thermes, inscriptions, fûts de colonnes, chapiteaux, statues, mosaïques, pierres tumulaires, tronçons des chemins dallés qui furent les « voies romaines ».

Lambèse rappelle la troisième légion Auguste, Pieuse, Vengeresse, spécialement chargée du maintien de la « paix romaine » en Afrique, entre des murs de quatre mètres flanqués de tours. Quant aux ruines de Timgad, non encore toutes dégagées du sol, ce merveilleux fouillis de murs, de colonnes, de tronçons est une « gloire de la Numidie ».



Timgad. — L'arc de Trajan.

L'Afrique française est pleine de débris du temps des Césars, surtout des Antonins et de Septime Sévère. Sur un sol qui renverse les édifices par ses tremblements de terre, mais sous un ciel qui les épargne et qui les dore, au milieu d'un peuple qui dédaigne de bâtir, des villes célèbres sont arrivées jusqu'à notre siècle presque intactes, ou du moins telles que les trouva le lendemain de leur destruction par le Barbare. Mais depuis 1830 le colon, ignorant, insouciant et d'ailleurs pauvre et pressé de dresser sa maisonnette, le plus souvent simple rez-de-chaussée, leur a fait plus de mal que les Berbères, les Arabes, les secousses du sol, le gel et dégel, la neige, les vents et la pluie en douze ou quinze cents années.

Il y a peu de monuments romains et de voies romaines à l'ouest d'Alger, très peu à l'ouest d'Oran, encore moins au delà de la Malouia, dans le Maroc. Les maîtres du monde avaient dompté toute l'Afrique du Nord, mais peu colonisé l'occident du Tell; ils n'y eurent guère que des forts et fortins, des postes de cavalerie et quelques bourgs d'administration. Le littoral de Tunis, la Medjerda, la Seybouse, les plateaux de Constantine, voilà l'Atlantide historique et monu-

mentale. De l'est à l'ouest, le Tell était de moins en moins romain; il est aussi de moins en moins arabe et de plus en plus berbère et jusqu'à ce jour de moins en moins européen.

Rien qu'à Lambèse un voyageur français du siècle dernier, Peysonnel, aurait pu passer sous quarante arcs de triomphe. Il en compta juste quatre fois dix, et il n'en verrait plus que quatre dans cette ville militaire à laquelle nous devons deux mille inscriptions.

Sur ce même plateau, non loin de ce même Djendéli, à l'est du chemin de fer de Philippeville à Touggourt, le Médracen est un sépulcre. Quel maître cavalier, quel chef fastueux, quelle famille souveraine dort ici en chambre funèbre, dans l'ombre de la pierre? Peut-être Massinissa, et, à côté de lui, les potentats issus de lui, rois, reines, princes des Numides. Alors le Médracen aurait eu pour constructeur le fils de Massinissa, l'oncle de Jugurtha, Micipsa, que Rome « protégea », comme la France « protège » le bey de Tunis, héritier de vieilles dynasties. C'est une rondeur de briques et, sur cette rondeur, 25 autres, de plus en plus petites; de sorte que du cylindre d'en bas, piédestal de tous ceux d'en haut, l'on monte, par 24 marches de moins de deux pieds, jusqu'à la plate-forme terminale : celle-ci n'a pas 36 mètres de tour, tandis que la circonférence au ras du sol est de 176 mètres; l'édifice, très dégradé, devait dépasser à peine 18 mètres d'élévation.



Le prætorium de Lambèse.

Au nord du Djendeli le Mzouri ne ferait qu'un lac de 6 200 hectares avec le Tinsilt, autre sol plus ou moins aquatique, sans une étroite levée dont usa de tout temps la route (ou le sentier) de Cirta au Désert et dont use maintenant le chemin de fer de Constantine à Touggourt. Quand l'hiver, le printemps y ont jeté leur eau, le canard sauvage accourt, et sur ses deux échasses, le flamant rit du peu de profondeur de l'onde.

V. Coupure de Batna, Touggueur, Mestaoua, Bélezma, Bou Thaleb. — L'Aurès se prolonge sous d'autres noms, vers l'ouest, au delà de la dépression de Batna, au-dessus du plateau des Lagunes Salées, ou, en employant le terme arabe, au-dessus de la haute plaine des Sbakhs. Traduit à la française, le nom de Batna serait : le Bivouac. Et certes il y avait lieu de

s'arrêter ici, sur le ras el-aïoun[1], près du col surbaissé qui marque dans la grande fente de l'Aurès batnéen, le divorce des oueds entre la Méditerranée et le Désert; à la source abondante le nomade abreuvait son chameau, ses brebis, et le cavalier du maghzen son cheval haletant de la montée saharienne ou de la traversée de la plaine altérée des Sbakhs.

Batna est très haut, à plus de 1 000 mètres au-dessus des mers. Ce séjour est dur; les vents y passent avec une fureur de conquête, et tous presque également inhumains. Ceux du Plan des Lagunes ont la violence d'un libre déchaînement, ils courent droit à la porte du Midi qu'ouvre la cassure de l'Aurès; ceux qui s'affalent des chênes verts, des cèdres, des pins d'Alep de la haute montagne grincent avec un froid de neige; ceux du Sud s'engouffrent dans le même portail que ceux du Nord : quand Borée, qui sifflait sur Batna dans sa route vers la brèche, s'en retourne vers son septentrion en remportant les frissons avec lui, Autan le saharien le poursuit sur les chemins de la mer, et son gosier souffle un incendie. Selon le renversement de ces vents, les Batnéens respirent l'air de deux climats extrêmes. Telle journée, telle nuit embrase, et souvent aussi midi brille sur des frimas, et minuit obscurcit une neige qui craque sous les pas. Le Sahara n'est qu'à dix lieues et à voir la blancheur de la terre, la sérénité des étoiles, il semble qu'on a déjà franchi les « Monts Hyperborées », sur le chemin des sept astres de l'Ourse. Cette lutte exaspérée des éléments fait les races vaillantes. La lignée de Batna, de Khenchéla, de Lambèse, de tout lieu du Haut Steppe ou de l'Aurès ne craindra jamais d'affronter le peuple des vallées basses et les sahélicoles dont l'hiver même est une « clémence ».

Tombé au levant de 1 200 mètres sur le seuil de Batna, l'Aurès se relève aussitôt de 1 000 mètres au couchant, par un mont de noble forme, plus touffu de cèdres qu'aucun autre en Aurasie. Aussi les Batnéens nomment-ils ce Touggueur, ou Touggourt (2 094 mètres), riche en cuivre : le Pic et, quand ils disent tout : le Pic des Cèdres. Au delà du Touggueur et du Refaa (2 180 mètres), les prolongements de l'Aurès s'écartent pour enserrer le Hodna, lac salé sevré de la mer, à 500 mètres environ d'altitude, dans un bassin qui participe à la fois du Tell par ses eaux, sa fécondité, ses cultures possibles, du Steppe par ses vastes pâtures, du Grand-Désert par sa torridité concentrée et par l'extrême sécheresse de l'air : tout ce qu'il a d'onde lui vient, non des cieux, mais du mont.

La chaîne du sud-ouest, qui continue l'orientation de l'Aurès (et celle de l'Atlantide elle-même), se porte à la rencontre du Djébel-Amour par les roches usées jusqu'à l'os, les arêtes parallèles, les cassures des Monts de Bou-Sâada ou Monts des Ouled-Naïl, d'après une célèbre tribu d'origine arabe mieux pourvue de chameaux, de chevaux, de moutons, que de bêtes de labour. La chaîne du nord-ouest est encore plus disloquée que celle du sud-ouest; les météores y ont assidument râpé, trituré, puis dispersé. Ce qui en reste s'allonge en crêtes, s'épointe en pics ou s'aplatit en montagnes à table telles que le Mestaoua, qui fut jadis part intégrante du massif maintenant éparpillé où dominent le Pic des Cèdres et le Refaa.

1. « Tête des sources ».

Le Mestaoua ou Mastoua, qui, vu de la plaine, « ressemble à une colonne tronquée », s'achève par un plateau très vaste où toute une peuplade peut camper. Ainsi capable d'accueillir en foule des fugitifs et facile à défendre d'en haut à cause de la raideur de ses pentes, il fut de tout temps un asile pour les vaincus de la Plaine des Lagunes. En 1871, quand agonisa la révolte suscitée par Mokhrani, 12 000 hommes, Arabes et Berbères, y prolongèrent quelques jours un combat sans espoir. Le Bélezma fut un « mont des Oliviers », ainsi que le prouvent les ruines de pressoirs à huile dans les débris des colonies romaines qui l'entouraient. Maintenant c'est plutôt un mont des genévriers et des cèdres; et ce sera peut-être bientôt un mont sans arbres. Le Bou-Thaleb (1 586 mètres), Pic du Midi de Sétif, n'a perdu qu'une partie de ses forêts; le cèdre, le pin, le chêne le couvrent encore, qu'on s'empresse d'abattre; ce n'est pas



Vue de Batna.

assez que les selves s'allument en Afrique plus facilement qu'aux pays froids ou tempérés, on les coupe au pied, souvent pour un maigre profit. Ce Bou-Thaleb plonge au nord sur la plaine de Sétif où se lève, isolé, le Djébel-Youssef (1 431 mètres), comme en mer un écueil; par delà ce sommet chauve on contemple les pointes des Babors, qui sont les Pics du Nord de Sétif et qui appartiennent à un tout autre monde : le Bou-Thaleb, le Bélezma, le Mestaoua sont presque tout l'an des piliers de l'azur, alors que les Babors, voisins de la mer, se cachent souvent dans les nues, les neiges, les pluies et les tempêtes.

Aux endroits où les torrents passent de leurs gorges à l'évasement du Plateau des Sbakhs (ainsi qu'un ravin s'ouvre sur l'Océan), les Romains avaient bâti des villes profitant à la fois des bois, des ruisseaux de la montagne et des terres meubles de la plaine. De deux d'entre elles, les plus brillantes, les noms ont à peine changé. Zaraï, qui a fourni son demi-millier d'inscriptions, est devenue Zraïa, et Diana Veteranorum, dont les débris couvrent 400 hectares, s'appelle Zana. Mais la nature y a dépéri, la sylve y est moindre, l'olivier plus clairsemé, l'eau plus rare, plus malfaisante; depuis qu'on a cessé de la diriger sur des jardins, elle émane en fièvres; de

principe de vie elle est devenue principe de mort; elle s'arrête presque aussitôt sur le chemin des Lagunes, et de moins en moins elle renouvelle la jeunesse de leurs flots. — Aussi ces lacs ne sont-ils pas plus des « lacs » que les étangs salés du nord de l'Aurès; leur sel aveugle plus que leur eau ne rafraîchit; le plus grand, 8 500 hectares environ, n'a point usurpé son nom de Chott-el-Beïda[1], la Blanche Lagune.

VI. **Aurès oriental, Monts Tunisiens, Hamadas, Zaghouan.** — A l'est de la coupure de l'Oued-el-Arab, l'Aurès se prolonge au loin : sous le nom de Monts des Cascades, s'il s'appelle Djébel-Cherchar; sous celui de Monts de la Pierraille, s'il s'appelle Djébel-Chéchar. On hésite entre l'un et l'autre de ces deux quasi-homonymes arabes. De l'un comme de l'autre il est digne, mais du second moins que du premier, parce que ce djébel est un « pays de misère » dévoré par le chehli qui le corrode jusque dans ses hauts bastions (1 878 mètres); et non pas lui seulement, mais aussi les Monts des Némenchas (1 400 mètres), qui le continuent vers l'orient sur le vaste territoire d'une tribu qui a conservé son dialecte berbère, mais où presque tous savent l'arabe.

La reforestation de tous les versants opposés au funeste vent du Sahara l'empêchera seule de flétrir toute plante, de tarir toute fontaine, d'émietter toute craie le long des torrents qui dégringolent en cascades (les orages aidant) vers la dépression franco-tunisienne, vers Ferkan et Negrin pullulantes en serpents, vers Gafsa féconde en palmiers. C'est un de ces pays qu'on peut restaurer encore par reboisement, regazonnement, extinction des torrents anormaux, barrage des torrents réguliers, si toutefois l'eau ruisselle régulièrement sous un ciel où le nuage ne triomphe presque jamais du soleil, où six mois, huit mois, quelquefois peut-être un an, se consument en sérénité stérile. Mais si l'on peut espérer de le sauver de la ruine, il est grand temps de travailler à son salut.

Au nord du Chéchar et des Monts des Némenchas les oueds ne s'arrêtent pas en lagunes ainsi qu'au septentrion de l'Aurès; ils atteignent l'Oued-Mellègue, branche de la Médjerda qui les mène à la mer orientale entre Bizerte et Tunis. Ces oueds trop souvent défaillants frôlent quelques monts isolés, hautes tables dont la cime marque l'ancien niveau du plateau d'entre Souk-Ahras et Tébessa, quand le temps, maître des mondes, ne l'avait pas éviscéré. Il y a là de superbes escarpements, roches généreusement dorées par l'astre des Numides sur le vaste territoire de deux grandes tribus : les Ouled-Sidi-Yahia-ben-Thaleb, qui jouissent de cent trois sources, et les Hanenchas, qui réunissent au moins trois origines, étant de sang berbère, de sang juif, de sang arabe. Au nord de Tébessa, le Dir (1 517 mètres) se creuse en cirques, en bouts-du-monde ayant chacun sa source vomie par une caverne, et souvent, à côté de la source, des restes de monuments romains. L'industrie vient de s'en emparer, car c'est un mont que taillent les phosphatiers.

Également en pays de phosphates, Kalaat-es-Snam (1 252 mètres) couronne une roche grandiose, au nord-est et en vue du Dir. C'est vraiment un bloc titanique, ce « Fort des Statues, des



L'oasis de Gafsa. (D'après une photographie du docteur Rebatel.)

Idoles », sinon ce « Fort des Dents[1] », vaste roche à pic de 50 à 60 mètres de haut, pesamment, puissamment assise sur une colline isolée de toute autre. Avant 1881 elle semblait défier, de sa Tunisie, l'Algérie voisine, à laquelle cependant elle appartenait en réalité sous les pachas turcs;



Ascension de la Kalaat-es-Snam. (D'après un croquis de M. R. Cagnat.)

car c'était une possession des Hanenchas algériens; mieux que cela, leur aire, leur repaire, leur arsenal, leur casba armée en guerre, leur menace durant la paix, leur refuge après la défaite. Ils n'y craignaient que la famine. Quand le bey de Tunis envoyait des cavaliers de son maghzen

1. Si l'endroit se nomme Kalaat-es-Snan, et non Kalaat-es-Snam.

pour recevoir l'impôt des Hanenchas de Kalaat-es-Snam, ceux-ci, laissant les ambassadeurs du sultan se morfondre au bas de la roche, leur jetaient sur la tête une charogne de chien en criant : « Voilà pour le bey! ». On monte assez malaisément à la cime, par un escalier-sentier en corniche sur le flanc du précipice. En face de Kalaat-es-Snam, le Bou-Djaber, mont pyramidal, s'élance peut-être des champs de Zama, maudits par Carthage. Mais la plaine où l'invincible fut vaincu, le lieu de la fuite du plus grand devant le moindre, d'Annibal devant Scipion, flotte au hasard sur le Plateau, suivant les intuitions d'antiquaires qui épiloguent à l'infini sur les textes d'autrefois.

Toujours accidenté de monts tabulaires, mais sans les lacs salés qui le caractérisent au nord et au nord-ouest de l'Aurès, le Plateau numide se poursuit bien au delà du site aérien de Kalaat-es-Snam, sur toute la Tunisie centrale. Il ne se prolonge pas comme en Algérie sous la forme d'une haute plaine, avec l'aspect d'une sorte de Vieille ou Nouvelle-Castille, d'une Manche ou d'une Estrémadure; il a été beaucoup plus brisé, beaucoup plus limé. Le sculpteur cosmique en a fait une « hamada » divisée en compartiments par les cagnons des oueds. Chacun de ces compartiments est comme chez nous un causse entre des défaillances de gouffre; l'hiver y est venteux, frais, même froid avec neiges; tandis qu'au pied des dernières falaises, au-dessus des plaines de l'orient ou du val de la Medjerda, il fait tiède, avec pluie ou sans pluie.

Celle de toutes ces sous-hamadas qui ressemble le mieux à notre Causse Méjan par la chute soudaine, droite, profonde sur tout un pourtour d'abîme, c'est, à l'ouest-nord-ouest de Kairouan, la Kesséra, calcaire douze à treize fois moins grand que notre oolithe d'entre Tarnon, Tarn et Jonte. 2 500 hectares seulement font sa plate-forme, si bien qu'on la comparerait plus justement à un Causse Bégon ou à un Causse de Mende. Le mont Ousselet, dont les cavernes résonnent de la voix des fauves, lui dérobe une partie des horizons de Kairouan; d'autres djébels, cônes tronqués, pics, dents et tours, scient son horizon; à ses pieds les sources jaillissent « vauclusiennement », par une onde pure aussitôt épanchée en cascades ou détournée en ruissellements dans les vergers par un canal datant moins souvent de l'Arabe que du Romain ou, avant le Romain, du Punique, du Numide, du Libyen. Ce petit plateau tire son nom de la moins menue des bourgades de son pourtour, de la Kessera, ksar arabe très beau — non de lui-même, de ses maisons branlantes, de ses ruelles ardues, tordues, mais de son bout-du-monde, de sa thébaïde rocheuse, de sa fontaine, de ses cascatelles, de ses ruines et demi-ruines, débris qui sont un reste de la romaine, puis byzantine Chusira.

Sur ces hamadas veillent les plus hauts monts tunisiens, parmi lesquels trône le Chambi (1 590 mètres), au-dessus de Kasserin aux belles fontaines. Ainsi la Tunisie n'a pas même un mont de 1 600 mètres. Si les djébels d'Algérie ne sont guère à ceux du Maroc que comme un est à deux, ceux de la Tunisie ne sont à ceux de l'Algérie que comme deux est à trois. De hamada en hamada, l'on peut dire de causse en causse, puis de djébel en djébel, on arrive, en marchant vers le nord-est, au Djoukar (1 171 mètres), d'où part la branche la plus longue de l'aqueduc de 31 lieues de longueur qui dispensait l'onde claire aux Carthaginois et la dispense aujourd'hui

aux Tunisiens. Au nord-est du Djoukar, du Pic du Midi de Tunis, du Zaghouan (1 292 mètres), part l'autre branche de l'aqueduc.

Le Zaghouan voit Tunis comme Tunis voit le Zaghouan; il regarde tout, de la mer aux monts du Kef, de la Medjerda deltaïque au sahel de Souse. C'est un beau dominateur, l'un de ceux auxquels on pense avant tout autre pour désigner au loin la contrée d'alentour. Aussi donna-t-il son nom à la Zeugitane ou Afrique propre, qui avait la mer au septentrion et au levant, la Byzacène au midi sur le chemin du Désert, et à l'occident la Numidie, qui était comme le Traz-os-Montes ou la Transylvanie de la Zeugitane.





La Kessera.

Au Zaghouan, l'Atlas s'affaisse brusquement sur le Sahel tunisien, non sans relèvements soudains sur le chemin de la mer orientale. Le Mont du Plomb (Djebel-Rsas) se hausse isolément à 700 mètres, et tout à fait au bord du golfe de Tunis l'escarpement des Deux-Cornes (Bou-Kournin) contemple à ses pieds Hammam-Lif, — Hammam, c'est-à-dire la Source Chaude; et, en effet, cette sorte de faubourg de la métropole du Tell oriental tire des entrailles du Bou-Kournin un abondant flot d'eau sulfureuse à 40 degrés.

De l'Aurès des Nemenchas ou Aurès tébessien jusqu'au Zaghouan, cette chaîne de djébels et de hamadas coupe en deux la Tunisie. A son nord et nord-ouest s'étend la Tunisie des monts, des eaux et des bois, qui est plus spécialement le Tell; à son sud et son sud-est, fuit la Tunisie des plaines, qui, pauvre en Tell, juxtapose Sahel, Steppe, Sahara, oasis, palmeraies, champs d'alfa, rocailles. Le meilleur de tout cela, le Sahel doit sa richesse à la Méditerranée qui le baigne tantôt de sa pluie — cela trop rarement — et tantôt de ses effluves.

II. — JURJURA ET BABORS

I. **Jurjura, Cherchar, Igharghar.** — Le plus haut Jurjura[1] le cède à peine de quelques mètres au Chélia de l'Aurès. Ses Jurjuriens, qui sont un rameau singulièrement vigoureux du grand arbre berbère, lui donnent le nom d'Adrar b'Oudfel, ce qui revient à dire : Mont de la Neige; ou simplement le nom d'Adrar, ce qui signifie la Montagne. Beaucoup plus près d'Alger que le Chélia l'est de Constantine, son tamgout[2] le plus haut pointe à 110 kilomètres vers l'est-sud-est de la capitale de l'Algérie. De la ville autrefois si blanche on voit le Jurjura flotter dans l'orient par-dessus les collines qui séparent la Métidja du val de l'Isser Oriental, au delà du Bou-Zegza (1 032 mètres) dont les flancs sont arides; bleu d'éloignement, la tête argentée par la neige, c'est une apparition dans l'azur.

Jurjura, ce mot a tout air d'avoir la même racine que Cherchar et qu'Igharghar, et cette racine, qui est berbère, paraît répondre à deux faits de la nature : — à la profusion d'eau de source et au murmure des fontaines, au fracas des cascades sur le penchant des roches. Ce nom dérive de la haute antiquité, comme la langue dont il émane; alors le djébel Cherchar de l'Aurès, l'Oued-Igharghar et le Jurjura en étaient dignes tous les trois, tandis qu'à cette heure le Jurjura seul y a droit entièrement, et le djébel Cherchar à demi. L'Igharghar, sillon de sécheresse, ne connaît plus l'onde babillante, et il passe dans le Désert (ou plutôt il n'y passe plus) sur des sables qu'aucun flot n'a mouillés depuis des siècles, sinon quelque orage égaré dans cette fournaise et que cette fournaise n'a pas dévoré jusqu'à la dernière goutte avant qu'il se décide à tomber en averse. Le Cherchar a perdu son vêtement de forêts et jusqu'à sa chair, qui était la terre, mais les oueds n'y sont pas encore tous taris; ceux mêmes dont la saison d'airain hume le courant se renouvellent à chaque rupture de nuée, à chaque fonte de frimas, et les cascades antiques y grondent encore maintes fois l'année dans la résonance des roches. Mais en Jurjura, c'est tout l'an que le mont ruisselle; ses fontaines sont immortelles; les torrents ne connaissent ni le repos ni la mort dans cette chaîne brisée, tumultueuse sur le versant du nord, du côté des pluies; et simple, tranquille sur le versant du sud, du côté du ciel serein, au-dessus du pauvre fleuve Sahel rarement rajeuni par les présents de la mer.

Le Jurjura se lève entre le Sahel et la Méditerranée qui scintille à 60 kilomètres au septentrion. La roche qu'il dresse entre ce fleuve et cette mer est trop suprême pour que les nues la surpassent aisément; presque tous les rafraîchissements de l'air, vents humides, ondées, neiges, sont pour le penchant du nord, pour la conque du Sébaou, l'un des rares fleuves d'Algérie qui ne mentent pas absolument à leur nom, puisqu'il coule. Et il coule toujours; il y a des semaines, même des mois où il descend en un vaste torrent bourbeux, accru par d'autres

1. On écrit aussi Djurdjura et Djerdjèra.
2. Mot berbère : pic, aiguille.

torrents qui accourent de cascade en cascade, en des défilés de noire profondeur. Ce qu'il roule de trop manque à l'Oued-Sahel en sa vallée poudreuse, enflammée, de soif mourante au pied du mont qui fait sa beauté. D'ici, du pied méridional de l'adrar, le Jurjura tente superbement l'ascension du ciel, d'un seul élan, sans terrasses, de haut en bas visible; tandis que des bords du Sébaou l'on ne voit que des avant-monts, et que, pour le contempler dans la gloire de ses déchirures, il faut gravir les pitons couronnés par des bourgades kabyles.

II. **Tamgout de Lalla-Khédidja.** — 21 mètres de moins que le Chélia, c'est-à-dire 2 308 mètres, à cette altitude monte le pic majeur du Jurjura, le Tamgout de Lalla-Khédidja, ainsi nommé d'après une voyante, une thaumaturge. — L'Islam, dont on vante la simplicité, n'en est pas moins prodigieusement encombré de saints dont la plupart ont entassé les miracles les plus ridicules. Ce Tamgout s'élève presque exactement au midi du Fort-National, au nord-ouest de Béni-Mansour, bourg riverain de l'Oued-Sahel, qu'il domine de près de 2 000 mètres et d'où sa grandeur est magnifique. De par son élévation, c'est un mont des cèdres de même que beaucoup de djébels de l'Algérie supérieurs à 2 000, ou à 1 800, ou même 1 500 mètres seulement; ainsi, tout près de Blida la Métidjienne, un mont de 1 629 mètres est sombrement cédrifère. Ce fut aussi un mont des glaces, mais de ses glaciers il ne reste que des moraines, à l'ombre du Haidzer (2 123 mètres). Entre l'Haïdzer et le Lalla-Khédidja, le Ras Timédouïn (2 305 mètres) est le second dans cette chaîne de craie qui plonge au midi sur les terrains lacustres de l'Oued-Sahel et descend au nord vers l'Oued-Sébaou par des gneiss et des schistes. D'autres pointes ont 2 200, 2 150, 2 100 mètres. C'est là le Haut Jurjura dont les 40 kilomètres font à peu près le quart de l'arête entière, qui a plus ou moins 150 kilomètres en arc de cercle, de Palestro sur l'Isser jusqu'au Gouraya qui tombe à pic sur la mer de Bougie.

De même que dans nos Pyrénées, du pays Basque au pays Catalan, les ports, très élevés, indentent fort peu l'arête hispano-française, ici les tizi[1] ne s'échancrent qu'à 1 500, 1 600, 1 800, même 1 941 mètres: de ces ensellements étroits, que des vents glacent, que des pluies fouettent, que des neiges encombrent, le sentier s'abat plutôt qu'il ne descend sur des villages de grande altitude ayant 1 000, 1 100 et jusqu'à 1 196 mètres de supériorité sur la mer.

III. **La Grande-Kabylie.** — Bien que très fidèlement visité par les souffles, les giboulées, les ondées, les déluges, le val du Sébaou ne s'ouvre pas franchement sur la Méditerranée; une chaîne littorale l'en sépare, qui a 1 278 mètres au tamgout des Béni-Djennad. C'est là le sahel de Dellis qui commence au couchant par les roches volcaniques du cap Djinet et s'achève au levant par les calcaires et les craies du Gouraya de Bougie. Avec le val du Sébaou et la concavité de l'arc de cercle du Jurjura, il compose la Grande-Kabylie, pays célèbre entre tous parmi ceux de notre Atlantide, et sans contredit le plus beau.

1. Mot berbère: col, passage.

Dans les plis profonds et les déchirures de la corniche des monts; dans la région des cèdres et des sapins; plus bas, dans la patrie des chênes et des frênes; et plus bas encore, dans la zone des oliviers, des figuiers, des orangers et des vignes, on y admire des acifs, des igzers[1] qui ne tarissent point, des cascades qui ne se taisent jamais, des vergers, des villages aux tuiles rouges sur des pics et des pentes, sur des gouffres où l'on n'entend que le torrent, où l'on ne voit que l'abîme, sur des roches d'où l'on contemple mille autres roches, des monts, des neiges, des vallées et la mer. C'est là le domaine d'un peuple si fier que les seuls Français l'ont enfin courbé.

Cette nation est aussi dure au travail que passionnée pour la liberté. Elle a magnifiquement profité de ses monts plaqués de neige entre novembre et mai, de ses pitons si droits qu'on ne sait comment les villages y tiennent sans glisser; elle a si bien cultivé ses versants perpendiculaires, ses ravins que les torrents ébrèchent, les rives alluvionnaires de son petit fleuve et l'étroit littoral arrêté par des tamgouts qui semblent près de tomber dans la mer, que la Grande-Kabylie, plus rugueuse qu'une Auvergne, est peuplée comme une Lombardie. Cela sans avoir ni puissante ville, ni moyenne cité, ni bourgs de grande industrie, ni canaux d'arrosement dont chacun roule plus d'eau que les fleuves de l'Afrique du Nord. Nous avons là plus de 500 000 Berbères qui sont avec les 800 000 colons le meilleur espoir de notre Afrique, Maroc à part.

Ce n'est pas de l'Arabe, ici nomade, là errant à demi, ailleurs attaché au sol mais sans l'aimer profondément, qu'on peut attendre de sitôt une camaraderie avec la paysannerie européenne qui a fixé ses demeures dans l'Atlantide. L'homme du chameau ou du cheval, qui par surcroît dépend d'une religion en désaccord avec les idées du monde nouveau (bonnes ou mauvaises, n'importe), cet homme-là ne mêlera pas aussi facilement ses intérêts aux nôtres que celui dont le principal souci est dans les arbres du verger, les orges et les blés du champ, la récolte de l'huile, le croît du fumier qui s'entasse en monticule au seuil de la maison.

Ils apprennent déjà le français avec une ardeur singulière, ces Berbères qui, de propos délibéré, ne s'essayèrent pas à parler l'arabe durant les douze centaines d'années qui se consumèrent depuis la première cavalcade musulmane, ou les huit siècles qui séparèrent l'invasion hilalienne de la défaite des Aït-Iratèn en 1857. C'est là ce que n'ont pas fait tous les Berbères qui vivent par delà le val de Bougie, dans la montagne des Babors, à l'orient du Jurjura. Dans ce massif on parle l'idiome ancestral, jusqu'à la gorge de l'Agrioun; mais, ce défilé passé, le voyageur qui marche au-devant du soleil matinal n'entend plus parler que comme parla le Prophète.

IV. **Les Babors.** — Nous avons appelé le Jurjura : Grande-Kabylie; les Babors ont reçu de nous le nom de Petite-Kabylie; — pourtant celle-ci n'est guère inférieure à celle-là. Moins nettement limitée que le pays jurjurien l'est par les bas fossés de l'Isser et du Sahel, on peut la considérer comme partant des Bibans ou Portes de Fer et s'arrêtant à la vallée inférieure de

1. Mots berbères ; torrents, ruisseaux, rivières.

l'Oued-el-Kébir de Constantine; à son nord bruit la mer; à son midi s'épandent les plateaux de Bordj-bou-Arréridj et de Sétif barrés, au sud, de djébels qui cachent le sud saharien.

Le plus haut adrar des Babors s'élance à 2 004 mètres, non loin de l'Oued-Agrioun qui vient d'échapper à son fameux couloir du Chabet-el-Akra. Monts déchirés, cimes fières, pans vertigi-


La Grande-Kabylie, plus rugueuse qu'une Auvergne, est peuplée comme une Lombardie.

neux, précipices où courent des eaux violentes, les Babors tombent au nord sur le golfe de Bougie par des avants-monts broussailleux où la panthère a ses demeures.

Une de leurs cimes, le Meghris (1 737 mètres), commande au septentrion Sétif et lui dépêche le Bou-Sellam, torrent qui longtemps serpente indécis. Il ne sait comment percer en suivant sa haute vallée tournée vers le midi les monts au delà desquels l'azur est saharien; de fait, il ne les perce pas: les roches qu'il éventre en détours fantastiques sont des roches baboriennes, et plus d'une s'appelle d'un nom ayant pour première et pour dernière lettre un *t*, ce qui, comme on sait, caractérise plus que toute autre particularité la nomenclature berbère. Ses

durs travaux finis, le Bou-Sellam fait comme l'Oued-Agrioun, il s'en va vers les plages de Bougie. L'une des sierras qu'il tranche, le chaînon du Guergour arrive jusqu'aux Portes de Fer, passage noirâtre (son calcaire étant noir) et démesurément célèbre, qui n'a rien de bien grandiose.

Dans ce massif tourmenté, très mouillé sur les versants de nord frappés du vent de mer, très sec sur les versants du sud, le calcaire et la craie dominent.

D'origine berbère, la plupart des Baboriens ont fini par perdre l'usage du langage qui désigne presque tous leurs monts. Ils parlent un arabe bien éloigné de celui du Coran. Ce n'est pas chez eux qu'il faut chercher la supériorité d'idiome et d'accent telle que la monumente, par exemple, en Italie le dicton : « la langue toscane dans la bouche romaine ». Leur arabe est fort corrompu; les berbérismes y abondent. Il semble qu'en renonçant au verbe des ancêtres ils aient en même temps laissé choir quelques-unes des qualités de la race. On ne trouve pas chez eux autant d'industrie et de persévérance que chez les Jurjuriens; ils ne sollicitent pas autant le sol nourricier, ils tirent moins parti de la bonne volonté des eaux qui ne demandent qu'à féconder la terre sur le rapide chemin du cuvier des tempêtes, la mer qu'on voit des hautes cimes.

Mais la plante humaine y pousse dru. Sans porter, « à montagnes égales », un aussi grand nombre de familles que celles qui bourdonnent dans la ruche jurjurienne, les Babors pressent tribu contre tribu sur d'étroits espaces. Là aussi des douars montrent plus d'habitants au recenseur des hommes que d'hectares à l'impositeur des biens. Ainsi que la Grande-Kabylie, la Petite-Kabylie est un monde qui grouille, une Marche ou un Limousin à côté d'une Auvergne, et il en sort toute une grande source de vie qui coule en émigrants vers le plateau, le val, la plaine, le sahel, les bourgs, les ports, les marchés, les moissons.

III. — DES BABORIENS AUX KROUMIRS

A côté des craies, des calcaires, des grès, des laves de volcans refroidis qui s'abattent en escarpements sur la Méditerranée, les Babors lèvent aussi des gneiss et autres roches dures, à leur orient, aux approches de l'Oued-el-Kébir et quand déjà les noms arabes remplacent des noms berbères.

Les tortueux abîmes de l'Oued-el-Kébir franchis, les roches primitives avec îlots de lave et basalte composent les djébels jusque dans le pays de Philippeville. Désormais, tant que se prolongent vers l'est, jusqu'à Carthage, ces monts, les plus septentrionaux de l'Afrique, il n'est pas un seul piton dont l'ascensionniste puisse dire : « J'y commande les flots d'au moins 1 500 mètres ». Souvent c'est de 1 000 à peine qu'on règne sur la plaine ondoyante, agitée jusqu'au délire, qu'on a nommée le niveau des océans.

Le Goufi (1 183 mètres) s'épanouit en caps de basalte, dits les Sept Caps; mais, petits et grands promontoires, on en compterait autant que de jours dans l'année le long de la falaise qu'il oppose aux vagues. Superbe est sa majesté sur mer, encore touffue sa forêt où l'on écorce

des chênes-lièges, toujours sauvages ses peuplades. A son sud-ouest, à son sud, à son sud-est, les djébels qui cachent Constantine et qui, ce faisant, livrent à la demi-sécheresse les plateaux de Cirta, ne dominent que de 400, 500, 600, 800 mètres la casba de cette ville; ils n'ont donc que 1 200, 1 300, 1 400, 1 500 mètres, qu'ils s'appellent Ahrez, Zouagha, Msid-el-Aïcha. Le Chettâba, voisin des Constantinois, est un mont fauve où Rome a laissé maint édifice ébréché, et des pierres, des inscriptions en foule qui jusqu'à présent nous ont valu deux noms : Castellum Arsacalitanum et Respublica Phuensium. Le Taya ou Thaya, couvert de forêts, domine le val de la Seybouse, les sources fumantes et les cascades pétrifiées de Hammam-Meskhoutin; un grand nombre de ces monts mineurs commandent de sauvages passages de torrents; de beaucoup coulent des sources fraîches et tombent des cascatelles; beaucoup trop n'ont plus d'arbres et les « aïouns » en ont disparu. L' « Honneur de Bône », le gneissique Edough aux flancs sylvestres, commande la mer du haut de ses 1 008 mètres.

Les monts de plus de 1 500 mètres s'élancent au sud de la cité numide, sur le Plateau, en pyramides isolées : tels le Guérioum (1 727 mètres), père du Bou-Merzoug, le Nif-en-Nser ou Bec de l'Aigle (1 554 mètres), le Sidi-Rouis d'Aïn-Beïda (1 628 mètres).

Jadis tanière des lions fauves, dont il ne reste plus un seul, l'Edough est un merveilleux beau-voir, ancienne île de la mer, toujours vivante au nord, morte au sud, où des plaines palustres l'ont remplacée autour d'un lac-marais. Il ne contemple point de djébels supérieurs, puisqu'il ne regarde pas jusqu'à l'Aurès; ce qu'il voit c'est le Nador, qui étrangle au passage la Seybouse, les monts forestiers de Souk-Ahras, le massif des Kroumirs, la Mahouna, que les lions abandonnent également et qui barre au midi l'horizon de Guelma par un rempart de 1 411 mètres. Le seigneur à la grosse tête disparaît aussi des grands bois souk-ahrasiens.

Au delà du bastion des Kroumirs (1 014 mêtres), pas un pic, pas un dôme, pas une « taillante » ne bondit à 1 000 mètres entre la Méditerranée et la Medjerda; ni dans le sahel des Mogods, ni sur les rives océaniennes ou lacustres de Bizerte, ni le long des alluvions terminales du vieux Bagradas; il faut passer ce fleuve et marcher au sud pour retrouver des monts supérieurs à dix fois cent mètres.

IV. — DES BIBANS AU CHÉLIFF

I. Les Portes de Fer. — Le col des Bibans ne s'appelle pas Bab, la Porte, mais Biban, les Portes. En effet, il est double : Grande Porte et Petite Porte, à 4 kilemètres l'une de l'autre. Dans l'énorme remous de montagnes, Jurjura, Babors, djébels du bout du Tell, Dira, nulle brèche ne se creuse plus bas avec autant de facilité d'accès entre l'orient et l'occident. Piétons, cavaliers, troupeaux, on ne passait ici que lorsque les Kabyles octroyaient le passage; il fallait payer tribut aux gardiens jaloux des deux vantaux du « Portail de fer ». Ou de l'argent, ou du sang; et il s'en versa par rivières au pied de ces roches plus que sombres et dans les collines par où l'on tentait de brusquer l'aventure.

Une petite nation berbère, les Aït-Abbès, s'appuyait près de là, dans des montagnes sauvages, sur une « kalaa » redoutée, forteresse à 1 000 mètres ou plus d'altitude, sur l'un des kefs[1] ou rochers les plus malaisés de la chaîne. Alors puissants, craints du côté de Constantine comme du côté d'Alger, les Aït-Abbès fermaient à leur gré les Bibans; ni les pachas, ni le dey lui-même n'osaient monter à la kalaa pour rompre les coffres où s'entassait l'argent de rachat du passage.

On dit que les Romains s'abstenaient de chercher ici des Fourches Caudines entre leur ville de Sitifi[2] et leur ville d'Auzia[3]. Les Turcs usaient des Bibans, mais le sabre baissé, la bourse à la main. Les Français y passent depuis 1839, comme en témoigne l'inscription : « ARMÉE FRANÇAISE, 1839 ». Inscription modeste et qui avait lieu de l'être; cette armée, c'était 3 000 hommes seulement, et personne ne lui avait disputé ces Thermopyles. Depuis, les Portes de Fer ont perdu leur terreur; la diligence d'Alger à Constantine y faisait de jour ou de nuit tinter ses grelots, dans le silence de la Grande Porte, à peine interrompu par la faible voix d'un torrenticule; et maintenant la locomotive y souffle au-dessous de la route.

II. **Monts Hodnéens du Nord.** — Des collines des Bibans on voit s'élever au midi la masse puissante du Kteuf (1 862 mètres), dans le pays de Mansoura, qui est une petite Auvergne envoyant des émigrants à toutes les villes telliennes, principalement à Alger, où les Mansouriens forment à eux seuls une corporation. Ce « Dôme de Mansoura » protubère parmi les Monts Hodnéens du Nord, mais de très peu; le Maadhid, qui est le pic du Midi de Bordj-bou-Arréridj, monte à 1 848 mètres; d'autres djébels s'approchent de cette altitude, qui marque une supériorité de 1 400 mètres sur le Hodna, au sud; de 800 à 1 000 sur la Medjana, au nord.

Le Hodna, c'est à 400 mètres au-dessus des mers le fond salin de l'immense cuvette hodnéenne de toutes parts entourée de monts, ceux du nord plus élevés que ceux du sud; la Medjana, c'est à 800-1 000 mètres le plateau fécond qui prolonge à l'ouest de Sétif la plaine sans fin des Lagunes salées et sursalées, — plaine semblable en Numidie à ce que la Manche est en Espagne et le Traz-os-Montes en Portugal.

Hodna sevré des vents par les Babors et les Monts Hodnéens, Medjana sevrée aussi de la mer, à un degré moindre, par les Babors seulement, ont pour secours contre la sécheresse les minces torrents du djébel, surtout ceux de la sierra des Monts Hodnéens du Nord; cette sierra, le retour de l'hiver l'emmantelle de neige, de la tête aux pieds du côté de la Medjana, jusqu'à l'épaule seulement sur le versant du sud. Finalement, presque tous ces frimas descendent au lac menteur du Hodna, qui n'est que bourbe et sel; ceux mêmes de la Medjana tranchent la montagne et s'épanchent au midi, à l'instar des pauvres rios espagnols qui coupent la Sierra Morena et qui, nés du côté de l'ombre sur la pente vers le Guadiana, vont mourir du côté du soleil sur le

1. Kef, mot arabe; au pluriel kifan : rocher.
2. Sétif.
3. Aumale.



Dans le défilé des Portes de Fer : les Bibans. (D'après une photographie de M. Neurdein.)

penchant du Guadalquivir. Mais, par malheur, la rangée hodnéenne n'est pas assez puissante pour dispenser à ses torrents des flots toujours renouvelés; dès la neige fondue, ses oueds se traînent, puis s'arrêtent, et la Medjana suffoque de chaleur après avoir grelotté de novembre ou décembre à mars, avril ou mai.

III. **Le Dira.** — Les monts berbères de l'Ouennougha succèdent au Kteuf sur le chemin de l'ouest: à peine s'ils sont moins hauts (1 837 mètres). Ils prononcent le divorce entre l'Oued-Sahel et l'Oued-Chellal, celui-ci divergeant vers le mirage du Hodna, celui-là vers la mer bougiote; l'une et l'autre rivière tirent leurs premiers filets d'eau du Dira d'Aumale, massif de 1 811 mètres. Dira, c'est Déren, Adrar, la montagne, nom « par excellence » que ce djébel dut sans doute à sa prééminence autour de lui, car, très vivement séparé des taillants et piquants du Jurjura par le profond fossé de l'Oued-Sahel, il domine tout son monde. Ses forêts, jadis touffues, sont claires maintenant; on le voit au tarissement des oueds, à la toujours plus grande humidité des sources, à la sécheresse croissante du pâturage. Cependant les panthères ne diminuent que lentement dans les broussailles et bois du pays d'Aumale : on en a tué trente-six en quelques années dans le seul douar d'Aïn-Hazem.

IV. **Le Titteri.** — Du Dira jusqu'au fleuve du Chéliff, le mont suprême entre le Tell et la Lande est un grès taillé en précipice, qui surgit à 1 464 mètres, le Roc Vert ou, en langue arabe, le Kef-Lakhdar, jadis le Titteri, mot dont il faut chercher l'origine dans l'idiome des « autochtones » berbères. — Titteri, c'est, croit-on, Titir-ill, l'Œil ou la Source des Monts.

Titteri, le mot est mort comme nom local désignant ce Roc Vert où les tribus fuyaient le Turc et d'où, le danger passé, l'on pouvait descendre au septentrion dans les vaux de l'Isser oriental, et au midi vers les points d'eau sur les pâtures du Steppe. Mais, du mont qu'il cessait d'indiquer il s'est étendu à tous les djébels d'alentour, si bien qu'il a fini par nommer le beylik intermédiaire entre le domaine du bey de Constantine et celui dû bey d'Oran. — Le bey du Titteri ou de Médéa était l'un des trois despotes qui obéissaient et surtout qui n'obéissaient pas au beglerbeg d'Alger la Sultane.

Du Roc Vert le regard plane au nord sur une confusion de gorges, de pitons, de chaînons qui s'amortissent sur le plateau des Béni-Sliman. Puis, au delà de ce comparativement bas pays que l'Isser oriental traverse, le chaos des djébels recommence; il s'ordonne en une chaîne parallèle à celle des roches tittériennes et, cachant aux hommes de l'intérieur la vue de lá Métidja, du Sahel, de la mer, il cache de la Métidja de la mer, la vue de l'intérieur aux hommes d'Alger. C'est là l'Atlas d'Alger, le rempart de la Métidja.

V. **Le rempart de la Métidja.** — Le rempart de la Métidja culmine en un Pic du Midi de Blida (1 629 mètres), schiste ardoisé d'où sortent des fonts pures. Ce Pic du Midi se lève sur le territore des Béni-Salah, tribu berbère qui parlait le dialecte zénatia de sa vieille langue,

mais qui n'use plus guère que de l'arabe. On le nomme communément piton de Sidi-Abd-el-Kader, d'une chapelle en l'honneur de Sidi-Abd-el-Kader-el-Djilani, le saint le plus révéré de l'Afrique du Nord.

Rien que dans la seule Algérie, c'est par centaines que l'on compte les petits dômes ou, comme on dit, les koubbas consacrées à ce musulman fertile en miracles, à ce « sultan des justes », à ce « prince des parfaits », à ce « moulaï », c'est-à-dire « notre maître ». Il vivait au douzième siècle. Aucun ouali ne fut jamais en communion si intime avec le « Plus Grand », avec Allah; et Allah lui délégua force, justice, sagesse infaillible, omniscience, dédoublement, ubiquité, instantanéité. Il voyait jusqu'au bout du monde; comme le zigzag de l'éclair, il traversait tout ou partie de l'espace terrestre pour sauver une victime, punir un criminel, venger sa dignité; et souvent pour une plaisanterie, un bon tour aux indifférents ou aux moqueurs : « Dieu saura les confondre! » Ayant visité tout l'univers, « Notre maître le serviteur du Puissant » manifesta sa vertu sur le piton des Béni-Salah, devant les cèdres superbes, ceux-là mêmes que nous y voyons encore, vieux de plus de sept cents ans, à partir d'environ 1 400 mètres.

Au nord, le Pic du Midi de Blida contemple ses cèdres, sa descente sur les ravins, la Métidja, le Sahel d'Alger et de Coléa, la mer profonde. Au sud, à l'est, à l'ouest, il plane à l'infini sur des ravins tordus et sur des bois déserts. De Blida, qui lui doit ses transparentes eaux, on y monte par la forêt de Tala-Zid; elle s'appelle ainsi d'une source que les Berbères, premiers occupants du sol, nommèrent Tala-Zid, ou Font de Zid. Vinrent les Arabes, qui l'appelèrent Aïn-Tala-Zid ou Font de la Font de Zid. Et nous, les Français, nous la connaissons comme Font d'Aïn-Tala-Zid, ou Font de la Font de la Font de Zid.

C'est ainsi que les Arabes disent Oued-Souf, c'est-à-dire Rivière-Rivière, et Bir-Tin ou Puits-Puits; et que nous disons, nous, plus tautologiquement encore, la Rivière de l'Oued-Souf, ou Rivière-Rivière-Rivière, et le Puits de Bir-Tin ou Puits-Puits-Puits. Ces pléonasmes se retrouvent dans tous les pays qui ont subi des races diverses.

A l'ouest-sud-ouest du culmen des Béni-Salah, le Tamesguida, son rival, termine, à 1 604 mètres au-dessus des mers, le massif boisé des Mouzaïa; entre les deux passe la célèbre Chiffa.

De ces deux monts désunis par la profonde cluse, si souvent visitée, qui pour plus d'un touriste est toute l'Algérie, du Rocher Vert, des djébels intermédiaires, on arrive toujours, en montant et en descendant vers l'ouest-sud-ouest avec la houle de l'Atlas, à la coupure au fond de laquelle serpente l'eau bourbeuse du Chéliff dans son voyage entre le Steppe et le Tell. La « Grande Porte » s'ouvre à Boghari, par quelque 500 mètres au-dessus des mers; là finit, à 80 kilomètres seulement de la Méditerranée, le Sahel, le pays du vert; là commence le pays du gris jaune.

V. — OUARANSÉNIS

I. De la Porte du Chéliff à l'Ouaransénis. — À l'ouest de la cluse le mont se lève en raideur. Boghar, qui la domine, règne de 400 à 500 mètres sur l'oued, qui n'est certes pas ce qu'elle voit de plus beau, car cet altier bourg contemple des djébels en foule et vers le midi toute une immensité chauve et chaude, avec monts isolés, lignes bleues, nobles profils. Comme on l'a dit, Boghar est le Balcon du Sud; c'est aussi le Cap de la Falaise.

L'Atlas, donc, s'élève rapidement, prodigue au nord en torrents constants attirés par le Chéliff tellien, tandis qu'au sud sèchent les oueds appelés par le Nahr-el-Ouassel, qui est l'une des deux branches du Chéliff des Steppes; le Chéaou, Echaou, Achaoun (1 804 mètres) commande Taza, séjour aimé d'Abd-el-Kader; il s'y croyait hors d'atteinte, par delà le toit entre Culture et Pâture, ce cavalier qui, monté sur sa buveuse d'air, disait avec mépris : « Vous, les Roumis, que Dieu maudisse, vous suivez les chemins comme les muletiers; et quand votre pesante armée bivouaque au campement que je viens de quitter, elle n'y trouve que de la cendre et des puces ». Mais on le chassa de Taza dès 1841.

Plus à l'ouest, une jeune ville à souvent neigeuse altitude, Téniet-el-Hâd, doit le début de son nom, qui dans l'usage courant est son nom tout entier, à sa situation sur un passage entre les vaux du Nord et les plateaux du Sud : Téniet veut dire le Col, et Téniet-el Hâd, le Col du Dimanche, terme elliptique pour Col du Marché du Dimanche. Dans son voisinage, une grande forêt de cèdres millénaires prouve l'élévation de la sierra, puisque ces patriarches de la sylve algérienne dédaignent de braver les siècles, la neige et la foudre aux altitudes basses qui préfèrent les chênes; et, en effet, le Ras-el-Prarit s'élance à 1 787 mètres, face à face avec l'Ouaransénis dont le sépare un monde confus de précipices.

II. L'Œil du Monde. — Moins haut de 300 et quelques mètres que le Chélia d'Aurès et le Lalla-Khédidja jurjurien, le pic de l'Ouaransénis, Ouanséris, Ouanchérich, Ouarsénis (1 985 mètres) a donné son nom, qui est berbère, et qui veut dire : « Rien de plus haut », à un massif que se partagent les provinces d'Alger et d'Oran; massif qu'aucun volcan n'habilla jamais de rouge, de noir, de gris cendré. S'il ressemble à notre Cantal, vêtu de basalte et de lave, c'est par l'harmonieuse diramation de ses vallées autour de son pic central, piton calcaire qu'on appelle Œil du Monde, de ce qu'il voit tout, puisque de partout on l'admire. C'est un pic splendide; vu de Miliana, du Zaccar, de l'Oued-Fodda, de mille et mille cimes, il a toute la fierté d'un dominateur de l'espace.

Tous les torrents de l'Ouaransénis tendent vers le Chéliff d'amont ou le Chéliff d'aval, mais peu l'atteignent en toute saison. Abondants et clairs dans les sillons de la montagne, ils jaunissent, ils filtrent, s'évaporent dans la vallée où le voyageur qui les franchit ne voit d'eux qu'un lit

sec entre des berges de terre, et parfois une eau sans fraîcheur et sans courant; mais, si l'on remonte longtemps ces fossés desséchés, arrivé dans le cœur de l'Ouaransénis, on les trouve bruyants de cascades. Ainsi lorsque, en amont de la poudreuse Orléansville, on traverse l'Oued-Fodda on n'aperçoit point les flots argentés que promet ce nom arabe, souvent même pas d'eau trouble dans la tortueuse tranchée taillée par ses crues à travers l'alluvion de la vallée du Chéliff; mais qu'on le remonte dans le djébel, à quelques kilomètres plus haut il coule toujours, et à dix ou douze lieues en montagne il roule 780 litres par seconde en été.

L'Ouaransénis ne semble point avoir reçu de colonies latines; à peine çà et là, dans le bas, quelques postes pour tenir le Maure en respect. De même, à peu près entièrement indigène encore, il n'a guère pour monticoles que des Berbères, tous ou presque tous acquis aujourd'hui par la langue arabe. On ne les a pas soumis sans peine, et ils ne se croient pas domptés pour toujours. Eux aussi, comme tant de Kabyles, tant d'Arabes, tant de nomades, ils attendent le Maître de l'Heure. Devant cet élu de Dieu, les Roumis fuiront comme la hyène et le chacal. Sidi-Abd-el-Kader-el-Djilani, à qui l'Œil du Monde est consacré, ne souffrira pas longtemps que l'Infidèle commande.

VI. — LE DAHRA

I. Dahra. — A vol d'oiseau, l'Ouaransénis n'est qu'à 72 ou 75 kilomètres de la Méditérranée, merveilleux amer pour les marins au ras de la côte si, parallèlement à son massif, une longue montagne levée du flot même ne le cachait aux navigateurs. C'est cette montagne littorale qui fait de la vallée du Chéliff un « four de l'Algérie ». Tout autres seraient et le val et son oued sans ce paravent nommé Dahra; l'Ouaransénis, attirant deux ou trois fois plus de nuées, les reverserait au Chéliff, et un fleuve plus fleuve baignerait Orléansville dans une plaine moins torride.

Dahra s'explique de deux façons différentes. Divers arabisants le traduisent par dos, chaîne, échine; d'autres en font l'antithèse de Kibla: or la Kibla c'est « la direction de la prière », le côté de la Mecque, le Sud-Sud-Est et, par extension, le Sud, la région qu'illuminent discrètement, la nuit, les étoiles qui brillent au ciel du Midi. Pour les Algériens du Tell, la Kibla désigne la région de l'outre-Atlas tellien, le Steppe, les mers d'alfa, le Haut-Plateau; par opposition, Dahra est devenu le Nord et, dans le cas présent, la montagne littorale au septentrion du Chéliff.

Entre fleuve et mer, le Dahara commence à la Métidja pour finir à la bouche du Chéliff; dans l'usage courant, on ne le nomme Dahra que de Ténès à la plage où le pauvre Mississipi des Algériens expire sur les sables de Mostaganem.

II. Le Chénoua, le méridien français, le Zaccar. — En face du gai sahel de Coléa, que le Tombeau de la Chrétienne coiffe en dôme à 261 mètres d'altitude, le Chénoua jaillit



Dans la forêt de Téniet-el-Haâd.

brusquement à 968 mètres, de loin semblable, au-dessus de Tipaza la romaine et de Cherchell la maurétanienne, à notre Rhune au-dessus de la basquaise Donajouna[1]. De l'un de ses caps, l'observatoire de Paris arrondirait sa coupole droit devant celui qui, doué d'une vue surnaturelle, regarderait le strict septentrion par delà la mer et la terre.



Vue générale d'Aïn-Mahdi.

Le méridien français, entrant en Algérie par le Chénoua, coupe le Zaccar Oriental; puis il traverse le Chéliff, passe sur le Chéaou, traverse à l'Oued-Taguin (c'est un des noms du Chéliff des Steppes), le marécageux ruisseau près duquel une ardente cavalerie dispersa la smala d'Abd-el-Kader; après quoi il tranche le Djébel Amour, laisse à l'ouest et tout près Aïn-Madhi, qui est une sainte bicoque, maison mère de l'ordre religieux des Tédjinis; puis, s'enfonçant dans le Pays de la Soif, il scinde les Grandes Dunes au couchant d'El-Coléa; il court sur le plateau du Tademaït et frôle presque Insalah; enfin, quittant Sahara pour



Paysage dans le Djebel-Amour.

1. Saint-Jean-de-Luz.

Soudan, cette ligne idéale rencontre le Niger plus près de Tombouctou que de la mer, vers Saï, et tombe dans l'Atlantique au golfe de Bénin, sur la côte des Esclaves.

Le Zaccar Oriental, ainsi coupé par le premier méridien français, est un pic de craie de 1 535 mètres, vis-à-vis du Gontas, mont détaché de l'Atlas de Médéa; entre le Zaccar et le Gontas, le chemin de fer d'Alger à Oran s'élève en rampant dans les ravines blanchâtres des Bou-Halouan, puis le court tunnel d'Adélia le transmet du versant métidjien au versant du Chéliff. Autre mont de craie, le Zaccar occidental (1 579 mètres), juste au midi de Cherchel, porte sur un de ses ressauts la ville aux fraîches fontaines, Miliana, qui, comme Boghar, est un « Balcon du Sud » avec le spectacle grandiose de l'Ouaransénis. Très imposant vu de la plaine, le Zaccar s'appuie en son nord au déchirement chaotique des monts des Béni-Ménasser, vigoureuse petite nation berbérophone dont le dialecte est presque identique à celui des Aurasiens; il est essentiellement chuintant; les *tch*, les *ch* l'encombrent, et l'on a dit irrévérencieusement de lui que c'est l'auvergnat de l'Atlantide.

III. **Du Zaccar à la fin du Chéliff.** — Les deux Zaccar sont le suprême effort du Dahra. De Miliana jusqu'à Ténès quelques cimes encore dépassent 1 000 mètres ; aucune de Ténès à la fin du Chéliff.

Au nord d'Orléansville et de la plaine salée de Relizane, le Dahra, vu des bas-fonds du Chéliff, monte en énorme dos de colline, et non comme un djébel ayant des forêts aux flancs et la neige aux épaules. Le côté chéliffien, regardant le sud, est torturé par le soleil, sa terre est fendue, sans murmure de l'onde sauf çà et là quelques ruisseaux de sources — tel celui de la pittoresque Mazouna. Ce qui se hasarde à sortir en fontaine des entrailles de la craie caverneuse souvent cachée par un dépôt miocène, se disperse presque aussitôt dans l'air, qui est de flamme ; ou bien la terre le boit avec avidité.

A la pente du nord, il y a torridité moindre; à l'ouest de la route d'Orléansville à Ténès, du haut des 500, 600, et jusqu'à 836 mètres du Dahra d'occident, le versant septentrional tombe sur la mer deux fois plus abruptement que sur le fleuve. Étant tourné vers le flot, il lui mène plus d'eau que le versant contraire n'en apporte au Chéliff, et cette eau, sur une pente plus dure, s'écroule en cascatelles; enfin l'air y vibre moins en ardeur que sur la descente en face de l'Ouaransénis.

Mais, en somme, le Dahra ne ruisselle guère: la pluie filtrant dans la terre meuble et profonde, c'est trop rarement que la sous-roche la retient, puis l'épanche en transparence de fontaine dans les ravins morts de torpeur. S'il avait de vraies rivières, le penchant du nord du Dahra serait une « Grande-Kabylie », verger après verger, ou plutôt jardin sur jardin, tant le sol s'étage en penchants rapides.

IV. **Les Dahraoui.** — Le Dahra proprement dit n'atteignant pas 1 000 mètres, au lieu de 2 000 et plus d'Aurès et Jurjura, ses tenanciers berbères n'ont pu repousser l'Arabe aussi nette-

ment que le firent Aurasiens et Jurjuriens; deux seulement de leurs tribus y parlent la langue antérieure, sur le versant maritime; tout le reste use d'un arabe où détonnent des mots, des idiotismes, presque imperceptible survivance de l'idiome qui régna seul en son temps sur tout un long rivage d'Afrique.

Mais si ceux qui berbérisent encore sont évidemment avant tout des Berbères, les arabisants du Dahra réunissent des sangs divers. L'élément primitif était « mauritanien »; les guerriers de la propagande ont apporté l'élément dit sémitique ; les Turcs, l'élément touranien ; les renégats, l'élément dit « aryen » ; plus, ainsi qu'à peu près dans toute l'Atlantide, un « scrupule » d'élément « nègre ».

Montagnards, les gens du Dahra n'ont pas voulu dire au Français : « Tu es le maître » sans avoir fait souvent parler la poudre. Une de leurs tribus, les Ouled-Riach faillit périr tout entière en 1845, de la main de Pélissier, dans une vaste caverne qui s'ouvre à 350 mètres d'altitude, aux environs de Nekmaria. Ce souterrain, devenu du soir au matin grotte funéraire, est en petit semblable à notre superbe trouée de l'Arize. Dans le Dahra comme dans les avant-Pyrénées, chez les Ouled-Riach comme au Mas d'Azil, un torrent s'enfonce dans une roche de la montagne, — torrent qui descend de 60 mètres pendant le demi-kilomètre où il jase dans l'ombre lorsqu'il est goutte d'eau, où il éclate en sourd tumulte quand l'orage l'a centuplé.

Pélissier refoula les Ouled-Riach dans la caverne, d'où ils tirèrent sur nos soldats; il leur offrit et réoffrit l'aman, dont ils ne voulurent point, se croyant garantis des Roumis qu'ils fusillaient; alors ce grand homme de guerre alluma des feux à l'entrée du souterrain ; il ne voulait qu'effrayer les Ouled-Riach, que les forcer à l'aman, les chasser vers l'ouverture d'amont ou vers un puits de lumière qui tombe du plateau sur une chambre de la spélonque; c'était un homme d'une volonté de fer, un brusque passionné, mais il était bon.

Soit héroïsme ; soit impossibilité de fuir, comme dans une salle incendiée où l'on s'étouffe à l'étroitesse des portes; soit suffocation dans les tourbillons de fumée, les Ouled-Riach restèrent dans leur nuit et moururent, moins 55 sur 1 150. Les squelettes sont toujours là, dans les caveaux et les corridors ; peu à peu, le torrent les emporte ou sa bourbe les enfouit et fait lentement de l'antre mortuaire un cimetière humide, sous des voûtes que la fumée de 1845 a noircies pour des siècles.

Les Arabes ne détestent point le général Pélissier; il l'admirent plutôt; peut-être même l'aiment-ils, ce sultan terrible; ils ont un religieux respect, voire une profonde tendresse pour la force, parce que la force manifeste la volonté d'Allah. Toutefois, ils le nomment Iblis, par une corruption du nom de Pélissier conforme aux permutations normales entre les consonnes de l'arabe et celles du français.

Et Iblis c'est le diable.

VII. — DE L'OUARANSÉNIS AU MAROC

I. La Lèvre du vent. — La rivière Mina, maître affluent du Chéliff, borne à l'occident le massif de l'Ouaransénis. Ainsi limité à l'ouest par le sillon de ladite Mina, au nord par le Chéliff des plaines, à l'est par le Chéliff des gorges, au midi par le Nahr-el-Ouassel, qui est l'un des deux Chéliffs du Plateau, ce hérissement est presque un parallélogramme régulier d'un peu moins de 200 kilomètres de long, la largeur variant entre 50 ou 60 et 80. Ce bossellement contribue donc à l'Atlantide pour 1 200 000 hectares.

Au couchant de la Mina s'étend par quelque 500 mètres au-dessus des mers la grande plaine d'Eghris, bornée tant au septentrion qu'au midi par des arêtes qui continuent l'Ouaransénis suivant l'axe même de l'Atlantide, lequel est terminé au N.-E. par le pilier fumant de l'Etna, au S.-O. par le pic de Teyede, fumant aussi, sur l'île canarienne de Ténérife. Les arêtes du nord s'appellent les monts des Béni-Chougran; celles du sud se nomment les monts du Saïda.

Les monts des Béni-Chougran, craies que couvrent des terrains miocènes éventrés par des ravines profondes, n'ont que 808 mètres à leur Nador [1], c'est-à-dire à leur belvédère, à leur vigie, à leur tour du guet, et 911 à leur culmen, le Chareb-er-Rich ou la Lèvre du Vent; les Arabes nomment ainsi avec une admirable poésie la cime voisine de Mascara, d'où, plus frais que l'air des plaines, le vent souffle au midi sur la conque de l'Eghris; au nord sur un fond beaucoup plus bas encore, et presque égal au niveau de la mer, passe en sifflant le chemin de fer d'Alger à Oran.

800, 900 mètres, c'est la haute colline et ce n'est pas la montagne, mais il y a par ici de tels ravinements dans la terre ou dans la pierre que parfois, vus d'en bas, ces nains-là semblent des colosses. Lorsque, dit l'Arabe, Allah créa le monde, il mit tous les djébels dans un sac grand comme l'infini, puis, de la main qui peut tout et plus encore, il les éparpilla sur le sol, comme un semeur fait de sa semence. Quand la terre fut toute hérissée de pics, de pitons, de « nadors », d'aiguilles, toute boursouflée de dômes et coupoles, toute fendue de précipices, elle, si plane un instant auparavant, Dieu regarda dans le sac, et voici, il était encore à moitié plein. Alors il le vida sur le pays des Béni-Chougran, — des maudits Chougran, ainsi que disaient les soldats de la Conquête.

II. Monts de Saïda. — Les monts de Saïda ont 1 100, 1 200 mètres, altitude modeste; mais leur calcaire épanche plus de belles fontaines que n'en verse d'habitude la roche algérienne. Dans le bassin de la Mina comme dans celui de l'Habra mainte riviérette à cascades est digne de nos jolis ruisseaux du Périgord ou du Poitou, — ainsi la Mina supérieure, l'Oued-el-Abd, l'Oued-Tifrit, l'Oued-Saïda, l'Oued-Nazreg; sans rien dire de la source magnifique d'Aïn-Fékan.

1. Nombre de montagnes du Tell s'appellent ainsi, sous les formes de Nador, Nadeur, Nadour, Nodhor.

Les continuateurs des monts de Saïda vers l'O.-S.-O. ont une moindre profusion de claire eau courante; même on les peut dire secs; quoique pays de Tell, on y voit l'alfa, qui marque le Steppe; ils s'élèvent cependant à 100, 200, 250 mètres de plus que les djébels de la Ville



Les cascades du Méfrouch. (D'après une photographie de M. Pedra.)

Heureuse[1]. On les appelle monts de Daïa, d'une bourgade militaire située à la lisière des Hautes Landes, au pied de la Vigie (1 455 mètres).

Arrivée aux sources du Sig, dans une conque dominée par des reliefs de plus de 1 400 mètres,

1. C'est ce que signifie le nom arabe de Saïda.

la chaîne de Daïa perd de sa continuité; en même temps elle cesse d'être tellienne et va se dispersant en cimes isolées sur le Plateau des alfas. Parmi ces sommets, le Mékaïdou s'élance à 1 470 mètres, au-dessus d'El-Aricha, poste qui n'ignore rien des intempéries du septentrion quoiqu'il avoisine le trente-quatrième degré de latitude : c'est qu'il est à l'hivernale altitude de 1 250 mètres. A 40 kilomètres au S.-O. du mont d'El-Aricha, l'arête entre dans le Maroc au pays de Béni-Matar.

III. **Monts de Tlemcen.** — Tel est le prolongement des monts de Saïda. Celui des monts des Béni-Chougran par delà les plaines du Sig termine plus dignement notre part d'Atlantide, en attendant que l'Algérie atteigne la Malouïa, puis l'Atlantique. Ce massif frontière tient son nom d'une ville belle par le site, grande par l'histoire, mais qui semble plus riche de passé que d'avenir. Sur sa terrasse, à 800 mètres au-dessus de l'incorruptible azur des eaux amères, c'est Tlemcen dont la montagne, fraîche et ruisselante à l'instar des Kabylies, est restée kabyle chez les Béni-Snous, qui usent encore d'un dialecte berbère.

Si de la plage méditerranéenne à la vieille ville déchue l'on monte de 800 mètres, il en faut gravir plus de 1 000 de Tlemcen au plus aérien sommet de son entassement de djébels calcaires; ils ont jusqu'à 1 824 mètres, entre le nord verdoyant et les plateaux anhydres du sud gris. Mais au septentrion, des torrents coulent dans les forêts; ils vont vers la Tafna, vers le Méfrouch aux altissimes cascades, vers l'Oued-Chouli, l'Oued-Isser, très gracieuses riviérettes claires, bruyantes, éternelles, autant que près de là sont impures, torpides, silencieuses et mourantes ou mortes celles des plaines oranaises.

IV. **Tessala, monts littoraux de l'Oranie.** — Bône, Alger, Oran se ressemblent en ce qu'elles occupent des brèches de l'Atlas littoral, à côté de vastes plaines. Au nord du djébel des Béni-Salah de Bône s'étend le plan de la Seybouse et de la Mafrag terminé sur la mer par des alluvions et des dunes. Au nord de l'Atlas d'Alger, la Métidja fuit jusqu'aux dunes de l'Harrach. De même, la plaine du Sig et le marais de l'Habra, alluvions remplaçant un golfe, s'étendent entre le pied septentrional des monts des « Maudits » Chougran et la bordure des coteaux et de dunes, de petits monts littoraux qui sont le sahel de Mostaganem, d'Arzeu, d'Oran ; si bien que ce djébel, qui continue l'Ouaransénis, n'a pas vis-à-vis de lui, comme l'Ouaransénis, un Dahra, mais seulement des collines, des sables et des falaises.

A l'ouest de la plaine du Sig, le Grand Lac Salé d'Oran miroite en eau sans profondeur ou en sel dont la blancheur offense les yeux; au sud il a le crayeux Tessala (1 063 mètres) qui est un prolongateur occidental des Béni-Chougran; au nord il se butte presque aux petits monts d'Oran (631 mètres).

Le Tessala cache les horizons lointains du sud aux quartiers élevés de la ville d'Oran; à Sidi-bel-Abbès il cache les horizons de la mer. Djébel très raviné, ses flancs portent des plateaux si féconds en céréales qu'il a reçu des Arabes le surnom de Terre du Blé. Il est compris

entre deux plaines ardentes, dont l'une, celle de la Lagune Salée, est moins froide en hiver que celle de Sidi-bel-Abbès. S'élançant ainsi d'un bas-fond, il condense les nues, trop rares en ce parage de l'Oranie; c'est pourquoi les brumes le visitent souvent, qui sont un présage de la pluie, désirée ici plus qu'ailleurs le soleil. D'où le dicton : « Quand le Tessala met son bonnet de nuit, il pleuvra : Sidi-bel-Abbès se réjouit ».

A l'ouest du Rio Salado, — mots espagnols là où nous devrions user des mots français de Ru Salé, — le Tessala se continue par les monts des Médiouna (627 mètres). Puis, à l'ouest de la Tafna, le Filaoucen (1 137 mètres) ou Mont de Nédroma continue le djébel des Médiouna; enfin à l'ouest de la frontière, dans le « Maroc Algérien » de la Cismalouïa, les monts des Béni-Snassen (1 500 mètres) continuent le Filaoucen : ils ont été nôtres, après les batailles de 1859 et de 1908; mais nous les avons rendus, très et trop magnanimement, à l'empereur barbaresque de Fès et de Maroc.



CHAPITRE V

LES RIVAGES ET LES OUEDS DU TELL ALGÉRIEN

I. — LES OUEDS ALGÉRIENS

Les rivages septentrionaux du Tell sont hauts et déchirés. Çà et là seulement quelque plaine y continue vers le sud la ligne de la mer au repos.

Partout ailleurs, même aux bouche des fleuves, presque toutes simples brèches de ce mur, le sahel d'Algérie est une côte de fer, avec des ravins enveloppant de petits paradis ombreux, au bord de leurs sources, dans leur profondeur ignorée.

Pour user du dialecte normand, c'est presque toujours par une valleuse que les oueds de l'Atlantide arrivent à la Méditerranée, sauf sur la rive orientale de la Tunisie, qui n'a ni monts, ni falaises: d'ailleurs, la Medjerda franchie, les sahels de Tunis ne montrent aucun fleuve digne de ce nom.

Les oueds algériens non plus n'en sont guère dignes; mais, comparés aux oueds du littoral de Sousse et de Sfax, on peut presque dire : « Voici des Amazones! »

Dès qu'il a cessé de pleuvoir, ces Amazones cessent de couler; ils ne « fluent » plus, ils ne sont plus fleuves, ni rivières; à peine si l'on peut les appeler ruisseaux; tout cela dans le bas et plat pays, car le djébel a ses torrents toujours vifs.

Plus d'un n'arrive presque jamais à la plaine ou ne l'atteint que pour filtrer bientôt en terre entre les tamaris et les lauriers-roses.

Ce qui leur manque, c'est de croître. Ils reçoivent beaucoup d'affluents par une foule de ravines, mais ils n'en gardent point les eaux.

Sauf dans le mont, il n'y a guère en leur lit que l'onde que vient d'y verser quelque source ou quelque ruisseau. Et bientôt cette onde-là disparaît, bue par les fissures du sol poreux, par les racines de la rive, l'ardeur du ciel, l'avidité des jardins et des prairies.

On peut dire que les oueds algériens meurent mille fois et revivent mille fois; ils renaissent

à chaque confluent, mais n'ont jamais la force de grandir, excepté quand les pluies, les neiges fondantes, les orages leur donnent pour quelques heures des flots croissants de l'amont à l'aval.

Chacune de ces renaissances est généralement pour eux l'occasion d'un nom nouveau; car c'est une habitude commune aux peuples arabes de changer à chaque instant le nom d'un oued : quand il recueille un affluent; quand sa vallée s'élargit, se rétrécit ou change d'aspect; quand ses bords s'ombragent de tel ou tel arbre; quand ses eaux sont franchies par un gué; quand il passe près d'un rocher, d'un campement, d'un marché, d'une chapelle; quand il est rapide; quand il dort, quand il forme un gouffre; quand il s'épanche en marais; quand il frôle un



Le lit d'un oued du Tell algérien. (D'après une photographie prise dans la vallée de la Seybouse et communiquée par M. Poinssot.)

champ de bataille; quand il boit les eaux d'une source chaude, d'une source froide, d'un aïn ferrugineux, d'une fontaine salée; quand il prend une nouvelle couleur par suite du passage dans un autre terrain ou du confluent d'une rivière autrement teintée; quand les parois de son lit sont rouges, jaunes, blanches, noires ou grises, etc., etc.

Un jour les sources, les grands ou petits barrages, les citernes recueilleront pieusement l'eau des orages et transformeront cette Afrique d'airain. Sur ces terres durcies par la chaleur, l'eau créera des jardins, les vignes fleuriront sur des versants maintenant décharnés, la forêt reverdira. Jadis, conte la légende, on pouvait aller de Tanger à Tripoli sans voir de soleil; il serait plus facile aujourd'hui de faire ce voyage sans trouver d'ombre.

A grandes lignes le littoral du Tell français a quelque peu plus de 2000 kilomètres. Il donne sur la Méditerranée, simple golfe qui communique avec l'Atlantique par le détroit de

Gibraltar. Sans le grand courant qui verse par ce goulot le flot vert de la mer de Bretagne dans le flot bleu de la mer d'Alger, nous verrions sécher peu à peu le lac qui sépare les deux Frances; si la nature soudait le promontoire de Tarik à la côte africaine par la lente poussée des siècles, la Méditerranée descendrait au-dessous du niveau des Océans comme est descendue la Caspienne.

Insensiblement elle abandonnerait ses merveilleux rivages, bien qu'elle boive l'Èbre, le Rhône, le Pô, les torrents italiens, des rivières allemandes, thraces, grecques ou macédoniennes et les Ak-Sou et Kara-Sou de l'Asie turque, et le Nil, et la rivière amère de Stamboul, le Bosphore où passent à la fois le Don, le Dniéper et le Danube.

II. — DE LA TRIPOLITAINE A GABÈS

I. Du Ras Adjir à Zarzis. — Au Ras-Adjir la France africaine se sépare du pachalik turc de Tripoli sur une plage déserte, sable saharien ou pierre saharienne. Derrière ce rivage il y a d'autres rocs, d'autres sables, des lagunes salées et des lits secs de torrents.

Au nord-ouest et non loin de ce cap frontière, deux langues de terre effilées vont à la rencontre l'une de l'autre, mais elles ne se rejoignent pas; entre les deux un passage mène la mer extérieure dans la bahira des Bibans, qui est un golfe sans vagues.

Cette bahira n'a guère de profondeur; encore moins le lac du Chamelier, la Sebkha Bou-Djémel, qui communique à l'occident avec la petite mer des Bibans et reçoit l'Oued-Fessi. Lac, fleuve, sont ici des mots qui ne veulent dire ni lac, ni fleuve. Entre ses rivages plats, dans sa lumineuse étendue, le lac du Chamelier se creuse rarement en gouffres capables de noyer le chameau, et seulement quand les torrents du pourtour pressent dans leurs flancs l'eau d'une énorme nue crevée par hasard; alors et rien qu'alors l'Oued-Fessi rafraîchit les pierres de son lit; il coule et la sebkha mêle un peu d'onde à ses sables, à ses sels et à ses fondrières.

Semblable au lac du Chamelier, la Lagune du Sel, la Sebkha el-Mélah, conforme aux indications de son nom, peut plaire aux sauniers, mais le batelier et le pêcheur n'en ont cure. Dans ce « Léman » de 20 kilomètres de long sur 5 à 20 de large, il y a moins de flots que dans tel laguet des Alpes franchi de bord à bord par le caillou lancé d'un bras vigoureux. Une mince langue de terre qui a sa racine à Zarzis l'isole de la Méditerranée.

Zarzis, l'antique Gightis, qu'on retrouve à des ruines, a devant elle une mer où l'on pêche l'éponge; autour d'elle des oliviers, des figuiers, des amandiers et les palmiers qui conviennent à ce ciel d'Orient. A son occident, la Méditerranée entre en eau vivante dans le continent par la Bahira de Bou-Grara, vaste baie assez profonde pour que d'aucuns y aient prévu des arsenaux, des forts, des flottes, une nouvelle Bizerte, une gare terrestre et marine du chemin de fer transsaharien. De fait, c'est un golfe garanti des vents du nord, à 3 ou 4 kilomètres seulement de distance, par la grande île tunisienne de Djerba.

II. **Djerba.** — Djerba, l'île majeure de l'Atlantide française, n'a pourtant que 64 000 hectares entre 110 à 120 kilomètres de côtes plates. De forme hésitante entre le carré et le trapèze, elle s'allonge sur 28 kilomètres avec largeurs de 15 à 25. La plus haute colline arrive à 36 mètres seulement; et autour d'elle la Méditerranée n'a point de profondeur à marée basse.


Photo de M. Beaumont.
Olivier millénaire, à Djerba.

Il y a lieu de parler ici de marée, et c'est même sur le littoral de Djerba que la mer latine et grecque atteint sa plus grande hauteur de flux. Elle peut monter ici de 3 mètres, et, non loin de là, de 2 mètres dans la Petite-Syrte, sur les plages de Gabès, elle qui partout ailleurs ne s'enfle qu'invisiblement. Mais la respiration des flots ne s'élève point en buées dans l'air djerbéen, la nue fond dans les flammes du ciel, et la pluie ressuscite rarement les oueds de l'île.

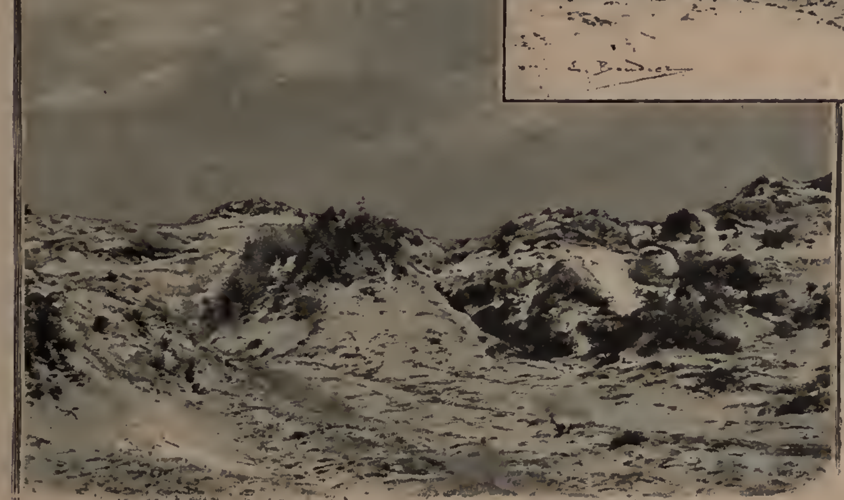

Photo Gobillot, Tunis.
Entrée d'Houmt-Souk (île de Djerba), en venant du débarcadère.

Le pont n'est plus qui sous les Romains menait de l'île, alors appelée Meninx, à la terre ferme par-dessus 6 000 mètres de détroit, comme un pont de Chalcis entre une autre Eubée et une autre Hellade sèche et barbare. En ce temps-là c'était une île de plaisance où les continentaux habitaient des villas; on y rêvait sous le palmier, sous l'olivier; le lotus y croissait et son fruit, merveilleusement doux, faisait oublier toute patrie qui n'était pas Meninx, surnommée pour cela même le pays des Lotophages.

Le lotus en a disparu, ou du moins on ignore quel fut cet arbre au fruit hyperbolique[1]; mais la palme abrite toujours les Djérabas dans leur île, qui rappelle Malte par l'admirable emploi d'un sol dur, altéré, demi-stérile. Djerba est autant que jamais olivestre, et l'on y boit un vin qui plus encore que le lotus est le père de l'oubli.

Comme race, les 29 000 Djéraba sont des Berbères; comme langue, des berbérophones parlant un dialecte qui a de grandes affinités avec le langage de certains ksours du Sud Oranais ainsi qu'avec celui des Rifains et des hommes du Sous, en Maroc.





Dans le désert au sud de Gabès.

Ils sont Musulmans, mais d'une secte hétérodoxe, celle à laquelle se rattachent aussi les Mozabites; comme eux, on les nomme des « Cinquièmes » parce qu'ils sont en dehors des quatres doctrines officielles de l'Islam. Comme eux également ils s'en vont, trop pressés sous leurs oliviers et leurs dattiers, vers les villes de commerce de la Tunisie, de la Tripolitaine et jusque dans l'orient lointain, qui est Stamboul, Masr, où le Nil reflète des palmiers et des pylônes.

Chez ces étrangers haïs des Djérabas, parce que l'on s'abomine de secte à secte, fait fortune qui le peut, pour revenir s'il le peut à un des milliers d'enclos pierreux qui divisent l'aire de Djerba, ou à l'un des « houmts » qui sont des bourgs de l'antique « Lotophagie »[2]. Djerba n'héberge encore que peu de Français et d'Italiens, mais beaucoup de Maltais y demeurent et, cela va de soi, beaucoup de Juifs, experts en tout commerce.

1. On prétend que c'était une espèce de jujubier.
2. L'Égypte.

III. **Monts des Troglodytes**. — En remontant les sillons sans eau qui finissent aux rives syrtéennes, on arrive à une montagne chauffée à blanc par le soleil, montagne d'environ 750 mètres qui va vers le sud le plus ardent pour s'y nouer aux hamadas sahariennes sur le chemin de Ghadamès, de Ghat et de Mourzouk. Très colorée, très dorée, très taillée, elle a des bourgs fortifiés et, en grand nombre, surtout chez les Matmatas, des villages troglodytiques creusés dans l'épaisseur d'un calcaire tendre.



Vue du bourg troglodyte de Medenine.

Un peuple d'une trentaine de mille hommes règne sur ces grottes, ces falaises, et sur les pâturages que suscite la pluie du printemps; peuple resté berbérophone; ce qui est une rareté dans la Tunisie, le pays le plus arabisé du Maghreb; d'ailleurs nombre d'entre eux s'expriment bien dans la langue du Livre, et beaucoup en français, car l'émigration prélève ici sa dîme : beaucoup de ces ksouriens, troglodytes ou non, vont tenter le sort dans la ville arabo-française de Tunis, encore plus arabe que française, et dans une cité moindre, à Bône, déjà bien plus française qu'arabe.

Ce que montre le littoral de la frontière de la Tripolitaine à Djerba, il le montre également

de Djerba jusqu'à Gabès — une mer éblouie de soleil, comme l'est aussi la terre; une plage basse où monte à peine une humble marée et que prolonge parfois une lagune salée presque de niveau avec le haut flot; pas de protubérance vigoureuse du continent dans la Méditerranée; point de ports, même des plus mauvais; des bouches d'oueds qui peuvent cracher un orage, mais dont nulle ne termine une de ces rivières où l'eau continue éternellement l'eau; des champs d'alfa, preuve de la sérénité des cieux, et quelques palmiers, témoins du climat; pas de maisons des hommes, même fort peu de tentes; et vers l'horizon violet, les monts criblés de cavernes.



Oasis de Djara.



Oasis de Menzel.

III. — DE GABÈS AU « FLEUVE » DE KAIROUAN

I. Gabès. — Présentement Gabès n'a rien de la ville concentrée; 10 000 Gabésiens vivent dispersés dans des ksours, parmi les vergers où ils cueillent l'olive et la datte.

Ici l'élément de vie coule à profusion, sur terre et sous terre. Il coule sur terre en canaux pris au flot d'un ras-el-oued intarissable; sous terre en un fleuve obscur que des puits artésiens

forés depuis l'annexion française vont chercher à près de 100 mètres de profondeur et qui sont d'une grande abondance; cette eau, thermale, presque tiède, pourra rendre à ce pays les jardins de bananiers, les champs de canne à sucre qu'il y avait en ces lieux vers l'an mille, nous dit l'histoire.

Ayant survécu, depuis sa naissance inconnue, au Précarthaginois, au Punique, au Romain, elle a maintenu son nom immémorial à travers les âges, sauf l'usure de la syllabe initiale, qui peut-être n'était qu'un article : Gabès reproduit exactement Tacape ou Tacapi. Cette ville est donc extraordinairement vieille; et en même temps fort jeune, puisqu'un long avenir s'ouvre peut-être devant elle comme lieu de départ de deux chemins de fer du temps à venir. L'un irait de mer à mer, de la Syrte à la mugissante Atlantique, par le pied de l'Aurès, de l'Amour, de l'Atlas, et du Boni; il serait tellien par ses embranchements du nord, saharien par ceux du sud. L'autre s'élancerait vers l'Afrique centrale, vers le Tchad: il serait tout à fait saharien jusqu'à son arrivée dans la zone des pluies tropicales.



Type de femmes de l'oasis de Gabès.

II. **De Gabès à Sfax.** — Quand de Gabès on s'avance au nord, puis au nord-est en suivant dans son contour raide le rivage de la Petite-Syrte, dite aussi golfe de Gabès, on voit la nature saharienne faire insensiblement place à la nature steppeuse : peu à peu l'arbre désertique par excellence, le dattier perd en taille, en sève, en élégance, en panache, en douceur de fruits, tandis que l'arbre par excellence du Tell, l'olivier gagne en nombre, en opulence de branches, en bonté d'olives, jusqu'à ce qu'enfin il couvre d'une forêt pâle un sahel très habité bien que semblable à nos plus sèches garrigues.

Et toujours pas de profondeur dans la mer littorale; et toujours pas de ports capables d'assurer un navire contre la tempête; et toujours pas de falaise dont le fronton cache au

pêcheur d'en bas le grand quart des étoiles, pas de cap aventureux perçant la mer comme un poignard. La rive est plate, le mont lointain. De ce rivage bas à ce djébel dans le pur azur, la plaine se déroule en « infinités » jaunes ou ternes, et n'ayant de l'onde que ce que l'onde laisse d'impuretés et de méchancetés après elle, la bourbe salée des sebkhas, les flaques palustres que de rares noirceurs du ciel vident pour quelques heures dans l'oued incandescent; et, tout autour, la fièvre.



Femme de l'oasis de Gabès.

Grande y est, la nuit, le jour, la solennité du silence. Les villes romaines, les villages, les pressoirs à huile des colons romains, des Numides ou des Puniques, couvrirent jadis ce champ brûlé, presque sans habitants aujourd'hui. De beaucoup de ces colonies le nom n'a pas encore été retrouvé. Comment tant de peuple vivait-il en une plaine si dépourvue d'eau maintenant? Sans doute par le sage emploi de la crue des oueds et la conservation de la pluie dans les citernes.

A 50 ou 60 kilomètres à vol d'oiseau vers le nord un peu est de Gabès, un delta sec (le fleuve l'étant aussi) marque la fin de l'Oued-Ramm, large gouttière qui commence dans les monts voisins de Gafsa et passe près de la Sebkha-en-Nouaïl, l'une des lagunes les plus amples de l'ancien beylik de Tunis — elle a 70 kilomètres de rives mais son flot n'est qu'une misère. Avant d'arriver à Sfax, Thine, la Thinæ de l'ère latine, marque la fin d'un fossé de défense dont nous imitâmes en Sahel et en Métidja la puérile inutilité; de même aussi les Argentins méditèrent de se garer des Indiens par une tranchée de trois cents lieues creusée dans le Steppe de Patagonie.

Les Argentins n'ont pas commencé le fossé de la Pampa du sud; les Français n'ont pas terminé l' « obstacle continu »; les Romains ne respectèrent pas non plus leur ligne, inflexible, et la Numidie du midi devint « coloniale » comme la Numidie du nord. « Tout ou rien! » c'est la loi des conquêtes.

III. **Sfax, le Kerkenna.** — De maint canton pierreux de la France on pouvait dire avant



Une petite paysanne.

le phylloxera qu'il y coulait plus de vin que d'eau. Ainsi peut-on prétendre de la tunisienne Sfax qu'il y a plus d'huile en ses magasins que de vivant cristal en ses oueds. Dans son sahel sans rivières, sans rus, sans fonts, même sans puits, c'est la ville des citernes; c'est aussi la ville « onctueuse », riche de la trituration des olives dans des milliers de clos barrés de haies plus difficiles à violer que les nôtres, même que celles où l'épine est aiguë. Comment passer à travers le million d'aiguilles des cactus singulièrement laids d'où çà et là tombent en noble volute les feuilles à durs piquants du singulièrement bel aloès? Protégé des animaux, du chacal, des rôdeurs par sa haie transperçante, le maître du petit domaine, l'homme de peu avec paix,

nargue les brigands derrière les murs de sa petite « forteresse », qui est une tour carrée au milieu de l'enclos.











Vues de Sfax.

Pour envoyer ses huiles au loin sur le dos de la mer inconstante, Sfax manquait de port profond. Moindre ici qu'à Djerba, qu'à Gabès, la marée ne gonfle pas avec ampleur le sein de Thalassa, la sirène aux yeux verts; les vaisseaux jetaient l'ancre à plus de 3 000 mètres de la ville, qui est murée, d'un mur qu'on prétend espagnol, avec tours, créneaux et maintes pierres romaines, ayant inscriptions, souvenirs, dédicaces. Les constructeurs, ne se souciant guère des témoignages du passé, ont encastré ces pierres au hasard dans la ceinture de Sfax ou les ont cachées dans les fondations; les autres villes d'Afrique ont, par la même cause, perdu de précieux trésors d'histoire.

L'olivier blême n'est pas la seule richesse des jardins de Sfax; l'amandier y fleurit, parure de la saison des fleurs; le pistachier et le figuier y abondent; plus haut que tous, ondule le palmier, mais ce n'est pas encore ici le vrai Sud, et ces dattes ne valent guère, tandis qu'on vante universellement l'huile de ces oliviers, dont un « centenaire » vieux de mille ans. La richesse de Sfax en oliviers, surtout l'incalculable trésor des phosphates de l'intérieur amenés au bord de la mer par le chemin de fer de Gafsa, ne pouvaient manquer de valoir à cette seconde ville de la Tunisie le port que les Français y ont creusé, qu'ils agrandissent et qu'ils améliorent; ils lui vaudront aussi bientôt de puiser par un aqueduc aux eaux lointaines des fontaines de Sbeïtla.



L'hôtel de ville de Sfax.

A 25 kilomètres au large, le flot blanchit : c'est la Petite-Kerkenna qui l'émeut, ilette de 17 kilomètres de long sur 7 de moyenne largeur; un détroit sur lequel Rome, sinon Carthage, avait planté les piles d'un pont, la divise de la Grande-Kerkenna, longue de 25 kilomètres sur 7 500 mètres de moyenne largeur. Les Kerkenniens sont pêcheurs, marins ou paysans, sous un air sec, comme le montrent les touffes de l'alfa; le sol sans humus y entretient des oliviers, des ceps de vigne, des dattiers à dattes sans douceur. Point de fontaines; on y boit l'eau des puits.

Au barrage des Kerkenna s'arrête le golfe de Gabès ou Petite-Syrte, que certains continuent au nord jusqu'au cap Kapoudia; celui-ci se trouve à 45 ou 48 kilomètres en ligne droite de la Thysdrus coloniale, l'El-Djem du temps présent.

IV. **El-Djem.** — El-Djem attire les admirateurs de la grandeur romaine au plus vaste des amphithéâtres isolés dans la solitude; son Colisée n'a pas autour de lui des rumeurs de cité, comme à Nîmes, Arles ou Vérone; il n'y a là parmi les cactus qu'une misérable bourgade bâtie des blocs qu'on dérobe au cirque depuis 1710, en agrandissant incessamment la blessure que lui fit alors un bey guerroyant contre des tribus. Jusqu'alors il restait intègre en son tour de 68 arcades à quatre étages; sinon que les indigènes en éraflaient de petits morceaux qu'ils



El-Djem : vue générale et intérieure des arènes.

emportaient dans leurs voyages pour se garantir de la piqûre du scorpion ou de toute autre bête à venimeuse morsure, — puissance magique attribuée par la légende aux vieilles pierres de cet amphithéâtre. Maintenant encore il n'est pas de colisée mieux conservé que l'ellipse de grès d'El-Djem, dont 148 mètres et demi font le grand axe extérieur, 130 mètres le petit, — le grand axe intérieur étant de 65 mètres et le petit de 52. Il avait quatre étages d'arcades; il lui en reste trois, montant à cent pieds.

Aucune inscription fastueuse, avec des adjectifs de gloire et tout un « cursus honorum », ne proclame quel empereur l'assit, plus immense de contours que parfait de détails, sur un relief de la plaine, par 185 mètres au-dessus des mers. Mais Gordien l'ancien ayant été salué César ici même, on suppose que cet imperator embellit de ces arènes immenses la colonie en ce temps florissante où il avait reçu la pourpre. Les décréter, il le put; non les construire : vieillard de quatre-vingts ans lorsqu'on lui offrit l'empire, il ne vécut même pas les jours que lui promettait encore son âge; vaincu devant Carthage, et son fils mort, il se pendit, en l'an 238.





Vues de Mahdia.

V. **Mahdia, Monastir, Sousse.** — Au nord et nord-ouest du Ras Kapoudia se suivent Mahdia, Monastir et Sousse. Mahdia peut se dire la poissonneuse, ses filets dépeuplant de sardines la mer de ce rivage. Elle fut un instant italo-normande vers le milieu du XIIe siècle, sous Roger de Sicile, un des conquérants de la famille des Tancrède de Hauteville; puis elle devint pour quelques années espagnole, Charles-Quint régnant sur les deux mondes. Entre deux

golfes, ou plutôt deux évasements, pleine de décombres dans une enceinte éventrée, elle dut aux Phéniciens « un cothon », c'est-à-dire un port, petit mais sûr, creusé dans la terre au bout d'un étroit goulet; ce cothon, comblé presque, on le déblaierait facilement, devant une mer sans profondeur; mais le recreusement ne rendrait pas à Mahdia les jours brillants d'antan, quand les Italiens, les Catalans, les Grecs l'appelaient Africa, résumant de la sorte en elle toute la richesse de ces rivages.

Au nord de Madhia, le cap Dinas touche aux ruines de Thapsus, qui fut le lieu d'une vic-



Femmes juives de Sousse.

toire de César. A ce promontoire la côte tourne au nord-ouest, infléchissement qui marque la borne méridionale du golfe de Hammamet. Tout près, la grande lagune de Moknine, presque exactement rectangulaire, avale un oued en saison de pluie, mais ne le régurgite point; c'est un sebkha, un sel plus qu'une eau. Quelque peu plus loin, sur la côte, Lemta s'appela Leptis Minor, par opposition à Leptis Major, aujourd'hui Lebda, ville de la Tripolitaine où naquit Septime-Sévère, le plus illustre des Africains qui régnèrent sur l'empire de Rome.

Monastir, c'est là un nom commun dans la Chrétienté, le monasterium latin, devenu, suivant les pays, Monasterio, Mostêiro, Monastier, Moutier, Montgie, Montzie, Münster, Minster, etc. Ce nom, singulier en pays mahométan, lui vient peut-être — on ne saurait l'affirmer — d'un couvent quelconque, au temps où la ville était chrétienne. Avant d'être musul-

mane elle fut romaine; avant d'être romaine elle avait été punique; et avant d'être punique elle était « libyenne », histoire commune aux cités de la Tunisie. Cette ville cerclée d'une enceinte à tours et créneaux borde la mer mais elle n'a point de port.



Photo Albert Samama, à Tunis.

Panorama de Sousse pris de la jetée du port.

Sousse était déjà bien vieille quand les Romains en firent la capitale de leur Byzacène. Ailleurs le coton est roi, ailleurs le blé, ailleurs le pampre, ailleurs le palmier. Ici c'est l'olivier, forêt divisée en une infinité de jardins secs; l'huile en découle comme de Sfax; comme à Sfax la richesse y est grande, et dans ces deux villes l'élément européen augmente rapidement.



Photo Soler.

L'enceinte crénelée de Sousse.

Origine inconnue; premiers habitants ignorés; arrivée des Phéniciens qui lui creusèrent un cothon, port intérieur effacé par le sable conquérant de la dune; domination des marchands de Carthage qui osèrent lutter contre Rome même; suprématie des Romains qui allongèrent officiellement son ancien nom d'Adrumetum ou Hadrumetun en Colonia Concordiæ Ulpiæ

Trajanæ Augustæ Frugiferæ Hadrumetinæ; puis les Byzantins; ensuite les Arabes qui partirent de là pour conquérir la triangulaire Sicile; puis la résistance à Charles-Quint; enfin la France qui y a trouvé des ruines de tout âge et des nécropoles, dans une forêt d'oliviers devant un rudiment de port qu'elle agrandit. Telle est l'histoire de Sousse.

Aux Ponts (en arabe El-Knatir), au sud-sud-est et près d'Hergla, une flèche de sable sépare de la Méditerranée la Sebkha d'Halk-el-Menzel. A cette lagune arrive, pas toujours et même pas souvent, l'Oued-Bagla, le « fleuve » de Kairouan.

IV. — LE « FLEUVE » DE KAIROUAN

I. **L'oued-Bagla.** — L'oued-Bagla draine 2 113 000 hectares, soit à peu près l'aire du bassin de la Vienne, notre belle rivière du Limousin, puis du Poitou. Il entre dans le Steppe de Kairouan comme Oued-Zéroud et s'y continue comme Oued-Bagla, mais suivant l'usage arabe il porte d'autres noms, de sa source aux plaines de la ville sept fois moins sainte que la Mecque : sept levers et couchers de soleil à Kairouan pèseront autant dans la balance du Jugement Dernier qu'un jour dans la cité du Grand Pèlerinage.

Son plus lointain aïn jaillit des bastions orientaux de l'Aurès; né à 20 kilomètres à l'orient de Tébessa la romaine, il descend en torrent dans une vallée-gorge encombrée de pierres parlantes et de pierres muettes signalant après seize cents, dix-huit cents, deux mille ans, la domination sept fois séculaire de la Ville Éternelle. On n'a pas encore assez rôdé parmi ces ruines, forts, tombeaux, temples, autels, aqueducs, ponts, arcs de triomphe, et surtout on a trop peu fouillé les champs funéraires; il faudra longtemps et souvent effaroucher ici le génie de la solitude (le pays, jadis plein d'hommes, est vide à l'instant présent) pour que les pierres parlantes, plus justement les pierres écrites, nous disent quels furent les noms latins ou latinisés, ou même presque purement autochtones de ces colonies. On peut toujours espérer une lecture heureuse, tant le monde romain livrait de blocs au ciseau du lapicide pour bornes milliaires, épitaphes, inscriptions, dédicaces à la déesse ou au dieu topique, à l'empereur divin, fils du divin Auguste, au proconsul d'Afrique, au gouverneur de la province, au préfet, au questeur, au tribun militaire, au légat, au centurion, au décurion, à l'édile, au flamine ou premier prêtre, à l'homme généreux ou seulement ambitieux d'honneurs, qui construisait, réparait ou embellisssait dans la colonie.

Déjà l'on sait que l'une des plus imposantes ruines, Kasserin, riche en eaux de sources, sur un affluent de droite coulant toujours, est l'antique Cilium ou Scyllium; et qu'à 30 kilomètres à l'orient de Kasserin par le chemin des aigles, Sbeïtla, bien plus imposante, n'a que très peu mâché son vieux nom de Suffetula, — nom accommodé à la romaine, mais purement phénicien, qui signifie ville des Suffètes ou Choftim — les duumvirs qui gouvernaient la ville. Ce que le temps a respecté de Sbeïtla fait de cette cité des duumwirs, en son désert, une sorte

de Palmyre; le lieu est beau, dans son isolement, et des sources dont l'une épanche des eaux tièdes lui donnent en Tunisie la gloire qu'ont en Algérie Blida, Miliana, Tlemcen, Lamoricière. Toute distance à part, Suffetula pouvait autant que Zaghouan désaltérer les Carthaginois.

II. Kairouan, ville sacro-sainte. — Le fleuve de Kairouan ne baigne pas Kairouan; il passe entre cette ville et la sebkha de Sidi-el-Hani, à 6 kilomètres de l'une comme de l'autre. La lagune de Sidi-el-Hani n'aurait pas de rivale en étendue dans le beylik si le Sahara tunisien ne possédait les immenses chotts de la dépression tantôt surmarine et tantôt sous-marine. Son



Kairouan.

plat rebord dépasse 125 kilomètres, et quand elle s'enfle jusqu'à frôler toutes ses rives l'eau que la conque embrasse luit sur 50 000 hectares. Alors c'est presque un Léman, moins les Alpes, moins la profondeur, moins le Rhône valaisan qui s'y endort et le Rhône genevois qui tout à coup se réveille et s'enfuit. Ces expansions-là sont plus que rares; fréquents au contraire les étés, les automnes où le lac, sec même en son centre et réduit par endroits à un sel aveuglant, vole en poussière sous une ardeur intolérable. Sec autant que la sebkha devient en même temps l'oued kairouanais, quoique, ou plutôt parce que 250 à 300 kilomètres au fil d'eau séparent de sa source dans les monts la plaine où la ville sacrée surgit par 74 mètres d'altitude.

Cet oued mensonger; le Merg-el-Lil, qui remplit les citernes de Kairouan; d'autres torrents non moins défaillants dans la saison où plantes, bêtes et gens soupirent après la fraîcheur des eaux; la lagune de Sidi-el-Hani; diverses lagunettes à l'orient; et, au nord-est, le Kelbia, lac-étang qui se rétrécit ou s'étire suivant la pluviosité; un aqueduc partant des fontaines du Mont Ousselet, ce sont là toutes les eaux de la Cité Sainte. Pourtant il n'y a que quelques

lieues vers l'ouest jusqu'à la montagne; et cette montagne est haute de 1 000 à près de 1 500 mètres; elle est superbement taillée; ses hamadas sont des causses éventrés par des cavernes où courent des ruisseaux qui jaillissent en sources dans le val, mais le ciel et la terre boivent



cette onde à mesure sur les chemins de Kairouan.

Kairouan, qu'entourent des cimetières, des ruines, des faubourgs sans verdure, lève les dômes et minarets de quatre-vingts ou cent mosquées et zaouïas. Parmi les églises qui font sa renommée, sa richesse par l'affluence des pèlerins, l'une, la Grande Mosquée, repose en ses dix-sept doubles nefs sur une foule de colonnes de marbre, d'onyx et de porphyre; l'autre, la mosquée du Compagnon, a l'honneur de posséder trois poils de la barbe du Prophète.

Vues de Kairouan :
Bab-et-Tunis (la porte de Tunis).
Une cour de la mosquée du barbier.
Un carrefour de la grande rue.
Lampiste indigène.

III. **Le lac Kelbia.** — Les belles pluies poussent l'Oued-Bagla dans la lagune Kelbia, laquelle a sa rive méridionale à 18 kilomètres au nord-nord-est de Kairouan et domine la mer de 17 à 20 mètres, suivant qu'elle est peu remplie, pleine ou très pleine. En temps normal,

autrement dit quand elle a très peu d'eau, ses abîmes n'ont que 3 mètres et demi; son onde est douce à l'exception de quelques endroits saumâtres. En son beau elle égale presque le quart du lac de Genève, car alors elle couvre 13 000 hectares : 5 000 de plus qu'en l'été très sec qui la ramène à 8 000. Même dans les années les plus brûlantes, elle trompe moins que les autres sebkhas de plaine ou de plateau de l'Afrique du Nord; en nul temps elle n'est vide et si les vaisseaux n'y naviguent jamais les bateaux y voguent toujours.

Des savants, des voyageurs, des grabeleurs et épilogueurs de textes, combattus par d'autres savants, admettent que l'Oued-Bagla, moins courant que jadis, est le fleuve Triton des Anciens et que la Kelbia, diminuée par les siècles, est le lac Triton, que tant de commentateurs ont cherché (et trouvé, paraît-il), dans les chotts franco-tunisiens de la « Mer Intérieure ». Quoi qu'il en soit, il arrive fort accidentellement que le Kelbia s'enfle et s'exonde. Alors une rivière s'en échappe; douze à treize fois par siècle, ce dit-on; ou seulement toutes les quinze années, soit six à sept fois tous les cent ans. Ladite rivière de longue intermittence se dirige vers la lagune Halk-el-Menzel; elle y entre sous le nom d'Oued-Menfès; elle en sort pour gagner la mer au Grau des Ponts, après un cours de 300 à 350 kilomètres.

V. — DU FLEUVE DE KAIROUAN A LA MEDJERDA

I. **L'Enfida.** — L'eau salée de l'Halk-el-Menzel commmunique au nord par un lit d'environ 700 mètres de long avec la Djériba, lagune fort étirée de près de 30 kilomètres dont l'ampleur, de l'est à l'ouest, varie entre 500 et 2 000 mètres. Une flèche de cailloux et de sables, qui a son origine à Hergla, l'Horrea Cœlia des Latins, la sépare seule de la miroitante Méditerranée.

Les longues pluies prolongent l'étang vers l'ouest jusqu'à Dar-el-Bey, qui est l'un des bourgs du domaine immense de l'Enfida.

Il est plus grand, ce domaine, que telle principauté dite Etat souverain; mais sa célébrité ne vient ni de ces 100 000 hectares, ni de ses variétés et contrastes : ravins de montagne et plages de Méditerranée; steppes ou demi-steppes tendant vers des lacs amers; sources froides, sources tièdes ou chaudes; plaines sans fontaines qui sont des pays de la soif et du mirage; forêts de pins murmurants ou de thuyas au bois magnifique; « champagnes » sans l'ombre d'un arbre, le frémissement d'une feuille; et tantôt la vue du Zaghouan, tantôt la vue des flots.

Elle ne vient pas de son peuple, puisque les dix-sept villes contemporaines de Rome impériale ont disparu et qu'on n'y rencontre que des tentes, des gourbis d'Arabes et quelques villages qu'agrandissent lentement des Français, des Italiens, des Maltais. Elle ne tient pas non plus à son opulence : les bois d'oliviers y sont plus clairsemés qu'au temps punique ou romain; l'Enfida est sol de pâture à moutons plutôt que champ de culture; la vigne y naît à peine, le ciel est aride et Jupiter pluvieux sourd à la prière du ruricole. Si l'on a nommé si souvent l'Enfida, c'est que des financiers, juifs et chrétiens, se la disputèrent, à coups de subtilités de droit

musulman; ils avaient derrière eux, les uns l'Angleterre, d'autres l'Italie, d'autres la France, et leur querelle amena pour sa grande part l'entrée des héritiers de la Gaule dans ce qui fut l'empire de Carthage.

La langue de terre d'Hergla, coupée par un grau, porte le chemin de fer de Tunis à Tripoli. Ainsi le cordon de sable isolant de la mer les étangs de l'Hérault frémit sous le passage des trains de Bordeaux à Cette.

II. **La presqu'île du cap Bon.** — A 20 kilomètres du bout septentrional de la Djériba, la blanche Hammamet, qui donne son nom à un golfe très évasé, veille à la racine de la presqu'île du Cap Bon, qui est la péninsule majeure de l'Afrique du Nord. De cette ville à la



Panorama de Tunis.

contre-côte du golfe de Tunis devant Soliman il y a 40 kilomètres, sans aucune montagne, voire sans collines, si bien que la presqu'île est en réalité une île assez élevée soudée au continent par une terre basse.

En en faisant le tour par le cap Bon, la distance de la plage d'Hammamet à la plage de Soliman dépasse 180 kilomètres — c'est quatre fois la largeur de l'isthme. Le périple de ce plus long « nez » de l'Afrique tellienne montre au circumnaviguant des beautés sereines. La première ville qu'on y rencontre, Nabeul, pourrait s'appeler comme autrefois de son nom grec, Neapolis, la Ville Neuve (encore que très vieille), sans que ce nom parût étrange, car ce littoral « barbare » est tout lumière. Il semble fait pour des frontons et des arches antiques; seulement la trop basse montagne ne rappelle ni la Sicile, ni le Péloponèse, ni la Hellade, ni l'Ionie; aucun géant ne peut gémir ici sous le poids des collines comme Encelade sous la masse etnéenne : le plus haut de tous ses rochers ne commande à la mer que 637 mètres, cinq fois moins que la surrection du volcan de Catane.

Après Nabeul, bienfaisante aux poitrinaires, on passe devant des bouts-du-monde, des palmiers, des oliviers, de petits ports, des ouvertures d'antre, des bourgs arabes, des décombres

romains, des carrières antiques et modernes, blanches ou dorées, de loin pareilles par leurs blocs à des ruines, par leurs parois droites à des monuments. On voit Kourba, peu déchue de son nom latin de Julia Curubis; Kélibia, jadis Clypea (c'est le mot sous une autre forme), où débarqua Regulus pour marcher sur Carthage en traversant la péninsule; le Ras Addar des Arabes, promontoire de Mercure des anciens, notre cap Bon — bon par antiphrase : c'est un pilier des tempêtes, dans la lutte des vents et des flots, à l'un des grands tournants de la Méditerranée; 70 kilomètres de mer ondulent entre sa roche et celle du cap Porto-Farina, l'antique promontoire d'Apollon — telle est la large entrée du golfe de Tunis.

Puis, sur le rivage de celui-ci, vis-à-vis Carthage, on rencontre d'abord Ghar-el-Kebir ou la Grande Caverne, carrière « infinie » d'où la ville des Barca tira sa pierre; puis, sur la « Côte



Panorama de Tunis.

du Soleil », Hammam-Korbous, qui compte sur un avenir de ville de bains et de villégiature; elle a sur terre sept sources tièdes ou brûlantes, et sous mer dix ou douze autres fontaines trahies par leurs vapeurs; les Romains appelaient ces thermes Ad Calidas Aquas : c'est très exactement nos « Eaux chaudes ». Un peu dans l'intérieur des terres, le bourg de Soliman porta le nom grec de Mégalopolis ou Grandville; ses familles, comme celles de plusieurs autres bourgs de la presqu'île, sont issues de Maures Andalous; Soliman, qui est en plaine, avoisine des coteaux qui relèvent du massif extrapéninsulaire des Deux-Cornes.

III. L'Oued-Mélian. — L'Oued-Mélian[1], le Catada de l'ère antique, a son embouchure à Maxula-Radès, tout près de la naissance d'une langue de terre qui marche à la rencontre de la flèche de la Goulette. Ces deux flèches séparent des flots vivants du golfe de Carthage les eaux sans profondeur, sans vie, sans brassement et sans bruissement du lac nauséabond de Tunis.

Le Mélian perdit sa plus belle onde en perdant dès le temps de l'empereur Hadrien les

1. Ou Oued-Miliana.

fonts du Djoukar et du Zaghouan, emportées vers Carthage par un aqueduc qui franchissait sur des « Ponts du Gard » les gorges, les ravins, les oueds, notamment l'Oued-Mélian lui-même. Quand les ingénieurs ont restauré de nos jours la conduite d'eau de Tunis, dite l'odorante, quoiqu'elle sente mauvais, et la fleurie, quoique sa campagne soit nue, ils ont consommé par barbarie pure une iniquité dont le temps n'avait pas voulu se charger encore : ils ont rasé au niveau de leur canal, qui est bas, le viaduc de l'Oued-Mélian, qui était haut et beau; ailleurs c'est le paysan qui a ruiné l'aqueduc en y prenant des blocs comme à la carrière.

De son premier aïn dans le Djoukar jusqu'à son terme extrême à la Goulette, le nouveau canal a 131 kilomètres, tous embranchements compris; on l'a calculé pour une moyenne d'environ 125 litres par seconde, pour un maximun de 180 à 200. 125 à 200 litres pour l'usage d'une capitale, ce ne serait pas beaucoup en France, mais c'est beaucoup en Afrique. Cet aqueduc doit moins de cristal fluide au Djoukar qu'aux fontaines avoisinant la charmante Zaghouan, qui est, comme la Blida d'Alger, une « petite rose », une « corbeille embaumée », fraîche par ses eaux, ses bosquets et un peu son altitude de 200 à 230 mètres; elle est digne des mots gracieux qu'on prodigue à Tunis et dont Tunis est indigne.

Le nom de sa montagne, qui est le grand trait du panorama de Tunis, et son nom propre, Zaghouan, ne devinrent pas seulement celui de la province de Zeugitane, qui répond à notre Tunisie du Nord; en réalité, le même radical se retrouve dans le terme de Byzacène, qui désignait la Tunisie du Sud: et il est impossible de ne pas identifier Byzacène et Zeugitane avec Amazigh, nom des Berbères marocains, et avec Zouagha et Zouaoua, noms de tribus algériennes — au fond, il y a là un seul et même ethnique accommodé soit à la grecque, soit à la latine, soit à l'arabe.

L'Oued-Mélian draine 244 000 hectares; il naît au Mont Bargou (1 280 mètres), petit château d'eau dont Tunis a confisqué les fontaines pour parer à l'avarice estivale des eaux du Zaghouan. Ainsi que tout l'oued tunisien, il va de ruines romaines à ruines romaines, dont beaucoup d'indistinctes par l'écroulement spontané de leurs murs ou parce que les bâtisseurs y puisent à pleines mains comme à la source de leurs bâtisses et qu'ils maçonnent le débris précieux avec le débris sans forme et sans nom; pour eux la pierre est la pierre, qu'elle soit fruste ou taillée, vile ou noble, moellon barbare ou bloc votif, dalle tumulaire, épaule de déesse, profil d'un dieu magnanime.

IV. **Tunis**. — Sans la bande sablonneuse de Maxula-Radès qui pousse vers le golfe les crues du Mélian au moment même où cet oued allait pénétrer dans la Bahira de Tunis, cette « Petite Mer » n'existerait plus. Si le fleuve Mélian ne prouve point sa puissance plastique comme le fait plus au nord le fleuve Bagradas par un déploiement d'alluvions en éventail; s'il n'efface pas petit à petit la mer; s'il n'a pas fait des sables littoraux d'Hammam-Lif une dune dans l'intérieur, c'est qu'il ne vient pas ainsi que le Bagradas de djébels bien plus éloignés de Tunis que Rome ne l'est de la montagne où le Tibre descend des rochers pinifères; c'est qu'il ne

coule pas toute l'année ; c'est que dans le golfe droit ouvert au septentrion, la vague disperse au loin ses alluvions. Mais, tel quel, et n'eût été le cap de Maxula-Radès, il aurait eu la force de combler un lac que les seules immondices de Tunis ont pu diminuer d'espace et réduire à des abîmes « suprêmes » de cinq pieds.

Ainsi Tunis a devant elle une fausse mer, qui communique avec la vraie par le chenal de la Goulette, lequel est l'approfondissement et la régularisation d'un grau. Derrière elle s'étend un faux lac, le Sedjoumi, palus de 2 400 hectares lorsque les longues pluies le distendent en eau saumâtre tandis que l'été le rétracte



Ceux qu'on rencontre dans les rues de Tunis : type ouarglien.



Ceux qu'on rencontre dans les rues de Tunis : type nefzaoua.

et le réduit à du sel, de la fange, des flaques suramères. On va le dessécher et le livrer aux colons.

Belle ville pourtant sur sa colline, et dans sa plaine, avec un admirable recule d'horizon : djébels de la presqu'île du Cap Bon, monts des Deux-Cornes, monts du Plomb, Zaghouan souverain, collines d'outre-Medjerda et de Bizerte, et vers le nord-est, la mer. Tout autour s'en vont des champs poudreux, jaunes, presque veufs d'arbres, voire d'oliviers courbés au vent du nord qui souffle souvent comme un clairon de réveil sur la langueur « méridionale » de Tunis. Les heures qui ne sont pas tout à fait le matin, tout à fait le soir, descendent ici sur l'homme en tor-

peur, même en inconscience, et le sommeil des Tunisiens est un fils du soleil presque autant que des étoiles. Mais au dedans elle est fraîche, ombragée, gaie, vivante en ses rues et ruelles étroites, en ses carrefours, ses culs-de-sac, ses souks[1] voûtés, étalages des marchands. Gracieuse en son architecture, « Tounès » est encore mauresque avant de devenir française, semblable alors à un Marseille ayant sa « Marine » pour Cannebière, et, au bout de cette Marine,



Photo Soler.

La résidence générale de Tunis.

le port qu'on a creusé pour sauver de l'anémie une ville de trois mille ans et plus, antérieure peut-être à Carthage et dès aujourd'hui proche de 300 000 âmes.

Malgré cette supériorité présente sur Alger, comme elle ne peint pas ainsi qu'El-Djézaïr l'image renversée de sa blancheur dans le flot même de la mer et qu'elle est rejetée tout à l'est de l'Afrique française, elle n'en deviendra jamais le centre, le cœur, le lieu d'agitation, d'expansion, d'incandescence et de vie. Ce lieu central, c'est Alger; le Maroc annexé, ce sera Oran ou Tlemcen, celle-ci trop haut située pour devenir jamais une grande capitale; tandis que Tunis

1. Marchés.



Portefaix et mendiants.

restera toujours excentrique. Le passé ne garantit pas l'avenir : de ce que Carthage balança Rome et joua le destin du monde avec la ville des Sept Collines il ne s'ensuit pas que Tunis, substituée à cette Carthage, sa proche voisine, doive dominer aussi dans la mer Méditerranée. Reine sous les dynasties des Arlabites, des Hafsides, des Hassénides, elle ne régnera jamais sur l'empire de l'Afrique du Nord.

VI. — LA MEDJERDA

I. Ancien golfe de Carthage et d'Utique. — Quand Carthage vivait sur ses collines, auparavant île de la mer; lorsque son enceinte de 28 kilomètres ne pouvait suffire aux temples des dieux, aux palais des marchands, aux magasins sans fin, là où nous ne voyons plus que vergers, gourbis, citernes, affleurements de murs, nécropoles, trous, monticules qui peut-être cachent des secrets; quand des flottes, des armées en sortaient pour voguer vers l'Espagne, la Sicile, l'Italie, pour marcher contre le Numide, le Romain, l'Ibérien; alors les Carthaginois des faubourgs septentrionaux voyaient au nord-ouest un golfe qui n'existe plus — ou du moins il n'a laissé de lui que les 2 400 hectares de la Sebkha-er-Rouan, au pied même du massif de 141 mètres qui fut le piédestal de la grande vaincue.



Carte de la Tunisie.

Ce golfe continuait le rentrant de mer réduit maintenant au golfe de Tunis, jusqu'à la colline d'Utique, sœur aînée, puis jalouse ennemie de Carthage. C'est la Medjerda qui l'a comblé (l'œuvre n'est pas tout à fait achevée), à l'abri d'un relief de collines qui brise le vent du nord.

II. Makarath, Bagradas, Medjerda. — Makarath, comme disait le Punique; Bagradas ou Bagrada, comme disait le Romain; Medjerda, comme disent l'Arabe et le Français : au fond le nom n'a pas varié. Sauf adoucissement ou endurcissement des consonnes qui sont l'élément osseux des mots, sauf départs ou arrivées des voyelles qui en sont l'élément fluide et la quantité négligeable, la plupart des rivières du vieux monde s'appellent comme autrefois.

L'espagnol devant son rio ; le Portugais devant sa ribeira; l'Italien devant son fiume ou son fiumicello; le Français devant son ruisseau, son ruisselet, son ru, son riot, son fleuve; l'Anglais devant sa river ou sa creek; l'Allemand devant son bach ou son fluss ; le Scandinave devant son elf; le Russe devant sa riéka; tous, nous croyons donner à nos courants d'eau des noms néolatins ou germains ou slaves, et le plus souvent nous balbutions du celte, du ligure, de l'antéligure ou quelque autre idiome né plus près de l'aurore des hommes.

Quand la Medjerda se nommait Bagradas, l'armée romaine lutta, disent les historiens, sur sa rive ou dans le val d'un de ses afflents contre un serpent gigantesque, python de 120 pieds de longueur dont les anneaux pouvaient étouffer une cohorte. Certes ce monstre baveux n'eut jamais 40 mètres de la tête à la queue et il semble digne des boues tièdes, des lianes emmêlées, des pluies drues d'un climat plus puissant que celui de la Tunisie. Ce fut très probablement une sorte d'énorme boa qui inquiéta les Romains, et non pas un dragon aussi long que le Bagradas était large.

La Medjerda, longée presque dès sa source par le chemin de fer d'Alger à Tunis, n'est point une onde pure. Le poète qui disait à son œuvre : « Suis de loin l'*Enéide*, adore la trace de ses pas », Silius Italicus, nous la montre sinueuse, indolente et jaune : « Le Bagrada turbide va lentement, sillon dans le sable aride; nul fleuve libyen n'épanche autant son onde limoneuse, aucun n'est plus sinueux et stagnant dans les larges campagnes[1] ». C'est bien de la sorte qu'elle se déroule en anneaux, en courbes, tout au long de sa vallée de Tunisie, l'une des plus amples et fécondes du Tell. On n'y compte pas les ruines que Rome altière a laissées sur ses rives; ce ne sont qu'aqueducs, citernes, temples, cirques, arcs de triomphe, thermes, voies de tombeaux, toute une civilisation brillante envahie de plus en plus par les figuiers de Barbarie, les buissons et la broussaille. De beaucoup de ces villes on ne sait même plus le nom, et de plusieurs dont on a retrouvé le nom il ne reste que des décombres entre les oliviers, dans les maquis, dans les champs d'orge et de blé. Mais si la Medjerda tunisienne est lente et lourde, la Medjerda constantinoise est au contraire pendant les 100 kilomètres du cours supérieur un rapide torrent serré dans les gorges.

III. **De la source du fleuve à la fin des étroits.** — Des monts de 1 000 à 1 200 mètres lui donnent l'être, monts bocagers où la craie domine, où les aïoun, fils des longues cavernes, continuent des ruisseaux garantis du soleil; ses fontaines supérieures ne défaillent jamais.

De la plus reculée de toutes ses sources jusqu'à la Méditerranée bônoise, l'oiseau de grand vol ne plane que pendant 72 ou 75 kilomètres; de Ghardimaou à la Calle à peine s'il y en a 50 par-dessus le djébel des Kroumirs, et moins encore en aval; mais la montagne de sa rive gauche, pareille au Dahra de la rive droite du Chéliff, s'obstine à ne lui ouvrir aucune issue vers la mer

1. Turbidus arentes lento pede sulcat arenas
Bagrada, non ullo libycis in finibus amne
Victus limosas extendere latius undas
Et stagnante vado patulos involvere campos.

voisine. Il faut donc que le Bagradas descende de courbe en courbe vers l'orient, comme le « Chinalaph » vers l'occident, en un val sevré des pluies par la sierra.

A peine ruisseau elle coule devant Khamissa, la Thuburs Numidarum, ruine à 940 mètres d'altitude. Muraille d'entour, arc triomphal, palais, thermes, théâtre, forum, ce qui tient ferme, ce qui branle, ce qui est tombé, tout cela est romain, mais le déterminant : Numidarum, rappelle les « Berbères » du temps latin, et Thuburs ou Thubursicum ou encore Thibirsicum semble sortir d'un radical punique. Ainsi va la toujours plus vieille et toujours jeune Atlantide, de noms en noms, de races en races, de passés en avenirs.

Ce Thuburs n'est pas le seul sur le territoire du « Makarath » ; en Tunisie, sur une colline de 420 mètres, au-dessus d'un tributaire de droite du fleuve, Thubursicum Bure, devenu ou plutôt demeuré Teboursouk, montre encore les débris d'un municipe romain, jadis ruines et maintenant décombres qui, de la forme, passent à l'informe. Une seconde et moindre branche du fleuve naissant procède des monts de Mdaourouch, bourg indigène dont le nom rappelle de très près la ville romaine qui vivait ici par 935 mètres, Madaure, patrie d'Apulée.



Douar sur la route de Teboursouk.

Une autre cité latine, où saint Augustin vit le jour, c'était Tagaste, à 4 kilomètres de la rive gauche de la Medjerda, sur un plateau de 700 mètres d'altitude. Le nom ancien a disparu ; la ville, renée sous les Français après une très longue mort, se nomme Souk-Ahras. Petite encore, elle a bon espoir de croître, la contrée d'alentour étant abondante. salubre avec fraîcheur des eaux, excellence du climat, fécondité des terres, bonté des pâturages, amplitude des forêts, profusion de chênes-lièges, santé des troupeaux de moutons et de bœufs, vins de jeune renommée dans un vignoble conquérant la broussaille sur la pente ardue des coteaux. Les Comtois, Savoisiens, Gascons, Corses, Provençaux, s'y mêlent aux Napolitains, aux Siciliens, aux Sardes, aux Romains, en familles de complexion vigoureuse. C'est une des portes par où les Algériens français ou francisés commencent à descendre dans la Tunisie intérieure ; la seconde porte, c'est le Kef, au-dessus du plateau numide ; la troisième, c'est Tébessa du pied de l'Aurès, près de la descente vers Kairouan, Gafsa et Gabès.

Du pied des monts souk-ahrasiens à l'épanouissement subit de Ghardimaou, la Medjerda se tord pendant soixante kilomètres dans des étroits dignes de louange, entre des monts aussi

forestiers que le comporte le Tell français — gorges par endroits si belles qu'on rêverait volontiers d'y vivre; et encore plus dans maint admirable vallon; mais pour l'instant on peut surtout craindre d'y mourir. Le souffle de la mer n'y pénètre point assez, la montagne de gauche l'arrête, l'air y est lourd et torpide, le fleuve s'extravase à chaque crue partout où ses deux rives ne lui font pas une prison et la pourvoyeuse des hôpitaux, la fièvre règne en ces lieux idylliques. La route de Souk-Ahras à Tunis y franchit vingt-sept fois la Medjerda, sans ponts ou très peu jusqu'à ce jour : la voiture descend à la casse-essieux; elle traverse l'oued sur un perré caché par l'eau sans transparence, puis, d'un coup de reins, les chevaux s'élancent vers la berge opposée.

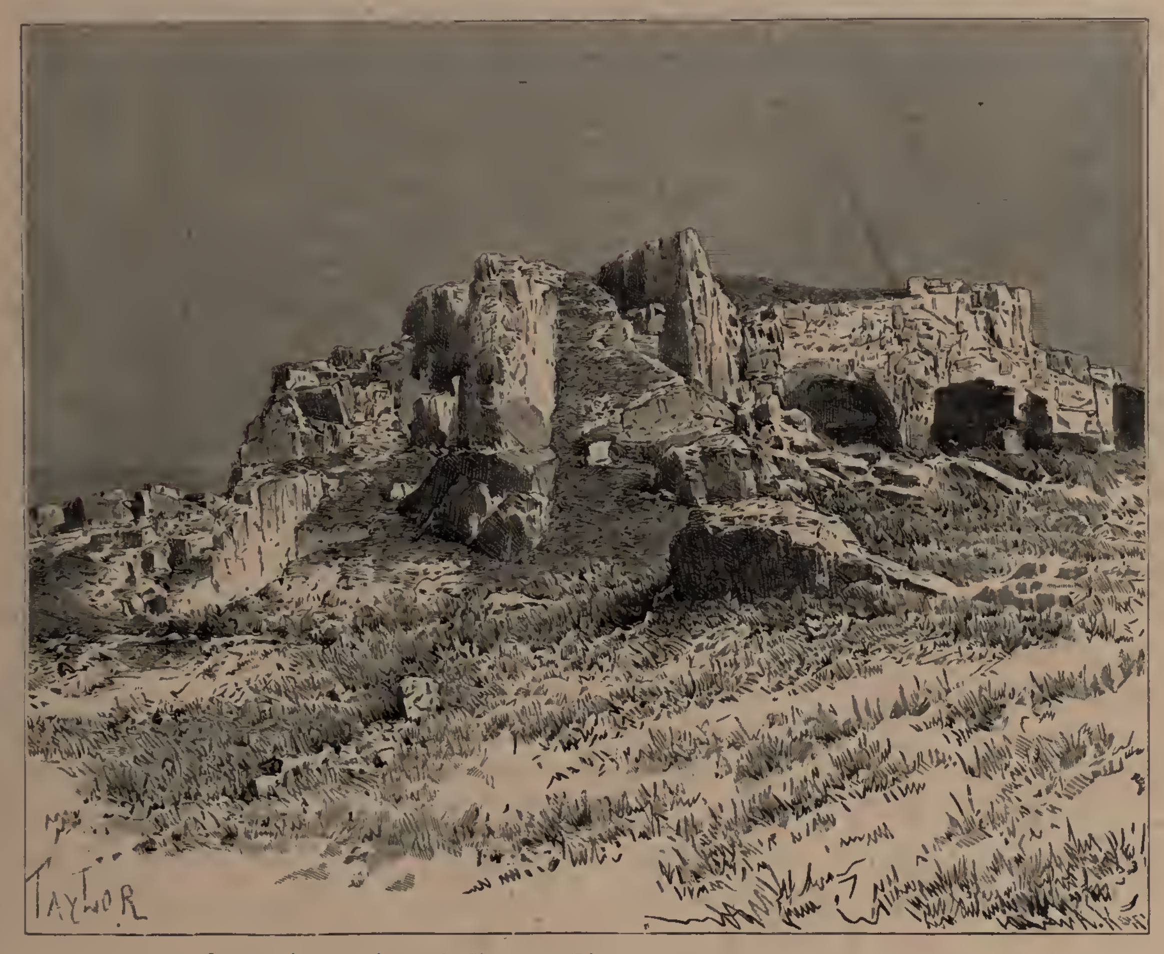
A 100 kilomètres de sa source les monts de l'une et l'autre rive s'écartent brusquement et le fleuve, qui déjà ne coule plus qu'à 200 mètres au-dessus des mers, pénètre dans ce qui fut le premier de ses grands lacs, dans ce qui est la première de ses grandes plaines, dans le bassin de Ghardimaou comblé par l'amenuisement des monts numides, chaque goutte de pluie abaissant l'amont pour exhausser l'aval.

IV. **La Medjerda des plaines.** — La conque de Ghardimaou a 20 kilomètres de long: sa largeur va de 5 ou 6 à 8; nue et presque vide est la plaine. Chemtou, carrière de marbres verts, jaunes ou jaunâtres, rouges ou roses, commémore de quelques ruines la Simittu fondée, ou, pour dire mieux, augmentée et ornée par la ville qui, « seule, reçut les vaincus dans son sein; qui, mère plus que reine, fit des hommes un même peuple sous un même nom; ceux qu'elle dompta, elle les nomma citoyens et se les noua de loin par les nœuds de l'amour filial[1] ».

De la plaine de Ghardimaou, le très court étroit de Sidi-Meskhine transmet l'oued limoneux entre berges de terre incessamment rongées à la plaine, à la Dakhlat de Souk-el-Arba, Beauce de 75 000 hectares encastrée de montagnes qui pourrait aussi nourrir de ses blés une capitale. Une ville romaine de par ici, Bulla Regia n'avait pas bâti son arc de triomphe, ses murs de défense, son théâtre, ses bains chauds, ses maisons et les villas dans la plaine même; de son mamelon, dernier effort des Monts de Kroumirie, elle voyait dans la Dakhlat autant d'épis qu'aujourd'hui, beaucoup plus d'oliviers, et des cités, des villages, des fermes, des pressoirs; tandis qu'à l'heure présente il n'y a que des embryons de bourgades, des gourbis des hameaux arabes cachés derrière les raquettes vertes ou les fleurs rouges du cactus à figues comestibles; un Boufarik manque à cette Métidja comme à celle de Ghardimaou. L'autre grande cité coloniale voisine s'élevait en amphithéâtre à trois lieues environ de la rive gauche de la Medjerda, au-dessus d'un vallon latéral; de Vacca, ou Vaga, ou Baga, nom antique, à Béja, nom moderne, le changement n'est qu'apparent.

1. Hæc est in gremium victos quæ sola recepit
Humanumque genus communi nomine fovit,
Matris, non dominæ, ritu, civesque vocavit
Quos domuit, nexuque pio longinqua revinxit
(Claudien.)

V. **L'Oued Mellègue, Tebessa, le Kef.** — Oued-Mellègue, Oued-Tessa, Oued-Ghezala, rejoignent la Medjerda dans cette expansion majeure de sa vallée ; le fleuve en sort donc plus puissant en crue qu'il n'y est entré ; de l'étiage rien à dire, il est assez misérable. Ni le Tessa, ni le Ghezala n'ont de grandeur. Le Tessa ressembla jadis à une avenue sinueuse que bordaient, sur la colline ou dans la plaine, des bourgades romaines parées de monuments : telle Assura, Assuræ, Oppidum Assuritanum, aujourd'hui Zenfour ou Zanfour. Né au pied des hamadas, sur



Les carrières antiques de Chemtou. (D'après une photographie de R. Cagnat.)

des revers de déchirement, il va d'étroit en étroit, à travers des bassins fertiles appelés blad, ou bled (pays, terre), ou bahirt (petite mer et, par extension, plaine). Le très court Ghezula, venant des forêts de la Kroumirie, roule des ondes pures; les plus secs étés ne l'abolissent pas autant que le Mellègue, qui est fort long.

Le Mellègue a bien 200 kilomètres contre les 160 de la Medjerda quand ils se rencontrent en aval de Souk-el-Arba; et il y a encore plus d'inégalité, à l'avantage du Mellègue, entre les aires drainées qu'entre les chemins parcourus. Très grande est pourtant la supériorité de la Medjerda qui ne descend jamais aussi bas que le Mellègue : celui-ci, séparé de la Méditerranée

par plus de djebels, est un oued de Steppe errant sous le soleil qui l'appauvrit, dans un plateau dont l'alfa dénonce la sécheresse; celle-là est la rivière d'un Tell pluvieux.

Des deux oueds dont il tire l'être, l'un, la Meskiana, part de l'Aurès où ses sources avoisinent celles de l'Oued-el-Arab, torrent saharien. Meskiana, c'est-à-dire la Pauvre[1], et, en effet, née dans l'indigence malgré la hauteur du djébel, la Meskiana finit dans la pauvreté malgré ses 100 kilomètres. L'autre, l'Oued-Chabro ou Chabrou reçoit plus d'eau vivante. Issu des monts tébessiens, il commence par la fontaine d'Aïn-Chabro, dont l'expansion dépasse 200 litres par seconde; il boit des sources comme celle d'Youks ou d'Okkous qui sont longtemps des torrents nocturnes dans les antres de la craie aurasienne avant de monter à la lumière par quelque « doux » intarissable; il absorbe ce que n'a pas consommé l'irrigation des jardins de Tébessa « où la monnaie de la Rome impériale avait cours en 1842, lors de l'entrée des Français ».

Cette ville est bâtie à 1 088 mètres d'altitude, au pied de l'Osmor, bastion du massif des Nemenchas. Elle conserve maints monuments de l'époque où l'une des grandes routes du monde latin l'unissait à Carthage sortie de sa ruine et devenue la seconde cité du domaine latinophone de l'Empire. En ce temps Tébessa, où respiraient, croit-on, 40 000 hommes, se nommait Théveste. Elle s'abreuve par le moyen du même aqueduc au même aïn que sous les empereurs togés de pourpre; son arc de triomphe est toujours « quadrifrons », et l'on y entre ou l'on en sort par les quatres côtés au lieu de deux seulement. Son enceinte de 7 mètres de hauteur n'a pas fléchi, qui reste intacte, avec ses treize tours carrées; à proprement dire, ce mur n'est pas romain, mais byzantin, et fait de pierres tirées par un général grec des décombres de la ville latine détruite par les Vandales.

Au nord-est de Tébessa, Haïdra et Thala, cette dernière à 60 kilomètres, l'autre à 40, sont parmi les lieux numides ou puniques, puis romains, où cent générations dorment, à jamais soulagées de la lourdeur des jours. Les 200 hectares de ruines et débris d'Haïdra (1 006 mètres) sont l'effrondrement et la dispersion d'Ammædara ou Admedera. A Thala — c'est là un nom purement berbère, que traduit le mot « fontaine » — la plupart des antiquaires fixaient le lieu où Jugurtha pensait sauver des Romains tout ce qu'il avait de plus cher, femmes, enfants, or et bijoux. La citadelle fut prise, mais ni femmes, ni filles, ni joyaux n'y récompensèrent les légionnaires de plus de six semaines d'assaut : les assiégés, ayant allumé leurs maisons, flambèrent avec elles, et l'assiégeant n'y trouva que des cendres, des pierres calcinées, des os. Ainsi avaient fait Sagonte et Numance.

Or il paraîtrait que Thala n'est point cette redoute héroïque. Ce serait, non pas dans le haut pays, entre les bois, près des aïoun, mais tout au contraire dans les bas steppes, dans la région du dattier, de l'olivier, du gommier, entre la ville de Gafsa, les palmeraies des chotts et la mer, que l'usurpateur numide avait cru mettre à l'abri ses trésors.

1. Féminin de meskin : de ce terme arabe, l'espagnol a tiré son mezquino; et du terme castillan mezquino, les Français ont tiré leur mot « mesquin ».



Un gué de la Medjerda.

Nouvelle preuve entre mille de la vanité des batailles acharnées que se livrent les archéologues autour de quelque texte indigent, jusqu'à ce qu'une pierre ait enfin parlé. Quoi qu'il en soit, les ruines de Thala sont majestueuses, et la fontaine superbe; il n'y en a guère de plus ruisselante en Tunisie, mais les Arabes la souillent, les chameaux, les bœufs, les moutons, la piétinent. On croirait que l'indigène doit vénérer les fontaines, choses divine en ce domaine altéré; mais au lieu de les garder amoureusement, il les empoisonne d'ordures, de



Le Kef.

débris, de pourritures, et plus d'une, toujours négligée et lentement aveuglée, refuse enfin de s'épancher.

Languissant sur le plateau, le Mellègue se réveille à la descente du socle; de rapide en rapide, il va très vite de la haute plaine « numide » à la basse plaine « africaine »; il n'est plus qu'à 250 mètres au nord-ouest du Kef, jadis Sicca. Cette ville de trois mille ans, à 750-800 mètres au-dessus des mers, n'est pas très loin de l'endroit où d'aucuns supposent que l'infidèle Déesse osa trahir à Zama le vainqueur du Tessin, de la Trébie, de Trasimène et de Cannes.

Sicca naquit de sa source, flot constant qui s'échappe d'une caverne; elle grandit autour

d'un autel d'Astarté, la Vénus phénicienne : d'où le surnom de Veneria donné par les Romains, ces héritiers bénévoles des dieux nationaux, des génies du lieu, des temples et des pèlerinages dans toute l'étendue de leur domaine mondial.

VI. **Khalled et Siliana.** — Le long de la Medjerda, les étranglements de Mtarif commencent où finit la Dakhlat; ils s'achèvent là où s'ouvre le bassin de Testour, après tant de torsions que le chemin de fer y passe neuf fois le fleuve.

Dans le bassin de Testour, la Medjerda s'empare de l'Oued-Khalled et de l'Oued-Siliana. Le Khalled est bref. La phénicienne Thugga, romanisée en Dougga, et, tout près de là, Téboursouk (Thubursicum Bure) n'ont disparu qu'à demi des petits monts de sa rive gauche; maint monument y a presque vaincu dix-sept ou dix-huit siècles, devant de jeunes masures qui croulent, à côté des tentes que l'Arabe plante pour un jour ou une saison. A Dougga l'on admire encore un harmonieux temple de Jupiter et des portes monumentales datant du grand empereur stoïcien mort dans les plaines[1] de la Save en maintenant contre les Barbares la majestueuse intégrité de l'Empire; mais on n'y voit plus sur un mausolée l'inscription punique et lybique (or, libyque, cela veut dire berbère) emportée par un voleur à Londres, où n'était point sa place, pas plus qu'à Paris : les pierres de Dougga la tunisienne devraient rester à Dougga. La Siliana (150 kilomètres) est une fille des hamadas. Elle a dans son bassin supérieur, à sa rive même, la ruine de Maktar (Oppidum Mactaritanum) et elle passe auprès de Djama, qui fut Zama la Grande, l'endroit le plus probable de la bataille perdue par Annibal.



Enfant au Kef.

VII. **La basse Medjerda : le delta carthaginois.** — Désormais plus d'affluents; la Medjerda est complète. Oscillant entre un moindre débit de 1 860 litres et des crues extrêmes de 4 000 mètres cubes, elle frôle les jardins maraîchers de Testour (Bisica Lucana) qui, de par ses quatre vallées divergentes et de par son équidistance de l'Algérie et de Carthage, de la mer du nord et des plaines de Kairouan, est à peu près le bourg central du Tell tunisien. Elle passe devant Medjez-el-Bab et heurte le barrage levé par son travers à Tébourba (Tuburbo Minus). Œuvre des hommes les plus habiles à discipliner l'eau douce et l'onde amère, comme à épancher l'eau morte et à dompter le flot conquérant, la digue de Tebourba, due à des Hollandais, réimmobilisera quelque jour le fleuve trouble en un réservoir d'arrosement.

A Djédeïda, le Bagradas n'est qu'à 18 ou 20 kilomètres des murailles de Tunis, qui prétend

1. Marc-Aurèle.

le détourner en partie sur sa banlieue; peu après il se courbe au nord, et à 52 kilomètres de la mer il entre dans ses propres alluvions. A ses 323 kilomètres primitifs il a donc ajouté



52 000 mètres ou près d'un sixième; ce qui lui vaut une longueur de 375 kilomètres — presque 500 jusqu'au plus haut aïn de l'Oued-Meskiana — il a, de crue en crue, mis au bout de son bassin de 2 197 000 hectares 57 000 autres hectares; ce qui porte son aire entière à 22 540 kilomètres carrés, soit à peu près l'étendue de trois et demi de nos départements.



Vues de Dougga.

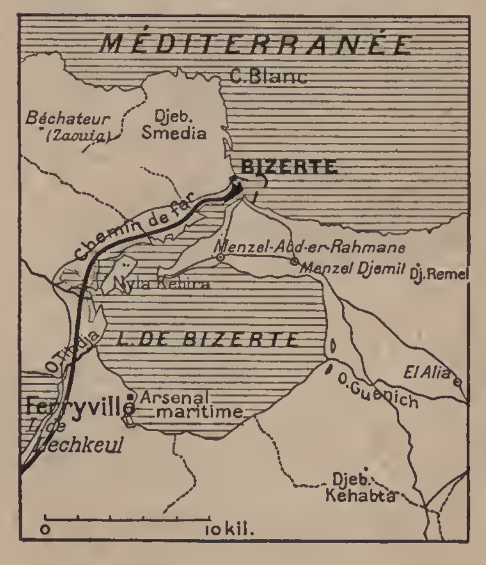
C'est au nord et au sud du vieux promontoire d'Utique, aujourd'hui Bou-Chater, que la Medjerda, Nil de l'Atlantide, entreprit de bâtir son delta dans la Méditerranée. Au temps reculé, ce cap trempait dans deux golfes, l'un au septentrion, l'autre au midi. Celui du midi s'effaça le premier, avant Rome, peut-être avant Carthage; il devint

la Garaa Mebtouha, mot à mot le Bas-Fond des Vastes Campagnes, ample marécage parfois envahi par le fleuve. Le golfe du nord s'est comblé durant l'ère historique, à l'exception de quelques sebkhas et de ce qui demeure encore de la baie du Ghar-el-Melah, c'est-à-dire de la Grotte au Sel. Ce Ghar-el-Melah est une « bahira » ouverte sur la grande mer par un grau, devant les collines d'un port excellent jadis, exécrable maintenant faute de profondeur; nous l'appelons, à l'italienne, Porto-Farina; les navires de guerre du bey y flottaient sans peine sur une eau creuse; aujourd'hui c'est presque trop d'une grosse barque.

Si le Makarath ou Bagradas, qui ne mérite ici ni l'un ni l'autre de ces deux noms puisqu'il n'existait en ces lieux plats, alors maritimes, ni sous les Carthaginois, ni sous les Romains, si la Medjerda se jetait dans la bahira de la Grotte au Sel, elle comblerait très vite ce golfe qui dans l'état actuel n'est plus qu'une vasque de 2600 hectares, où déjà ne se trouve aucun abîme, voire aucun trou capable de noyer un cavalier, ou même seulement un piéton. Mais le fleuve a son embouchure normale en mer; il faut le retour annuel des grandes eaux pour qu'il ravive sur sa rive gauche les bras supplémentaires qui vont s'enfouir dans l'étang de Porto-Farina.

VII. — DE LA MEDJERDA A BONE

Bizerte et ses lacs. — L'île Plane, à moins de 3500 mètres du promontoire d'Apollon; Djamour la Grande ou Zembra, île rocheuse de 400 mètres de surrection; Djamour la Petite, îlette à 7000 mètres de cette même chersonèse — ces trois terres battues de la mer marquent l'ancien littoral à l'ouest du Cap Bon. Dévoré par les tempêtes, ce rivage a tellement reculé vers le sud que nous avons ici, la profonde indentation du golfe de Tunis au lieu de la côte droite, ou peut-être protubérante des temps avant Carthage.



Le lac de Bizerte.

45 kilomètres à peine en suivant la rive mènent des caps orientaux de Porto-Farina à l'universellement fameuse Bizerte, l'antique Hippo Diarrhytus, terme bicéphale où l'on trouve du punique et de l'hellénique. Hippo, latinisation de Ubba, c'est en réalité du phénicien; au vrai, Bizerte, s'appelait tout comme Bône : celle-ci, c'était Hippo Regius, l'Ubba Royale, tandis que celle-là, c'était Hippo Diarrhytus, l'Ubba Percée : or Diarrhytus est un mot purement grec avec terminaison latine.

Dans l'intimité des choses, le nom de Bizerte répond exactement à celui de Pasajes, la célèbre bourgade maritime hispano-vascongade. L'air d'Afrique est flamme diaphane, l'air cantabre est vent de mer et souffle de pluie; à part cela, Pasajes ou les Passages bordent

au pied du Jaizquibel les deux rives d'un chenal qui verse un lac à l'Atlantique, et Bizerte se mire aux deux côtés d'un oued qui s'épanche là même dans la Méditerranée. Seulement le lac des Passages est très petit, la vasque de Bizerte est très grande, et derrière elle, liée à elle par une rivière, un autre lac brille, qu'on nomme Eskel, Iskeul, Ichkeul.



Le lac de Bizerte, vue prise du haut de l'ex-pont transbordeur.

L'Ichkeul est déchu de l'antique honneur des Lémans profonds. Deux rivières troubles l'ont diminué; du raide Mont Ichkeul (500 mètres), île autrefois, elles ont fait une péninsule; surtout elles ont tellement envasé le lac qu'il n'y a plus que deux à sept ou huit pieds de profondeur jusqu'à la bourbe de ce Lacus Sisara des anciens. Des deux rivières qui l'ont pollué, l'Oued-Djoumin vient du sud-ouest, de djébels voisins de Béja, et passe devant Mateur, petite ville ayant hérité le vieux nom latin de Materna ou Oppidum Matarense. L'Oued-Cejenân serpente en un vallon parallèle au littoral de la mer, dans le fertile pays des Mogods.



Nouveau port de Bizerte. Vue générale à vol d'oiseau.
(D'après un croquis communiqué par M. Galu.)

Qui boit en hiver, puis en été dans l'Ichkeul, sur la rive presque partout palustre, à l'ombre de lauriers roses, trouve son onde douce en hiver, amère en été; et voici pourquoi. Tout à l'orient de la conque lacustre, laquelle est presque un harmonieux ovale, une rivière de 20 à 25 mètres entre rives, de près de 2 mètres de profondeur, traverse lentement un isthme de 1 500 mètres de largeur ou plutôt d'étroitesse; son nom, c'est Oued-Tindja ou Chenal de la Lagune; sa fonction c'est d'unir le Lacus Sisara au Palus Hipponis, aujourd'hui lac

de Bizerte. Or le lac de Bizerte, malgré cet ancien titre de palus (marais), se comporte comme un lac, mieux que cela, comme un golfe; tandis que l'Ichkeul, malgré son ancien titre de lacus se comporte comme un marais : il s'enfle avec les pluies de l'hiver et du printemps jusqu'à refaire du Mont Ichkeul une île, et s'étendre sur 20 000 hectares — alors le Tindja coule du sud-ouest au nord-est, du Lacus Sisara au Palus Hipponitis, et d'un flot sans amertume. Puis le soleil monte dans le ciel, les oueds tarissent, l'Ichkeul baisse pendant que l'eau de Bizerte, incessamment rajeunie par la mer, reste fidèle à son niveau — alors le Tindja reflue du nord-est au sud-ouest, du Palus au Lacus, et d'un flot amer.



Photo Garrigues, à Tunis.

Le vieux Bizerte et sa pittoresque entrée de port.

A peu près ovale ainsi que l'Ichkeul, le lac de Bizerte a 15 000 hectares, avec profondeurs littorales de 3 à 5 mètres et vaste creux central de 10 à 13 mètres. Un oued de 9 kilomètres porte à la Méditerranée le tribut des deux lacs et de 2 875 000 hectares.



Photo M. Sauzé.

Pavillon de l'amirauté sur les bords de la baie sans nom.

Ledit oued ou chenal bizertin ayant un cours alternatif comme le Tindja, l'eau du lac varie en sel ainsi que l'eau de la garaa, mais il varie beaucoup moins. Quand l'Ichkeul gonfle, que pressé par l'afflux des torrents, il pousse le Tindja vers la bahira de Bizerte, celle-ci se mêle d'infiniment d'eau douce,

et à son tour presse le chenal qui coule alors du lac saumâtre à la Méditerranée saline; mais dès que le Joumin et le Cejenân ont cessé d'emplir l'Ichkeul, et le Tindja de le vider dans la conque d'Hippo Diarrhytus, le flot se renverse : il va de la mer au lac, et celui-ci n'est guère moins salé que la mer.

La France a régularisé le chenal; elle l'a creusé pour le va-et-vient des plus lourds navires de guerre; et maintenant elle dispose là du port majeur de l'Afrique septentrionale, justement aux lieux où cette Afrique approche le plus de l'Étoile polaire — car à 15 kilomètres de là le Ras Engela est l'extrême pointe boréale du continent des Nègres. D'immenses travaux, non encore achevés, ont fait de Bizerte un Toulon calculé pour être la grande place d'armes, l'arsenal et le lieu de suprême résistance de la France dans l'Afrique septentrionale.


Photo M. de Beaumont.
Aspect des forêts de la Kroumirie.

II. Des caps de Bizerte à Tabarque : la Kroumirie. — De Bizerte à Tabarque le montagneux littoral tend à l'ouest-sud-ouest, suivant la direction normale du djébel de l'Atlantide. Un de ses caps voit l'azur marin blanchir sur les écueils des Frères, nommés au temps romain les Autels de Neptune. Un autre, plus proéminent que tous, le Cap Serrat, s'avance de 2 500 mètres vers le nord dans une mer aux fonds de corail et garantit des vents de l'ouest un golfe dont on médite de faire le port du pays des Mogods, lequel est à la fois pastoral, agricole, forestier et minéral.

A 37 ou 38 kilomètres au nord-nord-ouest de la pointe de Serrat, la Galite, île de 5 kilomètres de long sur 1 000 à 1 500 mètres de large, lève un mont de 391 mètres. Longtemps déserte, elle a fini par tenter quelques Robinsons français et italiens qui pêchent le homard. Etant de laves, sans ruisseaux, elle dresse un seul arbre, un figuier, certes le plus septentrional en Afrique, car si le Ras Engela marque le lieu continental africain le moins éloigné du Pôle, l'un des îlots de l'archipel de la Galite, Canis, haut de 113 mètres, sec et sans bois, est l'avant-poste boréal de l'Atlantide, non loin du 38e degré, sous le parallèle de l'espagnole Carthagène. Les trois îlots de Canis, les deux îlots du Galiton (158 mètres) sont des « Minorques » plus vides

encore que leur « Majorque » ; aucun pêcheur ne leur demande asile, la chèvre sauvage n'y bondit pas de roche en roche et le lapin n'y broute point le thym parfumé.

Plus loin le Cap Negro protège la petite anse de Boudma où, bien avant 1830, la Compagnie Française d'Afrique avait un comptoir pour le commerce, la pêche et le corail. Puis la côte, devenue sablonneuse, et qui reste telle jusqu'à Tabarque, laisse passer entre de vastes dunes l'Oued-Zouagha, torrent non tarissant puisant à des torrenticules des Mogods et des Kroumirs, en des forêts de chênes-lièges, de chênes-zéens, de frênes et d'ormes. Peut-être sont-ce là les bois les plus touffus en terre de Berbérie, parce que le soleil boit souvent la pluie sur leurs feuilles; ici la mer est libérale, le nuage épais, le déluge fréquent, le long des oueds où le lion et la panthère s'abreuvent encore au pied des cascades. Mais l'ours ne s'y désaltère plus, sa race est éteinte. Martin est mort.

A Tabarque un val palustre ouvre un accès au cœur de la montagne sylvestre; son Oued-el-Kébir, comme qui dirait son Rio Grande, remonte jusqu'à l' « Épine dans l'œil de la Kroumirie », jusqu'à la Source d'Argent, ou, d'un seul mot, « Foutargente ». Aïn-Draham, a son site au pied d'un mamelon de 1 014 mètres d'altitude. Ce qu'est le Fort-National chez les Kabyles du Jurjura, ce bordj l'est ici chez les Kroumirs, peuplade remuante. Ils se riaient fort du bey de Tunis, leur prétendu seigneur, et ils méprisaient de très haut la France. Ils osaient descendre chez elle à travers ravins, futaies, fourrés et rochers, mais la France n'osait point monter chez eux.

Ces « puissants », qui ne l'étaient guère, vivent dans de pauvres masures. Ils sont de langue arabe, mais d'origines mêlées. Une de leurs tribus aurait des frères au bord du grand fleuve ultra-saharien, devant le Niger de Tombouctou; il est permis d'identifier, malgré quatre à cinq cents lieues d'écart à travers le désert majeur de l'Afrique, les Dedmaka, dit aussi les Tâdemmaka de la Kroumirie avec les Kel-Tâdemmeket de la confédération des Touaregs Aouélimmidens.

Ainsi que les Basques avaient leur chêne de Guernica où siégeaient les anciens du peuple délibérant pour le bien de tous, ainsi les députés de la confédération des Kroumirs s'assemblaient au versant méridional de leurs monts sous le chêne-liège de Fernana. Ce « suber » est un arbre splendide; seul sur la hauteur, il déploie sa rondeur de rameaux sur cent mètres de tour ; c'est de lui que l'endroit tient son nom : Fernana signifie chêne-liège.

Le golfe de Tabarque a dés fonds de 15 mètres. On en pourra faire à peu de frais un bon port au moyen d'une jetée qui s'appuiera sur un stérile îlot de grès roux et d'argiles colorées par l'oxyde de fer. A la cime de cet îlot, par 92 mètres, un fort ruiné rappelle l'Espagne et l'Italie ; et vis-à-vis, le bourg de Tabarque remémore la Tabraca romaine : le Castillan le construisit sous Charles-Quint, alors que l'Espagne était comme un lion dévorant; le Génois l'agrandit quand une riche famille de la ville aux palais marmoréens échangea Dragut, terrible corsaire turc qu'elle avait pris en mer, contre ce rocher dont l'herbe est rare et sèche et qui n'a d'autre futaie que les palisses du cactus.



Le fort de Tabarque. (D'après une photographie de M. le capitaine Driant.)

III. La Calle et ses lacs ; monts et dunes. — Au delà de Tabarque, la dune cesse ; plus de mamelons aréneux, mais des monts, des falaises, des pointes, des rochers, des calanques et des écueils en mer; c'est une côte sauvage, une rive de fer. Quand on a dépassé le Cap Roux la corniche vertigineuse s'abaisse et l'on arrive à la plage basse de la Calle, la ville aux trois lacs.

Le premier, le Lac aux Poissons, s'écoule en mer par le ruisseau palustre de la Mésida; il avait 1 800 hectares en son plein, avec 3 mètres de profondeur avant la désobstruction de son déversoir. Désobstruction d'ailleurs imparfaite : la Mésida n'est qu'un canal embourbé dont la fièvre habite les rives, heureusement désertes, et le lac reste un étang rétractile; il enfle avec les pluies qui gonflent les oueds de montagnes de 500 mètres habillées de chênes-lièges; puis il désenfle avec la chaleur et alors il empoisonne.

La prairie d'El-Frin, alluvion basse, le sépare, à l'ouest, de l'Oubeïra, qui sommeille entre plaines et collines; non loin de cet Oubeïra passe l'Oued-el-Kébir de Blandan, et ce torrent aux vastes crues, débordant sur une plaine basse, va raviver au nord l'eau morte du lac; inversement lorsqu'une série d'orages a relevé l'Oubeïra de deux, de trois mètres sans hausser en même temps la rivière, le lac s'écroule et s'écoule à son tour vers l'Oued-el-Kébir; c'est pourquoi, malgré l'absence d'émissaire, l'eau reste douce dans cette conque de 2 500 hectares. Que faire? Barrera-t-on l'Oued-el-Kébir pour le jeter dans la vasque oubeïrienne dont on ferait de la sorte un réservoir de cinquante millions de mètres cubes pour l'irrigation du plat pays? Ou desséchera-t-on le Léman de la Calle pour livrer sa vase aux colons?

Au nord-ouest de l'Oubeïra, le Mélah, soit le Salé (800 hectares), a maintenu le chenal qui l'unit à la mer dont il a conservé le niveau — en quoi il diffère et du lac aux Poissons et de l'Oubeïra qui furent également des golfes de la Méditerranée, dont une levée de sable barra l'issue; puis le travail des alluvions mit des lacs toujours amoindris à la place de la lagune salée.

La ville voisine de ces lacs, la Calle, regarde la mer, d'un rocher plongeant. Tout ce que peut faire ce méchant petit port, c'est d'accueillir les bateaux et batelets qui dévastent près d'ici la forêt des coraux recouverte par l'eau profonde et d'envoyer des barques à la pêche de la sardine. Sardiniers ou corailleurs, presque tous les hommes de mer de la Calle viennent d'Italie, surtout du pays napolitain, ou bien leurs pères en sont venus; mais cela se francise un peu à la première génération, et tout à fait à la seconde.

A 12 kilomètres à l'ouest-nord-ouest de la Calle, par chemin sylvestre sur falaise ardue, une vieille tour en ruines signale au peuple nouveau qui grandit dans l'Afrique du Nord le premier établissement fondé par les Français en terre de Berbérie. Établissement qui fut d'ailleurs tout commercial et qui n'aurait jamais pu plier à nos lois une nation si dure : pour soumettre l'Afrique Mineure, il a fallu la force; pour la garder, il faut le nombre, ce qui est aussi la force ; et, à côté du nombre, la puissance d'une société supérieure en science, en art, en industrie, en fortune, en travail âpre, indiscontinu.

Cette ancienne tour du rivage, le Bastion de France, borde une crique battue par les vents

du Nord, près du rebord de la roche rougeâtre; des Français provençaux, unis en une société marseillaise dite Compagnie d'Afrique, y pêchèrent dès 1560 les poissons, le corail, et ils y trafiquèrent en grains, en peaux avec les indigènes. Mais s'ils demeuraient devant la mer vitale, ils avaient près d'eux les lacs de la Calle dont les vents de l'ouest, du sud-ouest, et du sud leur soufflaient la puanteur quand la canicule y desséchait le marécage; aussi les Turcs avaient-ils sagement nommé ce lieu : Kara Soudak ou l'Eau Noire, l'Eau Fangeuse. — Après 124 ans de fièvres les Français abandonnèrent l'établissement.

A peine a-t-on dépassé le Bastion de France quand la roche riveraine s'efface; les sables lui succèdent, amoncelés en dunes; puis l'arène fait à son tour place à la falaise, jusqu'au Cap Rosa, au delà duquel reparaît la dune; et celle-ci se poursuit inexorablement pendant 85 à 90 kilomètres, jusqu'à l'embouchure de la Seybouse, à presque toucher Bône. — Dune qui n'est point seulement littorale; elle s'avance à plus de 20 kilomètres de la Méditerranée, dans un ancien sous-golfe du golfe très vaste que nous pouvons appeler rétrospectivement golfe d'Hippone; il battait de ses flots orientaux les collines du Cap Rosa, de ses flots occidentaux les monts de Jemmapes et de Philippeville, de ses flots méridionaux la montagne de Guelma; à son nord montait l'île de l'Edough, soudée depuis au continent.

On nomme ces longs sables les Dunes de la Mafrag, de ce que ce petit fleuve les franchit pour mêler son eau troublée d'alluvions à cette vague bleue du golfe de Bône dont Théophile Gautier oppose l'azur

> ... à l'immensité jaune
> Que piquent de points blancs Touggourt et Biskara.

Elle sont très hautes à l'est, jusqu'à 115 mètres, et boisées dans leur centre; il y aura là sans doute une grande forêt littorale.

IV. **La Mafrag**. — L'Oued-Mafrag perce le cordon littoral à 17 ou 18 kilomètres est-sud-est de Bône. Elle se forme à 1 800 mètres seulement de la Méditerranée par la rencontre de deux rivières palustres, l'une et l'autre endormies dans la plaine après avoir tracassé dans la montagne; celle qui arrive du sud s'appelle Bou-Namoussa, celle qui arrive de l'est s'appelle Oued-el-Kébir.

Bou-Namoussa, nom fâcheux qui signifie Rivière aux Moustiques; mais elle n'engendre le moucheron qu'à partir de son entrée dans le pays-bas des Merdès et des Béni-Urgine, sur les alluvions et les garaas ou marais qui ont « enterré » le golfe préhistorique de Bône. Dans les ravins de son djébel ni les cousins, ni les maringouins et brûlots, ni la fièvre ne naissent de son croupissement; la pente est dure, l'onde vive et la montagne forestière. Ses torrents ont leurs aïouns dans un massif qui se rattache à la Kroumirie; ou ils lui arrivent du djébel des Béni-Salah dont maint incendie a rôti la sylve profonde. Quand il rencontre l'Oued-el-Kébir, il a cheminé pendant près de vingt-cinq lieues et l'Oued-el-Kébir en a fait autant.

Celui-ci procède des montagnes d'Aïn-Draham, qui sont un grand lieu de sources pour la Medjerda et pour les fleuves côtiers de la marche tunisienne. Lui aussi il bondit d'abord sous l'ombrage des bois, dans un val de pierre; puis c'est l'expansion, la plaine; d'abord la plaine du Tarf; ensuite la plaine de Blandan, bourg qui consacre le nom d'un héros des guerres d'Afrique tué dans la Métidja par les Arabes, à Béni-Méred, entre Blida et ce qui était alors le marais de Boufarik; enfin il s'égare dans la plaine usurpée sur le golfe primitif de Bône par les atterrissement de la Mafrag et de la Seybouse.

Un de ses tributaires de gauche ravine la vallée de la Cheffia, vaste nécropole, dolmens, menhirs sans nombre, tombeaux et tombelles. C'est, presque d'un bout à l'autre de l'oued un Carnac des Libyens; on en a tiré des inscriptions bilingues, et il se peut qu'elle réserve encore des trésors aux antiques archives de l' « être à deux pieds sans plumes », là où notre histoire est de la préhistoire.

La Mafrag égoutte 237 000 hectares, dont au delà de la moitié, 124 000, en bois, les clairières y comprises. Aucun des bassins du Tell français n'attire plus de vapeurs de la mer, aussi cette Armua des anciens roule-t-elle en moyenne autant d'eau que mainte riviérette française. Il n'est pas excessif d'évaluer à 7 ou 8 mètres cubes par seconde son module fait de la peréquation de crues fortes avec des étiages faibles.

V. **La Seybouse**. — Du bout de la Mafrag au terme de la Seybouse, qui marque la fin des dunes, le sable borde d'un blanc liséré presque droit 18 à 20 kilomètres de littoral. En longueur, la Seybouse est à la Mafrag comme cinq est à deux; en bassin, comme quatre est à un; mais son module n'est guère que deux fois supérieur : c'est que toute la conque mafragoise appartient à la zone des pluies drues, tandis que la part ultramontaine de la conque seybousienne, au midi des hauts djébels de Guelma, n'aspire que très peu de pluie, étant terre de Steppe autant que terre de Tell.

Ce module, on l'estime à 20 mètres cubes par seconde, les crues majeures atteignant 1 000 mètres cubes, les étiages descendant à quelques centaines de litres, et à rien dans tel inexorable été. C'est le tribut d'un cours de 225 kilomètres, pour 75 seulement en ligne droite, en un bassin d'un million d'hectares.

Seybouse, mot très conforme à notre euphonie, est de visage français, mais d'âme punique ou africaine. Les Carthaginois appelèrent ce fleuve l'Ubus, ou bien ils prirent ce nom aux riverains qu'ils y rencontrèrent; de même ils appelèrent Ubbo la ville de son embouchure, et Ubbo devint Hippone, et Hippone c'est Bône. Ainsi Seybouse, Bône et Bizerte sont le même mot sous trois formes, mais Bizerte contient un élément étranger à Seybouse et à Bône.

Ses oueds initiaux s'élancent de la même montagne que les naissants de la Medjerda. La naïade qui incline l'urne de leur épanchement la redresse chaque année lorsque brillent les plus

1. Berbères et latines.

longs jours, mais jamais assez pour qu'il n'en tombe plus de flots : le pays est supérieur à 1 000 mètres, il est pluvieux, et sa roche ou sa sous-roche c'est la craie. Elle s'appelle d'abord Oued-Tifech, d'après un site de ruines, Tifech, qui fut la Tipasa romaine, à 958 mètres au-dessus des mers, — Tipasa de l'Est, par opposition à la Tipasa de l'Ouest, autre ville latine ou latinisée d'où l'on allait en une petite journée de marche à Julia Cæsarea, la capitale d'une des Maurétanies.

Elle serpente en un val fécond, puis dans une gorge où elle rétracte tellement sa coulière qu'on y retiendra 95 millions de mètres cubes derrière une digue de 30 mètres, si l'on se décide jamais à suspendre une pareille menace sur les plaines d'aval. Elle passe ensuite sous le nom d'Oued-Hammimin, dans l'ample plaine des Sédratas où se traînent des affluents sans énergie qui souvent s'arrêtent en chemin; l'un d'eux fut pourtant jadis la vraie tête du fleuve, quand il emportait vers le nord les eaux du grand lac dont le temps desséchant a fait la sebkha des Haractas, que nous appelons communément le Tarf d'Aïn-Beïda. Ce marais salé n'était pas alors tel que sous nos yeux; des torrents de l'Aurès, plus haut et plus fontainier qu'à cette heure, ne cessaient de l'emplir, et une rivière pure de l'exonder. Le lit du déversoir a disparu; deux pentes contraires l'ont remplacé, l'une au midi vers la lagune, l'autre au nord vers la Seybouse; mais la vallée d'union est manifeste encore entre le massif du Sidi-Rouis et la montagne d'Aïn-Beïda. Plus bas, le jeune fleuve se nomme Oued-Cherf, jusqu'à la rencontre du Bou-Hamdan; là il devient la Seybouse.

VI. **Hammam-Meskhoutin**. — Piètre ruisseau que ce Bou-Hamdan qui, dans son cours supérieur, est l'Oued-Zénati, dont on dirait un rio de Castille, car il va louche et rare entre les collines pelées d'un plateau bon pour la céréale, la sèche pâture — et la vigne, sauf les gelées tardives.

Passé à la dignité de Bou-Hamdam, il est plus gros en crue, non plus bel en étiage, mais le Taya, montagne encore par endroits olivestre et sylvestre, s'élance de sa rive gauche, et près de sa rive droite il a les merveilles de Hamman-Meskhoutin ou Bains des Maudits — Bains des Maudits d'après la légende; et Bains des Bénis, parce que leurs eaux, ferrugineuses et salines, très calcaires, extrêmement thermales, guérissent les dolents: non certes tous, mais beaucoup. Le calcaire des sources presque bouillantes (jusqu'à 95 degrés) s'y concentre en immenses dépôts de travertin. A mesure qu'elles élevaient et obstruaient l' « œil » de la fontaine, ces sources se déplaçant toujours par suite de la plasticité même de leur dépôt, ont, de siècle en siècle, rempli des ravines, dressé des murs de tuf, bâti des cônes de 3, 5, 8 et 10 ou 12 mètres de hauteur, jusqu'à la limite de leur force ascensionnelle.

Elles ont splendidement montré leur puissance de lapidification dans tout le fond d'un cirque de 3 000 hectares; elles la montrent encore aujourd'hui, mais diminuée par l'âge, à la grande cascade pétrifiée et toujours pétrifiante du plus fort ruisseau brûlant qui jaillisse ici de la profondeur du sol « infernal ». L'onde fumante tombe de 10 mètres en une cataracte qui est flot

clair sur marbre diversicolore; chaque goutte accroche en sa chute à la paroi dont elle glisse son grain blanc de neige ou d'argent et sa molécule rouilleuse, rose, violette ou teintée de gris, de bleu, de bleuâtre. Les Romains recouraient à ces fontaines, leurs Aquæ Tibilitanæ, leurs Eaux de Tibili, d'après une ville dont quelques débris parsèment le site d'Announa, dans la montagne voisine.



Cascade pétrifiée de Hammam-el-Meskhoutin. (D'après une photographie de M. Neurdein.)

A Meskhoutin on est déjà dans le bas pays et Guelma, la première cité riveraine de la Seybouse, a son assise à 244 mètres seulement, non loin du lieu qu'occupait au pied de la Mahouna la ville carthaginoise de Calama, devenue plus tard romaine avec toute l'Atlantide, — mais restée phénicienne de langue durant tout le temps de la domination des Latins, et même au delà. — Ainsi le nom de Guelma remonte à l'antiquité noire. C'est près de Guelma qu'arrive au fleuve le ruisseau thermal d'Hammam-Berda, né d'une belle fontaine, à côté de ruines romaines, aux environs du bourg français d'Héliopolis.

VII. **Le lac Fetzara.** — En aval de la conque de Guelma, vigne et verger, le val seybousien se serre aux gorges du Nador jusqu'à contracter la rivière en un lit facile à franchir pour les ponts d'une travée ou de deux à trois petites arches. Enfin, après avoir effleuré la racine du djébel des Béni-Salah, le fleuve voit s'éloigner le mont de droite, le mont de gauche. Alors s'ouvre en immense expansion la plaine bônoise, non encore affranchie des marigots croupissants, des lagunes empestées et de la fièvre meurtrière. Mais aussi nul fonds d'Algérie n'a planturosité supérieure : Bône se loue de sa campagne autant qu'Alger de sa Métidja.

De la gauche du fleuve au Fetzara, pas d'escarpement, pas même de relief garantissant la plaine et ses monts de rebord contre les fermentements dudit lac-marais, qui a 12 700 hectares d'une onde immobile, là même où passaient et repassaient jadis les vagues turbulentes. Sans aucun doute la mer Méditerranée habitait ici, et l'Edough en était le brise-lames au nord. A la place des gouffres d'antan, le lac n'a plus que six, sept, huit pieds au milieu et, tout autour du creux central, des fanges où le flamant pêche du bout de son bec, du haut du perchoir de ses jambes grêles.

Heureusement qu'à force d'alluvions le Fetzara s'est peu à peu hissé à plus de 10 mètres au-dessus de la Méditerranée, altitude plus que suffisante pour vider le lac-palus : ce qu'on se propose de faire, et nous aurons bientôt une autre Boufarik sur ces fonds empoisonnés.

On prétend qu'une station romaine, Ad Plumbaria, ressort encore par quelques bouts de murs au plus épais de la vase du lac. Si ces murs sont bien des murs et s'ils parlent de Rome, il s'ensuit que le Fetzara ne naquit pas directement de la Méditerranée, par dissociation, mais qu'il s'amassa petit à petit par l'eau des oueds dans le plus bas de la terre qui avait succédé à la mer.

Ad Plumbaria, c'est Plombières, le Gîte au Plomb. Pourtant ce n'est pas le plomb qu'on tire de la montagne de l'Edough, près du rivage septentrional de la mare. C'est le fer — un fer très pur, très fort, égal, dit-on, aux plus résistants de la Suède; il s'extrait, il s'extrayait plutôt des célèbres mines de Mokta-el-Hadid, gîte en une voie d'épuisement.

VIII. **Bône.** — Bône est la reine coquette, fière, ambitieuse de son golfe, qui a 40 kilomètres d'ouverture. Dotée dès maintenant d'un vaste avant-port et d'un port qui n'est pas autant que plusieurs en Afrique un insolent défi à la nature, elle a comme Philippeville, et plus que Philippeville encore, l'avantage de régner sur un Tell plus vaste que celui d'Alger ou d'Oran.

A mesure qu'on s'éloigne de la borne du Maroc, à mesure qu'on se rapproche de celle de la Tunisie, la largeur de la terre choisie s'accroît. De Bône on arrive au Sahara sans que les Hauts Plateaux sur lesquels on chemine cessent réellement de faire partie du Tell ; et avant que de la cime d'une dernière montagne on aperçoive les immenses bas-fonds du lac salé de Melrir, cuvette saharienne, la route est presque deux fois plus longue que de Nemours, d'Oran, de Ténès ou d'Alger à la ligne ou l'humidité du Tell fait place à la sécheresse des Steppes.

Hippone, la punico-romaine dont Bône la française hérite, était surtout une ville de coteau,

tandis que la « cité des Jujubiers » — c'est le nom arabe de Bône — tend de plus en plus à devenir une ville de plaine.

Elle montait avec les pentes de la colline au pied de laquelle la Seybouse entre au giron de la mer; mais sans être un traîneur de terre aussi puissant que le Bagradas, le fleuve Ubus dépouille en ses crues la montagne et il en jette les sables et les argiles aux deux rives de son



Bône. Vue générale. (D'après une photographie de M. Neurdein.)

embouchure. La Seybouse a donc, l'âge aidant, poussé petit à petit vers le nord, par le comblement de l'eau profonde, le port d'Hippo Regius jusqu'aux roches édoughiennes qui préservent l'anse de Bône des vents de l'ouest et du nord-ouest.

Ruines indistinctes, à l'exception de vastes citernes que remplissait un aqueduc partant de l'Edough, Ubba, Hippo Regius, Hippone couvre environ 60 hectares de plaine et de mamelons, à la gauche du fleuve. Moins effacée que Carthage, il ne reste guère d'elle en somme que des blocs, des tronçons rougeâtres et des semis de vieilles pierres, solitude et silence auprès du brouahaha de la jeune cité.

VII. — DE BONE AUX SEPT CAPS DU GOUFI

I. **De Bône à Philippeville : Oued-el-Kébir et Saf-Saf.** — L'Edough défie le golfe de Bône par un fronton de gneiss, et lorsqu'on a tourné le cap de Garde, il le brave par des roches de grès, puis par des caps « plutoniques ». Du faîte descendent les ravins sans nombre où le chêne-liège, le coudrier, le noyer, le châtaignier se penchent sur l'oued dont ils font l'onde plus fraîche et la course plus sombre.

Le cap de Garde étant la corne orientale de l'Edough, le cap de Fer en est la corne occidentale. Hauts et triste l'un et l'autre ; et de l'un à l'autre élevée, escarpée, déserte la côte avec un seul village français, Herbillon, qui est lieu de pêche sur une anse arrondie. Pas de plaine ; aucune vallée ; rien que des fentes étroites pour de très courts ruisseaux.

Le cap de Fer est l'un des avancements les plus septentrionaux de l'Algérie; comme le Négro, le Serrat, les pointes Bizertines à l'est et les Sept-Caps à l'ouest, il dépasse le 37e degré, dans des parages antan lugubres : dans des jours noirs où la vague est plus blanche, quand elle s'amoncelle en tempête, les Kabyles du Cap de Fer guettaient les navires, ils tuaient les marins et confisquaient l'épave.

En tournant ce Ras-el-Hadid des Arabes, on entre dans le golfe Numide[1], notre golfe de Philippeville, qui a deux sous-golfes, celui de Stora, celui de Collo. Des laves du Cap de Fer aux laves des Sept Caps, cette grande baie évasée, durement fouettée par le nord, s'ouvre en un écart de près de 60 kilomètres; on y navigue encore pendant deux lieues devant les rocs de l'antique île de l'Edough; puis on y rencontre les dunes à l'abri desquelles se colmata la vaste mer bônoise dont il nous reste tant de boue et si peu d'eau dans la cuvette du Fetzara; et bientôt on voit, perçant les sables, l'Oued-el-Kébir de Jemmapes, fait de deux rivières, dont la plus longue est le Fendek.

Fendek, c'est trop peu dire, chaque oued algérien allant de nom en nom. Ce torrent descendu du Taya passe devant Jemmapes, ville au milieu des vignobles, à petite distance de forêts où parfois résonne encore le rugissement des lions nocturnes. La seconde branche, l'Oued-el-Hammam ou Rivière des Thermes, sort de monts de craie, au septentrion de Guelma ; elle absorbe le ruisseau qui coule dans le ravin de Roknia connu par ses milliers de dolmens tumulaires et ses centaines de grottes naturelles ou artificielles que les indigènes appellent hanout, c'est-à-dire les boutiques. Les ancêtres qui habitèrent ces cavernes, ceux qui tombèrent en poussière dans le silence de ces sépultures appartenaient comme les squelettes de la Cheffia à la race appelée libyenne, puis numide et maurétanienne par les Romains et les Grecs, ce sont tout simplement nos Berbères.

A son passage chez les Sanhadjas ou Sénadjas la rivière faite de ces deux torrents s'appelle

1. Sinus Numidicus des anciens.

quelque temps Oued-Sanhadja; et Sanhadja, Sénadja, c'est la corruption du nom anciennement très glorieux de Zanaga qui désigna l'une des grandes nations de la race berbère, un peuple, une tribu si l'on veut, qui conquit, domina, fonda des royaumes que dans notre ignorance nous prenions pour des empires arabes, car nous étions habitués à reporter sur les Agaréens toute la gloire qui revient aux Zanagas, aux Kétamas, aux Zénatas, les trois antiques sous-nations du peuple des Numides.

La dune éventrée par l'embouchure de ce fleuve de 100 kilomètres, qui a pris le nom définitif d'Oued-el-Kébir, est tantôt nue, tantôt boisée; elle finit où commence le Djébel-Filfila, très pittoresque mont de marbre statuaire haut de 561 mètres. Les Romains y taillèrent la roche en de grandes carrières; peuplant leurs voies, leurs villas, leurs temples et portiques, des blanches images des dieux et demi-dieux, des génies, des héros, des adolescents, de tout ce qui est « céleste » et de tout ce qui est beau, gracieux, jeune, vénérable ; amis du marbre pour les colonnes, les monuments, les tombaux, les urnes, les ornements, les aiguières, ils livraient au carrier toute belle pierre marmoréenne de leur empire, qu'elle eût ou non blancheur d'albâtre et qu'elle fût opaque ou translucide.

Le Filfila plonge à pic sur une mer sans estran qui le pénètre en criques innombrables, petites calanques où le vent du nord brasse terriblement la vague. C'est une « côte de fer » comme il en est tant dans la patrie du Numide et du Maure. Au delà de ce promontoire que les corailleurs ont baptisé du nom de Cap Vert, terres basses, dunes et plages précèdent l'embouchure du Saf-Saf et la jeune cité de Philippeville.

Qui dit en arabe : saf-saf dit, en français : peuplier. L'Oued-Saf-Saf (100 kilomètres) est donc la Rivière aux Peupliers. Composé par des monts de 1 000 à 1 200 mètres, il a rassemblé les ruissellements, les suintements et sources d'une conque de 30 000 hectares lorsqu'il arrive à l'étranglement de Kalaat-el-Haïdj. Là, entre deux coteaux d'un calcaire très dur, il n'a de rive à rive que 23 mètres d'écartement à la racine du rocher, et 164 mètres à la hauteur de 42; cette élévation de dôme de haute cathédrale serait celle du barrage construit en ce lieu pour le bien-être des campagnes du val inférieur jusqu'à la mer : eau retenue, 22 millions de mètres cubes. Mais probablement qu'on ne la retiendra pas; maintenant on se défie des barrages-réservoirs; puis on les voit si peu durables, à cause du comblement par les alluvions. Des jardins maraîchers, des orangeries, des vergers, des vignes mènent ce petit fleuve dans la banlieue de Philippeville; il se perd en mer à 2 kilomètres à l'est de cette jeune cité.

III. **Philippeville.** — Philippeville n'a que soixante-dix ans, mais son site fut immémorialement habité.

C'est de Bône qu'on manqua, puis qu'on réussit la prise de Constantine. Or, de ce qui fut Cirta à ce qui fut l'Hippone Royale, il y a juste deux fois plus loin en ligne droite, que jusqu'à la plage du golfe Numide, et à travers un pays bien plus difficile, plus haut, plus froid en hiver. Pour doter Constantine d'un port d'embarquement moins éloigné que Bône, on acheta donc

à des Berbères, pour 150 francs, une ravine au bord du flot « numidique », très sauvage ici, rien ne l'abritant du nord ni du nord-est. On y traça les rues d'une « cité de l'avenir », de Philippeville, nommée de la sorte en l'honneur de Louis-Philippe Ier, roi des Français et chef d'une dynastie « constitutionnelle » qu'on présumait « plus durable que l'airain ». De même, pour glorifier les princes, jeune fils du roi, on appela des bourgs, des villages africains : Orléansville, Nemours, Aumale, Joinville, Montpensier.

Il aurait mieux valu profiter, à 4 kilomètres au nord-ouest, de l'abri de Stora, qui a l'avantage d'une montagne ardue, roche forestière depuis longtemps veuve des cabrioleurs qui valurent à l'un de ses ruisseaux, à celui qui remplissait les citernes romaines, le nom d'Oued-Cheddi, c'est-à-dire de Torrent des Singes. Mais si cette montagne garantit la rade des vents du sud au nord par l'ouest, elle serre de trop près la mer; la place aurait manqué aux maisons, aux magasins, aux entrepôts; il aurait fallu tailler le djébel ou conquérir des terres sur la Méditerranée.

Le vrai port de Constantine, c'était Collo la berbère, à peine plus éloignée de Cirta que l'est Philippeville. Là, devant des monts sylvestres, gracieux ou sévères, l'art aurait aidé la nature; il ne l'aurait point forcée.

Dans la ravine acquise des indigènes, quelques gourbis étaient tout ce que la race de paysans qui survit à Rome en Atlantide avait su mettre debout, terre et branches, à côté des murs et monuments romains de Rusicada, bâtie elle-même sur la pierre de Rus-Cicar (Cap de la Plaine) ou Rus-Licar (Cap du Feu); noms phéniciens, comme tous ceux qui commençaient par Rus; ce mot punique signifiait cap, exactement comme l'arabe râs, — arabe, hébreu, chaldéen, syriaque, araméen, phénicien, carthaginois, tout cela c'est, au fond, la même langue.

Un petit comptoir de commerce pouvait vivre ici dans le temps ancien, quand on hélait à force de bras les barques sur la plage; alors toute rive, même inhospitalière, était capable d'un bourg de pêcheurs, de trafiquants. Il faut aujourd'hui des eaux profondes à l'abri des vents qui poussent au rivage. Et c'est l'inestimable présent que les Français ont fait au « Sinus Numidicus » ; ils y ont amorti la mer par une digue cyclopéenne de près d'une demi-lieue, devant le site de cette Rusicada. Par son port, par lui seul, Philippeville subsiste, mais il lui suffit à peine tant Constantine lui envoie d'hommes et de choses à destination de la France, et la France à destination de Constantine,

III. De Philippeville aux Sept Caps du Goufi. — La montagne de Stora fait partie d'un massif de gneiss, ossature du littoral jusqu'à l'embouchure du pittoresque fleuve Guébli. Le gneiss, ainsi qu'on sait, n'émet point de fontaines. Comment le ferait-il? Roche dure, l'eau glisse sur lui comme sur une cuirasse; elle ne pénètre pas en dessous. Or, pour qu'il y ait source, il faut que la pluie filtre dans la profondeur à travers terreau, sables, limons et graviers, ou qu'elle y saute par les trous, fosses, fuites, avens, entonnoirs, avaloirs, emposieux de divers calcaires ou de diverses craies; puis il convient qu'une argile, une roche impénétrable l'arrête en sa descente nocturne, et que l'eau roule sur cette roche, sur cette argile jusqu'à une issue vers le jour.



Vue générale de Philippeville.

Cependant le gneiss ruisselle ici, dans tous les ravins, de même qu'après le gneiss, les laves du sahel de Collo; puis encore des gneiss et, au delà de ces gneiss, d'autres terrains. De Stora à à Djidjelli, de Djidjelli à Bougie, de Bougie à Dellis tout le long de la Petite Kabylie, puis de la Grande, les torrents et torrenticules murmurent ou tonnent toute l'année ainsi qu'en Verte France, par suite de l'abondance des pluies. Durant les douze mois de l'année, ce littoral reçoit rarement moins de 1 000 millimètres d'ondée céleste, et parfois il en obtient plus de 1 500. Chez nous pareillement, le Limousin, pays de texture compacte sous un ciel imbrifère, envoie des rivières vives à tout son tour d'horizon.

Par delà le Guébli Collo ne compte plus ses jours tellement elle est vieille. Sous le Punique elle vendait sans doute comme aujourd'hui des grains, des huiles, des bêtes, et parfois des peaux; sous le Romain elle fut habile à plonger les étoffes dans la couleur de pourpre; maintenant elle pêche et sale le poisson. Collops Magnus, Chullu, Chulli municipium, Minervia Chullu, Collo si riche en noms sous les maîtres du monde, tient d'une des courbures de son haut sahel ce que n'avait pas Philippeville, ce qu'avait très peu Stora, un port petit mais sûr. Elle était restée jusqu'à ces dernières années une bourgade entièrement indigène, comme l'étaient aussi Mila, Mazouna, Frenda, toutes cités arabes ou kabyles que l'élément nouveau commence d'envahir. Il y a de l'argent, du plomb, du mercure dans son djébel vêtu de forêts; ses vallons sont fertiles, le pays charmant dans ses retraites bocagères au bord des ruisseaux, ou grand et farouche à la tombée des monts dans la mer.

Dès Collo l'on est dans les laves du Goufi et l'on y reste jusqu'à l'outre-mont de « Minervia Chullu », pendant une cinquantaine de kilomètres, sur presque tout le contour de la presqu'île trapue des Sept Caps. Sept caps, en ne comptant que les géants parmi ces promontoires, mais à vrai dire il y en a sept fois septante fois sept fois dans l'épanouissement contre-marin du Goufi, lequel est un « monte » dans le sens espagnol du mot, c'est-à-dire une forêt autant qu'une montagne; parmi ses arbres domine le chêne-liège.

Avant que régnât la France, il y avait ici comme un autre et plus grand Cap de Garde : une nef s'y brisait, le Berbère goufiote assommait les matelots et les passagers, tant musulmans que chrétiens, ou les réservait pour la vente s'ils étaient de bonne prise. Comme disent les Bédouins lorsqu'une caravane tombe dans le piège qu'ils lui ont tendu, ou qu'un voyageur inespéré passe par le sentier de l'embûche : « C'est le bien de Dieu », c'est-à-dire le butin qu'Allah nous envoie. Donc, rien d'étonnant, pensait-on, si les pêcheurs, les matelots italiens qui de tout temps fréquentèrent ces anfractuosités pour y décrocher le corail en eau creuse, ont appelé les tentacules du Goufi, le Cap des Traîtres (Bougiaroni); or ce nom vient de l'arabe Bou-Gouroum, les Cornes, les Promontoires. Durant cinquante années ce prétendu Cap des Traîtres demeura la roche la plus boréale de l'Afrique française, par 37°6′20″ — nous n'avions pas encore l'inestimable Bizerte et les pierres stériles de la Galite et des Galitons.

D'ici à là fin de notre présente Atlantide le littoral fléchit au sud : d'abord peu, sinon localement, aux plages de golfe ou de baie tournées au sud ou au sud-est; Dellis n'est guère au

23

midi du 37e degré, Alger non plus. Mais, à partir des promontoires de Ténès, et plus encore au delà du lieu de la côte où se touchent les provinces d'Alger et d'Oran, l'infléchissement s'accentue; Monstaganem est au sud du 36e degré, et le bout de notre rive, là où l'Oued-Adjeroud sépare l'Oranie du Maroc, est presque sous le 35e — soit depuis les Sebas Rous un recul de plus de 2 degrés vers le midi. Ainsi l'Afrique la plus septentrionale va des bouches de la Medjerda, ou, si l'on veut, des roches littorales de Bizerte aux précipices vertigineux des Sept Caps.

IX. — DES SEPT CAPS A LA BLANCHE ALGER

I. **Le haut Oued-el-Kébir ou Roumel.** — Le port de Collo ne craignant rien des vents de l'ouest grâce au Goufi, le port des Olives (Mers-el-Zitoun), de l'autre côté de la presqu'île, ne redoute rien de l'est, par la vertu de cette même montagne. C'est par ici que se perd en mer la Rivière des Fleurs, l'Oued-Zouhr, gave à l'eau retentissante; la truite passe en lueur dans son froid courant, et surtout dans le cristal de l'Oued-Abaïch, son tributaire. Voilà ce qu'on ne peut conter d'aucun autre torrent de la Berbérie française.

Le voisin de la Rivière des Fleurs, c'est la « Grande Rivière », l'Oued-el-Kébir, qui passe à Constantine sous le nom de Roumel. L'Espagnol qui dit au voyageur en montrant la poudre et le caillou d'un torrent sans eau : « Voici la rambla », et le Français qui dit en montrant le torrent de Constantine : « Voici le Roumel », parlent tous les deux la même langue; et cette langue est l'arabe : le français Roumel, l'espagnol rambla, modifient chacun à sa façon l'arabe rmel, le sable; l'Oued-er-Rmel est la Rivière des Sables.

Il n'est pas Roumel dès sa naissance; il ne le devient qu'après avoir changé six à sept fois de nom, d'abord dans la montagne de 1 000 à 1 300 mètres où il sort de terre à quelque 40 kilomètres vers l'est de Sétif, puis dans la haute plaine du Serraouat, au nord du Bled-el-Hamia.

Ces deux pays se ressemblent et ils ne se ressemblent pas. Secs, ils le sont tous les deux, mais le Bled-el-Hamia dépasse le Serraouat en sécheresse parce qu'un djébel de plus se dresse entre la mer et lui; ses oueds ne vont pas à un oued majeur qui les emporte vers l'Océan, fin des fleuves; ils se traînent vers des lagunes salées. Plus bas de 200 à 300 mètres, il y fait moins froid en hiver et souvent la neige tombe sur le Serraouat, qui est Beauce ou Brie, et ne tombe pas sur le Bled-el-Hamia, qui lève peu de froment, peu d'orge, étant surtout un plateau pastoral.

Neige bienheureuse, peut-on dire, car si fort que grelotte le Serraouati lorsqu'elle descend du ciel pâle en blancs tourbillons, il la bénit du fond du cœur. C'est elle qui restaure le sol en l'engourdissant dans le sommeil; elle qui ressuscite les sources; elle qui assure l'enfance et l'adolescence des épis jusqu'aux jours où parfois souffle l'infernal sirocco; c'est la sœur de la pluie, et sa sœur préférée quand elle ne part pas aussitôt que venue, comme le fait l'averse fuyante en torrent dans la ravine et bientôt oubliée.

Les deux contrées sont nues, le versant du Roumel moins que le versant des Lagunes depuis



Photo Neurdein.

Vue générale de Constantine.

que les Français ont aligné quelques villages près du « fleuve », sur la route de Constantine à Sétif. Villages longtemps caducs, mais la vigne les rajeunit, qui donne ici de bons vins quand elle échappe aux gelées tardives, et de fait elle leur échappe assez souvent, précisément parce que l'hiver, rude sur ces hauts plateaux, retient longtemps l'élan de la sève. Ce n'est pas à 800, 1 000, 1 200 mètres de surrection que les vignerons ont le plus à maudire les morsures du gel, mais à 400, 500, 600, là où la vigne bourgeonne dès l'hiver, l'élévation au-dessus des mers ne le lui défendant pas; et quand elle a poussé, Borée souffle parfois sur ses jeunes fleurs une gelée qui est une brûlure.

Lorsque les vainqueurs de Constantine tracèrent le chemin menant de la célèbre Cirta jusqu'à Sitifi l'ignorée, un arbre se dressait, un seul, sur le Serraouat, steppe immense des Abd-en-Nour. On l'appela le Chiffonnier de la route de Sétif, à cause des loques d'ex-voto dont l'avaient affublé les indigènes. De même, à cent cinquante lieues dans la direction du « Couchant le plus lointain », il n'y avait qu'un arbre pour ombrager la campagne au midi d'Oran; c'était le figuier près duquel on fonda Valmy. Ces Abd-en-Nour ou Serviteurs de la Lumière sont des Berbères passés de notre temps à la langue arabe; au début de la Conquête un grand nombre d'entre eux parlaient encore le vieil idiome qui nomme, de ses féminins à deux *t*, le Tafrent et le Tnoutit, montagnes divisant le Serraouat du Bled-el-Hamia.

Autre et très grand changement. Tout récemment encore, ils étaient purement nomades, les uns bergers, les autres laboureurs, mais vivant sous la tente, cultivant tantôt ici, tantôt là, et n'ayant de fixe que les silos où ils déposaient leurs grains. Maintenant ils se font peu à peu à la vie sédentaire, et leur fauve patrie se repeuple, qui semble avoir été fort peuplée jadis. Des villes romaines y croulent en vingt endroits dans le silence du désert, près de l'aïn qui leur donnait à boire ou de la citerne qui confisquait les gouttes de la pluie. L'un de ces aïoun est un « hammam » très abondant, d'une chaleur de 38 degrés, et dont les forces de guérison sont à peu près les mêmes que celles de Vichy. On le nomme Hammam-Grous; les Romains y vinrent en foule; ce fut leur Balneum Pompeianum. Comme partout sur le plâteau de Constantine, les cromlechs, les dolmens, les pierres debout, les galgals et tombeaux frustes, proposent leur énigme, de moins en moins énigmatique, au passant dans la solitude.

Le steppe des Abd-en-Nour, que prolonge à l'est vers Sétif le plateau, plus haut encore, des Eulmas, s'abaisse à l'orient avec le Roumel et se transforme le long de l'oued en une gorge sèche, sauvage, étranglée, plombée, livide, avec roches menaçantes. — Gorge faite à souhait pour un barrage; au meilleur endroit de ce défilé de l'Oued-Atménia, une digue de 30 mètres de haut soutiendra 45 millions de mètres cubes pour le service des usines de Constantine, l'irrigation de sa banlieue, la propreté de son ravin, aujourd'hui le Roumel d'hiver lave les ordure du gouffre de Cirta, mais le Roumel d'été n'en est pas capable.

II. **Le Bou-Merzoug.** — Au moment de descendre dans la colossale fissure qui est la gloire de Constantine le Roumel s'unit à l'antique Ampsagas, jadis frontière entre la Numidie à l'est

et la Maurétanie sitifienne à l'ouest. Cet Ampsagas a présentement pour nom Bou-Merzoug. — Bou-Merzoug, cela veut dire Père de l'Abondance, et vraiment l'Ampsagas dispense à son vallon la sève, les feuilles, l'herbe et la fraîcheur, bien qu'il ne sorte de terre ni froid, ni frais, mais un peu tiède, à 23°,75. Il est presque tout entier dans sa source, qui jaillit à 726 mètres d'altitude devant le massif du Guérioun, au pied du Fortas, mont crayeux. Tout auprès de cette humble Touvre ou Vaucluse, des rangées de menhirs rappellent les champs armoricains : thème superbe pour nos pères les celtisants, quand ils donnaient tout l'ancien monde aux Celtes, lorsqu'ils voyaient dans les mégalithes, pierres fichées, pierres couchées, pierres portées, pierres en rond, une œuvre énorme de nos ancêtres, et partout des temples, des figurations curvilignes du « Dieu Serpent », des autels et des symboles du druidisme.

Dans les ans pluvieux l'Aïn-Bou-Merzoug verse de 500 à 600 litres par seconde, et jusqu'à 900, mais quand le ciel tient longtemps rigueur à la terre, on voit la source descendre à 400, 350, 300. Les Romains, comme il appert partout dans ce qui fut leur empire, s'emparèrent de toutes les fraîches sources, les grandes pour les mener aux villes puissantes, les petites pour les conduire aux petites cités. Ils ne manquèrent pas de prendre le Bou-Merzoug à son urne même, de l'attirer à Cirta et, d'aqueduc en aqueduc, par une des voies triomphales qu'ils faisaient à l'eau des fontaines, l'Ampsagas arrivait à l'aride rocher. Constantine prend aujourd'hui l'onde pure un peu plus loin que les Romains, tout en bas du Guérioun; elle a fait siens les 125 litres par seconde[1] de l'Aïn-Fesguia, ruisseau par où retourne à la lumière le flot de l'Oued-Kercha, qui a filtré sous terre en amont.

Quand Rome se saisit du Bou-Merzoug, la source s'ébranlait en rivière à 5 m. 15 plus bas qu'aujourd'hui; en rétablissant cet ancien niveau, on donnerait (imagine-t-on) une puissance double au « ras » du Bou-Merzoug, qui verserait 1 000 litres au lieu de 300 à 600, et ne se contenterait plus d'arroser 1 600 hectares et de mettre seize usines en tournement. Il atteint le Roumel à côté de cinq arches, dont une haute de 20 mètres : c'est justement le plus beau reste de l'aqueduc qui l'emprisonnait dès sa source.

III. **La « Pieuvre » d'El-Kantara.** — L'enfant jette sans peine son caillou d'un bord à l'autre du précipice de Constantine, mais la profondeur du gouffre est obscure; elle est de 60 mètres à l'entrée du couloir, au Pont du Diable, en bas de la pointe de Sidi-Rached; de 105 mètres sous le pont, le seul passage de l'abîme, tandis qu'il y en avait cinq autrefois; de 200 et plus à la casba, lieu culminant de l'acropole numide, qui monte amphithéâtralement de 554 à 644 mètres d'altitude.

S'il manque ici quatre des ponts faits par l'homme, quatre autres sont des « Ponts d'Arc », œuvres de la nature; mais il n'y passe pas comme au Pont d'Arc cévénol une Ardèche froide, glauquement transparente et pure. Le Roumel est lourd, visqueux, nauséabond, latrinier;

1. Dans les années humides.

l'impureté de sa bourbe autant que le vide affreux du gouffre excusent le dicton tunisien : « O vous, les Constantinois, louez vos aïeux d'avoir bâti leurs maisons sur un tel roc ; ailleurs les corbeaux fientent sur l'homme ; chez vous l'homme fiente sur les corbeaux ! »

Ceci n'est point hyperbole comme la réponse d'un Berbère à l'Arabe qui lui annonçait l'approche de l'armée de la Conquête, venue du pays du Prophète, prompte, ardente et si nom-



Aqueduc romain près de Constantine. (D'après une photographie.)

breuse que le vol de ses flèches obscurcissait le soleil. On avait dit à ces vaillants compagnons, orgueil de la Djéhad, que Cirta était une cité forte sur un rocher fabuleux : « Est-ce bien vrai? demanda l'Arabe.

— Oui! » répondit le Berbère. Cirta est un nid d'aigles trop haut pour l'aiglon. Ceux qui y font séjour l'ont nommée la ville aérienne. Arrivés au-dessus de la gueule de ses citernes, les nuages se penchent pour y vider leurs eaux. Du front de son bloc immense, extirpé des djébels voisins par les incantations d'un génie, elle se rit des assaillants et de leurs assauts; son fleuve la garde, en bas, au très fond; il gronde à la racine du roc, puis s'abat dans un abîme de mille

coudées. O homme! quel est l'archer puissant qui, du précipice, atteindra de sa flèche le couronnement des remparts?

Ces ponts colossalement hauts sont un reste de la voûte antique — car ce cagnon fut caverne; l'effondrement du couvercle en fit un corridor éclairé par le jour, sauf en quatre endroits où la roche continua de souder les deux parois du couloir.

Ce précipice attire, parce qu'il est précipice. Il hante l'esprit des Cirtéens que la vie torture ou qu'elle ennuie seulement à mourir. Il est l'hôte de leurs songes, le confident de leurs maux, le conseiller de leur désespoir. Parfois l'un de ces navrés se traîne jusqu'au pont, et celui qu'a saisi la folie passagère y court. Délirant, maniaque, hypocondriaque, amoureux, alcoolique, incurable, on enjambe le parapet et l'on se brise en bas, tombé du ciel ainsi qu'un aérolithe. Il arrive même qu'on vient ici de vingt, de cinquante lieues, de Philippeville, de Bône, d'ailleurs pour sauter le grand saut, comme aspiré de loin par la « Pieuvre d'El-Kantara[1] ».

Avant de fuir de son vieil antre qu'éclaire aujourd'hui la lumière d'en haut, le Roumel boit les quatre fontaines de Sidi-Mcid, eaux sulfureuses à 33 degrés sortant de quatre cavernes; puis il s'irrite et trois cascades de 20, de 25, de 15 mètres de plonge l'arrachent au ravin de Cirta. Chutes splendides quand l'orage a fait du « ruisseau des sables » une « rivière du tonnerre », un « fleuve de l'épouvante »; cascatelles seulement durant l'ardente saison, alors que le chacal vient flairer les ordures de l'oued, et l'hyène, quelquefois encore, ronger des quartiers de charogne dans l'obscurité de la nuit plus obscure en ce fond d'abîme.

Ce que valait avant l'ère des canons un pareil escarpement défendu par un tel fossé, la raison le devine, mais l'histoire ne le sait qu'à partir des temps qui commencent à la rencontre des Romains avec les Carthaginois et les Numides. Cent fois peut-être le sort des Berbères orientaux se décida là, sur la roche à pic, devant le gouffre effroyable aux vaincus, car un saut dans l'aven était le prix de la défaite. On y jetait aussi les adultères, les épouses disgraciées par le prince, les trésoriers infidèles, et, sans doute aussi, des justes après des injustes.

Maintenant tout est place forte, en plaine autant qu'en montagne, et souvent même la roche ne vaut pas la terre plate pour arrêter l'ennemi par des boulets entre-croisés. Mais Constantine vivra toujours comme lieu d'équilibre entre Alger et Tunis, entre la mer et le Sahara, sur la lisière du Tell littoral, qui est le meilleur Tell, et du Tell de l'intérieur, qui tend au Steppe. Plaines à grains, croupes à pâture, coteaux à vignes, vallons olivestres lui portent leur tribut de blé, d'orge, de peaux, laines et viande, de vins blancs et rouges, d'huile. C'est assez pour demeurer ville, même pour grandir encore au delà de l'isthme qui rattache au reste de la Numidie son bloc entouré d'abîmes.

IV. **L'Oued-el-Kébir.** — Au sortir de la faille de Constantine, le Roumel boit une curieuse rivière qui serait de force à nettoyer le passage si elle naissait à l'amont de Cirta. C'est l'Oued-

1. Mot arabe : le Pont.



Photo Neurdein.

Constantine : l'un des ponts naturels.

el-Hamma, rivière thermale et, comme telle, à peu près immuable; l'ascension des vapeurs indique de loin les fonts à 33 degrés dispersées le long de l'oued; ensemble elles versent de 600 à 800 litres par seconde, flot qui, de chaud, se fait tiède, et qu'on divise en canaux pour l'arrosage des jardins ainsi que pour l'ébranlement de mainte usine. A cette eau fumante le Hamma doit ses beaux palmiers et son climat plus doux qu'à Cirta, ville des vents et des neiges; mais, soit excès d'eau, soit air renfermé, soit toute autre cause, ce vallon n'est pas salubre, et de là vient qu'il s'appelle El-Hamma, c'est-à-dire la Fièvre. Son nom latin fut Azimacia; nom latinisé plutôt, car on pense que ce mot d'Azimacia sortait de l'idiome numide et qu'il signifiait les Bains chauds.

Le gouffre de Constantine n'épuise pas la sauvagerie du Roumel, qui va de gorge en défilé. A chaque montagne qu'il pourfend il s'encagnonne étroitement au fond des abîmes et comme pour fuir la lumière du ciel. — Gorge en amont du confluent de l'Oued-Smendou, au bas de rocs à pic du haut desquels l'antique Tiddi méprisait les assauts comme une autre Cirta; gorge des Béni-Aroun en aval de Sidi-Mérouan; gorge des Ouled-Aouat au-dessous d'El-Milia.

Plus loin, des Français très singuliers vivent près du torrent : ils sont Algériens au milieu de Berbères arabisés, Français par la langue nationale, Italiens par le dialecte qui était leur idiome usuel en Corse, Grecs par leurs aïeux. C'est du Péloponèse que partirent en 1676 les 730 fondateurs de Cargèse, la bourgade corse dont ils procèdent à 50 kilomètres au nord-nord-ouest d'Ajaccio. En l'honneur de Cargèse, leur seconde patrie, la Grèce étant la première, on avait nommé Sidi-Mérouan la Nouvelle-Cargèse. Ce nom ne méritait pas de prévaloir et n'a point prévalu; pas plus que celui de la Nouvelle-Lambèse à la place de Batna.

Tout nom long est fâcheux; il n'en faut que de courts; on pèche en décrétant Belle-Fontaine au lieu de Fontbelle, si commun dans l'ancienne langue, et Géryville au lieu de Géry. Sidi-Mérouan n'a que quatre syllabes, Batna deux; pourquoi donc imposer à l'un comme à l'autre la longueur de l'hémistiche d'un alexandrin? Un nom ne devrait jamais dépasser trois émissions de voix, et s'il se peut, deux.

Entre Sidi-Mérouan et l'entrée du défilé des Béni-Aroun, l'Oued-Endja renforce le Roumel. Il a dans son bassin Cuiculum et Milevum. Dans Milevum on reconnaît aussitôt Mila; dans Cuiculum on ne reconnaît pas Djémila, qu'on identifia d'abord, pour cause de consonance, avec la station de Gemellæ. Les collines djémiliennes bombent un froid, un morose pays, dans des monts point éloignés de ceux dont le Roumel tire sa première existence. Djémila n'est guère digne de son nom, diminutif arabe équivalent à la Joliette : elle aussi est morne et froide, à une altitude que l'hiver fait souvent neigeuse. Des monuments de Cuiculum le mieux épargné par le temps (et, de fait, il est resté jeune), c'est l'arc de triomphe de Caracalla, dédié à ce jeune monstre en même temps qu'à sa mère et à son père, le « sévère » Septime. Cette porte triomphale sous laquelle aucun grand conquérant n'a passé faillit prendre la route de Paris; on voulait la transporter, en blocs numérotés, sur l'une de nos places, et la reconstruire là; puis on n'y

pensa guère. Cet oubli sauva les vieilles pierres de la profanation. Leur place est dans la ruine solitaire ; les Thermes de Lutèce n'appartiennent pas plus à Paris que l'arc de Cuiculum n'appartient à Djémila.

A 484 mètres d'altitude Mila ne montre aucun édifice datant de Milevum, tous ses débris romains sont en poussière, ou (s'il en subsiste encore) se cachent sous le sol fait de ces débris mêmes. Les colons latins surveillaient de là les barbares de la montagne de Sétif à Bougie, la sierra qui hait d'obéir et de chacune des nations de laquelle on pouvait dire : « celle-ci est la plus rebelle de toutes ». Plus tard « Baba-Tourki », le Turc, ne fit ni plus ni moins; il n'osa s'aventurer chez les Kabyles, et Mila fut sa vigie du côté des Baboriens. Les Français, plus résolus, ont par ici des villages de paysans; c'est ainsi qu'un nouvel élément pénètre, à la manière d'un corps étranger, dans le tissu des Berbères arabisés qui peuplaient seuls le Ferdjiouïa, le pays tourmenté parcouru par l'Oued-Endja.

L'Oued-Endja ne tarit jamais; il augmente donc le Roumel, mais celui-ci n'offre l'image d'une vraie rivière qu'après être sorti du cagnon des Béni-Aroun. Le djébel que fend cette gorge est une roche du grand mur qui coupe la province de Constantine en une zone sèche au sud et une zone non sèche au nord. Au midi le Mellègue, la haute Seybouse et la « Castille » de Batna, de Sétif, de Bordj-bou-Arréridj; au septentrion, la Medjerda, la Mafrag, la plaine de Bône, et le littoral des longues pluies. Passant donc du Tell-Steppe dans le Tell humide, le Roumel s'accroît de sources éternelles, de torrents qui poussent toujours, après les flots, des flots; si bien que durant quatre, six ou huit mois de l'année il est pareil à nos eaux de montagnes. Long d'un peu plus de 50 lieues, peut-être de 60, tellement son cours inférieur est tordu, l'Oued-el-Kébir de Constantine égoutte 904000 hectares.

V. **Djidjelli.** — De l'Oued-el-Kébir à Djijelli l'on traverse deux gaves, le Nil et le Djindjen, fils de monts et de forêts qui ont cessé d'entendre le berbère. Djidjelli n'a pas daigné déguiser son nom phénicien d'Igilgili. Les Carthaginois y usèrent comme nous d'un port protégé des vents de l'ouest et facile à garantir de ceux du nord; son sol branle : un tremblement de terre a renversé Djidjelli en 1857. Oran chavirée avant la fin du siècle dernier, Mascara disloquée en 1819, Blida et Coléa détruites en 1825, Mouzaïaville et les villages voisins culbutés en 1867, Msila durement secouée en 1886, c'est en moins de cent ans assez de catastrophes pour que les Français d'Afrique songent soucieusement à la mobilité du sol.

Or, nos cités algériennes, non pas une, mais toutes, sont des défis à l'équilibre; les siècles n'useront point leurs dents à les ébrécher; il ne faudra qu'une seconde pour les réduire en poussière. A Constantine, à Alger, à Oran, nous imitons grossièrement Paris et ses maisons-casernes; nous n'élevons rien d'élégant, rien de souple, rien de fort dans le pays où nous détruisons les pleins-cintres romains et les arceaux mauresques. Pourtant il serait beau de marquer son passage par ces monuments qu'on dit éternels encore que leurs heures soient comptées : « Toutes blessent, la dernière tue! »

IV. **L'Oued-Agrioun et le Chabet-el-Akra.** — Qui vient de l'orient contemple le golfe de Bougie en sa courbe harmonieuse dès qu'à 16 kilomètres de Djijelli son navire a doublé la roche minérale du cap Cavallo; qui vient d'occident fend ses eaux dès qu'il a tourné les éperons du Gouraya. Ni le passager arrivé du levant, ni celui qu'envoie le couchant n'ont vu si belle conque marine sur notre rive africaine, devant un pareil entassement de djébels. — Mais djébel c'est de l'arabe. Disons donc, puisque tous les villages pendus à ces monts sont berbérophones : devant un aussi fier recul de tamgouts et d'adrars.

Du Cavallo, promontoire plutonique, jusqu'au Gouraya, calcaire et craie, le golfe bougiote a 43 kilomètres d'ouverture. Mêlent à son eau leur eau, l'Oued-Agrioun à petite distance de Ziama, lieu des ruines romaines de Choba, et la Soummam ou Sahel, près de Bougie. L'Oued-Agrioun est un beau gave, digne des Pyrénées pluvieuses, et non pas un « grand silencieux » comme il y en a par delà ses roches natales, sur la terre rouge du plateau de Sétif, oueds sans murmure parce qu'ils sont sans eau. Lui ne se tait pas; ses Babors attirent les orages du barathre bleu; ses entonnoirs, ses cirques les concentrent; sa pelouse et sa forêt les retiennent goutte par goutte: la craie du djébel les filtre en claires fontaines. Ainsi fait, l'Oued-Agrioun élève tout l'an la voix dans ses gorges baboriennes: fanfare héroïque, meuglement sourd, gazouillis joyeux, plainte inconsolable, il ne laisse jamais dormir les échos du Chabet-el-Akra, son défilé célèbre.

Commencé dans le nœud de Sétif, puis grandi des torrents du pays de Takitount, c'est à la fois un acif et un oued; un oued pour les Arabes, un acif pour les Berbères, car l'abîme de son cours sépare à peu près, non pas les deux races, mais les deux langues. Il entre à Kerrata dans son grand précipice, entaille de plusieurs cents mètres de profondeur où l'homme était plus rare que le singe avant qu'on y taillât la route de Sétif à Bougie, parfois à plus de trois cents pieds au-dessus du passage des eaux. L'Agrioun est sombre, muet dans ses gours, blanchâtre et bruyant dans ses cascades sur lesquelles tombent, à la fonte des neiges, des cascatelles issues des antres de l'adrar. Haut de trois cents pieds est également le pont qui franchit l'abîme.

Pendant dix kilomètres le fleuve subit ainsi l'étreinte du Babor, ce mont puissant, dur, durable et presque vainqueur du temps; mais l'Agrioun onduleux et fluide est plus fort que le rude et raide, et il passe, échappant enfin à l'obscurité : tout au long du cagnon, ses flots sont dans l'ombre, sauf, ici, là, quelques rayons, à l'heure du vertical soleil, au moment que préfèrent les singes pour s'ébattre en descendant au torrent et les colombes, hôtes innombrables des cavernes, pour voler, blanches dans la lumière. Six à sept kilomètres sont la longueur de ce Ravin de l'Agonie; de ce Défilé de l'Autre monde; de cette Gorge de l'Éternité; de ce Val de l'Enfer. — Ainsi peut-on traduire de quatre façons l'expression arabe de Chabet-el-Akra.

VII. **Le Bou-Sellam : les hautes plaines de Sétif.** — Pourquoi l'Agrioun à l'orient de la Soummam et le Sébaou à l'occident mènent-ils, même en été flambant, des eaux à la Grande Eau? Parce qu'ils déploient leur conque entre la chaudière tiède d'où la pluie monte pour

aussitôt redescendre et la froide montagne où se suspend la neige. Pourquoi la Soummam, faite pourtant de deux longues rivières, sèche-t-elle si fort? D'où vient qu'au bout d'un bassin treize fois plus vaste que celui de l'Agrioun, trois fois plus ample que celui du Sébaou, les mois de Junon, de Jules, d'Auguste, et aussi celui de septembre, la diminuent tellement qu'octobre la trouve deux fois inférieure au Sébaou, et à peine égale à l'Agrioun? Comment arrive-t-il que, de ses deux torrents constitutifs, l'un, l'Oued-Sahel, finisse par ne plus couler, et que l'autre, le Bou-Sellam, se réduise à 500 litres? Parce qu'au nord du Bou-Sellam, le mur des Babors arrête les effluves marins dans l'entonnoir de l'Oued-Agrioun; et parce qu'au nord de l'Oued-Sahel, un pan de 2000 à 2300 mètres accroche au passage les trombes qui ressuscitent éternellement le Sébaou. La barrière jurjurienne étant plus haute que la baborienne, la sécheresse du torrent d'Aumale dépasse encore celle du torrent de Sétif.

Le Bou-Sellam a 60 kilomètres de plus que le Sahel. Longtemps il erre, incertain de sa fin et moins désireux, il semble, de s'unir à la Méditerranée que d'aller s'évaporer dans l'ardente serre-chaude du Hodna. Et certes cette dernière route lui serait incomparablement plus facile. La tradition nous raconte qu'il la suivait jadis, depuis toute une éternité de siècles, quand un marabout, thaumaturge éminent qui bénissait et maudissait au nom du Dieu « sans compagnons », étendit le bras vers le nord. Voulait-il punir les impies, les méchants, les insensés, les hautains à la nuque rebelle, ou combler de dons les sages, c'est-à-dire les simples, prosternés devant Allah en oraison continue? Toujours est-il que les monts du septentrion se fendirent, et que le Bou-Sellam se glissa dans la cassure. Depuis lors il s'y coule toujours, contorsionné comme un serpent dont la queue toucherait à chaque instant la tête.

Sa seule ville est Sétif; encore en passe-t-il à 2500 mètres à l'ouest; mais dès qu'il a quitté le pays des Arabes de la plaine pour les gorges où vit le Berbère, de grands villages se penchent sur son lit sans se mirer dans son eau trop rare, trop rapide ou trop terreuse. A 15 ou 18 kilomètres au midi du Méghris où sourd son Bou-Sellam, Sétif est l'hyperboréenne et la torride, la neigeuse et la poudreuse, la riche et la pauvre. La riche, ou même très riche après les hivers humides au bord de ses plaines à blé; la pauvre ou la très pauvre, après le passage de la sauterelle, après l'hiver sec qui tarit la sève dont se font les prairies et dévore les moissons avant qu'elles se soient couronnées d'épis. Or la pluie tombe rarement sur son vaste entremont; tantôt 300 à 400 millimètres — alors c'est la misère, — tantôt 500, 600 millimètres — et cela va bien. Ainsi les pueblos du plateau d'Espagne, dans leur campo fauve dont les rios vont à des lagunas; là les Vieux et Nouveaux Castillans, les Léonais, les Estrémaduriens, les Manchegos interrogent le ciel comme les colons de Sétif, et le ciel souffle tantôt le simoun des plaines, tantôt la bise glacée, quelquefois la neige, presque jamais la pluie qu'ils implorent.

De Sitifi, nommée officiellement Colonia Nerviana et Augusta Martialis, les Romains firent la capitale d'une Maurétanie qu'ils nommèrent la Sitifienne pour la distinguer de la Césarienne et de la Tingitane — celle-ci tout au bout des terres, sur l'Océan, ceinture du monde. C'était (sa situation le veut) le centre de domination dans l'occident du Plan central des Numides; on



Vue prise sur la route du Chabet-el-Akra. (D'après une photographie communiquée par M. Poinssot.)

mieux, comme ce mot de domination dépasse de beaucoup la vérité, parce que les Baboriens, les Jurjuriens, les Libyens étaient toujours effervescents, c'était la place d'armes chargée de maintenir la paix romaine au moyen de la guerre, à l'aide de cohortes qui n'étaient point toutes latines. La « Ville », divisant pour régner, gardait les Africains avec des Gaulois, des Sicambres, des Lusitaniens, des Sardes, des Illyriens, des Thraces, des Parthes; la Gaule, la Germanie, la Lusitanie, l'Illyrie, la Thrace, avec des Africains; elle usait volontiers, dans chacune de ses provinces, de ce que nous pouvons nommer rétrospectivement la « Légion étrangère ».

Quand les Français y passèrent pour la première fois, l'année d'après l'assaut de Constantine, ils y virent une forte source: un vieux tremble au bord de la fontaine; sur ce tremble, arbre unique, un nid de cigognes; des tronçons de la muraille de clôture et des débris sans forme et sans nom. C'était là tout Sitifi; plus, et très bien conservée, une de ces forteresses dont les Byzantins éphémères avaient couvert l'Afrique romaine, en toute hâte, car en ces temps la Numidie était rebelle (comme elle le fut toujours); ces citadelles, ils les bâtissaient de pièces et morceaux; elles naissaient de l'éventrement même des villes qu'elles allaient défendre, des pierres du temple, des statues de l'atrium, des colonnes du jardin, des dalles de la nécropole.

Abandonnant le plateau, le Bou-Sellam se glisse dans l'anfractuosité du Guergour, plus exactement Aguergour, mot qui paraît sortir de la même racine que celui de Jurjura, lequel, dans la bouche de diverses tribus kabyles, n'est point Jurjura, mais Igherghor. Cela signifie : le mont raviné par les torrents. Si ce nom témoigne des origines berbères communes à toute l'Atlantide, des ruines de thermes rappellent que les Romains eurent ici leur Ad Sava.

Le mont Guergour devant lequel le Bou-Sellam se tord en des gorges pleines des croassements de l'oiseau noir, est de ceux dont la rangée scinde le Tell oriental en deux compartiments, le frais et l'aride. En le franchissant, le torrent devient tout autre; la sylve lui distille des ruisseaux sous l'ombrage; chaque ravine, assemblant à millions les gouttes, s'ouvre sur sa rive avec un torrent; la roche, qui est de craie, lui envoie des sources par le bâillement des antres; et des lucarnes de maint rocher les cascatelles tombent dans le précipice, à moins que les Berbères ne les distribuent en ruissellements sur la pente de leurs jardins suspendus. Ainsi rajeuni, le Bou-Sellam boucle des promontoires sans nombre..

VIII. **L'Oued-Sahel.** — Celui-ci s'élance du Dira, de vingt gorges convergentes. En quelques sauts vers le nord il attrape Aumale, bourgade à 888 mètres, froide, continentale, brusque, inconstante comme Sétif. Aumale est l'Auzia des Romains, dotée par les Arabes du nom poétique de Sour-Ghozlan, le Rempart des Gazelles. Aucun conquérant ne pouvait négliger entre le Jurjura et le Dira ce lieu très stratégique gardant l'une des grandes routes de la Syrte à l'Océan par les terres hautes, par Théveste, Cirta, Sitifi, Auzia, Rapidi [1] et Tirinadi [2] d'où le chemin descendait dans la vallée du Chéliff.

1. Sour-Djouab, dans le bassin de l'Isser Oriental.
2. Quelque part sur les montagnes de Médéa.

Bientôt la masse énorme du Jurjura l'arrête en sa course vers le septentrion, court chemin de la mer; il fléchit à l'est et coule devant Bouira, blottie au pied du Jurjura qui s'élance d'un bond à 2 123 mètres, tigré de forêts dont les ravins sont dangereux quand les lions et les panthères sortent pour la proie nocturne. Plus bas c'est Béni-Mansour, dominé de 2 000 mètres par le pic suprême de la Grande-Kabylie.

Deux mille mètres, c'est une trop haute barrière pour que la buée marine la surmonte aisément. C'est pourquoi dans le val de l'Oued-Sahel maint hiver succède à l'automne sans qu'un seul arc-en-ciel ait à la fois parlé du soleil et de la pluie; puis un printemps sans ondées vient après l'hiver; puis l'été, plus stérile encore que nature après ces saisons infidèles à leur devoir. Mais qu'une année pluvieuse résolve en terre humide le sol durci en airain et l'infra-Jurjura du sud devient un val d'abondance. Tel quel, il promet d'être une vigne et une olivette dans une campagne dont l'alfa moire la nudité. Le Jurjura monte si raide que ses oueds sont très courts. A droite arrivent, des monts du midi, de longues eaux rares et salées; l'une d'elles passe aux Portes de Fer; elle vient du pays de Bordj-bou-Arréridj et a son confluent près de Béni-Mansour, de la montagne où le chemin de fer d'Alger à Tunis a son plus grand souterrain, le tunnel des Palmiers (long de 3 000 mètres).

De cet oued amer; de celui qui passe devant le Hammam-Okris, le Hammam-Ksenna et dans l'aride forêt d'Anif où les pins frémissent, et de plusieurs autres on usera peut-être, les barrages aidant, pour le rafraîchissement du val où la canicule efface l'Oued-Sahel. — Bou-Sellam, long de 180 kilomètres, et Sahel, qui n'en a que 120, se rencontrent en vue du piton d'Akbou : le second n'a drainé que 363 500 hectares, tandis que le premier en égoutte 415 000.

IX. **Le Sahel Inférieur : Bougie.** — Par la vertu du Bou-Sellam, le Sahel inférieur est une rivière sans lacune roulant de 500 à 1 000 litres dans les mois impluvieux, de 5 000 à 15 000, durant douze à dix-huit semaines de l'année. Mais c'est presque tout un Nil qu'il faudrait pour tempérer sa vallée torride, quasi saharienne où ne souffle pas l'haleine de la mer. — C'est encore le Jurjura qui l'arrête; si l'oued tourne vers le nord-est, c'est que le mont a fait comme lui; ou plutôt il a fait comme la montagne qu'il suit, tantôt par des gorges telles que celles de Khorza et de Fellaye, tantôt dans une plaine; tantôt devant un village kabyle, tantôt devant un bourg français, tantôt en face de ruines romaines dont les plus imposantes sont le squelette de Tubusuctus, à côté de Tiklat. Le val ardent du Chéliff, si redouté pour son embrasement, n'est pas plus terrible que la coulière du fleuve de Bougie quand le vent vient du sud, mais on se sent revivre lorsqu'il arrive du nord-est par la porte qu'entre-bâillent Babors et Jurjura.

Vallée d'ailleurs magnifique en promesses. Si la fièvre y germe dans les stagnances du Sahel, dans les mares laissées par son cours d'hiver, dans les « igarapés[1] » qui l'accompagnent, on sait qu'elle monta, plus meurtrière encore, des marais de Boufarik; et si bonne et

1. Bras latéraux : c'est un nom brésilien pour une chose universelle.

profonde est ici la terre qu'on y pressent une Métidja dont les Kabyles tireront des merveilles.

Devenu Soummam, le fleuve passe entre les oliviers et les orangers; il atteint son terme près de Bougie, après un cours de 255 kilomètres, comptés à partir de la font du Bou-Sellam. 911 500 hectares, c'est l'étendue de son bassin.

Comme Alger plaquée sur sa Bouzaréa, ainsi Bougie grimpe à son Gouraya, qui jette à la mer les trois promontoires du Cap Carbon; seulement le Gouraya dépasse en altitude et en



Bougie. (D'après une photographie de M. Neurdein.)

attitude la gracieuse montagne d'El-Djézaïr; digne fin du Jurjura vis-à-vis du Babor, il surgit à près de 700 mètres. Carthaginoise, numide, romaine, vandale, byzantine, berbère, espagnole, française, Bougie, vieille comme le monde, n'est point une fille du caprice ou du hasard. Elle est parce qu'elle doit être, au bord d'une rade de 900 hectares, profonde, abritée de beaucoup de vents, à l'ouverture d'un grand val, au point de départ d'un des chemins les plus courts entre la Méditerranée et le Petit Désert. Les Latins, sous lesquels elle resta petite, en un tour de murailles de 3 000 mètres, l'appelaient Saldæ ou Colonia Julia Augusta Saldantium ; puis, prétend-on, les Vandales la nommèrent Goraïa, la Montagneuse, du mot gora, qui veut dire mont

dans les langues slaves. Mais alors les Vandales auraient appartenu à la « Slavie » et non à la « Germanie », puisque Gora est un mot slave, ou aux deux? Qui le sait très précisément?

Avant et après 1100, elle fut grande en tant que capitale du fugitif empire des Béni-Hammed, Berbères de la famille des Sanhadjas; au culmen de sa force et de sa gloire elle compta 100 000 hommes en 20 000 maisonnettes. Comme espace elle est aujourd'hui sept fois moindre, et comme peuple six fois; mais elle tient de la nature un port gardé du nord par l'escarpement du Gouraya; et ce port qu'on peut faire excellent, bon pour la paix, excellent pour la guerre, est l'un des plus rapprochés de la France, à 725 ou 730 kilomètres seulement. Il présage quelque destinée brillante à la charmante Bougie, qui monte en amphithéâtre dans les cactus, les orangers, les grenadiers et qui boit les eaux de la source de Toudja, fontaine que les Romains amenèrent à Saldæ par un aqueduc de 21 kilomètres; cet aïn jaillit dans un site merveilleux au versant oriental du Jurjura, parmi les arbres aux pommes d'or.

Du Sahel au Sébaou, littoral abrupt, montagne avec petits oueds écumants dégringolant en quelques heures de la chaîne côtière; on y voit les jeunes villages français de Port-Gueydon (Azeffoun) et de Tigzirt; et Dellis, petite ville franco-berbère au-devant d'un port qui n'est garanti que de l'ouest.

De ces trois lieux, Port-Gueydon, Tigzirt, Dellis, deux ont un passé phénicien — peut-être trois, mais l'histoire ne nous le prouve que pour deux. Port-Gueydon fut Rusubezer; Tigzirt s'appelait Iommium et conserve quelques ruines du temps « impérial »; Dellis était Rusuccurus, latinisation de Rous Oukkour ou Cap des Poissons.

X. **Le Sébaou**. — Les Berbères marocains montrent dix, vingt acifs supérieurs au Sébaou, mais les Berbères algériens n'ont aucun autre torrent qui lui soit comparable. Dans ses 110 kilomètres il réclame à lui seul à peu près la moitié de la Grande-Kabylie, et sur les quatorze cents villages de cette Berbérie par excellence sept cents entendent ou voient, et, s'ils sont trop haut sur les pitons, ne voient ni n'entendent les torrents dont il se compose.

Il serpente dans la chaude vallée qu'habite l'ancienne tribu maghzen des Améraouas, qui n'est ni berbère, ni arabe, ni turque, ni nègre, ni renégate, mais à la fois tout cela, comme l'étaient la plupart des escadrons de cette cavalerie toujours prête à rançonner pour le compte du maître; après quoi il court dans le pays de Tizi-Ouzou. Deux acifs exubérants lui tombent du plus haut Jurjura; leur voyage est un écroulement. L'Acif-Aït-Aïssi est le torrent des 150 000 à 200 000 montagnards de la confédération des Igâouaouèn ou Zouaoua, et Fort-National incline vers lui ses ravins; le Bou-Gdoura, part des montagnes de Bordj-Boghni et de Drâ-el-Mizan, de chez les Iguechdoulens, les Guechtoulas des Arabes, dont le nom renouvelle le souvenir des Gétules de l'ère gréco-latine.

Tizi-Ouzou ne borde, ni ne voit le Sébaou, qui se cache derrière le Belloua en une gorge si serrée que la nature y releva un jour le barrage qu'elle-même avait détruit jadis : de longs arbres

processionnellement entraînés par le torrent s'entre-croisèrent dans le goulet par où s'était vidé un lac des temps obscurément antiques; des pierres, des argiles, des sables, des broussailles, des herbes, des débris cimentèrent la claire-voie, et le Sébaou d'amont redevint pour quelques heures un léman.

Ce vivant oued est supérieur à celui de maint fleuve français de même longueur en égal bassin (146 000 hectares); aux mois secs, il coule en ruisseaux sur sa grève en même temps qu'il glisse invisiblement sous ses cailloux et durant les mois pluvieux il court en un torrent rouge ainsi qu'un Rhône en un Valais sans glaciers.

XI. **Isser Oriental.** — Il n'y a que cinq lieues de la fin du Sébaou jusqu'à la bouche de l'Isser Oriental, à travers le massif du Cap Djinet, basalte dont s'empare l'industrie des carriers.

Cet Isser est dit oriental par opposition à l'Isser Occidental, rivière de l'Oranie. On rapproche ce nom de celui de notre dauphinoise Isère. Pourquoi deux rivières d'Afrique et cette rivière des Alpes n'auraient-elles pas été désignées par la même race et dans la même langue aux temps où il n'y avait pas encore d'histoire.

Ce que fait le Sahel au sud et à l'est du Jurjura, l'Isser Oriental le fait à l'ouest; il passe au pied du grand adrar, en un profond fossé d'enceinte. Il se tord et retord dans un bassin qui relève principalement de la craie; des monts d'Aumale à ceux de Médéa, ses branches originaires ont leurs commencements dans le Tittéri. L'une naît au voisinage des fontaines de la célèbre Chiffa; l'autre vient de l' « Asphodélière », de Berrouaguia, qui fut la station romaine de Tanaramusa Castra; une troisième du mont Tittéri lui-même; une quatrième du Dira.

Tout cela, fait sur des djébels de 1 200, 1 500, 1 800 mètres, serpente en un pays pastoral un peu sec, sur le plateau des Béni-Sliman où le colon n'a pas encore fait son apparition. Grossi d'oueds sans nombre qui, malheureusement, sont des ueds, comme le dit un jeu de mots populaire en Afrique[1], il a toute sa grandeur quand il arrive devant Palestro, nom de victoire qui rappelle un désastre de 1871, qui fut l' « Année Terrible » de l'Algérie autant que 1870 et 1871 celles de la France. Les Kabyles se ruèrent contre cette colonie que dominent, sur une rive, des versants rougeâtres, et sur l'autre rive le Tégrimount (1 028 mètres), pic pointu des Béni-Khalfoun; ils égorgèrent la moitié des pionniers, la plupart Italiens du Tirol, qui avaient fondé le village près du vieux pont turc de Ben-Hini. Par bonheur Palestro était tout petit encore; les ennemis, qui presque tous étaient des voisins, n'y tuèrent que cinquante-huit malheureux sur les cent à cent vingt qu'ils avaient assiégés dans l'église et dans deux maisons moins maisonnettes que les autres. Aujourd'hui Palestro relevé de ses ruines n'est plus un village, mais une petite ville.

Au-dessous de Palestro, l'Isser s'enfonce dans une gorge où il n'y a place que pour lui; la route et le chemin de fer d'Alger à Constantine y ont été conquis à la mine dans la dureté du

1. Un ued est un oued sans *o* (sans eau).

roc, paroi crayeuse d'où glissent des cascades. Çà et là, sur les corniches, dans les fissures et les brisures, s'accrochent des herbes, des broussailles et des arbustes où les singes se bousculent quand ils viennent boire au courant de l'Isser. On ne les y voit plus guère : antan, le voyageur surprenait souvent leur troupe joyeuse. La route construite, le peuple grimacier redouta les charretiers et depuis 1885 les trains les consternent; c'est dans la nuit profonde qu'ils descendent au fleuve, quand se repose le monstre qui a deux grands yeux blancs par devant, et par derrière deux grands yeux rouges.

De ce défilé superbe l'Isser passe en une vallée féconde, dans la plaine des Issers animée par de jeunes colonies, qui recourent à la vigne comme à la fontaine d'opulence; puis il se perd en mer entre des dunes auxquelles succèdent les petits caps du massif de Ménerville (464 mètres), ainsi désigné de la ville qui a remplacé le hameau de roulage si longtemps fameux à Alger sous le nom de Col des Béni-Aïcha. Béni-Aïcha, d'après une tribu kabyle; col, parce que là s'ouvre, à 140 mètres seulement, le passage le plus bas entre la Métidja et l'Isser, à la marche de la Kabylie. Ce lieu fut pendant quarante ans l' « Ultima Thule » de la colonisation : il n'est pourtant qu'à une douzaine de lieues d'Alger. Des collines de ce massif on voit à l'ouest la blancheur d'Alger après l'azur de sa baie.

L'Isser Oriental draine 647 500 hectares, en un cours de 200 kilomètres.

X. — ALGER

I. **Alger, fille du hasard.** — Relativement voisine de Marseille, qui est ici la grande « porte de France », Alger est à distance presque égale de Tunis en orient et de Tanger en occident. C'est là sa seule supériorité en Maghreb. Lisbonne a son Tage; Londres, son estuaire; Paris, sa rencontre de vallées; Vienne, son Danube; Varsovie, sa Vistule au centre de l'Europe; Constantinople, son Bosphore entre deux mers, entre deux mondes; Moscou est le lieu d'équilibre de la « Sainte-Russie »; Alexandrie a son port près du Nil et de l'isthme scindé; Rio-de-Janeiro, sa baie; la Nouvelle-Orléans, son « Père des eaux »; Chicago, son lac; New-York, ses fleuves et bras de mer; Montréal, la plus pure des eaux courantes, à l'étoilement de vallées qui mènent à l'Atlantique, à la baie d'Hudson, aux cinq lacs qui sont les vrais « Lacs Majeurs ». — Mais Alger n'a rien de rien, si ce n'est le terreau de la Métidja.

Même dans le Tell, elle est inférieure. Elle mène moins aisément qu'Oran, que Philippeville, de la côte au Désert, puis au Niger, et par une route plus altérée; elle n'avoisine pas comme Tunis le grand tournant de la Méditerranée; elle n'a pas deux lacs ainsi que Bizerte, un fleuve comme Bône, un port comme Bougie, Arzeu et Mers-el-Kébir; elle ne veille pas comme Tanger à l'entrée d'une mer dans un Océan; il lui manque les monts semi-polaires qui pourvoient Maroc d'eaux irrigantes; elle n'a pas l'oued intarissable de Fès, et, moins heureuse que Blida, Miliana, Mostaganem, Tlemcen, elle soupire après l'onde vive; mais, plus heureuse que Tunis, que Cons-



Photo Neurdein.

Vue générale d'Alger.

tantine et qu'Oran, les monts de son voisinage lui en fourniront si tôt qu'elle voudra la conquérir, dans l'Atlas médidjien ou plus loin dans la Kabylie.

En vérité, il lui en faudra beaucoup; car Alger n'est pas seulement Alger, c'est aussi tout ce qu'il y a de villas parmi les orangers, les oliviers, les grenadiers, les figuiers, les palmiers, les cactus, les aloès agaves, depuis l'embouchure de l'Harrach jusqu'à la pointe Pescade, sur l'estran du golfe, sur le sahel de Kouba et de Mustapha et à tous les étages de la Bouzaréa (407 mètres).

Certes on pouvait prédire à la « ville blanche » des palais et des jardins sans nombre dans les charmants ravins et sur les coteaux d'où l'on voit la mer, le fahs ou banlieue, l'Atlas de Blida, le Bou-Zegza, les neiges kabyles; mais la nature n'y avait pas écrit à grands traits sur le sol : « Là sera la capitale d'un empire ». C'est le destin plus que la nature qui lui a mis le diadème au front.



Photo Neurdein.

Alger. — Une rue de la ville haute.

II. Naissance et croissance d'El-Djézaïr. — Le Punique trafiqua-t-il ici? Sans doute, puisqu'il y avait à cinquante pas en mer des rochers protecteurs de barques, et en arrière un pays verdoyant avec bœufs, chevaux et moutons, peaux et cornes, grains et fruits, huile, miel, bois, fer et pierre. De fait, on n'en sait rien, et la romaine Icosium est pour nous la première et bien petite Alger, bourgade éclipsée alors par deux villes voisines à l'ouest, par Tipasa et Julia Cæsarea. Elle faisait face à travers sa baie à Rusgunia, romaine aussi, mais dont l'antériorité phénicienne est évidente, de par la syllabe initiale du nom, *rus*, le promontoire. Cette

colonie du « Cap » était proche de la pointe de Matifou, laquelle ferme à l'orient la baie, très régulièrement courbée, que termine à l'occident l'éperon septentrional de la Bouzaréa : soit un écart de 20 kilomètres au franc nord. C'est l'air de France qu'ici l'on respire aux fraîches heures de la brise de mer; Alger fait face à Béziers par-delà l'île de Majorque — et d'elle plus encore que de la ville des Biterrois le proverbe aurait pu dire : « Si Dieu descendait sur terre, c'est ici qu'il habiterait ».

Icosium n'était plus; le chacal y avait sa tanière, le sanglier sa bauge, la panthère son gîte sournois dans la broussaille et la ronce à l'ombre des murs croulants, quand une tribu berbère de la montagne prochaine y dressa ses gourbis. On la nommait les Béni-Mezréna; on la nomme encore ainsi, car elle n'a point disparu de ce monde, mais elle est petite, impuissante, ignorée dans un djébel confus, au sud-est d'Alger, aux bords de l'Isser, là où ce fleuve hésite en brusques torsions entre l'est et le nord en amont de la tragique Palestro. Peut-être ne sont-ils même pas 2 000, sur un raboteux territoire de 6 500 hectares traversé par la route d'Alger à Aumale.

Les écueils qui rompaient l'élan de la vague valurent au village obscur le nom d'El-Djézaïr-el-Béni-Mezréna, c'est-à-dire les Ilots des Béni-Mezréna. Puis le village prit consistance, surtout par des immigrations d'Espagne, quand le roi très chrétien décréta que les Musulmans retourneraient dans l'Atlantide qui les avait vomis.

On les expulsa par centaines de milliers, en plusieurs fois, Tagarins ou Maures du royaume de Valence et de l'Aragon; Medjarès ou Maures du royaume de Grenade. Chaque ville du littoral en eut sa part. Ceux qui se fixèrent à El-Djézaïr, entre murs comme marchands, hommes de métiers, bourgeois, hors murs comme jardiniers, étaient des Medjarès en plus grand nombre que des Tagarins.

Un beau jour l'immortel corsaire qui venait d'arracher le Peñon à l'Espagne eut l'idée de cimenter entre eux les rochers d'avant-garde; dès lors El-Djézaïr fut nantie d'un port, et ce port la fit ville; puis la guerre et la flibuste l'élevèrent au rang de capitale.

Les hommes de proie, les forbans d'abordage que le hasard avait débarqués sur l'estran d'Icosium s'y cramponnèrent malgré l'Arabe, le Berbère, le Maure des villes, et aussi malgré l'Espagne, on peut dire malgré toute la chrétienté. L'Odjac tint bon. Appuyé sur ses janissaires, sur ses tribus maghzen, et ne dépendant du sultan de Constantinople que par de vaines formules, il conquit sur terre le pays long de 1 000 kilomètres, large de 600 à 800, que la France a mis dix-sept ans à soumettre. Entre temps ses flibustiers disputaient la mer aux Chevaliers de Malte et, l'une après l'autre, à toutes les puissances de l'Europe.

Même ils firent plus de prisonniers sur les Chrétiens que les Chrétiens sur les Algériens. Il y eut, dit-on, jusqu'à 25 000 forçats dans le maître bagne barbaresque, chrétiens plus ou moins gémissants, presque tous traités avec bienveillance, et dont beaucoup ne mouraient point « captifs au rivage du More ». La Catholicité rachetait les uns; d'autres en grand nombre reniaient le Dieu cloué sur la croix et s'absorbaient dans la nation maugrabine; de ceux-ci ne

fut point le plus illustre de tous, Cervantès[1], qui traîna sept ans la chaîne dans les cabanons d'Alger, de 1575 à 1582.

25 000 galériens à la fois, c'est probablement beaucoup trop dire; comme également il ne semble pas possible que 100 000 à 200 000 hommes aient pu vivre dans la ville des Béni-Mezréna telle que les corsaires l'avaient close de murs sur la terre plane et sur un talus très raide. Sur les 750 galériens qu'il y avait au bagne d'Alger en l'an 1799-1800 (on était loin de 25 000, et la



Photo Neurdein.

Alger. — Intérieur de la grande mosquée.

course avait beaucoup diminué), on comptait 93 Espagnols, 103 Italiens, presque tous Génois, 89 Français dont 25 Corses, 77 Maltais, 77 Grecs, 72 Prussiens, 44 Autrichiens de l'Adriatique, etc. Ainsi, tous les chétiens méditerranéens, sauf les Maronites du Liban, pourvoyaient les cachots d'Alger; plus, à l'occasion, des mécréants de l'Europe septentrionale.

La belle et blanche Alger. — « O El-Djézaïr, dit une chanson des Arabes, tu guéris le corps autant qu'un savant médecin; et si l'âme souffre, tu l'endors en somnolence, comme par la fumée du hachich! » Louange à peine trop grande, tant le site est noble et gracieux, la lumière douce, les nuits enivrantes, délicieusement fraîches après l'embrasement du jour.

Si haute et si dure étant la colline, on croirait qu'Alger va glisser sur la pente. de la Casba

1. L'auteur du *Don Quichotte*.

dans la mer. Elle tient pourtant; par poussée et contre-poussée tout s'équilibre le long de rues qui sont ruelles, impasses, carrefours, escaliers. Mais il arrivera quelque jour, à quelque secousse du sol, qu'une poussière de décombres montera jusqu'au ciel limpide ou jusqu'à la nue de cuivre ou d'argent — catastrophe singulièrement aidée par la fragilité des énormes maisons bâties à contre-raison, à contre-climat, à contre-beauté, sur la déclivité du djébel.



Rue de la Mer-Rouge dans la ville haute.

L'Alger abrupt, c'est l'antique Alger, celui des Béni-Mezréna, puis des Turcs et des corsaires, celui qu'emprisonnaient des murailles à tours, créneaux et dentelures, depuis la Porte du Ruisseau[1] jusqu'à la porte Azzoun[2], où pendaient à des crochets les condamnés du pacha sublime. L'Alger moderne déborde fort le site d'El-Djézaïr. Il monte à l'Agha, à Mustapha et à d'autres collines que celle de la Casba; surtout il s'allonge en plaine le long du rivage, par Saint-Eugène au pied de la Bouzaréa, par Mustapha et Hussein-Dey au pied de coteaux moindres : il va de ce côté jusqu'à la Maison Carrée, ville sise là où le fleuve Harrach se heurte à la mer sur un seuil de sable.

Le vieil Alger étale sa blancheur triangulaire sur près de 150 mètres de hauteur, du bassin de ses navires jusqu'à la Porte de Sahel, ouverte dans la Casba. Au delà de cette porte, la ville se continue par les maisons de plaisance d'El-Biar, sur les deux bords de la route qui monte au Fort l'Empereur, au Sultan-Kalassi des Turcs, ses constructeurs en 1545. Fort qui était la clef d'Alger : quand il éclata par une explosion de poudre, le 5 juillet 1830, les Algériens com-



Photo Neurdein.

Alger. — Pavillon de la Kasba, dit : du coup d'éventail.

1. Bab-el-Oued.
2. Bab-Azzoun.

prirent que les temps étaient venus ; ce jour-là le général français fut le « maître de l'heure ».

Le port que les Français ont fait à Alger n'a rien de merveilleux. C'est concavement, non convexement, que sa jetée du Nord, longue de 700 mètres, résiste à la plus grande puissance du monde, celle des flots poussés en tempête ; elle concentre l'effort de la mer au lieu de le briser et déchirer ; mais, tel quel, son mur tranquillise un kilomètre carré derrière l'eau libre du dehors, tantôt muette, tantôt chuchotante, tantôt turbulente. Alger, devenue grande capitale, ne se con-



Photo Neurdein.

Vue générale de Saint-Eugène.

tente plus de ces cent hectares (en réalité un peu plus de 90 seulement) ; il prépare en ce moment un second port, sur la plage de l'Agha.

IV. **La Métidja**. — Si l'on en croit l'histoire du pays, trente villes à mosquées et minarets d'où tombait la psalmodie arabe qui est l'invitation à la prière, éclataient en blancheur dans la Métidja au XIIIe siècle. A l'époque où le Turc la prit il la trouva riche et peuplée ; à l'époque où il lui fallut la quitter, il la laissa vide, empoisonnée, enfiévrée, misérable.

Lorsque les Français la traversèrent pour la première fois quand ils tentèrent de se frayer un chemin vers la ville d'en bas, qui est Blida, et la ville d'en haut, qui est Médéa, la plaine aux trente cités n'était même plus la plaine aux trente villages. Conduites d'eau crevées, canaux obstrués, torrents extravasés, marais dans tous les creux, elle était mortelle et, comme disait l'indigène, la corneille elle-même n'y pouvait vivre. Des « Bédouins », Berbères depuis longtemps

passés à la langue arabe, y coupaient le foin dont elle était prodigue. Ce foin, ils l'engrangaient dans de grandes fermes, dans des « haouchs », bâtiments longs, larges et bas, la plupart carrés à côté de l'étable aux bœufs et de l'écurie aux chevaux qu'on voyait paissant, le jour, dans la plaine.

Ruminants placides, chevaux, « buveuses d'air » n'y broutaient point toujours avec tranquillité les herbes humides. Souvent des cavaliers piquant de l'éperon les « coursiers fumants » arrivaient comme un vent d'orage; ils tuaient les bergers et repartaient avec les bêtes effarées, tribut involontaire du Turc ou du Maure, quelquefois même du beylik; mais si c'était celui-ci qu'ils avaient pillé, le châtiment ne manquait jamais; d'un pied boiteux ou non, il venait à son heure et les têtes d'hommes payaient les têtes de bétail.



Mosquée de Sidi-Abd-er-Rahman à Alger.

Là où la Métidja n'était pas nudité, herbe ou marais, elle s'étendait en un maquis propice à la maraude : palmiers nains, si difficiles à déraciner que nos colons auraient mieux aimé piocher un sol de carrière, genêts aux fleurs jaunes, grands micocouliers, arbres dont on fait les fourches, cistes, lentisques, jujubiers, oliviers, cactus, aloès agaves. A l'odeur salubre des pins, à l'exhalaison du palus se mêlait le baume des herbes de senteur, lavande, sauge, thym, romarin et

Le frais parfum qui sort des touffes d'asphodèles[1].

Boufarik. — Trois fois plus loin d'Alger que de Blida la route arabe d'avant la fatidique année 1830, autrement dit le sentier menant de l'une à l'autre ville, rencontrait le campement d'un marché du lundi, lieu plus sec que le marais d'alentour. Hors la rumeur hebdomadaire de ce lundi, beuglements, meuglements, hennissements, braiements, et les exclamations des chameaux et les explosions gutturales des hommes, cet endroit, Boufarik, était silencieux. Dès la nuit tombée, ou même dès que le soleil de l'après-midi s'inclinait vers les monts des Béni-Menasser pour aller s'ensevelir derrière eux dans son or et sa pourpre, on fuyait le tertre de la pestilence; on le laissait à l'hyène, au chacal, au sanglier, à la panthère qui venait, rampant autant que marchant, lécher la terre où avait goutté le sang du bœuf et du mouton, et, s'il se pouvait, dévorer les lambeaux de viande avec de grands ronrons passionnés.

Le champ du marché; un puits; une koubba vouée au saint maugrabin le plus riche en

1. Victor Hugo.

coupoles, à Sidi-Abd-el-Kader-el-Djilani; quatre vieux trembles dont on dit que l'un servait aux pendaisons; deux figuiers; un palmier; les marais épanchés par le Bou-Chemla et autres oueds du prochain Atlas; le porc sauvage; la panthère, alors très nombreuse[1] en plaine, ainsi que son noble frère le lion dans les halliers de la montagne blidéenne. Voilà ce qu'était Boufarik à l'arrivée des Roumis.

C'est tout au plus si la prise d'Alger nous coûta plus de vies que l'assainissement du marais boufarikois. Sa boue fut impitoyable durant dix ans, sévère encore pendant dix autres. Le camp retranché sans lequel on n'aurait pu franchir la plaine ennemie, et d'Alger la maritime atteindre Blida, puis Médéa la montagnarde, fut moins le camp des jeunes soldats que l'hôpital des délabrés, et pour beaucoup la chambre de la mort; en 1838, la garnison, qui était de 1 400 hommes, en envoya 1 360 à l'hospice. Quant aux colons, la fièvre, le typhus, la dysenterie les dévoraient aussi vite que l'aurait fait une épidémie grandiose de peste, variole confluente, choléra, vomito negro. Un mois d'octobre y consomma 48 personnes sur les 400 du village, et pendant l'an 1842 il y mourut 92 personnes sur 300.


Photo Neurdein.
Route aux environs d'Alger.

Mais ces premiers colons de l'Algérie furent une race héroïque. Ils tinrent bon contre l'ennemi tellurique, plus mortel que les dragons de la légende qui sortaient de leur caverne, la flamme à la gueule, le sang aux yeux, la mort dans les dents et les griffes, avec un battement saccadé de la queue, et qui dévoraient le peuple jusqu'à la prouesse du chevalier ou à la blanche descente de l'archange.

Ce n'était pas assez de marcher à sa fosse en tremblant de frisson, à la fois blême, vert et jaune, avec son visage dont on disait, à voir sa lividité : « C'est une figure de Boufarik ! », au milieu de cette plaine de si terrible renom que les passants ne la traversaient pas sans se couvrir la face quand la destinée les appelait d'Alger à Blida par l'ossuaire de Boufarik. Il fallait veiller la nuit, faucher, le fusil prêt, et toujours regardant si les Hadjoutes[2] n'arrivaient pas en rampant

1. Elle n'a pas tout à fait disparu du djébel métidjien, ni même de la Métidja, puisqu'elle habite encore la forêt du Mazafran.
2. Les Hadjoutes, tribu de la Métidja occidentale, saccagèrent la plaine jusque vers 1842.

dans les hautes herbes pour repartir au triple galop avec des têtes de chrétiens à l'arçon de la selle.

Voilà comment haletait Boufarik entre des agonies, des enterrements, des escarmouches, des batailles, des poitrines trouées, des nuques sciées, à la lueur de ses foins, de ses meules, de ses gourbis en flammes. Elle ne mourut point pourtant, la ville plus que chétive et dolente née en 1835 de trente-cinq masures de planches, de branches, de joncs et roseaux habitées par trente-cinq aubergistes, cantiniers, « mercantis » et petits ouvriers. Elle s'appela tout d'abord le Bazar. Puis on la nomma Medina-Clauzel, en l'honneur du maréchal qui gouvernait alors l'Algérie. — Quant à Medina, qui veut dire ville, c'est le mot arabe, cher aux Musulmans, qui désigne avant toute autre cité la « cité par excellence », Médine où le Prophète a son tombeau dans l' « Inviolable mosquée » d'El-Haram.

Ainsi colonisâmes-nous ici sans espoir, de 1835 à 1845. Après quoi, de 1845 à 1855 on entrevit une espérance, car soldats et colons prenaient de moins en moins le chemin du cimetière. Enfin, à partir de 1856 les naissances vainquirent les décès; et maintenant Boufarik est la cité des platanes, l'ombreuse oasis, l'odorant verger, l'orangerie capiteuse; ce qui fut l'eau stagnante y est aujourd'hui l'eau courante versée par les canaux aux canalicules et par les canalicules aux rigoles.

Ainsi advint-il de toute la Métidja, partout malsaine quand nous y vînmes, campagne enflammée, air gorgé de miasmes, sol de pourriture, champs sournois qui promettaient la fortune et ne donnaient que la mort. Vingt, trente années ont mis le Jardin des Hespérides à la place de la baraque des agonissants. Et ce jardin a 95 kilomètres de longueur de l'est à l'ouest, et 12 à 20 de largeur — 15 en moyenne — du sud au nord, du pied de l'Atlas au pied du Sahel.

III. Torrents de la Métidja : la Chiffa. — Le vivificateur de Boufarik, l'Oued-Bou-Chemla n'est qu'un des moindres torrents de l'Atlas métidjien, lequel incline vers la plaine 266 000 hectares de djébels ravinés. Boudouaou, Hamise, Harrach, Mazafran, le dépassent en longueur, en aire et en volume.

Le Boudouaou passe au pied du Bou-Zegza; c'est la rivière de l'Alma. L'Hamise suspend 14 millions de mètres cubes pour le service de la Métidja orientale, à 7 kilomètres en amont du Fondouk : la hauteur du barrage est de 39 mètres; si nous appelons ce torrent l'Hamise, c'est par abrévation et corruption d'Oued-el-Khemis, la rivière (du marché) du cinquième (jour de la semaine), la rivière du marché du jeudi. L'Harrach recueille l'Oued-el-Mocta, désigné pour abreuver Alger de son eau vive. Après avoir coulé devant le Hammam-Melouan, dont les eaux, presque aussi salines que celles de la Méditerranée, ont 39 à 40 degrés de chaleur, il entre en plaine près de Rovigo.

La Mazafran réunit trois courants d'eau : la Chiffa, le Bou-Roumi, l'Oued-Djer. La Chiffa, c'est d'abord l'Oued-Ouzéra, qui laisse à gauche dans la montagne, à 500 mètres au-dessus de

son flot rapide, la paisible Médéa bâtie à 928 mètres d'altitude; mais, malgré sa proximité du torrent de l'Ouzéra, cette ville a son inclinaison vers le fleuve du Chéliff.

De par son altitude Médéa est un des meilleurs séjours d'été de l'Atlantide. Quand les prés y verdissent, que les jardins y fleurissent, on se croirait en Douce France, devant des vignes d'excellent vin, des ormes, des poiriers aux fleurs blanches teintées de rose. La ville elle-même ressemble aux villes de France; ce n'est point un bloc de chaux aveuglante avec maisons à terrasses, mais un ampithéâtre sombre aux tuiles rouges; en quoi elle est pareille à Constantine.

Devenue plus loin la Chiffa, ou plus exactement l'Oued-el-Chifa, la Rivière des Crues, elle se brise dans de beaux défilés, route normale entre Alger et Médéa, c'est-à-dire entre le Nord et



Entrée des gorges de la Chiffa.

le Sud, le Littoral et le Steppe. Les gorges de la Chiffa sont désertes; elles ne l'étaient pas autant quand les singes y grimaçaient tout le long du jour; mais ils ont presque disparu des bois penchés sur les cascades du torrent; rarement on en voit gambader parmi les arbres ou sur les arbres; c'est qu'ils ont fui comme au long de l'Isser, dans le défilé de Palestro, par sainte horreur de l'homme et de ses villes, eux, les « hommes des bois ».

En Métidja la Chiffa reçoit l'Oued-el-Kébir de Blida; pour mieux dire, elle le recevrait sans la soif indésaltérable des champs blidéens. L'Oued-el-Kébir est un torrent « délicieux » en une ravine profonde; son pur argent tombe en mille cascatelles, parfois si rapprochées qu'on ne sait si l'on entend celle de l'amont ou celle de l'aval. Il roule 150 litres par seconde en saison sèche, alors que la Chiffa se réduit à 250, et il pourvoit d'eau cristalline la toute gracieuse Ville des Orangers, « Blida[1] la Coquette », qui est jeune, africainement parlant. Loin de se croire

1. En arabe, Blida, diminutif de Blad, signifie petite ville; c'est comme, à côté de Paris, la Villette.

antélibyenne, ou punique, ou seulement romaine, elle n'ignore pas qu'elle n'était au début du seizième siècle qu'un hameau de onze gourbis; elle ne devint bourgade que par l'accession de réfugiés andalous, puis de réfugiés valenciens :

On t'appelle Villette.
Moi je te nomme Rosette.



Dans les gorges de la Chiffa.

Dicton populaire en Algérie, comme cet autre : Coléa la Sainte, Blida la « noceuse » et Médéa la riche.

Le Bou-Roumi sort du djébel de Médéa, de ces montagnes du vieil Atlas où, lors de sa première grande marche en avant dans le Tell, notre armée salua la France de vingt-cinq coups de canon. L'Oued-Djer descend du pays de Miliana et passe près des bains d'Hammam-Rira, les Aquæ Calidæ des Romains, sources salines ou ferrugineuses, très chaudes ou froides; les fontaines en sont bienfaisantes, les sites beaux, les horizons grandioses, l'air frais, salubre par l'altitude d'environ 500 mètres, aromatique par le voisinage d'une forêt de pins. La voie ferrée



Dans les gorges de la Chiffa : hôtel du Ruisseau des Singes.

d'Oran à Tunis coupe et recoupe sans cesse l'Oued-Djer le long duquel elle monte de la Métidja au faîte d'Adélia; après quoi elle descend vers le Chéliff.

Chiffa toujours courante, Oued-Djer et Bou-Roumi, flots plus rares, égouts de la Métidja, ruisseaux impurs échappés des arrosages de Boufarik, tout cela forme le Mazafran ou l'Eau de Safran : rivière bien nommée, car elle est trouble, jaunâtre, en ses largeurs de 25 à 40 ou 50 mètres. Le Mazafran longe d'abord le pied méridional du tertre de Coléa, à la lisière de l'humide forêt nommée d'après lui bois du Mazafran; puis, tournant brusquement au nord, il tranche la colline et divise ainsi le Sahel d'Alger en deux littoraux : le Sahel de la Bouzaréa, qui est trapu, et le Sahel de Coléa, qui est étroit; en tout 48000 hectares, grand vignoble et grand verger. Ce fleuve d'un bassin de 174 000 hectares ne tarit jamais; on estime son module à 4 ou 5 mètres cubes par seconde.

XI. — D'ALGER AU CHÉLIFF

I. D'Alger au Mazafran. — Nice a sa Corniche, route superbe fort au-dessus des flots, au penchant méridional des Alpes maritimes. Alger a sa Corniche aussi, au versant septentrional d'un mont qui n'est que colline; mais la Méditerranée d'ici vaut la mer niçoise, et cette colline, la Bouzaréa, se plisse en ravins dont chacun est un petit monde profond : les villas de l'un ignorent les villas de l'autre; beaucoup ne voient que leur vallon, leur dais de ciel, leur pan de mer; celles des ressauts et des crêtes contemplent des bouts de rivage, des rochers, des calanques, l'infini des flots, la barrière des montagnes.

Édens où le bonheur, comme la douleur, s'amortit en contemplation; et cette contemplation est une béatitude. On y deviendrait un fataliste, un « Oriental », si la corniche d'Afrique n'était tournée au vent du Nord, à l'inverse de la Corniche de Provence. Le vent du Nord, toujours frais, toujours ailé, toujours subtil, presque toujours visible aux feuilles des arbres, aux frissons des eaux bleues du gouffre, réveille le rêveur inattentif à la fuite des jours; sa brise diurne ou nocturne est un renouvellement de l'être; sans elle on dirait dès la jeunesse, en ces lieux délicieusement énervants, ce que, même la vieillesse venue, on ne dit pas sous les climats énergiques : « Plus ne m'est rien, rien ne m'est plus! »

Les villas y sont très nombreuses jusqu'à la Pointe Pescade, roche bouzaréenne qui ferme au couchant la baie d'Alger. Elles se font plus rares de la Pointe Pescade à la Pointe Caxine, promontoire dont le feu tournant illumine la côte. La mer, au franc Nord, y « houle »; le rivage se relève aussitôt en collines escarpées dont la hauteur diminue vite : d'abord 300 mètres, puis à peine 100 quand on arrive à la capitale des raisins de primeur, à Guyotville, bourg à la fois français, espagnol, italien, et voisin de quelques dolmens qui furent célèbres plus que de raison.

Quand on présenta pour la première fois à l'attention de la France les pierres antiques du tertre des Béni-Messous, les savants celtisaient incroyablement. Au grand bloc debout dans un

champ, à la dalle portée, à l'allée couverte, au renflement tumulaire du sol, à la chambre cryptique de la grotte, ils ne demandaient rien puisqu'ils savaient tout et que, voyants de l'antérieur, ils n'avaient qu'à fermer les yeux pour retrouver le premier passé des monuments frustes — les chênes vieux comme le mont, le gui sacré, la faucille d'or, les druides, la prêtresse inspirée, le soleil de la consécration ou la lune de la nuit inaugurale, et les prières, les rites, les formules celtiques, les incantations, les sacrifices. A présent que le druidisme n'absorbe plus sans raison la moitié du monde antique et depuis qu'on a trouvé par toute l'Algérie dix mille fois plus de menhirs et dolmens qu'il n'y en a sur le coteau des Béni-Messous, nul ne se soucie plus des pierres de Guyotville.

Au Ras Acrata le littoral se courbe au sud-ouest, le long de dunes basses, et sans autres rochers que ceux de la presqu'île mémorable de Sidi-Ferruch. A la bouche du Mazafran ces sables finissent; une plaine étroite, puis un très mince estran suivent le pied du Sahel de Coléa.

II. **Coléa : l'Obstacle continu.** — Coléa ne se voit point de la mer, dont elle n'est pourtant qu'à 5 kilomètres. Elle a son penchant vers le Mazafran, qui frôle sa colline, et ses horizons vers le sud soleilleux, vers la Métidja, vers Blida toute blanche, qu'il semble qu'on toucherait de la main (malgré 18 kilomètres à vol d'oisau), et vers la lourde masse de l'Atlas. C'est un lieu saint, une petite Mekke. Fondée par des Maures andalous, celui qui dispose de l'espace et de la durée, Allah lui envoya Si-Embarek, qui fut un ouali, un bénissant et un béni, un père de singularités et de prodiges, maître de tout, sauf de sa vie et de sa mort. Sa tombe attira de nombreux pèlerins sous la koubba du bord de la claire fontaine, à la tête d'un ru qui court au Mazafran par le ravin du Cou du Chameau. Mort, ce chéri de Dieu n'a pas entièrement cessé de vivre, et il apparaît quelquefois durant les nuits d'orage sous la forme d'un lion noir, aux environs de son tombeau, à côté d'une mosquée, près d'un cyprès et d'un palmier, deux arbres hauts et beaux — pourraient-ils ne pas l'être puisqu'ils germèrent, disent les contes, de graines apportées de la ville où dort le Prophète.

Le village littoral de Coléa, Fouka touche de près à l'endroit où « l'Obstacle continu » commençait au bord de la mer. L'Obstacle continu devait borner jusqu'à la consommation des siècles l'empire français de l'Afrique du Nord tel que le rêvaient les « aigles » qui, de Paris, fixaient le soleil levant d'Abd-el-Kader. Un vieux roi s'était écrié : « Il n'y a plus de Pyrénées! » Eux, ils disaient : « De cette plaine unie, nous ferons deux plaines à jamais désunies ». Le domaine qu'ils se réservaient avait 80 000 hectares; il n'était point de ceux où ne se couche pas le soleil, comme l'empire espagnol ou l'empire anglais.

Le fossé commençait près de Fouka, sur la Méditerranée, momentanément sûre, puisque Abd-el-Kader n'avait pas encore armé des fibustiers pour la course. Tout entier à la création d'une armée mi-régulière, il fondait des canons, dont l'un, du poids de 1 440 livres, porté par un Nègre athlétique; mais l'Unique, le Plus grand, l'Incomparable ne lui dirait-il pas un jour : « Tente la Mer; elle est à moi comme la Terre! je te la donne; je te la redonne plutôt. Vous

l'aviez, ô vous, les Vrais Croyants, il n'y a pas cinquante années encore, quand vos reïs[1], vainqueurs des Roumis, cinglaient vers Alger la Grande sur des bateaux emplis de chrétiens à la chaîne. »

De Fouka, le fossé de l'Obstacle continu, creusé du nord au sud, gagnait le pied de l'Atlas de Blida par une ligne brisée de 30 kilomètres de long, que de 500 mètres en 500 mètres garan-



Blida : vue générale.

tissait un fortin. Ceci pour l'est; à l'ouest, l'Obstacle n'avait que 16 kilomètres, de la Maison Carrée à la base de la montagne. Fortins de l'est, fortins de l'ouest, fortins du sud, fortins de l'enceinte spéciale de Blida, la France eut la bonhomie de dresser ici 91 Gibraltars contre le Numide indompté. Pour ne dépasser en rien la vérité, il faut plutôt dire qu'elle en aurait dressé 91 si l'œuvre enfantine avait été achevée. Elle ne le fut pas. Commencée en 1841, on l'abandonna (sans doute avec quelque honte de l'avoir entreprise) après dix-sept mois d'un travail idiot. Elle

1. Capitaines de pirates.

avait dévoré, par la fièvre, la dysenterie, l'anémie, les coups de soleil plus de soldats que n'en auraient coûté une petite bataille ou quinze jours d'escarmouches dans toute l'Algérie, de Tlemcen à Tébessa. En même temps que l'Obstacle continu moururent avant de naître les villages militaires qu'on avait projetés le long du fossé d'enceinte; villages qu'on aurait peuplés de soldats laboureurs suivant la devise : « Épée et charrue ! »

III. Tombeau de la Chrétienne. — Entre Bérard et Tipaza, le Sahel de Coléa, réduit à 300 mètres de largeur, porte le Tombeau de la Chrétienne, à 263 mètres, entre la mer et la Métidja, au-dessus des campagnes, maremmatiques encore, où sommeille ce qui reste du lac Halloula. Lac qui n'était pas lac, mais bourbier délayé; on l'a fort mal desséché et les hivers pluvieux le réinstallent dans la plaine.



Tombeau de la Chrétienne

Malgré son nom, le Tombeau de la Chrétienne ne cache point les os d'une servante du Christ. C'est la sépulture, la « grande Pyramide » des rois de la vieille Mauritanie; bâti probablement par Juba II, il serait moins ancien que le Médracen, qui pourrait lui avoir servi de modèle. Mais il n'est pas impossible que son architecte et ses maçons aient précédé le sépulcre royal du plateau de Constantine. Son constructeur fut peut-être Syphax, et non le prince numide latinisé et grécisé qui fit des livres en idiome hellénique et dans la langue de son protecteur César-Auguste, au lieu de Juba le second qui l'aurait élevé pour lui et pour sa femme, la fille de Cléopâtre aux yeux ardents. Syphax, comme on n'en ignore, était le roi des Massyliens, le mari de Sophonisbe la Carthaginoise, le cavalier trois fois vaincu par Massinissa, roi des Massésyliens. Les Massésyliens étaient les Numides occidentaux, et les Massyliens étaient les Numides orientaux. et les uns et les autres étaient une même nation.

Les potentats dont il fut le commun sépulcre[1] l'avaient construit au lieu le plus visible de leur royaume. Sur un pic du haut Atlas, à peine eût-il augmenté la montagne, tandis que de sa colline il appelle invinciblement le regard. De partout il s'impose; de la mer, où il peut guider les navires; de la plaine, où sa rondeur exhausse de 30 mètres le fronton littoral; des avant-monts et des monts eux-mêmes, d'où l'on dirait un piton du Sahel. « Transition de l'art égyptien à l'art grec », c'est un carré de 63 mètres de côté portant un cône tronqué dont le décroissement de diamètre tient au recul régulier de chacun de ses trente-trois degrés sur le degré inférieur; ces

1. *Monumentum commune regiæ gentis.*
(Pomponius Mela.)

degrés en retrait font du monument, en tout endroit de sa rondeur, un escalier où chaque marche a 58 centimètres de haut.

On ne sait quand fermé, probablement lorsque les Musulmans envahirent l'Afrique du Nord, le souvenir de sa destination se perdit; dans l'esprit des Arabes l'énorme mausolée ne fut plus qu'un édifice élevé par les génies et plein de trésors qu'on a plus d'une fois essayé de surprendre; les explorateurs modernes n'y ont trouvé que couloirs, galeries, excavations et caveaux, mais



Cherchell : vue générale. (D'après une photographie de M. Neurdein.)

point de sarcophages, parce qu'on avait violé et reviolé la tombe où des dynastes pensaient cacher le secret de leur pourriture. Du Louvre des princes maurétaniens aux noirs caveaux de leur Saint-Denis les chars du cortège funèbre foulaient dix lieues à peine : et moindre encore était le sillon des rameurs jusqu'aux calanques les plus voisines du vain mausolée, par-devant le Chénoua, mont des Numides, et par-devant Tipasa, ville des Romains.

IV. **Cherchel et Ténès.** — A Tipaza ou Tipasa, le Sahel de Coléa s'achève vis-à-vis du quatre fois plus haut Chénoua, djébel qui serait précieux si ses falaises de marbre tournaient

au nord-est, mais, très malheureusement, elles fléchissent au nord-ouest et gardent de l'occident seulement la baie du Chénoua, que tout autre vent fouaille. —. Montagne d'ailleurs indépendante, majestueuse, assez semblable à l'Edough de Bône et presque aussi haute que lui (968 mètres).

Le Chénoua ne lui donnant point d'anse abritée, Tipaza ne croîtra jamais en ville malgré le voisinage de la Métidja; elle n'arrivera même pas à la modeste magnificence de la colonie romaine, qui couvrait 65 hectares. Par delà le Chénoua, qu'habitent des Berbères arabisés, Cherchel non plus ne grandira guère, elle qui fut la phénicienne Iol, puis la romaine Julia Cæsarea, la Splendidissima Colonia Cæsariensis », tête d'un royaume. Elle ne regagnera sans doute jamais la demi-lieue de longueur et largeur qu'elle eut alors; elle restera petite devant un tout petit port qui, n'ayant que 3 à 4 mètres d'eau, n'admet que goélettes, bricks et balancelles. Mais sa campagne sera toujours belle, haute montagne raide, gorges, vallons, estran de mer; la pluie la visite fidèlement et il y aura là toujours un des jardins de l'Algérie.

De Cherchel à l'embouchure du Chéliff, distance de plus de deux degrés de longitude, aucune forte cité ne germera non plus. Pas de plaine derrière la côte importueuse et tempêtueuse; nul fleuve ne déchire ses monts, nulle plaine opulente ou pouvant le devenir ne va de son rivage à son djébel; la grande expansion plane s'étend justement par delà la montagne, le long du Chéliff, dans un terrible bain de soleil. Bien mieux vaudrait qu'elle s'offrit à la mer, à sa brise, à ses pluies, en deçà qu'au delà de la chaîne qui commence par s'appeler Chénoua, juste sous le méridien de Paris, et qui finit par se nommer Dahra, de Ténès à la bouche du Chéliff.

De Cherchel au « grand fleuve », qui n'est en réalité que le « fleuve long », sur cinquante lieues, par un oued qui soit plus que rudimentaire, tant la crête est près du flot; pas une baie, pas un port dont la nature ait daigné creuser la conque. Le port de Ténès, de difficile entrée, est une œuvre des Français; il ne pouvait se contenter de la plage d'échouage suffisante aux Carthaginois, puis aux Romains, qui nommaient Car Tennæ[1] ce bourg de très antique origine. Entre Cherchel et Ténès quelques villages français dont le plus grand s'appelle Gouraya ont surgi le long du rivage et se sont aussitôt environnés de pampres.

XII. — LE CHÉLIFF

I. Chéliff du Steppe et Chéliff du Sersou. — Avec ses 700 kilomètres en un bassin qui dépasse 4 millions d'hectares, le Chéliff est probablement 'oued le plus long du Tell berbère. Mais ce n'est certes pas le plus beau. Il a deux branches mères, le Chéliff des Steppes et le Nahr-el-Ouassel.

Malgré tant d'exceptions qu'on ne saurait les compter, le mot arabe nahr a quelque prééminence sur le mot arabe oued. Nahr, fleuve, indique une certaine abondance et pérennité

1. Ce qui voudrait dire Cap Tennæ : auquel cas, Ténès n'aurait pas changé de nom.

de flots, une longue persévérance à ne pas mourir sur le chemin de la source à la mer. Oued indique le torrent qui ne puise pas très profondément dans le sol, qui doit plutôt ses vies, ses morts, ses résurrections aux caprices du ciel; presque jamais la fontaine originaire de l'oued ne va jusqu'aux eaux d'amertume; elle s'engouffre ou filtre ou s'évapore à cent pas de la « sorgue », à cent lieues des océans. Donc, à ne voir que les noms écrits sur la carte, le Nahr-el-Ouassel, c'est-à-dire le Fleuve Naissant, l'emporterait sur l'oued nommé dans son ensemble Chéliff des Steppes; il serait constamment fidèle au commun rendez-vous de Chabounia, par 683 mètres d'altitude, et l'oued des Steppes ne le serait pas. — A vrai dire, infidèles tous deux; si le Nahr arrive plus souvent à la fourche des deux rivières, c'est que, venu de moins loin, il a moins d'occasions de sécher en route.

Le Chéliff des Steppes coule, quand il coule, sur de hautes plaines qui ne sont pas tout à fait Tell, bien que séparées du désert par la Montagne; mais qui ne sont pas non plus Sahara, bien que séparées du Tell par de hauts massifs de l'Atlas : il serpente sur un plateau de pâtures sèches. Il ne s'appelle Chéliff qu'à partir du confluent des deux branches; ce sont les Français qui, venant du Tell, le long de la coulière, ont poussé ce nom jusqu'aux « têtes de l'eau », dans le Djébel-Amour. De sa première fontaine jusqu'à Chabounia, distance de 265 kilomètres au fil de l'eau des crues, il se continue sous une dizaine de noms.

En temps sec le haut Chéliff s'arrête à quelque vingt lieues de ses sources, là où ayant déjà percé l'un des treize chaînons parallèles de l'Amour, puis encore le mur de l'Alleg-Archa, il quitte le mont pour le plateau. Jusque-là son val ressemble à un Tell rocheux, avec eaux, beaux sites, forêts, prairies et troupeaux; mais dès lors le demi-désert le dévore. Des roches de craie lui préparent bien quelques aïouns, dont plusieurs égaux en puissance aux meilleurs surgeons du pays d'en bas, — tel celui de Zerguin, dans les monts de Chellala — mais ces grandes sources ne vont pas jusqu'au fleuve; l'orge, le blé, l'avoine, l'herbe les hument, le marais les disperse en ayant l'air de les concentrer et les volatilise dans l'air. Ainsi le Chéliff des Steppes finit en fossé, dans le sable, l'argile et la marne, lui qui a commencé par les « cent-une » sources du cirque de Ras-Sebgague, entre 1 400 et 1 450 mètres au-dessus de la Méditerranée.

Le Nahr-el-Ouassel inférieur de 100 kilomètres au Chéliff du Djébel-Amour, part des environs de Tiaret, boit l'Oued-Sébaïn-Aïoun ou Ruisseau des Soixants-dix Sources, qui ruisselle par une foule de fonts, à 1 030 mètres, en un charmant bout du monde. Peut-être pas exactement soixante-dix : ce nombre de septante est un pluriel renforcé signifiant que les sources jaillissent à chaque pas; et sans doute il en est de même des nonante-neuf aïoun de Djéma-Saharidj en Grande-Kabylie et des cent une fontaines du Ras-Sebgague, origine du Chéliff. Dire que le ru des Septante-Fonts baigne des cressonnières, c'est prouver que son onde est fraîche et pure.

Le Nahr longe de loin par sa rive gauche les monts de Téniet-el-Hâd et de Taza, qui sont une diramation de l'Ouaransénis; il suit de près par sa rive droite un escarpement raide. Si de ce côté l'on gravit le talus, tantôt pente et tantôt paroi, l'on voit s'ouvrir, au faîte de l'escar-

pement, une immense plaine irrégulière, barrée à l'horizon du Sud par le crayeux Nador et les monts de Goudjila et de Chellala, qui sont aussi des roches de craie. C'est le Sersou, ou Seressou qui a trois natures empirant de l'ouest à l'est, suivant la pente du « Fleuve Naissant ». A l'occident, près de Tiaret, là où ses altitudes dépassent 1 000 mètres, jusqu'à 1 100, il y a belle et bonne eau, terres que la charrue ne tranche pas vainement en sillons, murs romains qui monumentent les bourgs, les forts, les fermes et « latifundia » du peuple-roi, mégalithes qui sont, les uns postérieurs à la puissance de Césars ou contemporains de l'Universel Empire, les autres antérieurs on ne sait de combien d'années, de siècles, aux premières cabanes de la Ville Éternelle. Au milieu, entre 900 et 1 000 mètres, moins de sources, moins de fertilité, mais il y a de l'eau sous le sol en assez grande abondance et les colons y prospèrent. Au levant, en approchant de la confusion du Chéliff du Sersou et du Chéliff des Steppes, l'alfa démontre l'aridité du ciel et ce Sersou-là vaut moins que les deux autres.

Quant au val du Nahr, il est fécond; il le fut surtout, ainsi que le prouvent, au long de son cours, des ruines de bourgades, villages, domaines d'il y a dix-huit cents ans, Rome régnant sur le monde. Au confluent de ses deux « sources », le Chéliff des Steppes apporte le tribut de 1 412 000 hectares; et le Nahr-el-Ouasel, celui de 356 000.

Les deux rivières s'étant unies par la rencontre de leur sillon plus que par celle de leur « cristal », mot dont les oueds du Steppe sont indignes, le fleuve s'appelle dès lors Chéliff, et même ne cesse plus de se nommer ainsi — exemple unique de continuité dans le Tell français sur un aussi long espace, puisque d'ici jusqu'aux plages de Mostaganem il y a cent lieues au fil de l'eau; la seule Medjerda ressemble en ceci au Chéliff, sur une moindre longueur, mais presque dès sa source.

Que signifie ce nom de Chéliff, fils un peu émacié du Chinalaph du géographe grec Ptolémée, frère et sosie du Sélef du géographe arabe, l'Édrisi? On ne saurait le dire, pas plus que la valeur du terme Asar employé par les Romains et qui est le très proche parent d'Isser. Quoi qu'il en soit, à partir de la fourche des deux branches il lui reste encore un laid, un morne voyage d'une soixantaine de kilomètres jusqu'à l'entrée dans le Tell par la grande porte de Boghar et Boghari. A mi-route il s'épanche en hiver dans le marais de Kséria que la saison chaude efface, comme elle efface aussi le Chéliff entre des berges de marne écaillées par le soleil.

Chéliff du Tell : de Boghar au Doui. — Boghari, l'un des caps méridionaux du Tell, tient boutique entre le Nord et le Sud et contemple le Midi, d'un coteau de 687 mètres; Boghar qui fut sans doute le Castellum Mauritanum, le contemple encore mieux de son mont de 970 mètres. De si haut, le Désert est superbe de majesté, de sérénité, de lumière; plus beau vu des monts que les monts vus du Steppe.

Les gorges que perce longtemps le Chéliff en aval de Boghar-Boghari ploient à l'ouest le fleuve qui depuis le Djébel-Amour n'a cessé de couler vers le nord-nord-est. Ainsi notre Loire descend au septentrion jusque vers Briare et Gien, puis de Gien à l'Atlantique elle s'avance



Miliana : vue générale.

vers les eaux vertes de l'Occident. Ces gorges sinueuses sont profondes, sans villes, sans villages, entre des monts ou nus ou sylvestres qui se rattachent, à gauche à la chaîne de l'Ouaransénis, à droite au massif du Tittéri. Médéa, qu'on ne voit pas du fleuve, couronne vers l'est un plateau, parmi des ceps dignes de la France, au-dessus d'un torrent qui n'est jamais muet. Le Chéliff non plus ne se tait jamais dans ces défilés où l'accroissent des fonts vives issue de la craie, des ruisseaux forestiers, des cascades et cascatelles. Ces eaux éternelles et celles qui tombent diluviennement des nues agrafées au passage par la montagne on peut les



Le Chélif à Orléansville.

retenir pour l'usage de l'été — d'où des projets de barrages dont plusieurs ne se réaliseront peut-être jamais.

Devant Amoura, la Sufasar latin, les défilés se desserrent quelque peu, mais c'est seulement à l'Arba des Djendel, aujourd'hui Lavigerie, que s'ouvre la première grande plaine du Chéliff tellien, dite plaine d'Affreville ou bassin de Miliana, longue de 30 kilomètres, sur 8 à 10 de largeur. Plaine d'Affreville, de la jeune bourgade bâtie au pied du Zaccar d'occident, à 3 500 mètres de la rive droite du fleuve; bassin de Miliana, de la vieille cité qui se montre à 8 ou 9 kilomètres au nord, au haut d'une route à grands lacets. Miliana est à 720 mètres d'altitude, sur un ressaut du Zaccar, en vue d'un horizon magique sur la plaine qui fut lac et, par delà, sur l'empilement de roches de l'Ouaransénis qui est en hiver un entassement de neiges.

Ce grand horizon du sud, ce Zaccar de craie, centre d'un périorama qui va du littoral à

l'Œil du Monde; les eaux admirables d'un « naissant » de 300 litres par seconde qui s'élance de moulin en moulin vers le bas-fond d'Affreville. Un climat donnant fraîcheur, force et contentement à 450 mètres au-dessus de la plaine où l'Affrevillois languit : il semble que Miliana, la Malliana des Romains, aurait dû devenir la plaisance d'été des Algériens du centre, l'ouest ayant Tlemcen et l'orient l'Edough de Bône et le Zaghouan de Tunis. On pourrait croire que déjà les villas s'y comptent par milliers aux flancs zaccariens ombragés d'arbres d'épais feuillage, en face du Midi, qui est à la fois le côté du soleil et le côté du siroco, — les deux seuls traîtres qui soient à redouter ici. Or, tout au contraire, Miliana diminue; ses Milianiens descendent vers le Chéliff; il aident à peupler d'ouvriers, de négociants et de colons les nouveaux villages d'en bas, principalement Affreville, jadis Colonia Augusta Zuccabar. Cette Zuccabar et, non loin de là sur le Chéliff, Sufasar, voilà deux villes dites romaines et portant un nom indigène: et sans doute que la majorité de leurs habitants n'était pas latine.

La plaine d'Affrevile, où le Chéliff reçoit l'oued Deurdeur, se termine entre Littré et Duperré près des débris d'un pont romain, contre le Doui, montagne dominatrice de 1 036 mètres. Le colon, le légionnaire, le mercenaire qui passaient sur ce pont au temps de Rome florissante, y virent peut-être encore l'éléphant boire au fleuve moins vide qu'aujourd'hui parce que le Tell, plus sylvestre, ruisselait de plus de fontaines. Ces pachydermes furent nombreux, dit-on, dans les savanes du Chinalaph; les princes maurétaniens les avaient disciplinés; ils s'en servaient contre des princes rivaux et contre Carthage, de même que les Carthaginois en usèrent contre les Romains.

Du Doui à la Mina : les oueds de l'Ouaransénis. — De l'éperon du Doui jusqu'à presque toucher Orléansville, le Chéliff, d'où l'on admire par des entailles de torrents la splendeur de l'Œil du Monde, erre pendant seize lieues dans un val de peu de largeur, ou dans des défilés. Durant ces 64 kilomètres il reçoit deux rivières à barrages possibles, l'Oued-Rouina, l'Oued-Folda, et il est barré lui-même. L'Oued-Rouina découle des cédrières de Téniet-el-Hâd; la Rivière d'Argent (Oued-Folda), longue de 100 kilomètres, descend de ces mêmes cèdres par une gorge regardée de très près par l'Œil du Monde.

Quant au Chéliff la pierre solidement cimentée l'arrête net au fond d'un étranglement, à 2 kilomètres en aval du confluent de la Rivière d'Argent, à la lisière de la forêt de thuyas des Béni-Rached; la levée a 12 mètres de hauteur, l'épaisseur à la base étant de 14, les eaux reculant à 4 ou 5 kilomètres en amont. Ce lac plus que moderne est pour le rafraîchissement de 7 700 hectares dans le poudreux bassin d'Orléansville, la cité calcinée dont on reboise les collines à moitié route entre Alger et Oran.

Des approches d'Orléansville à Inkermann, pendant une quinzaine de lieues, le fleuve court en un val de 400 mètres de moyenne étroitesse; il suit le pied méridional du Dahra, qui a pour principales bourgades Mazouna, Renault, Cassaigne. De Renault, de Cassaigne, jeunes colonies, rien à dire. Beaucoup au contraire de Mazouna, vieille ville datant plus ou moins de l'époque

romaine, quand ces pays étaient la terre de Juba, nourrice aride des lions[1]. Plus tard elle fut cité berbère, puis grande médressa, c'est-à-dire université pour l'étude du droit, — droit musulman s'entend, tel que le Livre l'a promulgué jusqu'à la fin des âges; — enfin durant le dernier tiers du XVIe siècle et durant tout le XVIIe elle tint le premier rang dans l'Ouest : elle fut alors le chef-lieu du beylik d'Oran, qu'avait décapité l'Espagnol en lui enlevant la ville de la « Coupure »[2]; puis Mascara détrôna Mazouna.



Zaouïa de Mazouna, berceau de l'ordre des Senoussi.

Maintenant 2000 hommes au plus vivent à Mazouna dans des ruelles montantes, sur trois mamelons, en trois amphithéâtres de blanches masures, dans un des plus gracieux vallons qu'il y ait en Oranie, dans une oasis de verdure où chantent les cascatelles de l'Ouarizan. Parmi les zaouïas et koubbas qui dominent ces beaux lieux retirés du monde, l'une a vu naître, fondé par un Mazounien, l'ordre des Senoussi, devenu le premier en propagande et en puissance dans toute l'Afrique du Nord, celui qui hait le plus la France et, par surcroît, tous les Roumis. Dans leur maison mère du désert tripolitain, les Senoussi ne voient le salut de l'Islam que dans l'humiliation des Chrétiens.

Chauffé à blanc par le soleil sur son versant du sud, le Dahra n'envoie au fleuve que des

1. *Nec Jubæ tellus generat, leonum*
Arida nutrix.
(HORACE.)

2. Oran.

oueds tarissants; mais sur la rive opposée de longs torrents moins prompts à sécher tombent de cet Ouaransénis autour duquel le Nahr-el-Ouassel et le Chéliff tracent un arc de cercle de 350 kilomètres, avec seulement 75 kilomètres de corde : tels sont, entre autres, le Sly, le Riou et la Djiddiouïa.

Le Sly (100 kilomètres) s'appelle également l'Isly, comme la rivière où Bugeaud triompha du Grand Chérif. Né dans le voisinage du Nahr-el-Ouassel, c'est un des torrents qui scient l'Ouaransénis. Entre le Sly et le Riou, le marais de Merjda[1] s'épanche dans le Chéliff par un ruisseau d'eau vive. Le Riou (150 kilomètres) arrive au Chéliff avec le peu de flot que n'ont pas consommé les prairies, les champs, les arbres, les filtrations, le soleil, en un bassin de 230 300 hectares presque entièrement composé de craies. Il tranche aussi l'Ouaransénis. C'est la rivière d'Ammi-Moussa et la génératrice d'un canal de 1 000 litres par seconde qui vivifie d'abord le val du Riou lui-même puis un lambeau de la vallée du Chéliff.

La Djiddiouïa n'est qu'un long ruisseau gonflé par un barrage en amont de Saint-Aimé; barrage qui a beaucoup fait pour décourager les initiateurs des « arrêts d'eau »; en quelques années la vase l'a presque comblé.

Après la Djiddiouïa, la vallée devient très ample : 40 000 mètres sur 20 000, soit 80 000 hectares, vieux lac, qui se combla, ou se vida, ou tous les deux ensemble; après quoi le fleuve, longtemps arrêté là, continua son cours jusqu'à la Méditerranée par l'étroite percée entre le Dahra et le plateau mostaganémois. Le Chéliff n'y sinue pas seul, la Mina, son maître tributaire, y serpente aussi — d'où le nom de plaine de Mina-et-Chéliff.

IV. **La Mina.** — Plus jeunes probablement que le Médracen et que le Tombeau de la Chrétienne, neuf sépulcres de pierre voisins l'un de l'autre couronnent des tertres du massif du Mont-Vert (Djebel Lakhdar), aux confins du Tell, à la lisière de la Lande. Ce Mont-Vert est l'un des djébels de craie d'où ruissellent en eau d'argent les oueds supérieurs de la Mina. La hauteur des neuf Sépulcres, des neuf Djédars varie; le plus élevé monte à 18 mètres, ce qui le met presque de niveau avec le Médracen, mais c'est encore 15 mètres de moins que le Tombeau de la Chrétienne. Djédar sigifie la muraille de pierre et, par extension, la ruine — en quoi il répond aux mots de kherba et de henchir, celui-ci d'un usage universel en Tunisie.

De construction plus barbare que le mausolée massylien et que le massésylien, ils ont probablement copié l'un ou l'autre, mais d'une imitation grossière, d'où l'art est absent, la conscience aussi. Faits d'une pierre calcaire avec encastrement de débris d'édifices romains, ce qui fut en Afrique la manière byzantine, ils doivent dater plus ou moins du temps de Bélisaire et de ses successeurs, Grecs du Bas-Empire qui bataillaient sur les hauteurs de la Maurétanie. Le sixième siècle vit probablement leur naissance. Le grand historien des Berbères, Ibn-Khaldoun en donne une preuve. Il nous apprend qu'un sultan quelconque, faisant ici la guerre au milieu du dixième siècle, passa devant les Djédars et que sur l'un d'eux il lut une inscription

1. Tautologie franco-arabe : merjda répond exactement à marais.

grecque : « Je suis le général Salomon[1]; mon roi m'a envoyé contre les rebelles de cette ville-ci; grâce à Dieu, je les ai vaincus et j'ai bâti ce monument pour perpétuer ma mémoire. » Le plus haut et le plus massif des Djédars a deux chambres aux murs peints.

Sur ces mêmes montagnes dont les replis cachent les surgeons de la Mina, telle allée couverte, tel dolmen est « surhumain »; la pierre supérieure de l'un d'eux n'aurait pas moins de 20 mètres de long, de 8 de large, de 3 d'épais; on parle même d'une table de 45 mètres, qui serait sans rivale au monde (?).

La Mina naît près de Frenda, que ses 1 052 mètres d'altitude rangent parmi les cités de l'Atlantide qui sont froides en hiver, fraîches le matin, le soir, et durant mainte belle nuit d'étoiles. La vivacité des sources en fait bientôt une jolie riviérette, de celles où l'on aime à plonger pour enthousiasmer sa jeunesse ou, les beaux ans passés, pour la renouveler un moment. Une charmante cascade de 42 mètres, le saut de Hourara, la brise en une belle ravine avant qu'elle baigne le pied des côtes de Tiaret, ville à 1 080 mètres dont le climat suscite une vaillante adolescence; Français ou Espagnols, c'est du pays de Tiaret que descendent les recrues les plus vigoureuses de l'Oranie.

Plus loin la Mina va et vient devant l'escarpement qui portait l'amphithéâtrale Takdemt, doublement illustre : pour avoir été vers le milieu du moyen âge, sous le nom de Tahart, ou Téhert, ou Tihert-la-Neuve, un séjour de princes berbères et comme une espèce de capitale de Maghreb central; puis, de 1836 à 1841, pour avoir servi de place d'armes au marabout des Hachems, Abd-el-Kader, qui en avait fait sa citadelle, sa fonderie de canons et son arsenal.

Tahart, Téhert ou Tiaret, mot berbère signifiant station; Takdemt, qui est la berbérisation de l'arabe Kedim, vieux, ancien; ces mots et d'autres disent quelle langue on parlait ici, mais le « kabyle » a disparu de la haute Mina; depuis quelques années le seul arabe y retentit. Une demi-lieue en amont de Prévost-Paradol, son bassin étant jusque-là de 109 000 hectares, elle coule entre deux rochers très voisins l'un de l'autre, site choisi pour une levée de 20 mètres qui rassemblerait ou rassemblera 14 500 000 mètres cubes d'eau.

Devant Uzès-le-Duc elle ouvre son lit à une charmante rivière de la craie, à l'Oued-el-Abd, son rival en flot[2], son supérieur de 25 kilomètres en un bassin presque double. Lui aussi se déchire en cascade, à Tagremaret; une autre ressemblance avec la Mina, c'est qu'il offre à 12 kilomètres en amont d'Uzès-le-Duc un étranglement où 25 mètres de mur immobiliseraient 22 600 000 mètres cubes, à l'issue d'un bassin d'environ 450 000 hectares.

D'Uzès-le-Duc jusqu'à l'entrée dans la plaine de Mina-et-Chéliff le volume de la rivière décroît, comme il est naturel en une vallée torride où ne pénètre aucun puissant tributaire. Mais le barrage qu'on médite à 24 kilomètres en amont de Relizane, à Sidi-Mohammed-ben-Aouda, aiderait les réservoirs de l'Oued-el-Abd et de Prévost-Paradol à transformer le val en longue

1. Salomon commanda les Grecs en Afrique après Bélisaire.
2. Oued-el-Abd et Mina roulent à l'étiage, qui se confond presque avec les eaux ordinaires, chacun 500 litres par seconde d'une belle onde claire.

huerta, puis à porter à 20 000 les 8 400 hectares dès maintenant arrosés dans le plan de Relizane. De leur naturel, ces champs étaient marâtres, argileux, salés, torréfiés; laissés à eux-mêmes, ils restent d'une stérilité presque absolue; à peine s'ils portent de misérables touffes de plantes salines; mais il deviennent d'une fertilité rare dès qu'on y fait passer les eaux de la rivière, prises à 4 kilomètres en amont de Relizane derrière un barrage rudimentaire dont la construction est antérieure aux Français.

Relizane, cité très moderne, et, pour tout dire en trois mots, création des Français, répond à la Mina des Romains, non pas sur le même emplacement, mais à une lieue de distance. Mina couvrait un versant de colline au-dessus de la rive droite de la rivière, appelée comme la ville; son nom est de ceux que le temps n'a pas changés.

La Mina tourne et retourne pendant 220 kilomètres, en un bassin de 832 000 hectares (?) dont toute la partie supérieure, jusque vers Uzès-le-Duc, relève du calcaire jurassique.

Elle s'unit au fleuve, non devant la ruine, mais devant l'absence de ruines de ce qui fut la ville arabe de Chéliff. Là même, la grande plaine finit et les gorges recommencent, larges d'environ 400 mètres, dont le dixième, ou douzième, ou quizième au Chinalaph; elles ne s'achèvent qu'avec ce Chinalaph lui-même au bord de la mer, entre des dunes de sable, à trois lieues au nord-nord-est de Mostaganem.

En quoi le Chéliff, grand fleuve de l'Algérie, qui pourrait envier cent petites rivières de France, en quoi le Chéliff s'oppose-t-il à ce que sèche la mer des Colonnes d'Hercule? En peu, certes, et très peu, quoiqu'on l'ait vu courir devant Orléansville avec une vitesse de 4 mètres et demi et avec une puissance de 1 448 mètres cubes par seconde. A ces 1 448 mètres cubes, le Sly, le Riou, la Djiddiouïa, les oueds du Dahra, la Mina, peuvent en ajouter au moins autant, mais leurs crues ne concordent guère. Année moyenne, il roule en crue normale 400 mètres cubes, en eaux ordinaires 15, en étiage 3 — faible présent d'un bassin de 4 487 500 hectares (?), presque égal à la moitié du bassin du Rhône, presque double de celui de la Dordogne. Au fort de la saison la plus contraire, du 15 juillet au 15 septembre, on n'y trouve parfois que 1 500 litres; mais au fort des pluies, tantôt en décembre ou janvier, tantôt en février ou mars, c'est 50 à 60 mètres cubes qui passent entre ses berges.

XIII. — DU FLEUVE CHÉLIFF A LA BORNE DU MAROC

I. **Mostaganem.** — Au bas de son ressaut de 100 mètres de hauteur, au bout de sa ravine, Mostaganem ne reçoit point la mer dans une conque soustraite aux vents; la rive est droite, la Méditerranée rebelle; les souffles du Nord sont terribles qui, avec ceux de l'Ouest, poussent les navires contre les écueils de la côte. Aussi le port, non encore complet, de cette ville a-t-il coûté beaucoup d'efforts.

Si donc il y eut par hasard ici quelque bourg avant la Murustuga des Romains, ce ne put être qu'une « paysannerie », des gourbis dans les jardins, au bord d'une eau rapide, le ruisseau

de la Source Jaune (Aïn-Sefra), l'honneur du pays. L'Aïn-Sefra sort de terre à Raisinville, presque aux portes de Mostaganem; puissant de 100 litres en étiage, de 200 en consistance ordinaire, il traverse la ville et s'anéantit dans le flot turbulent après un voyage de 4 378 mètres, sur une pente de 121 mètres où se sont accrochés une douzaine de moulins.

Ainsi que pour vingt autres villes de l'Atlantide, l'expulsion des Maures de l'Espagne par les rois ultra-catholiques valut à Mostaganem une seconde naissance. La Source Jaune se prêtait aux industries; la terre uberrime savait aspirer l'eau du ciel à travers l'arène (la contrée étant sablonneuse) et l'exprimer en suc, en herbes, en plantes, en arbres — comme le proclame à lui seul, dans la banlieue, le nom de Vallée des Jardins; — enfin les fontaines étaient belles; avant toutes, Aïn-Sefra; puis la source de Mazagran, qui verse 44 litres à l'étiage, et la font de Mitocarba, qui en donne 33, tout à côté de la mer.

En quelques lustres les Andalous firent de Mostaganem une cité de 40 000 âmes. Le Turc vint et tout diminua, vergers, céréalières, prairies, moulins, ateliers, ville et villages. Mais les joyeux aïoun n'ayant pas cessé de jaillir et le sol n'ayant rien perdu de son excellence, les Français ont régénéré la contrée mostaganémoise, l'une de celles où nos colonies sont le plus vraiment rustiques. Il y a là une petite France gaie, prospère, essaimante, absorbant des Espagnols, point haïe des Musulmans ses voisins et ne les haïssant pas.

Mostaganem contribue au nom complet du golfe qui commence à s'infléchir au sud-ouest de la ville et finit au cap Carbon. Ce golfe, on l'appelle, pour ne rien omettre, golfe de Mostaganem et Arzeu. Mais comme Mostaganem n'a qu'une rade sauvage et qu'Arzeu est un « port divin », on dit plus brièvement : golfe d'Arzeu; plus justement aussi, car il vaut mieux désigner un rentrant de la mer par l'abri qu'on désire que par la grève qu'on redoute. Le golfe d'Arzeu déferle en sa moitié d'orient sur une côte basse, roche ou dune; en arrière se dresse en escarpement le rebord du plateau de Mostaganem et sur ce rebord pointe une « colonne héroïque », monument rare en Berbérie. C'est la colonne de Mazagran, qui consacre le souvenir d'un assaut de quatre jours contre un abri-bicoque; 123 Français, très bien tenus en main, y repoussèrent des milliers d'Arabes mal commandés (1840).

Au fond de courbure de la baie, les collines de sable du rivage ont derrière elles une plaine immense, très basse et très marécageuse. Tout au septentrion de cette plaine, au pied même du bourrelet aréneux sort du palus une rivière que la dune barrant l'accès de la mer prolonge de 5 kilomètres vers l'ouest. On nomme Macta cette rivière faite de la rencontre de l'Habra et du Sig.

II. La Macta, les Quatre-Rivières, Aïn-Fékan, Mascara. — Oued-el-Makhta, nom complet avec la véritable orthographe arabe, signifie : Rivière de la Coupure, — justement de ce qu'elle tranche la dune dont les touffes d'alfa, les racines et les radicelles des tuyas maintiennent la cohérence.

A moins de 30 kilomètres à vol d'oiseau au sud-ouest de Mascara, trois oueds se rencontrent

dans le val des Trois-Rivières, et le plus grand de ces courants vient précisément d'en recevoir un quatrième; ce bassin pourrait donc se nommer les Quatre-Rivières. C'est une chose rare qu'un confluent de quatre vallées; mais, l'Atlantide étant petite, ces vallées-là ne sont pas grandes. Les quatre cours d'eau qui se sont donné ce rendez-vous, l'Ouizert, le Fékan, l'Hounet, le Seffroun, forment l'Oued-el-Hammam, qui prend plus bas le nom d'Habra.

L'Ouizert et le Fékan sont de vraies rivières en éternel renouvellement d'elles-mêmes; l'Hounet et le Seffroun, tous deux partis des montagnes de Daya, arrivent en gros ruisseaux au quadruple confluent; le Seffroun erre pourtant pendant 100 kilomètres, et l'Hounet pendant 150. L'Ouizert naît du Tifrit et de la Saïda. Le Tifrit s'épanche d'Aïn-Tifrit, source puissante que brisent trois cascades de 20 mètres en un site grandiose, au plus creux d'une gorge où les chênes sont de très vieux chênes et les rochers des rocs d'antiquité « cosmique », alors qu'il n'y avait pas encore d'hommes pour admirer les fontaines, les bois et les cataractes. La Saïda coule d'une fontaine abondante, à la lisière du Tell, qui se continue ici vers le sud, par un demi-Tell, en empiétement sur le Steppe. Elle coule à côté d'un petit bourg qui fut une ville industrielle avant que la cueillette de l'alfa diminuât par suite d'un brutal excès d'arrachage. Ce bourg c'est Aïn-el-Hadjar, où l'on pressait mécaniquement cette plante, fille du Soleil, en blocs durs comme le fer.

De gorges en gorges la riviérette atteint Saïda ou l'Heureuse, jeune ville prospère, à 880 mètres, puis Nazereg, réellement Aïn-Azreg ou Font-bleue, source puissante dont on n'ignore pas tout le cours nocturne; c'est elle qu'on voit briller non loin de Saïda, au fond de l'entonnoir dit Caverne des Pigeons; elle qui s'épanouit ensuite en un lac sous-rocheux; elle qui revoit le jour par une « fontbelle »; elle enfin qui s'enterre à 1 500 mètres de cette naissance pour se déterrer au surgeon de Fontbleue. Un aïn qui ne le cède guère en abondance à Aïn-Azreg, l'Aïn-Ouengal ou Font du Poirier (175 litres) se libère des prisons du sol en aval d'Aïn-Nazereg. La Saïda ayant marié devant Ouizert sa destinée à celle de l'eau venue de Tifrit, se mêle à l'Oued-Fékan qui, dès sa source roule de 500 à 900 litres par seconde, flot presque « incomparable » en Algérie. Il sort de l'Aïn-Fékan, qui est un étang profond bordé çà et là de roseaux, entouré de trembles aux feuilles frémissantes, de peupliers et de hauts eucalyptus plantés pour combattre le méphitisme.

On attribuait de très grandes vertus fébrifuges à l'eucalyptus, qui dégage une odeur aromatique. Si soleilleuse, si marécageuse, si peu balayée des vents, si fiévreuse que soit une vallée, il suffirait pour l'assainir de quelques-uns de ces gommiers d'origine australienne. Cet arbre qui fait, dit-on, la salubrité de l'Australie, est une merveille de la nature : il croît extraordinairement vite, il donne un bois droit, dur, compact, imputrescible, il monte à 150 mètres — plus encore que le sapin de Californie c'est le géant des forêts. — On le vante moins aujourd'hui; on le plante moins; la première ferveur est passée, mais on reconnaît toujours qu'il combat par une exhalaison de vie les exhalaisons de mort des palus.

L'abondance d'Aïn-Fékan ne vient point de quelque montagne dont il recevrait invisiblement

les eaux; la reine des sources de l'Oranie doit sa force aux ruisseaux qui filtrent dans les terres poreuses de la plaine d'Eghris, laquelle, à 500 mètres de moyenne altitude, a pour ville majeure la salubre Mascara (588 mètres). Cette ville n'est point bâtie sur les alluvions de l'Eghris, mais elle couvre au-dessus d'elle, et près d'elle, deux coteaux au revers méridional des montagnes terreuses des Béni-Chougran, dans un vignoble dont les vins sont une liqueur de flamme. Désormais ville agricole, âpre à remplir ses celliers, Mascara fut ville militaire au siècle passé. Oran « la guerrière » obéissait alors à l'Espagnol infidèle. — Que Dieu le maudisse ! ajoute sentencieusement l'Arabe — et de Mascara, qui venait de succéder à Mazouna comme capitale du beylik, partaient les tentatives de reconquête. L'Oued-Fékan n'a guère que 10 à 12 kilomètres. A mi-course il tombe de 12 à 15 mètres dans un effondrement rempli de végétations folles.

III. **L'Habra : barrage de Perrégaux.** — La rivière née de ce concours d'oueds s'appelle d'abord Oued-el-Hammam, parce qu'elle passe près du hammam ou font-chaude de Bou-Hanéfia, sources à 58 degrés, qui ressemblent à celles de Luxeuil et de Bourbonne-les-Bains. Rome usa de la bienfaisance de ce hammam, nommé de son temps Aquæ Sirenses, d'après le fleuve, qui s'appelait Sira : radical identique à Isser. Après Hammam-bou-Hanéfia, l'oued baigne la Guethna, patrie de l'homme auquel nous devons l'Afrique : c'est là que naquit Abd-el-Kader vers 1807. Si ce marabout de la tribu des Hachems, si cet homme de fer, à la fois poète, prêtre, prophète, orateur, législateur et guerrier, n'avait pas remué ciel et terre, armé les Arabes, les Kabyles et le Maroc, attaqué nos camps pendant quinze années et forcé nos généraux à le pourchasser jusqu'au bord du désert, nous nous débattrions peut-être encore contre le néant de l'occupation restreinte.

L'Habra passe ensuite entre deux collines rocheuses qu'on a réunies par une digue de 375 mètres de long sur 34 mètres de haut et 35 d'épaisseur à la base. Devant un pareil obstacle, la fille des plus beaux aïoun du Tell de Mascara recule au loin dans les trois gorges qui se rencontrent en amont du barrage — gorge de l'Oued-el-Hammam, gorge de l'Oued-Tezou, gorge de l'Oued-Fergoug — et forme un lac à trois pointes où dorment, quand il est aux trois quarts plein, une trentaine de millions de mètres cubes.

Ce sont des torrents terreux qui s'arrêtent contre la digue cyclopéenne; c'est une rivière de cristal qui sort du lac, forte moyennement de 3 000 litres par seconde, pour aller arroser les champs de Perrégaux, ville nouvelle, puis la plaine de Sirat qui se confond avec celle du Sig, et s'achever dans les marais. Son cours est de 235 kilomètres en une conque de 822 000 hectares dont la moitié d'amont consiste en calcaires.

Les constructeurs du barrage de Perrégaux s'étaient dit : « Nous musellerons l'Habra par une muselière dont elle ne se débarrassera jamais ». Et ils donnèrent à leur muraille plus de cent pieds d'épaisseur. Ils supposaient la rivière capable de rouler 800 mètres cubes par seconde, sans plus. Mais, en cette excessive et traîtresse Afrique, fourbe est la nue qui suspend la pluie sur les champs secs; elle avorte ou tombe en un déluge inouï, qui lève les

oueds deux fois plus haut qu'ils n'ont coutume. Ainsi arriva-t-il à l'Habra en 1881. Elle s'élança « niagaresquement » sur le déversoir de la digue. Il y avait dans l'épaisseur de l'œuvre une fente : très étroite, mais c'était une fente. Elle s'élargit. D'ailleurs, la pierre et son ciment eussent-ils été la cohésion même, la roche où s'enracine à ses deux bouts le barrage est une roche inconsistante, une montagne pourrie, de la nature de celles qui se cassent sur leur pente et s'éparpillent à leur base.

La nuit venue, la digue craqua par sa fissure et le lac, plus rempli que jamais, dépassa les 30 millions de mètres cubes officiels et les 40 millions qu'il peut contenir. Il s'écroula sur la campagne d'aval. De jour la trombe eût emporté tous les travailleurs et passants de la plaine; nocturnement elle ne rencontra personne au bord de la rivière; personne non plus dans les vignes, les prairies et les terres — pourtant 160 hommes périrent dans des maisons de Perrégaux et dans les cabanes espagnoles ou les gourbis arabes des environs.

Ceci montre que la sagesse de la science n'est rien sans les scrupules de l'honneur; que toute pierre non magnifique et toute chaux non parfaite doivent être rejetées comme indignes de la levée génératrice d'un lac qui porte à la fois la vie et la mort dans ses flancs; que la moindre goutte d'eau qui filtre au travers d'un barrage doit mordre au cœur les constructeurs de la digue, et que leur souci doit monter jusqu'au tremblement. Dix, cent, mille petits barrages valent mieux qu'un grand; ils ne s'effondrent pas; ils dispersent la fraîcheur dans tous les vallons au lieu de la concentrer dans quelque plaine basse; ils imbibent le sol en dix, en cent, en mille endroits au lieu d'un seul, et ils deviennent ainsi les pourvoyeurs des fontaines. Enfin, et surtout, les grands réservoirs se comblent trop vite des alluvions de leurs oueds : celui de l'Habra n'a plus sa contenance théorique; or, c'est une œuvre difficile et coûteuse que de désenvaser les faux lacs. La cité toute neuve de la plaine inférieure de l'Habra, Débrousseville, qu'entourent des vignobles, doit sa naissance, sa croissance et sa force, au barrage de Perrégaux, qui a été reconstruit et qui est plus solide qu'antan.

IV. **Le Sig : Sidi-bel-Abbès.** — A peine moins long que l'Habra, le Sig (215 kilomètres) déverse un bassin fort resserré de 312 500 hectares seulement, presque trois fois inférieur à celui de son compagnon.

Le Sig a son origine à la fin du Tell, au bas du talus du Steppe, à quelques pas des gouttières anhydres du plateau moiré par l'alfa. Son ras-el-ma, sa tête de l'eau, le fait presque rivière, car c'est par 250 litres à la seconde qu'il débute, à 1 161 mètres au-dessus des mers; le lieu s'appelait, comme la source, Ras-el-Ma. On le nomme aujourd'hui Crampel, d'après l'un des héros et des victimes de la pénétration française au Congo. Né dans un lambeau de craie inférieure, le Sig ne tarde pas à passer dans les calcaires et il y reste jusqu'à Chanzy. Les 250 litres de sa natale fontaine, il ne les augmente guère en sa descente rapide; en son lit qu'on franchit aisément d'un saut, la rivière disparaît et reparaît continuellement dans le sol poreux; chaque perte n'est séparée (en moyenne) de la précédente et de la suivante que par un

intervalle de 2 500 mètres, et de même les résurrections, à 2 500 mètres en moyenne l'une de l'autre. S'il arrive que mainte vasque de réapparition dégorge autant ou plus d'eau qu'il s'en est engouffré en amont, il arrive aussi qu'elle en dégorge moins, et, en somme, le flot diminue en s'éloignant de Crampel.

Mais, par cela même, sous le « Sig du soleil » coule un « Sig de l'ombre » qui, suivant la pente du val, va s'épanouir en nappe souterraine sous le sol de Chanzy, de la Tabia, de Sidi-bel-Abbès; et celui-ci, le « Sig inconnu », fait beaucoup plus pour la fécondité des terres que les canaux du « Sig visible ». Quant aux affluents, dont nul ne vaut la peine d'être nommé, c'est en crue seulement qu'ils renforcent le courant de la rivière centrale.

Le dernier « enfouissement » du Sig est à quelques kilomètres en amont de Chanzy, bourg qui fut une ville romaine, de nom encore inconnu, peut-être simplement un poste; on n'ignore pas que là campait un escadron des Parthes. Deux grandes fonts de son voisinage doublent la force du Sig : Aïn-Skhouna ou Font-Chaude et Aïn-Mekareg; elles ont tout l'air d'être une « révélation » d'eaux cachées en amont sous le sol par la rivière plutôt qu'une onde indépendante assemblée dans les entrailles des collines.

A Sidi-bel-Abbès, nul ne parle du Sig, qui est ici une sorte de fossé régulier de 5 à 6 mètres de large, mais tout le monde y parle de la Mékerra; c'est là l'un des huit noms du Sig, le seul qu'on emploie dans cette jeune ville fondée en 1845 sur un marais, chez les Béni-Amer, chauds adhérents du batailleur issu des Hachems. Cette tribu ayant fui d'Algérie en Maroc, il y eut place pour les colons dans une campagne féconde ayant pouvoir d'arrosement, du fait des eaux souterraines qu'ouvre le puits évoqué par la noria, du fait aussi de la Mékerra, qui ne tarit jamais.

Français, Espagnols, cosmopolites sortis de la Légion étrangère, qui a l'une de ses deux garnisons à Bel-Abbès[1], transformèrent le palus en un jardin magnifique ; les Espagnols surtout, mieux faits à ce climat brusque où l'on gèle, où l'on grille, où il ne pleut guère; climat tel qu'il y a des jours, des semaines où l'on ne sait si l'on vit en Tell ou en Sahara. Maint Valencien, Murcien, Andalou des hauts « campos » a retrouvé sa patrie dans cette plaine presque aussi dédaignée des nuages que peuvent l'être l'Aragon des basses vallées, l'Estrémadure, la Manche, les campagnes de la très sereine Murcie.

25 000 Béni-Amer étant partis, peu étant revenus, la campagne de Sidi-bel-Abbès put devenir une petite Europe où l'Indigène compte moins que l'Européen, et où l'Européen a singulièrement influé sur l'Indigène. Nulle part en Algérie l'Arabe ne parle autant le français; nulle part il n'a pris au même degré l'allure de nos campagnards, même jusqu'à s'affubler du pantalon et de la blouse bleue. Pourquoi vingt autres grandes tribus n'ont-elles point désiré vivre en Outre-Malouïa dans le rayonnement du Chérif des Chérifs? Nous y aurions gagné vingt Sidi-bel-Abbès, et ces peuplades n'auraient point perdu leur patrie, nomades d'instinct comme elles le sont, et n'ayant au cœur en racine vive qu'un seul pays, l'Islam.

1. L'autre est à Saïda.

De Sidi-bel-Abbès à Saint-Denis la Mékerra, qui devient en route la Rivière des Larges Campagnes (Oued-Mebtouh), s'amortit deux fois derrière deux digues récemment trouées ainsi que la levée de l'Habra par un effort soudain de la rivière emprisonnée. Le barrage des Grands Cheurfas retient 17 à 18 millions de mètres cubes; celui de Saint-Denis-du-Sig, juste à l'issue des défilés dans la très large plaine, en arrête 3 275 000, réserve de trente-huit jours à raison d'un mètre cube à la seconde; et provision de deux cents jours pour le lac des Grands Cheurfas, à supposer que l'hiver l'emplisse, ce qui n'arrive pas en toute année.

Au-dessous du barrage de Saint-Denis le Sig est une rivière honoraire, sans une seule goutte hors l'accident des crues; toute l'onde courant dans les canaux dérivés du lac factice, ceux-ci se dispersent, de branchement en branchement, dans la campagne; quant au Sig sec, il frôle Saint-Denis-du-Sig, ville pareille à Sidi-bel-Abbès en ce qu'elle est pour l'instant aussi espagnole que française, puis il se perd dans le même marais que l'Habra.

Ensemble, la plaine du Sig et celle de l'Habra ou de Sirat s'étendent sur plus de 100 000 hectares entourés de monts, de collines, de dunes, la montagne au midi, la dune au septentrion. La Macta (6 kilomètres), telle qu'elle s'échappe de son palus, est une rivière intarissable dont les maigres sont de 2 à 3 mètres cubes par seconde et la moyenne de 10 à 12, tribut d'un bassin de 1 280 000 hectares.

V. **Arzeu, Oran, Mers-el-Kébir.** — A 15 ou 16 kilomètres au N.-O. de la Macta, le Grand Port (Portus Magnus) des anciens, Arzeu compte parmi les rares abris de l'Afrique française sortis, sinon parfaits, tout au moins bons, des mains de la nature; même Arzeu approche de l'excellence: il ne craint rien du nord, du nord-nord-ouest, de l'ouest, vents dont il est garé par l'Orous ou Orouze (608 mètres), massif de roches marmoréennes.

Donc port sûr, assez vaste dès aujourd'hui pour plus de 200 vaisseaux en eau profonde, Arzeu serait devenue la ville prépondérante de l'Oranie si l'eau ne lui avait tellement fait défaut. Le dieu de ses négociants, c'est, c'était surtout l'alfa, qui lui arrive des hauts plateaux; un autre dieu moindre, c'est le sel tiré du lac El-Melah[1], grande saline naturelle à 15 kilomètres au sud de la ville : en se rétrécissant de son ampleur d'hiver à sa petitesse d'été, l'El-Melah découvre chaque année, plus de 2 millions de tonnes de sel.

Les Romains entendaient par Portus Magnus, non seulement l'enfoncement de côte où nous vons notre Arzeu, mais aussi tout le rivage plus ou moins abrité de l'occident par les montagnes; leur ville de Grand-Port n'occupait point le site d' « Arzeu Neuf »; ils l'avaient bâtie au lieu dit maintenant Vieil-Arzeu, soit à deux petites lieues au sud-est, près du village de Saint-Leu.

Cap Carbon, cap Ferrat, cap d'Aiguille, ainsi se nomment les promontoires lancés par l'Orous dans le bleu profond de la mer. En doublant ce dernier on passe du golfe d'Arzeu dans

1. El-Mélah veut dire le Sel.

le golfe d'Oran, ou golfe de Mers-el-Kébir, si comme au golfe d'Arzeu l'on lui donne le nom de son meilleur port plutôt que celui de sa principale ville. Oran, française, espagnole, arabe, juive et nègre, n'est devenu un port que par l'art des ingénieurs. Place commerçante, elle s'entasse dans des ravines, se penche sur des talus, s'assied sur des plateaux, se juche sur des escarpements dominés par les rochers nus et les pins d'Alep de la jeune forêt de Santa-Cruz.

Un tremblement de terre la culbuta vers la fin du siècle dernier; commencé par des secousses dans une nuit d'octobre 1790, il se continua pendant plus de quarante jours par branlements, vibrements et saccades; de la ville il fit presque une poussière, et ce fut la mort d'un millier d'hommes. Mais ses convulsions n'eurent pas la force de fendre les châteaux puissants bâtis sur les ressauts de la montagne par les Espagnols, alors ses maîtres, et ces beaux « castillos » la surveillent encore.



Photo M. P. Myrica.

Le fond du port d'Oran.

Du bord de la Méditerranée, Oran monte en amphithéâtre jusqu'au plateau que couvrent ses quartiers du sud; plateau prolongé par une plaine rougeâtre, nue, monotone, qui finit au bleu Tessala. Les eaux de cette plaine vont à la sebkha d'Oran, lagune de 30 000 hectares qu'on pourra vider par un canal allant en tranchée vers le Rio Salado; dans le moment présent, c'est une cuve sans profondeur, presque toujours sans eau; l'on y marche sur du sel qui craque et du sol qui cède.

Comment le sort a-t-il décrété qu'à dix lieues au nord-est d'Oran, Arzeu, le « Portus Magnus », resterait petite ville? Et qu'à 7 ou 8 kilomètres au nord-ouest, le Portus Divinus, le Port Divin ou le Grand Port[1], Mers-el-Kébir ne s'épanouirait pas en ville; qu'il ne serait que forts et casernes sur un promontoire du Djébel-Santon (320 mètres) soustrayant sa rade à Borée noir, au vent du Nord? Et qu'Oran, plage ouverte, rive sauvage, baie triturée, deviendrait une sorte de capitale envahissante, une rivale d'Alger, une ville de cent mille âmes, et que, croyant fermement qu'un jour elle concentrera sur ses quais les richesses de l'Afrique, elle aurait pour devise comme le surintendant Fouquet : *Quo non ascendam!*

1. Mers-el-Kébir, mots arabes signifiant le Grand-Port; rigoureusement, Port-le-Grand.

C'est parce que, le Port-Grand manquant d'onde à boire, le Port-Divin en manque également, et que, par surcroît, celui-ci, roche ardue, n'a pas de place pour une grande cité, tandis qu'Oran buvait la source de Ras-el-Aïn, dont l'excellence est grande; de plus elle s'abreuve depuis quelques années à une puissante fontaine que la nature ne lui avait point destinée; elle s'est approprié l'aïn de Brédéa, distant de 24 kilomètres vers le S.-O., tout près de la rive septentrionale du Lac Salé.

Une seconde supériorité d'Oran, traduite par son nom même[1], c'est d'occuper une brèche de la côte de fer de la Berbérie. Dès qu'on a gravi les talus de son ravin, on a devant soi, suffisamment ouvert, le grand chemin du Sud. Au sud-ouest la dépression du Lac Salé mène aux collines d'Aïn-Temouchent, faible obstacle à la route de Tlemcen, de la Malouïa, de Fès, de Maroc; au sud-est on est de niveau avec les campagnes plates qui conduisent au Sig, à l'Habra, à Mascara, et de là à Saïda et Tiaret, qui sont deux « portes du Midi », comme Tlemcen est la « porte de l'Ouest ». On va non moins aisément vers l'est, vers Arzeu, Mostaganem, le Dahra, le Chéliff, dans ces mêmes campagnes commandées au nord par la montagne des Lions (565 mètres), qui est un djébel littoral; vue de la mer, cette montagne des Lions se relève en un brusque talus; vue d'Oran, c'est un cône ayant quelque ressemblance avec le Puy de Dôme, le Vésuve ou toute autre butte volcanique. Enfin au midi le Tessala hautain paraît fermer l'accès de l'au-delà, mais ce n'est qu'une apparence : on le tourne sans peine par la coupure de l'Oued-Tlélat, et, cette entaille dépassée, l'on est à Sidi-bel-Abbès, sur la Mekerra-Sig qui est de tous les oueds du Tell français celui dont la source est le plus méridionale[2]. Là est le vrai sentier de paix ou de guerre vers le Steppe des alfatiers, puis vers l'Atlas saharien, puis vers le Sahara lui-même, vers le Touat et le grand coude du Niger.

L'Oran de 1909 est dix fois supérieur à celui que les Espagnols laissèrent au Turc et à l'Arabe en 1792 après 259 ans de maîtrise[3], et trente-trois fois au Ouahran que l'Arabe et le Turc perdirent contre le Français en 1831. Avant 1791 il avait plus ou moins 8 000 à 10 000 habitants, dont 2 200 presidiaros ou galériens, dans la Corte Chica, la Petite Cour, la Petite Capitale; c'était alors le surnom d'Oran parce que, dit la chronique, on se divertissait fort dans cette ville toujours bloquée par l'infidèle et souvent attaquée, mais admirablement défendue par les canons de ses hauts châteaux-forts. Quinze cents hommes et, en temps de crise, six ou sept mille, c'était une garnison trop faible pour dompter la nation frémissante des « Moros de la Moreria »; encore était-elle à chaque instant veuve d'« hidalgos » qui, disparaissant du soir au matin, allaient rendre au sang berbère-arabe ce que l'Andalou, le Valencien, le Catalan, le Castillan, l'Aragonais même ont d'« africain » dans les veines. C'est à milliers d'hommes, à dix milliers même, qu'en ces 259 années l'Espagne contribua par ses renégats à l'efflorescence des Maugrabins.

1 Ouharan, « la brèche ».
2. Plus méridionale même que la Saharienne Biskara des Constantinois.
3. 283 ans : de 1509 à 1792, avec une intervalle de 24 années, de 1708 à 1732.

Quant à l'Oran de 1831, à peine était-ce un gros village déhanché, nu, croulant, misérable, avec quelque trois mille Oranais, plus de neuf cents ans après la naissance de la ville, fondée en 902 par un Mahomet quelconque; sans doute y aurait-il plus d'exactitude à dire : renouvelée. Il n'est pas probable qu'un vallon pourvu d'un oued assez fort pour animer des moulins soit resté sans habitants sous les « Autochtones », les Phéniciens, les Carthaginois, les Romains; ceux-ci, vraisemblablement, y ont demeuré, mais il n'est point de ruines pour en témoigner.



Photo de M. P. Myrica.

Vue générale d'Oran.

VI. **D'Oran à Rachgoun.** — En quittant pour voguer vers l'ouest le port d'Oran que d'incessants travaux agrandissent, on voit aussitôt la courbe de la baie de Mers-el-Kébir, dominée au sud par les raideurs du schisteux Mourdjadjo, au nord-ouest par celles du Djébel-Santon. Puis, l'éperon mers-el-kébirien tourné, l'on double la péninsule trapue du cap Falcon, d'où luit un grand phare qui, de loin en mer, indique où tourner la proue vers la rive d'Oran. Ladite presqu'île du cap Falcon serait plate sans les hautes dunes de son rivage (jusqu'à 108 mètres); elle a pour autre nom Plaine des Andalouses, plus exactement des Andalous, de ce qu'elle reçut beaucoup des Maures chassés d'Espagne par les rois qui avaient réuni la Perle de l'Islam, Grenade, au très orthodoxe royaume. Autant que jamais, cette campagne devenue vignoble est aujourd'hui chose andalouse, tant les Espagnols l'emportent ici sur les Français autant que sur les indigènes.

Ainsi que l'armée qui prit Alger débarqua sur la rive de Sidi-Ferruch et marcha sur la ville des pirates par les ravins de la Bouzaréa, de même un ennemi pourrait débarquer aux Andalouses et marcher de là sur Oran par les ravins du Mourdjadjo; mais de ce mont très dur

à gravir on peut faire une place d'armes inviolable; il est plus haut, plus droit et moins plissé que la montagne d'Alger.

La côte incline fortement au sud-ouest; déserte est-elle ou presque, cette rive élevée, accore. Son cap Lindlès[1] fait face à l'île Plane, roc hanté par les éperviers; viennent ensuite le Sigale; les îles Habibas, égrènement d'écueils à 11 kilomètres de l'estran; le cap Figalo; le Rio Salado, l'un de ces fleuves d'Atlantide qui ne sont plus même d'honorables ruisseaux si peu que le soleil darde depuis des semaines.

Le Rio Salado, l'Oued-Melah des Arabes, le Flumen Salsum des Romains, tout cela c'est le même nom, loyalement venu de ce que ses eaux sont saumâtres. Le Ru Salé, pour parler en bon français, descend de monts de 600 à près de 900 mètres; il a pour domaine un terrain sec, volcanique, salubre, où grandissent de vaillantes colonies de Français mêlés d'Espagnols. Le bourg majeur de ce pays, Aïn-Temouchent remplace la romaine Safar, dans la contrée féconde appelée par les Arabes la plaine de Zidour, à deux lieues à peine d'une gorge où, conformément à sa malechance en Afrique, l'Espagne perdit en 1545 toute une armée moins treize hommes.

Du Ru Salé jusqu'à la Tafna, Camerata, qu'on présume avoir été port romain, borde la Méditerranée par des collines ferrifères; de même Béni-Saf, parmi des mines de fer colossalement riches qui ont peuplé subitement la solitude et plaqué contre la côte une ville hispano-franco-marocaine, devant un port de 16 hectares conquis sur la mer.

VII. **La Tafna.** — La Tafna perd son murmure dans la rumeur du flot devant Rachgoun, îlot de pouzzolane de 60 mètres de hauteur. Rachgoun, témoin d'une poussée volcanique, ne vaut que par les facilités qu'il offre à la construction d'un port moins antinaturel que tant d'autres en Afrique française. A 2 kilomètres en mer, il modérerait les tempêtes derrière un brise-lames de récifs facile à maçonner en digue : il y a là 40 hectares d'eau paisible à distraire des turbulences de la Méditerranée.

La Tafna, très sinueuse, a 140 kilomètres de replis, pour moins de 70 en ligne droite entre sa caverne originaire et la plage où elle meurt. Son bassin (820 000 hectares) se partage pour l'instant entre les Marocains et les Français dont elle relève pour un peu plus de 5 500 kilomètres carrés. C'est elle, comme on sait, qui donna son nom au traité malheureux signé sur ses bords en 1837 par le futur conquérant de l'Afrique, celui qui devint le maréchal Bugeaud, duc d'Isly — traité qui, de vainqueurs que nous étions, faisait de nous les vaincus d'Abd-el-Kader. Si deux ans après l'émir n'avait pas brisé lui-même cette paix honteuse et boiteuse, à peine vaudrions-nous en Algérie, grâce aux forts d'Alger, de Bône et d'Oran, ce que les Espagnols valent au Maroc, grâce à Mélilla, Ceuta et autres presidios qui sont à la fois des forts et des casernes de galériens.

Elle sort, en saison pluvieuse, d'un antre ouvert dans les monts de Terni, près de la route

1. Encore les Andalous : Lindlès est la corruption d'El-Andlès, pour Ras-el-Andlès, cap des Andalous.

de Tlemcen à Sebdou, au versant méridional du Nador (1 560 mètres). Aïn-Habalet, ainsi se nomme sa fontaine, s'échappe variablement de la pierre suivant que le temps varie, tantôt en rivière, tantôt en ruisseau, tantôt en ruisselet, puis, quand l'été suspend la chute cadencée des gouttelettes dans le souterrain silence des spélonques du Nador, tout flot sèche à la gueule de la caverne et la Tafna porte sa source plus bas dans une prairie.

De cette font la Tafna descend en cascatelles, par un lit sauvage, avec repos dans de petits gouffres, bleue dans un lit blanc d'incrustations calcaires, et d'un cours si bruyant, si brisé que les Arabes la nomment ici la Rivière de la Peur. Puis, plus tranquille, bien que se démenant encore, elle serpente entre des bois qui sont beaux, se marie à l'intarissable Tafrent, eau



Vallée de la Tafna. (D'après un croquis du docteur Bleicher.)

transparente qui naît du Toumzaït et coule dans de majestueuses chênaies. Doublée du Tafrent, dont les deux *t* (et ceux du Toumzaït) disent suffisamment que le pays appartient à des Berbères, la Tafna court vers l'étranglement de Hammam-bou-Ghara où elle arrive après avoir humé la Mouila. moins française que marocaine.

Là, c'est 80 millions de mètres cubes qu'on pourra, si l'on ose et si le profit vaut le péril, amortir derrière un mur de 44 mètres de haut pour l'arrosage de 60 000 hectares; ou 60 millions seulement; ou conformément à l'ambition la plus modeste, 16 millions derrière une digue de 15 mètres voisine de la source sulfureuse (50°) de Hammam-bou-Ghara. Cette fontaine est ombragée de palmiers qui montrent comment quelques lieues de raboteuse descente ont suffi pour mener la Tafna du pays des neiges hivernales, des sapins et des chênes, dans la région chaude et même trop chaude, car la vallée inférieure du fleuve souffre de torridité. Quatre ans mauvais contre une seule bonne année, tel est ici sur de superbes alluvions le cycle de famine

ou d'abondance par pauvreté d'eau ou par opulence de soleil. C'est ainsi que le dieu fécond darde en stérilité sur des terres qui sont parmi les meilleures de notre Afrique.

Du Hammam-bou-Ghara jusqu'aux sables rachgouniens, la Tafna ne triomphe pas aisément de la montagne, que tortueusement elle pénètre après avoir reçu l'Isser. Le djébel des Traras, qui prolonge le Tessala vers le djébel marocain des Béni-Snassen, lui oppose des chaînons parallèles; mais, d'effort en effort, elle aperçoit enfin la mer.



Eaux chaudes du Hamman-bou-Ghara. (D'après une photographie de M. Pedra.)

Elle se distingue essentiellement des autres rivières de l'Oranie. Les branches de l'Habra, la Mina, l'Oued-el-Abd ont pour caractéristique une singulière uniformité de régime; leur volume d'hiver l'emporte de peu sur leur volume d'été, et, si l'on peut dire d'eux qu'ils sont oueds d'eau rare, il faut ajouter qu'ils sont d'eau constante. Bien plus irrégulière est la Tafna, qui peut rouler pendant des semaines plusieurs mètres cubes par seconde alors qu'elle se réduit en été à quelque 650 litres; les crues ordinaires vont à 80 mètres cubes, les extraordinaires à 300, 400 mètres, et même peuvent être « immenses » — il suffit pour cela d'une lubie des vents. Ses grands affluents sont la Mouila et l'Isser Occidental.

La Mouila, c'est-à-dire la Salée, amère en effet et, comme telle, bordée des tamaris amis du flot saumâtre, n'appartient à la France que par son ruban d'eau vive, à partir de son ras-el-aïoun; ses secs tributaires du mont des Béni-Snassen et de la plaine des Angads sont entièrement ou partiellement marocains — ainsi l'Isly témoin de la grande défaite de l'empereur du Maroc. Née du Ras-Mouila, elle reçoit l'Ouerdefou qui baigne la plaine où Lalla-Marnia fut le Numerus Syrorum des Romains; ce qui revient à dire le lieu où campait l'escadron des Syriens.

VIII. **L'Isser Occidental; El-Ourit; Tlemcen.** — L'Isser dit Occidental a 350 000 hectares de bassin et 100 kilomètres jusqu'à l'Aïn-Isser, 125 jusqu'à la fontaine première du Chouli,



Lalla-Marnia. (D'après une photographie de M. Pedra.)

riviérette de toute transparence qui coule des mêmes monts que le Tafna et que le Méfrouch. Aucune rivière d'Algérie ne boit plus de sources fraîches que le haut Isser, et la bourgade au prochain voisinage de laquelle commence le cours inférieur, Lamoricière, l'Altava des Romains dispose peut-être d'autant d'eau que Tlemcen, qui est pourtant, dit l'emphatique Arabe, « la ville des deux mille fontaines ».

En aval et non loin de Lamoricière une cascade de 12 mètres jette l'Isser en un val terreux où il se souille; ni le clair Oued-Chouli, ni l'Aïn-Tellout, grande source, ni maintes fontaines dans les ravins des Ouled-Abdelli ne lui rendent sa glorieuse lucidité d'amont. Il s'incline à l'ouest devant le chaînon du Tekbalet que veine, onyx translucide, marbre diversicolore, et il reçoit l'oued qui s'effondre par les cascades d'El-Ourit.

Des terres rougeâtres d'une vallée paisible que de puissantes croupes dominent à l'horizon, un torrent parti des hautes montagnes de Terni, le Saf-Saf, ici nommé le Méfrouch, bondit en

sauts rapides sur un petit plateau où il repose un instant. Puis le sol se dérobe encore et, d'une roche élevée, le Méfrouch glisse dans la trame d'un tissu de verdure; des franges de cette draperie qui tremble avec les brillants filets de la cascade, l'eau goutte plutôt qu'elle ne tombe au pied de la merveilleuse tenture. C'est là le « saut mortel », la chute la plus haute, mais ce n'est pas la dernière; du bassin qu'elle emplit de ses ruisseaux d'argent jusqu'au pont de la route de Tlemcen à Lamoricière le torrent plonge encore de cascade en cascade. Sur ces cataractes, qui toutes ensemble ont peut-être 1 500 pieds de haut, sur les gouffres où l'eau folle s'endort un moment dans des vasques profondes, les chevelures de lianes, les touffes de buissons, les figuiers, de grands arbres, se penchent sur la somnolence ou sur le fracas des flots; d'immenses rocs rougeâtres, droits comme des murs, regardent ce site idéalement beau. Tlemcen reçoit d'El-Ourit par un canal une partie des eaux qui font sa beauté; elle en recevra plus encore si l'on se hasarde à tripler la force du Méfrouch en lui faisant remplir un réservoir de 7 800 000 mètres cubes. Quelle trombe gigantesque si crevrait un jour ce barrage enraciné dans la roche à 100 mètres du rebord d'où plonge l'El-Ourit!

La Bab-el-Gharb des Arabes, la « Porte du Couchant », la belle Tlemcen est célèbre dans tout le monde arabe. « Hommes de Tlemcen, a dit un poète de Cordoue (quand Cordoue était musulmane), le Paradis éternel est chez vous, pas ailleurs; si je pouvais choisir c'est chez vous que j'irais! » Abd-el-Kader aussi l'a célébrée. Elle a son site à 800 mètres d'altitude, sur un ressaut de montagnes surveillant un pays qui va, puissamment mamelonné, jusqu'au Maroc et jusqu'à la mer; ressaut qui domine et qui est dominé : l'onde se brise en cascatelles aux moulins, sur le talus qui descend à la ville et sur celui que la ville couronne; ou bien elle murmure dans les canaux qui la mènent à la siccité des champs soleilleux, à la soif des jardins, des arbres et de 56 000 oliviers; aux eaux d'El-Ourit la ville réunit 100 litres par seconde issus de pures fontaines.

Les Romains avaient ici leur ville de Pomaria ou, comme diraient les Arabes, la mère des Fruits. Ce nom, elle le mérite autant que jamais; c'est encore et toujours Tlemcen la verdoyante. Ce qu'elle a perdu, ce n'est ni la tombée des cascades, ni la splendeur du site, ni la fraîcheur des nuits, ni les fruits, ni l'ombrage. C'est la force des murs, la puissance des sultans, la richesse des marchands, la renommée des écoles, les 125 000 à 150 000 habitants dont il reste 25 000 dans des rues françaises outrageusement banales, dans des ruelles arabes sans jour, sans air, sans vue et sans déploiement, autour de mosquées dont les arabesques sont parmi les plus gracieuses de l'Islam africain. Au beau temps de sa fleur, aux XIVe et XVe siècles, quand elle régnait sur le turbulent empire fondé par le Berbère Yarmoracen, on lui obéissait depuis la Kabylie du Jurjura voisin d'Alger jusqu'aux rives de la Malouïa. Son influence traversait même la « mer du milieu »; les Espagnols, les Catalans, les Provençaux, surtout les Italiens de Venise et de Gênes, la louaient à tout venant, suivant les profits de leur commerce avec elle. L'Espagnol, maître de Mers-el-Kébir et d'Oran, lui coupa les routes vers la Méditerranée; après quoi le Turc l'asservit; alors sa ruine fut consommée — pour toujours, l'on peut croire, car

Tlemcen est trop haut dans la montagne pour que les grands chemins s'y croisent entre Tunis et Maroc, entre la « mer latine » et ce Niger qui déjà n'est plus « fabuleux » pour nous comme l'Hydaspe l'était pour les Romains et les Grecs.



Tlemcen : vue générale. (D'après une photographie de M. Pedra.)

La banlieue tlemcénienne contribue à la gloire historique et esthétique de la ville impériale par ses légendes, ses nécropoles, ses ruines, sa mosquée de Sidi-bou-Ménine et ce Mansoura qui fut une Tlemcen contre Tlemcen. Un empereur quelconque du Maroc assiégeait au début du xive siècle la « Porte du Couchant », qui était pour lui la « Porte du Levant ». Après trois ou

quatre années de blocus, d'assauts repoussés, de sorties des Tlemcéniens, le potentat marocain bâtit devant la ville à prendre, et très près d'elle, une autre ville, qu'il nomma Mansoura, la Cité de la Victoire, comme qui dirait Nice ou Nicopolis — et en effet, quatre ans après, Tlemcen succomba. Mansoura la guerrière, camp plus que ville, avait 100 hectares entre une lieue de murs en pisé, enceinte flanquée de cent tours. La muraille crénelée, de 12 mètres de hauteur, subsiste encore plus qu'à demi, dorée par le temps; un minaret de 40 mètres se tient aussi debout; le reste a disparu : la « victorieuse » a été vaincue, et ses murs abritent un village de colons français.

IX. **De la Tafna à l'Adjéroud.** — En attendant la Malouïa, c'est la rivière arrivant au liquide azur devant le bloc de pouzzolane de Rachgoun, c'est la Tafna qui est notre dernier grand oued. 75 kilomètres seulement à vol d'oiseau séparent son embouchure de celle de l'Adjéroud, qui termine vers le couchant notre présent domaine. Bout de littoral digne de la côte austère, hostile, armée de la Berbérie, le long de la montagne des Traras qui plonge en mer par de très hauts et durs promontoires. Il offre pourtant un port, ou plutôt un embryon de port au levant du cap Noé, au pied du Mont Carré ou Tadjéra (861 mètres) : c'est la crique d'Honaï ou Honein, ville berbère qui fut la patrie d'Abd-el-Moumen, le fondateur de la grande dynastie des Almohades. De la cité même rien ne survit depuis qu'une tempête de mars, le mois aux vents fougueux, jeta par terre en 1885 le minaret d'une ancienne mosquée; le figuier déploie ses larges feuilles, près de la vigne et des amandiers, sur ce qui fut une demeure des guerriers, des marins, des pirates et des marabouts; mais le mur d'enceinte, en pisé comme la muraille de Mansoura, dresse encore des parois et des tours carrées.

Un port exécrable, c'est Nemours, rade à tout vent meurtrie. Dès que la brise menace, les capitaines fuient au nord-est vers Béni-Saf, ou à l'ouest-nord-ouest vers les Zaffarines, archipel de trois îlots qui veille à l'embouchure de la Malouïa. La France n'avait même pas su tirer ces trois rochers de sa brillante victoire de l'Isly qui aurait dû lui assurer non seulement la très utile rade zaffarinoise, mais toute la Malouïa, même tout le Maroc et, par le Maroc, la maîtrise de l'Afrique du Nord; elle imagina d'y faire flotter son pavillon en 1847 : elle mit deux ans à ruminer cette immense entreprise; en 1849 elle fut prête, et quelques soldats partirent pour les îlots; mais les Espagnols aux aguets nous y avaient précédé de quelques heures.

En remontant le torrent qui finit sur la plage de Nemours, on arrive à la doublement immortelle Sidi-Brahim et à la charmante Nédroma. Sidi-Brahim vit Abd-el-Kader massacrer quatre cents Français, cavaliers et fantassins pris dans une embuscade, et, dix-huit mois après, il vit encore ce même sultan vaincu, sans désir, sans espoir, harassé, suivi de quelques débris d'une armée fourbue, et demandant la paix après quinze ans de guerre.

Nédroma ne charme pas par elle-même, n'étant qu'un labyrinthe de ruelles, un écheveau de masures, un amas de décombres, à 383 mètres au-dessus des mers, mais son site est ravissant, sur un penchant du Filaoucen (1 137 mètres); on l'a surnommée la Petite Tlemcen, pour ses jardins, ses sources et ses horizons. Ville encore très peu française, Nédroma, berbère, arabe,

juive, a pour plus nombreux habitants des descendants de Maures chassés d'Espagne; quelques Nédromiens conservent pieusement la clef de leur vieille maison d'Andalousie.

Le Zendal (613 mètres), très différent de la Montagne Carrée des Traras, se termine par une



La mosquée de Sidi-bou-Médine. (D'après une photographie de M. Pedra.)

pointe — d'où son autre nom de Pain de Sucre; c'est notre dernier mont; le cap Milonia, notre dernier cap; l'Adjéroud ou Kis, notre dernier torrent : de celui-ci, tout petit oued, la rive droite obéit à Alger, la rive gauche obéit à Fès.



CHAPITRE VI

LES STEPPES OU LANDES

I. **Le Steppe oranais, l'alfa, les Grands Chotts.** — Sur leurs dix à douze millions d'hectares, les Steppes ne sont nulle part aussi vraiment Steppes que sur le haut plateau de l'Oranie. Le Steppe de la province d'Alger diffère peu de celui de la province d'Oran; mais dans la province de Constantine cette nature de terrains se confond avec le Tell et malgré sa nudité, ses lacs de sel, son siroco, son peu de pluie, elle est terre à grains comme le bord de la Méditerranée; des pâtures sèches y zèbrent le plateau, mais dans l'ensemble, ce plateau est Tell, et parfois des plus excellents, partout où scintille un flot d'eau. Sur le Steppe d'Alger et d'Oran, les fontaines sont plus rares, les torrents plus secs, et la gracieuse gazelle qui, trop chassée, disparaît de la Lande — on peut appeler aussi de ce nom le Steppe, — y brame encore plus passionnément après la pluie.

Le Steppe oranais est une table de 900 à 1 200 mètres d'altitude avec monts au nord et monts au sud, ceux-ci plus hauts que ceux-là; ce qui est fort heureux, car les djébels méridionaux se lèvent sur la route aride, en protection contre le Désert, et les septentrionaux sur la route humide. On y voit de grands lacs salés qui sont des mares d'évaporation avec plus de sel que d'eau; des oueds secs entre berges d'argile, de sable, de schiste ou de calcaire; des rédirs ou flaques dans les cuvettes étanches; des puits saumâtres; des pâturages verts ou roux suivant la saison; des champs à perte de vue couverts de thym, d'alfa, de chichh et de diss, plantes textiles. Aucune forêt sur ce socle aride; à peine des bouquets de jujubiers sauvages et de bétoums ou térébinthes broutés malgré leurs épines par le chameau qui passe en cadence; çà et là le tamarinier, et l'arbre presque partout souffreteux, tordu, petit, rabougri, le genévrier des sols très pauvres.

On y souffre des froids de — 5°, de — 8°, de — 10°, voire de — 12°, des queues de saison terribles, empiétements de l'hiver sur l'été; si bien que la gelée tardive vient comme le larron dans la nuit, en mai, même en juin, et que l'arbre qui avait triomphé des mois neigeux succombe

à la fin du printemps aromal et jusqu'au seuil de messidor; puis c'est la chaleur folle, 40°, 42°, 45°, 48°. Et toute l'année des vents infatigables secouent plus de poussière qu'ils n'amènent de pluie, ainsi que fait chez nous le turbulent mistral — vents affreux du Septentrion et, plus affreux encore, les vents du Midi, sirocos dans les cieux livides, devant un soleil pâli jusqu'au blafard et de lumière devenu lueur.

Est-ce à dire que ce pays puisse échapper au destin du Tell qui est d'élever une nation, et que, ruiné par le déboisement, par la folle pâture et le malentretien des sources, il soit trop tard pour qu'on le restaure autant qu'il peut l'être?

Non : ce climat dur est sain par la sécheresse de l'air, par l'altitude des sites; l'hiver y sauve



Dans le Steppe oranais : un campement au bord du chott du Kreider. (D'après une photographie communiquée par M. Jul. Poinssot.)

de l'été, la nuit du jour; le vent y rudoie la lâcheté, la langueur, la paresse. Ces pâturages aromatiques peuvent entretenir des millions de moutons et de bœufs; le cheval y est tout nerf, tout feu, tout flamme; le térébinthe y croît à merveille, et, comme lui, tels arbres capables avec le temps d'instituer des forêts; la vigne peut s'emparer de ses calcaires et de ses craies.

Certes il n'y pleut guère : 200, 250, 300 millimètres, selon les lieux, selon les années; mais il y pleut, des orages enflent les oueds de la montagne; tout barrage n'y est pas impossible, ni tout puits artésien; de ses craies sortent çà et là de belles sources : ainsi la fontaine du Kreider et la riviérette qui sort de la grotte de Chellala, aussi belle qu'aucune autre, en de superbes jardins; il est vrai que Chellala relève plutôt du Sersou que de la Lande.

L'impuissance absolue du Steppe, son destin fatal de ne supporter que des pasteurs errants de mare en mare, de citerne en citerne, tout cela c'était un peu de la fable; et pour ne point

dépasser la réalité du moment, il a déjà sa richesse, l'alfa dont on fait surtout du papier. Cette plante longtemps méprisée y couvre des millions d'hectares; seulement, comme elle croît par touffes espacées, elle n'étend pas sur la Lande un tapis continu; qui dit champs d'alfa, dit champs à demi nus. N'empêche que pour la transporter des plateaux à la mer on a construit des chemins de fer dont le principal, celui d'Oran à Colombe-Béchar dépasse maintenant le Steppe et s'avance dans le Sahara.

Le Maroc, Tunis, Tripoli, d'autres pays encore ont aussi ce qu'on appelle des « mers d'alfa », mais il ne semble pas qu'ils en possèdent autant que le Tell oranais, où de nombreux alfatiers recueillent ce trésor inattendu; principalement des Espagnols habitués par l'Espagne elle-même à la récolte de cette sorte de plante, commune dans l'orient de la péninsule sous un climat sérénissime semblable à celui de l'Oranie. La sparterie[1] occupe un grand nombre d'hommes en Andalousie, en terre murcienne, en pays valencien.



Pied d'alfa. (Dessin d'A. Faguet, d'après un croquis du docteur Bleicher.)

Derrière Sebdou, c'est-à-dire derrière les têtes de la Tafna, s'étendent en plateau des terres qu'on dit Tell autant que Steppe, autour de la Mare au Bœuf (Dayat-el-Ferd). Cette mare vaut les autres lacs de la Haute Lande; donc elle ne vaut rien. C'est un sel ou une boue et rarement une onde; pourrait-elle onduler ou dormir en transparence de cristal, elle qui n'a qu'une source pérenne, encore fort humble, dans tout son bassin qu'entourent des montagnes?

Au midi de la Mare aux Bœufs, El-Aricha n'est qu'à 100 ou 110 kilomètres du littoral le plus voisin, la côte de Nemours, mais ce poste élevé contre les Marocains du Steppe a tellement peu d'échange avec la mer derrière les écrans du djébel qu'il ne le cède pas en continentalité de climat à des lieux séparés des océans par mille lieues. A 1 250 mètres d'altitude, il devrait jouir du climat de Rome et des villes portugaises de Porto, Braga, Guimarães; sa moyenne annuelle est en effet de 16 degrés; mais au lieu de deux saisons diversement clémentes, elle résume deux saisons différemment dures, avec plus de cinquante degrés d'oscillation, de — 10° à

1. Extraction du sparte ou alfa; fabrication d'espadrilles, de cordes et de cordages, de tapis et paillassons.

+ 41°,5; il y tombe 210 millimètres de pluie par an, pas assez pour maintenir en eau vive son oued, qui s'en va vers la Malouïa : après les grandes averses il coule — sinon, non. — Au midi d'El-Aricha la plaine descend avec ses gouttières sans eau vers le Chott Occidendal ou Chott Gharbi; celui-ci est fait de deux bassins réunis par un étroit. A eux deux ils forment un lac (et quel lac!) de plus de 100 000 hectares; tous les deux sont laids, et à dix lieues au nord le Chott de l'Est (Chott Chergui) ne l'est pas moins.

A 950 mètres d'altitude, le Chott de l'Est a 150 kilomètres de long sur 10 à 20 de large, et 165 000 hectares. C'est un bien morne « léman » que ce champ de mirage, les oueds de montagne et de plateau que la pente lui destine ayant rarement la force de l'atteindre. Des falaises basses, des dunes sans gazon contemplent ses flaques, ses bourbiers, ses argiles, ses lits de sel, ses cristaux de gypse; des fonts thermales un peu saumâtres jaillisent de ses rives. On le traverse par des espèces d'isthmes, dos de sable entre des fondrières dangereuses en grande pluie, quand il semble que les chotts, recevant enfin plus d'eau qu'ils n'en évaporent, commencent à devenir la mer dont nous entretient la légende.

Les hommes de ces hautes plaines du vent, nous dit-elle, voulurent avoir, eux aussi, leur mer comme les riverains du Bahar-el-Kébir[1], aux lieux devenus depuis Tunis, Alger, Mostaganem, Oran. Ils assemblèrent tout le peuple et le divisèrent en deux troupes, l'une pour creuser la terre à profondeur d'océan, l'autre pour aller en caravane remplir les outres des chameaux à l'eau jamais épuisée du grand gouffre. En même temps il bâtissaient une Babylone, au lit dit aujourd'hui Khadra. Mais c'était avant que le Loué, le Prophète, Mahomet, eût prêché le Vrai Dieu; ces creuseurs, ces tailleurs de pierre, ces maçons, ces caravaniers étaient des idolâtres. Allah frappa souverainement les outrecuidants qui ne se réclamaient pas de son nom, le seul invocable au monde; il détruisit la « Cité Verte » : les chameaux et leurs conducteurs périrent à côté des outres crevées, et quand le dernier des piocheurs mourut il ne laissa derrière lui que la tranchée du Chott, et pas une goutte entre ses rives. Le Chott de l'Orient est double comme celui de l'Occident : une langue de terre le coupe en deux à côté d'une gare du chemin de fer d'Arzeu à Colomb-Béchar, près de ce Kreider où jaillit une forte source.

II. Le Steppe algérien : les monts des Ksours, l'Amour, les Zahrès. — Des Chotts de la Lande oranaise comme de ceux de la Lande algérienne on monte au sud, le long des sillons presque effacés du plateau. On suit des oueds secs sur des marnes grises, sol dur et salé frappé du pied par la gazelle que les « hommes de grande tente », autrement dit les seigneurs arabes chassent à l'aide du haut lévrier slougui; ils courent aussi l'outarde et le lièvre, comme les couraient nos anciens nobles, avec un fauconnier ayant au poing son faucon. En longeant ces oueds on arrive, à force de s'élever avec le sol, à de vrais vallées, à de vrais ruisseaux. On voit ici le torrent, en bas si vain que les puits creusés dans son lit ne donnent pas toujours de

1. La Grande Mer, la Méditerranée.



Dans les Ḳsours. (D'après une photographie communiquée par M. Jul. Poinssot.)

l'eau, rouler des flots sur la roche; et ces flots sont clairs, ils ne doivent rien à l'orage, ils doivent tout aux fontaines de la « sierra ». On entre, là où les oueds murmurent, dans la montagne terminale de l'Atlas, celle qui finit le bloc de Tell et Plateau. Le Sahara commence au delà de ces monts et ne s'achève qu'à cinq cents lieues au midi.

Dire que ces montagnes s'en vont au sud-ouest, à quoi bon, puisque c'est la coutume de toutes les traînées de notre Atlas? Et qu'elles s'en vont en rangées parallèles, à quoi bon encore? Nommées Aurès dans la région numide, de Batna jusqu'à Tébessa, elles s'appellent, au bout de notre Maurétanie, montagnes des Ksours, après avoir été, du nord-est au sud-ouest, monts des Zibans, Bou-Kahil, monts des Ouled-Naïl, Djébel-Amour. Les monts des Ksours et l'Amour se lèvent au fond de la Lande oranaise; la Lande « algéroise » se butte à ce même Amour et aux djébels des Ouled-Naïl; les monts des Zibans, séparés de l'Aurès par le défilé d'El-Kantara, sont constantinois; ils ferment, au sud du Hodna, les horizons fermés au nord par les monts Hodnéens.

Les monts des Ksours, très hachés, ont peu de majesté pour qui les approche du septentrion, car c'est de 1 000, de 1 200, de 1 300 mètres d'altitude qu'on les envisage, eux-mêmes s'élançant rarement à 2 000. Mais du Sahara, sur les chemins des dunes ardentes, leur surrection atteint ou dépasse 1 200 mètres, et leur déchirure est superbe. Non loin de Figuig, oasis célèbre par sa haine du Roumi, au nord et près d'Aïn-Sefra, le Djébel-Mzi hausse la tête à 2 236 mètres : c'est jusqu'à ce jour la roche culminante de l'Oranie; le roc supérieur de l'Algérie d'Alger ayant 2 312 mètres, celui de la Numidie 2 329 — en cela les trois provinces diffèrent peu, mais la province de Tunis monte bien moins haut, tandis que l'Oranie, s'étendant vers le couchant, acquerra quelque jour les djébels « sublimes » du Maroc.

L'Amour, à peu près équidistant entre l'Aurès et Figuig, se dresse à 2 008 mètres, là ou il se nomme le Ksel, non loin du bourg de Géryville qui grelotte en hiver tout le jour, et, jusqu'en été tous les matins, par 1 310 mètres d'altitude, à côté d'un oued intarissant; — ou du moins il ne sèche jamais dans la montagne géryvilloise, il ne disparaît du sol que là où sa gorge s'ouvre sur la plaine du Chott Oriental. Aux lieux où cette chaîne se nomme le Djébel-Amour, dans le pays d'Aflou, vers le nord-ouest de Laghouat, 1 707 mètres au-dessus de la mer marquent la limite extrême de l'effort d'ascension. sur le plus haut de quinze à vingt lambeaux parallèles. Entre les sources du Chéliff et celles de l'Oued-Djédi, très long torrent saharien, le plateau de la Gada, qu'isolent des cagnons, est comme un Causse Méjan que des précipices coupent en quatre sous-gadas ou sous-causses. Où qu'on l'aborde, à l'un quelconque des sous-causses, il y a cent mètres à gravir, escarpement, apic ou surplomb; en haut l'air est frais, la terre est par endroits arable, avec fontaines dans les bouts du monde et vergers où le cristal ruisselle, pur comme l'eau même de la mer, à laquelle ces ruisseaux ne se mêleront point : qu'ils aillent vers le Désert ou vers le Tell ils meurent près de leur vallon natal.

A peine s'il y a cent kilomètres de la pointe orientale du Grand Chott de l'Est à la rive gauche du Chéliff des Steppes, l'oued plus qu'indigent dont l'altitude est par ici, vers Taguin d'environ 850 mètres. De Taguin au Zahrez Occidental le marcheur ne perd que sa matinée, car du

« fleuve » au « lac » on ne compte même pas 30 kilomètres. Le Zahrez Occidental (Zahrèz Gharbi) est aussi peu lac que le Chéliff est fleuve; ses 30 000 à 32 000 hectares, à 826 mètres au-dessus des océans, embrassent au temps serein, qui dure ici presque toute l'année, moins d'eau qu'un laquet des Alpes, un étang des Pyrénées, une mare des Landes; le sel y abonde — environ 200 millions de tonnes.

Des deux montagnes crayeuses qui l'emprisonnent de loin, l'une, celle du nord, le Djébel-



Le Rocher de Sel.

Oukaït (1 191 mètres) ne penche vers lui ni ruisseaux, ni sources: à côté de ses alfas, il a pourtant des bois, tout au moins des demi-bois où les lentisques, myrtes, genévriers alternent avec le kerrouch, qui est un chêne à glands amers. L'autre, celle du sud, est dite : monts de Djelfa; autour du Sénalba (1 512 mètres), son culmen, elle porte des forêts qui se ruinent; une rivière en sort qui, en temps de crue, et alors seulement, réussit à descendre jusqu'au Zahrez à travers des dunes mouvantes; c'est l'oued-Mélah ou l'Eau Salée.

L'Eau Salée passe devant un bourg sis à 1 160 mètres d'altitude, devant Djelfa qui



Le marché de Djelfa. (Dessin de Marius Perret, d'après nature.)

commande aux Ouled-Naïl, Djelfa la gélide et la torride[1], la venteuse et la sèche[2]; bon pays cependant où le Français prospère dans le vallon qu'on a surnommé le Versailles de Laghouat — Laghouat, pauvre Paris; Djelfa, petit Versailles. — Puis, l'Oued-Mélah boit une source de 300 litres par seconde; il s'abat en cascade et va lécher le fameux Rocher de Sel qui quadruple son amertune. C'est par ses deux rives qu'il le suce, car cette roche n'est point un bloc isolé dont l'oued baigne la base, mais un banc de sel gemme qu'il traverse en un défilé dont les talus escarpés, sel mêlé d'argile et de plâtre, se dressent à plus de cent pieds de haut.

La dune méridionale du Zahrez de l'Ouest se prolonge pendant 40 kilomètres vers l'est-nord-est jusqu'à la rive occidentale du Zahrez d'Orient (ou Zahrès Chergui), à travers un pays déprimé; il y a là une sorte de détroit, très aride aujourd'hui, mais où les vents fouettèrent autrefois des eaux, car il est visible qu'aux temps abolis les deux lagunes amères faisaient un seul et même léman d'eau douce. Si les Steppes redevenaient une région pluvieuse, le Zahrez Oriental, plus haut de niveau (840 mètres), se verserait dans l'Occidental, et celui-ci dans le Chéliff des Landes. Entre monts crayeux, le Zahrez d'Orient étend sur une cinquantaine de milliers d'hectares la couche de sel estival qu'on calcule à 330 millions de mètres cubes.

Les Zahrez ne servent à rien, pas même à charger quelques chevaux et mulets du sel dont ils sont prodigues. Mais la contrée d'alentour est Tell presque autant que Steppe, du moins dans les années dont les orages se résolvent en pluie, et non pas en rafales chaudes, en sables volants, en éclairs stériles entre des nues qui avortent. De ce demi-Tell on ferait presque un Tell entier si l'on réduisait par des levées la surface que l'un et l'autre Zahrez n'ont pas la force d'effacer dans toute son ampleur sous des ondes vivantes; on diminuerait ainsi l'aire d'évaporation; donc l'on concentrerait l'eau. Il faudrait aussi boiser les 40 000 hectares de dunes qui joignent (avec quelques lacunes) la rive droite du Chéliff des Steppes au rivage du lac Hodna; enfin il faudrait barrer les torrents de la montagne et forer des puits artésiens — toutes choses ou faciles ou possibles. Les djébels du nord des Zahrez dont aucune caverne dans la craie ne suscite au sud une rivière pour l'avivement des lagunes, sont également des « pères de la sécheresse » à leur versant septentrional. Nul oued issu de leurs flancs n'arrose autrement que par une trombe fortuite le triste plateau que traversera bientôt le chemin de fer d'Alger à Laghouat.

III. Le Hodna; la Métidja du Sud. — Du Zahrez Oriental au Hodna l'on ne compte guère que 60 kilomètres, mais la descente du sol est grande : de plus de 800 mètres à 400. Si le climat de la Lande se mouillait assez pour que tous ses oueds fussent à pleins bords en toute saison, autant qu'ils coulèrent dans un autre âge de la Terre ou peut-être un autre âge de l'Homme, la lagune du Hodna, gonflant en lac alpestre, monterait jusqu'au col qui mène de son bassin dans la plaine des Zibans; un fleuve passerait devant Biskara, et les lagunes de la

1. La moyenne de l'été, 27°6, y quadruple presque la moyenne de l'hiver, 7°,2; la neige y couvre souvent profondément le sol; la bise y siffle impitoyablement, comme un mistral.

2. 176 millimètres par an (?).

dépression franco-tunisienne cesseraient d'être des marais infortunés. Mais justement la nature semble plutôt travailler à sécher l'Atlas qu'à l'envelopper de nuées humides.



Les terrasses de Bou-Sâada.

Lac du Hodna ou de la Hodna ou lac de Msila, d'après une ville délabrée peu éloignée de sa rive septentrionale; ou lac Heureux, lac du Bonheur[1], on ne sait pourquoi. Rome l'avait plus sensément nommé les Salines — Salinæ Tubonenses, d'après Tobna, qui est à la même distance que Msila de la pointe orientale du Chott : à cinq ou six lieues. Le Hodna ne peut être potable quand tant de montagnes l'isolent de la source éternelle des pluies. Bien qu'à 150 kilomètres tout au plus de la mer la moins éloignée, qui déferle sur la plage du golfe de Bougie, trois forts djébels lui cachent la Méditerranée. Il y a d'abord les Monts Hodnéens, chaîne çà et là sylvestre encore dont les maîtres pics dépassent 1 800 mètres et portent en hiver des tiares de neige; puis derrière les Monts Hodnéens, au nord de cette Medjana où les moissons sèchent souvent faute d'eau, se lève le djébel des Bibans, supérieur à 1 700 mètres; enfin derrière la chaîne des « Portes », le très haut et très puissant Babor atteint 2 000 mètres.

Donc le cirque des sierras déchiquetées du Hodna est un cirque de lumière, et d'embrasement, soit un Sahara, mais seulement lorsque le printemps est anhydre; si la saison délicieuse dispense la pluie lorsque les graines, puis les tiges la demandent, qu'elle en dispense assez, et que le siroco s'abstienne de souffler, alors l'orge, le blé, viennent à miracle, à 100, 150, 200, 400 pour 1, et la « Métidja du Sud », avec ses vagues d'épis, fait honte à la Métidja du Nord. Mais la plaine du lac Heureux blondit trop rarement en moissons opimes; elle attend, pour devenir un Sénégal[2], une Égypte, les canaux tirés des oueds de la montagne. On prétend que les Romains, et, après les Romains, les Berbères, y avaient soumis à l'irrigation plus de 100 000 hectares; de nombreux restes en témoignent, barrages, maçonneries, châteaux d'eau diviseurs, traces de canaux et de rigoles, sur les 1 800 000 hectares, sinon 2 000 000, qu'occupe

1. Chott-es-Saïda.
2. Par son climat, ses plantes, le bassin du Hodna ressemble, dit-on, singulièrement au Sénégal.

le bassin du Hodna, dont 27 650 pour la lagune en hiver ordinaire et 70 000 ou 75 000 après les longues pluies. En été l'eau s'y réduit à de faibles marais et le sel y brûle les yeux. Plus grande jadis, il y a dans son voisinage, à son sud-est, au delà d'une étroite langue de terre, un chott de 8 500 hectares isolé de lui par la dessiccation de l'Atlantide.

De tous les oueds qui s'avancent vers lui par flots inconstants, quelquefois en vastes rivières, le plus abondant est le Ksab, de son nom complet Oued-el-Ksab ou Rivière aux Roseaux; il naît d'une forte source, à Ras-el-Oued. Coulant au versant septentrional de la montagne hodnéenne, sur le plateau de la Medjana où ses fontaines et les fontaines de ses affluents vivifient des villages français, il semble d'abord promis au fleuve de Bougie; mais, bientôt, laissant Bodjr-bou-Arréridj à 8 kilomètres au nord, sur une colline de 935 mètres d'altitude, il tourne au midi et perce en défilés la montagne hodnéenne, entre des rocs noirs qui relèvent du calcaire.

Au Roc-Bâton (Kef Matrak) une digue de 25 mètres de haut arrêtera peut-être quelque jour 20 millions de mètres cubes d'eau que fourniront sans peine les 150 000 hectares du bassin d'amont; mais, pour l'instant, ses crues ne font que nuire. Affranchi des prisons du djébel, il baigne de ses canaux les jardins de l'embrouillis de masures terreuses qui s'appelle Msila. Hodnéens et Sahariens sèchent l'argile au cuisant soleil, et des « toub » ou briques ainsi obtenues ils se font des maisons, disons de nouveau des masures, des casbas, des mosquées, des minarets dont beaucoup défient audacieusement l'équilibre; à Msila dix ou douze de ces « tours de la prière » sont aussi penchées que l'est la tour de Pise.


Boucherie de chameau sur le marché de Bou-Sâada.

Des monts Batnéens arrive au chott du Hodna un oued qui passe près de Ngaous ou Mgaous, dont les jardins murmurent, tant il y gazouille d'eau dans les seguias sous une forêt d'arbres fruitiers.

Des monts d'Aumale et du Tittéri vient l'Oued-Chellal, long de 150 kilomètres. Des monts de Djelfa descend l'oued de Bou-Sâada, « heureux comme son lac, et qui baigne à 578 mètres

au-dessus des mers, la ville « Fortunée », Bou-Sâada, riche de 8 000 palmiers. Des monts des Ouled-Naïl et du Bou-Kahil descend l'Oued-Chaïr dont le nom, Rivière de l'Orge, indique assez que ce pays saharien connaît les cultures telliennes ; l'une des expansions de vallée où serpentent ses eaux rares, qui toutefois ne manquent jamais, la plaine d'El-Mehaguen, est l'une de ces « Métidjas du Midi » que les Arabes aiment à comparer non sans illusions à la Métidja d'Alger la sultane.

Sur tous ces oueds hodnéens, des ruines, plus exactement des décombres, sont un faible souvenir de Rome dominante ou colonisatrice : débris de fermes ou d'établissements quelconques au long de l'Oued-Chaïr, comme au long du Bou-Sâada et de l'Oued-Chellal. Il n'est pas bien démontré que Rome ait eu jamais une très forte prise sur cet outre-mont de Sétif, mais ces vestiges prouvent au moins qu'elle occupa le pays, qu'elle le trouva bon, qu'elle essaya de l'arroser, de le planter et de le cultiver.



CHAPITRE VII

SAHARA ALGÉRIEN

I. **L'impluviosité.** — Par delà les montagnes qui bordent au midi le haut plateau des Steppes s'étend le Sahara, large de 2 000 kilomètres entre l'Atlas et le pays des Noirs. Arrêtée par les djébels du Nord, la pluie n'y vient pas non plus de l'Ouest, quelque immensité de mer



Le Sahara : vue prise du col de Sfa, au nord-ouest de Biskara. (D'après une photographie de M. Neurdein.)

que l'Atlantique agite sur son rivage entre les derniers caps marocains et les dunes du fleuve Sénégal : de ce côté, les vents du Gouffre sont stériles. Les haleines de l'Est, soufflées par l'aride plateau de l'Asie, l'Arabie et le Sahara lui-même, ne sont pas moins sèches. Enfin le vent du Sud, le terrible guébli, père des tourbillons de sable, est un vent continental également infécond.

Aussi pleut-il extrêmement peu dans le Sahara : sur Biskara plus humide pourtant que la plupart des lieux du Désert, l'an 1880 n'a versé que 83 millimètres et demi d'eau « zénithale »; mais certaines années sont plus généreuses.

Voilà pourquoi le Sahara français, bien qu'à 10 degrés au plus de la zone fraîche, est une des fournaises, ou, comme disent les Espagnols, une des poêles de l'univers. Si la moyenne y dépasse peu 21, 22, 23, 25 degrés, c'est qu'il y a des nuits froides, même au-dessous de zéro; les journées, elles, sont terribles : on a vu, paraît-il, 56 degrés à l'ombre (?!) à Touggourt; et cela dans une oasis où le mercure peut descendre à — 8. L'excès de la chaleur, l'intensité de la



Photo du docteur Pons.

Dans les dunes.

réverbération, le vol du sable amènent avec eux leur cortège habituel de maux, et d'abord les maladies d'yeux; mais en somme le climat, vu sa sécheresse, est très salubre, excepté dans les oasis où le flot d'eau qui pourrait baigner des palmiers dort en marais par la paresse des jardiniers du Désert.

Pareil au Steppe, le Sahara vaut mieux que son premier aspect. Avec deux gouttes d'onde on y fait fleurir des paradis sur le sable ou la pierre qui cache le noir scorpion — paradis surtout par l'enfer qui les environne. Or les sources de 50, de 100, de 200 litres et plus par seconde, faites de pluies qu'engouffrent le calcaire et la craie de l'Atlas, sont fort nombreuses, du moins dans le Sahara de Constantine à l'ouest et à l'est de Biskara. L'aïn d'où sort la rivière de Mélili, dans le Zab Occidental, donne 800 litres par seconde[1], et l'on estime à 2 733 litres par

1. On le dit du moins : mettons 500.

seconde le flot que versent ensemble les fontaines des Zibans, c'est-à-dire des divers Zabs. Ce n'est pas tout encore. Des puits artésiens forés par la France ont fait jaillir de petites rivières. Grâce à eux des oasis mortes renaissent au bord des ruisseaux enfantés par la sonde, des oasis nouvelles s'enorgueillissent de leurs jeunes tiges et chaque année un peu de Désert entre sous l'ombre légère des palmes.



Mechera ou réserve d'eau douce.

II. **Foum-es-Sahara**. — Un homme qui part de Paris le jeudi peut, le dimanche, voir les dattiers de Biskra, ville du Désert. Débarquant à Philippeville, cet homme monte à l'orgueilleuse Cirta par un convoi lent, car les pentes sont dures, puis par des pentes moindres à Batna, sur de tristes plateaux qui ne sont point beaux, qui ne le seront jamais; leurs oueds sont taris, leurs lacs sont salés, leurs monts sont chauves; mais bientôt l'Aurès monte dans le ciel, la nature grandit. Quand on a laissé derrière soi Batna l'on atteint un col de 1 100 mètres, puis le train court vers ce grand, ce vrai Sud dont les enfants méprisent souverainement ce qu'ils nomment la brumeuse Alger, la nuageuse Oran, la pluvieuse Tunis. Il court en corniches, en tunnels, sur précipices, dans les gorges d'un oued sauvage, aurasien par son cours supérieur,

saharien par son lit inférieur; il descend avec lui jusqu'à l'antique Talon d'Hercule (Calceus Herculis), qui est l'illustre El-Kantara. Roches ardentes, eaux vives, ciel magique, éventail des palmes, voix d'un torrent, cette oasis a la beauté parfaite; là, près d'un pont romain d'une arche dominant de 45 pieds les galets de l'oued, la gorge s'élargit.

C'est le Foum-es-Sahara[1], où le mortel le plus vulgaire est pris à la gorge par la splendeur du Désert, grand comme l'Océan. Il y a dans l'Atlas, sous divers noms, d'autres écartements magnifiques dont les roches sont comme les caps d'Homère : « l'homme assis sur leur crête y



Les dunes.

voit autant de ciel qu'en peuvent sauter les chevaux bruyants des Dieux », mais ce ciel est souvent rouge ou fauve avec des typhons de sable et non pareil à l'azur bleu qui dort sur la mer « vineuse ». On traverse ensuite « El-Outaïa », sise à 266 mètres au-dessus des mers, puis on monte au col de Sfa, d'où l'on voit plus amplement que d'El-Kantara le Désert où l'on va descendre.

III. **Biskra, les Zibans, Zaatcha.** — Quand l'air s'ébranle à Biskra, la vieille oasis et la jeune ville d'hiver, 150 000 palmiers frémissent, et 5 000 oliviers dont les plus antiques ont, dit-on, livré leur feuille au vent dès le temps des Romains. C'est que l'eau ne manque pas, la

1. Mots arabes : la Bouche du Sahara.

terre non plus, et tel de ces dattiers, tel de ces oliviers a sous lui jusqu'à 78 mètres d'alluvions.

Si le torrent, qui est un fils de l'Aurès batnéen, si l'Oued-Biskra roulait tout l'an l'énorme flot que certains orages poussent dans son lit (et hors de son lit, lorsqu'il s'épanche à 12 000 mètres de largeur au delà des tamarins de sa rive), il supprimerait au loin la solitude et la svelte colonnade de la forêt des palmiers dresserait des millions de colonnes. Mais en temps ordinaire l'oued s'arrête en amont de l'oasis, et alors l'arbre à palmes qui doit plonger « son pied dans l'eau, sa tête dans la flamme », est arrosé par l'eau tiède (30°) d'un gouffre, onde bleue et



Photo G. Rolland.

Puits artésien à Sidi-Yahia.

profonde qui jaillit au milieu des roseaux, dans le lit même de l'oued; de cet abîme il sort de 130 à 180 litres par seconde, fournis probablement par le massif de craie des environs.

Du port de Philippeville à la ville française de Biskra, qu'avoisinent les sept villages du Biskara berbéro-nègre, il y a par la voie de fer, près de 325 kilomètres; 200 seulement ou un tout petit peu plus jusqu'à la courbure de mer la plus proche, qui est la rive du golfe de Bougie. Si forte est la chute des terres au revers méridional de l'Aurès que la ville de plateau, Batna, qui a son socle à 1 035 mètres d'altitude, dépasse de plus de 900 mètres la ville oasienne, qui n'a que 124 mètres de surrection, non loin de fonds inférieurs même à la mer. Cette bassesse de site, la réverbération de l'Aurès aux bastions chauves, les vents du Sud, de l'Est, de l'Ouest, tous de

fournaise, l'absence d'haleines marines, font à Biskra son climat très extrême, d'une moyenne de 22 à 23 degrés, l'oscillation allant de la gelée qui scelle ruisseaux et séguias, à 46, 48, 50 degrés de torridité.

Mais le Biskri, Berbère plus ou moins adultéré, tient de son origine une vigueur qui brave tous les soleils. Cette oasis remplit Alger, Tunis, Constantine, les ports, les villes telliennes d'une petite nation de bateliers, de porteurs d'eau, de portefaix, d'hommes de peine. A vrai dire, ils ne viennent pas tous de Biskra; ils sortent aussi des oasis voisines, des masures de mille et un jardins de palmiers, du sein de familles où foisonnent les lépreux, les borgnes, les aveugles, les chassieux. Beaucoup d'entre eux reviennent au ksar natal, riches de ce qu'ils ont appris — le plus précieux de leur science c'est d'entendre et de parler le français.

Serait-il vrai qu'une peste ou toute autre épidémie ait ouvert en 1663 la fosse à 71 000 des Biskris de Biskra? Non sans doute, mais Biskra semble avoir été plus grande qu'aujourd'hui. Elle existait dès avant que dominât ici Rome, car l'un de ses deux noms latins, Ouesker, n'a nullement la physionomie latine, mais bien l'apparence libyenne; l'autre nom, Ad Piscinam, latin celui-là, venait des thermes où arrivait l'eau prise à une lieue de distance, à la fontaine soufrée, plus que tiède (46°), que les indigènes appellent le Bain des Saints Hommes[1] et que les Français appellent la Font-Chaude.

Si elle a dépéri, voici qu'elle renaît : c'est la « Reine des Zibans ».

On appelle Zibans, pluriel de Zab, les oasis du pied de l'Atlas à l'est et à l'ouest de Biskra. Il y en a trois : le Zab Oriental, le Zab du Sud, le Zab du Nord, ensemble de pauvres villages en terre séchée au soleil, chacun dans son oasis, chaque oasis autour de sa source. Presque toujours cette fontaine est un abondant surgeon d'eau transparente. Presque toujours aussi cette eau trompe; on la voit lucide, elle l'est, mais le sel ou quelque autre substance chimique la traverse; on la croit fraîche, elle est tépide, à 22, 25, 30 degrés.

Au nord des oasis du Zab Oriental le soleil teint de couleurs enflammées les craies de l'Aurasie, jusqu'à la rutilance de la braise, et c'est pourquoi ce chaînon de l'Aurès se nomme la Joue Rouge[2]; Joue Blanche l'hiver aussi, jusqu'à la candeur éblouissante, par le chaste argent de la neige. Comme nulle part le présent Atlas français n'est aussi haut (et nulle part la plaine aussi basse), les frimas ne manquent jamais à leurs créneaux suprêmes vers la fin de l'année et à son renouvellement. Les rivières le prouvent quand mars et avril lancent contre le djébel une tiède tempête, mouillée ou non; alors l'Oued-el-Abiod et l'Oued-el-Arab entrent dans le Désert en triomphateurs, comme des Rhônes de montagne : le premier au sortir des étroits grandioses de Bénian, de Mchounech; le second à la grande coupure de Sidi-Nadji, qui est une « Bouche du Sahara ». Puis mai, juin, juillet, août étincellent, et les oueds sèchent; mais toute l'eau de la neige et des tornades n'a pas fui par la crue des torrents, il en est entré par filets sans nombre sous la pierre crayeuse.

1. Hammam-es-Salahin.
2. Ahmar-Khaddou, mot à mot Rouge Joue.

Aussi les fonts sont nombreuses qui jaillissent dans les gorges des oueds et au bas de l'Aurès, à la lisière même du Désert, au point que le Tell n'a guère de régions où l'on voie bouillonner tant d'eaux éternelles, sources qui se dispersent en canaux à l'ombre des palmiers, dans des jardins presque palustres par trop d'entre-croisements des ruisseaux. Les poètes de ce coin du Sahara pourraient dire, comme Ovide, qu'ils sont nés dans une campagne aqueuse [1].



Photo de M. E. Frechon, Biskra.

Irrigation d'une palmeraie.

Au nord, la très fière montagne de la Joue Rouge; au midi, l'étang du Melrir avec les sous-étangs ses confrères, inférieurs ainsi que lui au niveau de la mer: tel est le Zab Oriental, qui a pour célèbre oasis Sidi-Okba. Sidi-Okba (Monseigneur Okba) conserve en son nom la mémoire du premier conquérant musulman du Maghreb. Okba, fils de Nafé, dort ici dans un tombeau de la mosquée, depuis les douze cents ans et plus qu'il fut tué dans ces parages par les Chrétiens, tant Grecs et Latins que Berbères. On lit tout près de sa châsse vénérée, sur une des colonnes de l'Église :



Le marché de Sidi-Okba.

Hada kobor Okba ben Nafé. Rahmah Allah! Autrement dit : C'est la tombe d'Okba, fils

1. Hæc ego composui, Pelignis natus aquosis.

de Nafé. Dieu lui fasse merci ! — C'est là l'inscription mahométane la plus vieille de toute l'Ile de l'Occident. Mais ces lettres arabes sont de cinq, de six siècles plus jeunes que maintes lignes latines de la contrée ; Rome avait ici des avant-postes, Thabudeos, Ad Badias, Ad Majores, d'autres encore.

Sidi-Okba possède une Faculté de droit musulman ; Tolga de même, qui domine dans le Zab Occidental où le djébel de fond n'a pas l'élévation de la Joue Rouge ; pourtant les aïoun tièdes, surgeons de la craie, qui s'y échappent du roc ou du sable, sont encore plus abondants qu'au levant de Biskra. Ainsi Mélili et Ourlal, deux bourgades presque riveraines de l'Oued-Djédi, se partagent une riviérette thermale et Oumach dispose de huit fontaines dont une monte indolemment d'un gouffre de 40 mètres de profondeur.

Tolga vante ses quinze mosquées, qui n'en valent pas une, et mille étudiants en droit fréquentent sa zaouïa. Non loin d'elle deux oasis eurent leurs heures tragiques, Zaatcha et El-Amri. Zaatcha rappelle un siège mémorable (1849), cinquante-deux jours de tranchée ouverte et un assaut où il coula plus de sang français que n'en boivent d'habitude les combats africains. El-Amri est le lieu de la révolte de 1875 ; bien moins mortelle que celle de Zaatcha, la lutte fut surtout à distance ; on cerna l'oasis, et des batteries la foudroyèrent.

Conquérir une oasis est une dure entreprise. Les murs du ksar, ceux des maisons sont en pisé ; le canon les troue, il ne les renverse point à grands pans ainsi qu'il fait des maçonneries. L'enceinte du bourg forcée, chaque jardinet, qu'entoure sa levée de terre, est une autre enceinte ; dans le jardinet, forêt clairsemée, la mort vise l'assaillant derrière le palmier, le figuier aux larges feuilles, l'olivier, l'oranger ; il faut franchir des canaux, des rigoles, des fossés, des mares. Pas de rues, tout est cul-de-sac, embûche, coupe-gorge ; et il advient que le siroco souffle son sable dans des yeux brûlés par la poudre.

IV. **De Biskara jusqu'au pays des Palmes.** — Partir de Biskara pour Sidi-Okba, c'est prendre le chemin de la Syrte tempêtueuse — distance d'environ 400 kilomètres. — A la Joue Rouge, et moins fiers qu'elle, succèdent d'autres élancements de l'Aurès et à l'Oued-el-Arab succèdent des torrents d'égale indiscipline qui rugissent dans l'Aurès ou tout au moins y gazouillent, puis sont muets, quelquefois dès avant l'entrée dans la plaine de flamme. Peu à peu l'Aurès descend des altitudes de 2 000 mètres à celles de 1 800, de 1 500, de 1 200 ; et lorsqu'on arrive chez le bey de Tunis on n'a plus au septentrion que des montagnes en lambeaux, ardent pays qui n'est ni le Steppe, ni le Désert, mais tous les deux ; de même que, plus au nord en Tunisie, d'autres monts usés, restes des massifs antiques, se dispersent sur des plaines qui ne sont ni tout à fait Steppe, ni tout à fait Tell, mais qui sont l'un et l'autre.

Au midi, nul changement. C'est toujours sous différents noms, le même chott, la même fondrière, ici plus haute, là plus basse que le niveau de la Syrte, avec 31 mètres au plus creux, justement dans la lagune la plus éloignée de la mer — lagune nommée Melrir. Des fondrières, des argiles, des sables, du gypse, du sel aveuglant, telle est la dépression « franco-tunisienne »



Biskra : mosquée de Sidi-Mohammed.

qui commence avec ce lac, le plus proche de Biskra. Cette bourbe, cette arène, cette glaise, ce plâtre, il se peut que la crue des oueds en cache les sillons, les ornières, et qu'elle dissolve beaucoup de ce sel. Mais ce qu'y voit presque incessamment, le jour venant après le jour, et l'année après l'année, c'est le scintillement des cristaux, c'est l'incandescence du ciel, visible aux vibrations de l'air

V. **Le Blad-el-Djérid ou Pays des Palmes.** — A l'est du Melrir, le Chott-el-Gharsa descend à 21 mètres au-dessous du niveau de la Syrte. Un dos de pierre et de sable, avec oasis « incomparables », le Djérid l'empêche de confondre sa saline avec celle du Chott-el-Faraoun. Djérid c'est le second terme de Blad-el-Djérid ou Pays des Palmes, nom qu'aucun des « Jardins du Désert » ne mérite plus, ni peut-être autant. Là sont les oasis de Nefta, de Tozer, d'El-Ouidan, avec leurs rivières tièdes que déjà les Romains guidaient vers les palmiers. Un million de dattiers, plus ou moins, s'abreuvent à ce ruissellement. El-Ouidan se pourvoit à 45 sources; Tozer en possédait 155, dont quelques-unes se sont éteintes, bien moins par la faute de la nature que par l'indolence des hommes, qui sont ici 25 000.

Tandis que le Sahara méridional, cessant d'être Sahara, devient lentement Soudan par le progrès des pluies tropicales vers le nord, le Sahara septentrional devient, lentement aussi, de plus en plus Sahara. La cause en est à la diminution des pluies, pénurie dont le Numide, le Gétule et le Garamante furent sans doute les premiers auteurs par l'incendie des forêts; puis ce furent les Arabes, peuple qui a pour fonction d'étendre la pâture aux dépens des selves, et à force de détruire les arbres, de détruire aussi l'herbe à mesure que l'ondée se fait rare et la source plus humble et de plus bas niveau.

La plupart des fonts djéridiennes tarissent, au pied de leurs talus de sable, parce que l'oasien ne maintient pas ces talus, que les versants s'écroulent et qu'ils bouchent l'œil de la fontaine; alors le dattier languit, il meurt, et l'oasis diminue ou disparaît. Si l'aïn aveuglé jaillissait à la lisière du bois des palmes la palmeraie se rétrécit; s'il jaillissait dans l'intérieur, tout sèche autour de la source abolie, les dattiers, les orangers, les figuiers, les feuilles et les fruits, les orges et les grains; le sol pierreux redevient pierre aride, le sol de sable se désagrège au vent et le jardin n'est plus qu'un passage de dunes. Ainsi, pour avoir laissé des grains d'arène tomber dans le cristal de la fontaine, l'oasien perd son oasis.

D'où vient la veine d'eau qui s'épanouit dans le Djérid par trois cents fontaines? Elle arrive souterrainement des horizons du Nord, du Steppe mêlé de monts, de tout le pays au sud de Tébessa. A lui seul, le Djérid, qui est fort petit, ne pourrait émettre que de modestes fontanelles, une goutte par ci, une goutte par là, de quoi mouiller quelques carreaux de jardin. Entre autres torrents, cette veine reporte au jour l'oued qui commence près de Fériana, la Thelepte des Romains[1], descend à Gafsa, devient la Rivière aux Tamarins[2] puis déroule son sillon sec vers le

1. Les ruines de Thelepte ne sont pas à Feriana même, mais à faible distance d'une grande source.
2. Oued-Tarfaoua.

Chott-el-Gharsa. Gafsa, la Kapaz des Puniques et la Capsa des Latins, est une cité très antique, l'une de celles que les Arabes nomment les mères du monde; à 345 mètres d'altitude, des palmiers et des oliviers l'entourent, buvant à des sources tièdes où des serpents noirs, des poissons, des tortues frôlent en nageant les murailles de bassins romains.

Le lac de Pharaon[1], ou lac du Djérid[2], plus vaste qu'aucune autre des lagunes de la dépression, dépasse le miroir des mers, comme aussi le Fedjedje, son voisin à l'est. Ayant à son côté « polaire » la Palmeraie, il touche presque par sa rive « équatoriale » à l'Areg ou Erg, monstrueux entassement de dunes où monte et dévale un sentier menant à Ghadamès, la Kydamos antique; Ghadamès, oasis berbère de 350 mètres d'altitude, se trouve à l'un des grands carrefours du Désert.

VI. **Le Nefzaoua.** — Trois cent cinquante oasis dont la plupart ne sont que des jardinets, des bosquets, non des forêts de palmiers. Telle est la source, faible ou puissante, telle est l'oasis, petite ou grande, trempant ses dattiers dans l'eau qui, à l'inverse des aïoun djéridiens, est presque toujours une eau fraîche. Le Nefzaoua confronte à l'immensité de l'Areg. Il célèbre Kébili comme le ksar principal de ses quarante ksours, qu'habitent 15 000 hommes, arabophones parlant, ainsi que généralement les Sahariens, un arabe plus pur que celui du Tell et du Sahel; mais ils ne sont guère de sang ismaélite; chez eux des Berbères envahisseurs se sont confondus avec des Noirs envahis. Peuple depuis longtemps hybride, l'élément nègre l'emporte dans telle de ses oasis, ou dans tel bourg en briques de cette oasis, ou dans tel quartier de ce bourg, ou chez telle famille de ce quartier; ailleurs c'est l'élément berbère. Cette gent mélangée, avec nuances et dégradations sans nombre, est commune à presque toutes les oasis. Ce n'est pas ici qu'il faut parler de race au sens étroit du mot.

VII. **La Mer Saharienne ou Mer Intérieure.** — En leurs fonds et tréfonds et sur leurs terres de pourtour plus « humbles » que l'Océan, Melrir et Gharsa devaient être le lit de la très fantastique « Mer Intérieure »; le lac de Pharaon et le Fjededje auraient été le trajet du canal d'amenée des eaux de la Syrte. On voulait trancher le seuil de Gabès, grès et calcaires de 100 mètres d'élévation ayant 47 mètres au col le plus bas; creuser dans le Fedjedje et le Faraoun un fossé gigantesque; percer, à l'ouest du Faraoun, des collines de 91 mètres; enfin remplir la cuvette inframarine du Gharsa et du Melrir avec l'onde salée de la Méditerranée, moins saline encore que celle des lagunes. Cette immersion, c'était la « Mer Intérieure », ou encore la « Mer Saharienne ».

Ces grands noms ont fait la passagère fortune de cette idée. Noms bien hyperboliques, car, avec ses 800 000 hectares la soi-disant « mer » était au Sahara ce que la sebkha des Oranais est au Tell d'Oran, ce que le lac de Genève est aux Alpes réunies de Suisse et de France, ou le lac

1. Chott-el-Faraoun.
2. Chott-el-Djérid.



Les jardins de Gafsa. (D'après un croquis de M. H. Saladin.)

Supérieur aux États-Unis et à la Puissance du Canada; et par la minceur de sa lame, cette « mer » ressemblerait au lac d'Oran plus qu'au Léman et qu'au Supérieur. Au lieu d'un flot vivant, puissant, bruyant, passionné, salutaire, il était à craindre qu'on ne fit une mare méphitique en lutte perpétuelle avec un climat flamboyant. Encore si l'évaporation, livrant au soleil les plages maremmatiques, fouettait de pluies l'Aurès! Mais l'air du Sahara dévore lui-même ses nuages qui, pareils à la gara du littoral péruvien, ne se résolvent point en ondées. Dans le Grand Désert les plantes meurent faute de pluie au bord même de l'Atlantique; et sur la rive méditerranéenne, près des lieux où aurait puisé le canal, il n'y a pas une prairie, pas une rivière, pas une fontaine et pas un arbre. Avec ce qu'aurait englouti d'or la « mer » proposée, l'on planterait assez de forêts, on barrerait assez d'oueds, on évoquerait assez d'eau jaillissante, on bâtirait assez de citernes, on féconderait assez de palmiers et de cotonniers pour régénérer le Sahara français autant qu'il peut l'être.

Aurait-on même pu remplir cette mer sans donner au canal de la prise d'eau les dimensions d'un fleuve? C'est par milliards de mètres cubes annuellement[1] que le ciel eût attiré à lui les eaux répandues sur les 800 000 hectares, et par milliards que le canal eût dû les prendre à la mer pour les porter au lac. Suivant leur confiance ou leur défiance, les calculateurs estimaient à huit ou dix ans, ou à vingt, ou à trente et quarante, le temps nécessaire à l'achèvement de cette Méditerranée incessamment consumée par en haut. Plusieurs avaient même proclamé qu'on ne la remplirait jamais. D'aucuns avaient montré que, puisant sans arrêt à l'urne des sels marins, que, perdant toujours et toujours l'eau par évaporation, elle croîtrait indéfiniment en sel, jusqu'à s'en combler. D'autres avaient prédit les fièvres qui naîtraient du mélange de l'eau douce des crues, de l'eau salée des mers; enfin, l'on avait compté les palmiers que noierait l'immersion de la conque. L'idée ne méritait pas de vivre. Fausse et funeste, elle est morte, heureusement pour l'Afrique française.

VIII. **L'Oued-Souf.** — Au midi du Melrir, qui s'avance en longs tentacules, l'Oued-Souf est une oasis durement traitée par la nature. Il comprend sept villages et trois villes, dont une, plus grande que les deux autres, a pour nom El-Oued.

Ville fort singulière, El-Oued a mille maisons de deux mètres de haut jusqu'à la naissance des coupoles semblables à l'église byzantine de Saint-Front de Périgueux, elles se renflent à leur cime en trois ou quatre koubbas. Peu d'entre elles ont 50 mètres cubes d'air à la disposition du maître, qui n'y peut entrer sans se courber; obscures, elles ne reçoivent le jour que par cette porte basse et par le trou d'où sort la fumée. Point d'eau courante dans le Souf; point de fontaines tièdes ainsi qu'en Djérid, de fontaines froides ainsi qu'en Nefzaoua. Ses 180 000 palmiers croissent dans des creux de la dune, dans des puits du sable; ils y vivent de l'humidité que leurs racines vont puiser sous terre au lent passage des eaux invisibles.

1. A raison de 39 millions de mètres cubes par jour, soit par an plus de 14 milliards : donc, rien que pour contrebalancer l'évaporation, le canal aurait dû conduire 451 mètres cubes par seconde, presque l'étiage du Rhône.

L'un des grands travaux des hommes du Souf est de maintenir vides ces entonnoirs de la dune, d'empêcher le sable des talus de rouler au fond des trous, profonds de 20 à 40 pieds; il leur faut aussi lutter contre l'éparpillement de la crête qui aurait bientôt fait d'enfouir les palmiers jusqu'à la cime de leurs palmes : à cela ils pourvoient par des haies de branches et des margelles de pierres non cimentées. C'est un combat de tous les jours.

Des Arabes mêlés de sang berbère et de sang noir, vingt-cinq à trente mille hommes, habitent cet archipel de la mer des Aregs; ils y cultivent la palme; ils paissent leurs moutons à l'entour, souvent très loin, quand la dune a reverdi; beaucoup s'en vont, à la limousine, vers les villes d'Algérie et de Tunisie. Dans cet air chargé de sable fin nombreux sont les aveugles, les borgnes et les hommes aux yeux rouges, éraillés.

Faut-il croire d'un pareil pays que son vrai nom, son nom d'autrefois, c'est Oued-Izouf, la rivière murmurante? « Jadis, content les Souafa, nous avions un grand oued qui coulait du nord au midi; les Roumis, fuyant devant les Arabes, l'ont enfermé sous terre. Eux seuls pourront le ramener au jour. » L'oued enterré que les chrétiens ressuscitent à cette heure n'est pas celui du Souf; c'est celui du Rir, à l'ouest du Souf, droit au midi de Biskara.

IX. **L'Oued-Rir.** — Au midi de Biskra l'on traverse l'Oued-Djédi, la rivière vers laquelle se dirige l'Oued-Biskara, que reforment, à Tahir-Rashou, des fontaines donnant 600 litres par seconde — on franchit plutôt son lit, car l'Oued-Djédi, fils du Djébel-Amour, n'arrive que rarement au Melrir. Au sud de l'Oued-Djédi se suivent, avenue de la route du Soudan, les oasis de l'Oued-Rir, situées dans le bas-fond qui continue l'Igarghar, le long fleuve desséché venant du Sahara central. Rempli jadis, en des temps plus humides, par cet Igharghar, l'Oued-Rir n'a point perdu tout passage des eaux, mais c'est invisiblement qu'elles coulent, à diverses profondeurs sous le sol, surtout à 70-75 mètres. Cette veine artésienne a 130 kilomètres de long sur 4 à 14 de large; onde ténébreuse, elle vient, non pas du sud, des pertes de l'Igharghar, mais du nord, de l'infiltration des oueds descendus de l'Atlas méridional. Ce bras de la « Mer sous terre », comme disent les Déserticoles, on l'élève à la lumière par des forages, ou il y vient de lui-même par des puits jaillissants ou par des bahars (étangs). La France a conquis deux fois l'Oued-Rir : par les armes en 1854, et depuis 1856 par des fontaines de 20, 50, 60, et jusqu'à 80 et 100 litres par seconde pris par la sonde au flot souterrain. Avant nous, les Indigènes creusaient des puits encoffrés de bois de palmier: ces puits s'effondraient, s'ensablaient et souvent tarissaient au bout de dix à quinze ans, si bien qu'à notre arrivée les dattiers mouraient, les oasis se resserraient. Maintenant, près des nouvelles sources que les habitants du Rir ont nommées de beaux noms, tels que Font de la Paix et Font de la Bénédiction, les jardins d'antan reverdissent.

Les Rouara — on appelle ainsi les hommes de ces bas-fonds — ont du sang berbère, du sang arabe, du sang juif; mais avant tout ils sont de sang nègre, comme il convient à des gens qui vivent dans l'évaporation des eaux traînantes, sous un astre de flamme et presque au niveau

de la mer. La capitale de cette forêt de palmiers incessamment accrue, Touggourt, ville de terre dont on a comblé les fossés pestilentiels, a 170 000 palmiers dans son oasis, à 79 mètres d'altitude. Riche, sahariennement parlant, les Arabes l'ont surnommée le « ventre du Désert », de ce qu'on trouve à ses marchés tout ce qui flatte le palais du Saharacole.

Quand la France creusa son premier puits dans l'Oued-Rir, il n'y avait que 6 000 habitants dans ce bas-fonds, et ils se voyaient perdus, chaque année devant leurs fonts tarissantes. Aujourd'hui



Vue générale du Souf.

les Rouara sont 15 000 et le nombre des palmiers a doublé ; 5 à 6 mètres cubes d'eau par seconde les abreuvent et n'épuisent pas le fleuve enfoui qui est pour l'Oued-Rir ce qu'est le Nil pour l'Égypte, le principe même et la loi de la vie. De nouveaux jets artésiens s'ajoutent chaque année aux trous de sonde des Français et aux jaillissements conquis au péril de leur vie, panier de sable après panier de sable, par les puisatiers du Désert. On peut espérer sans outrecuidance que 10 mètres cubes y jailliront un jour de la profondeur : alors le « fleuve » évoqué d'en bas coulera sous 1 800 000 palmiers.

L'oasis d'El-Goug marque la fin de l'Oued-Rir en même temps que le commencement de l'Igharghar et celui de l'Oued-Mia, les deux fleuves qui confondent jadis ici leur sillon.

Secs à leur surface, ils n'en sont pas moins des « lignes d'eau » ; et si leur lit ne roule que du sable à travers des dunes encombrantes, les puits qu'on y creuse témoignent du passage de l'onde, fille des orages qui se déchaînent parfois avec une violence terrible sur les djébels du Sahara central.

Mais, par infortune, parfois n'est pas ici souventefois et très rarissime est la pluie. On prétend que dix ans, douze ans peuvent passer sur maint vaste canton des Touaregs sans qu'une seule grande crevaison de nuée réveille un jour, une heure, ou seulement une minute, la vie des torrents défunts (?).

X. **L'Igharghar, fleuve d'antan.** — Nous tenions de l'aveugle destinée, qui ne sait point choisir, un pays « sans bornes ». De lac en lac, de cascade en cascade, puis d'île glacée en île glacée, il nous aurait menés jusqu'au mystère du Pôle boréal d'Amérique. Nous perdîmes en 1759 ce grand chemin du Pôle, ces lacs, ces « niagaras », ces rapides, et les forêts qui se prolongent par les prairies froides, et les steppes qui s'enfuient de mousse en mousse jusqu'à la glace des mers boréales. Mais 1830 nous ouvrit la grand'route d'un pays contraire, tendant à l'Équateur, et plus brûlant encore que la ligne ronde où tous les jours égalent en durée toutes les nuits — route sans forêts, sans lacs, sans rivières, même sans ruisseaux, à travers les granits, les basaltes, les craies, les grès, les sables sonores, « chantant » d'un chant vague, mystérieux, qui semble lointain, quand la dune s'éboule de son propre poids ou par l'effort du vent ou sous les pas des chameaux.

Ces deux chemins sont terribles : celui du Pôle américain sous 45 à 50 degrés de froid, par les tanières de l'ours gris, puis par la banquise de l'ours blanc ; celui de l'Outre Sahara sous 45 à 50 degrés de chaleur à l'ombre, 60 à 70 au soleil, à la réverbération de la pierre des monts, à celle de l'arène des dunes qui naissent incessamment de la pulvérisation des grès, des gypses, des argiles. Elles marchent en avant, ces dunes, en arrière ou de côté, ou s'arrêtent, selon que le vent les pousse ou que les herbes les fixent. Mais la route du « Grand-Nord » se perd dans le néant des entours du Pôle : qui l'a prise travaille en vain. Tandis que la route du « Grand Sud » finit dans l'opulence du Soudan.

Le plus long, le plus large des deux fleuves morts, l'Igharghar double ou triple en longueur le Chéliff. On évalue son bassin à plus de 80 millions d'hectares, dix-huit fois la conque du torrent d'Orléansville.

L'Igharghar est une voie normale vers le Soudan du centre, à travers le Sahara central, presque aussi loin des vagues de l'Atlantique à l'ouest que du Nil et de la mer Rouge à l'est. Entre ces deux eaux, celle d'occident presque fraîche, celle d'orient presque chaude, le Sahara, c'est-à-dire, paraît-il, la « plaine vaste et déserte », a 5 000 kilomètres de long sur 1 500 kilomètres d'ampleur moyenne, à des altitudes infiniment variables dont il se peut que la résultante

soit une surrection de 350 mètres. 1 250 lieues sur 375, c'est donc une contrée immense, estimée à 620 millions d'hectares, onze à douze fois la France. Quand on lui ajoute, au septentrion la zone de demi-culture du pied de l'Atlas, au midi les pâturages et les vallées arables, habitables, à demi-pluvieuses des confins du Soudan, on l'élève, la Tripolitaine comprise, à 815 millions d'hectares, ou quinze fois la France.



Une place à Touggourt.

D'après le peu qu'on sait de ce Sud « éminent », ces 8 150 000 kilomètres carrés se diviseraient comme suit :

Oasis et cultures	200 000	kilomètres carrés
Pâtures, steppes	1 500 000	—
Sables, aregs	850 000	—
Djébels	2 000 000	—
Hamadas ou plateaux de pierres	3 600 000	—

Soit pour le demi-Désert, 170 millions d'hectares ; et pour le Désert, 645 millions avec 400 000 déserticoles, 500 000 peut-être.

Donc l'Igharghar est un grand sentier vers le Soudan central. Lorsqu'on a dépassé le « filet » de ses ravins supérieurs, on descend à son choix au sud-ouest vers le fleuve du Niger, ou au sud-est vers la lagune du Tchad. Son nom, mot berbère qui veut dire le Courant Bruyant, nous reporte vers un Sahara antérieur qui fut boisé, comme des troncs fossiles nous le prouvent. Alors dans les clairières de ses bois, parmi les herbes, le bœuf ruminait, songeant aux hideux lézards cuirassés du fleuve ; le rhinocéros paissait, l'éléphant tordait et déracinait les arbres. Bêtes disparues avec la sylve, la pluie, l'eau, la rivière ; moins le crocodile, dont

on a surpris quelques traces au long d'un affluent de l'Igharghar, autour du lac Miharo, pauvre flaque distendue en étang par les orages, puis rétrécie et divisée en trous d'eau par le soleil saharien, éternelle fête du jour.

La gazelle qui bondit de la dune à la dune, là où quelques gazons, quelques arbustes sortent du sable des gassis[1]; l'autruche qui, s'aidant des ailerons, court presque aussi vite que l'oiseau vole; le chameau; le fenec ou renard des sables; la vipère cornue; et maints petits animaux, c'est à peu près toute la vie du Désert, mais le chameau, le mouton, le bœuf et d'autres bêtes y trouveront de quoi vivre.

En remontant l'Igharghar, on trouve tantôt des berges bien dessinées, éloignées l'une de l'autre de 1 000, de 2 000, de 10 000 mètres (tant cet oued fut grand), et tantôt un chaos d'argile, de sable, où disparaît le lit du « fleuve » pour se recreuser bientôt après en forme normale. Ainsi traverse-t-on l'Areg Oriental, sur 220 kilomètres : il y a là des dunes de 200 mètres[2], dédale de monticules, de mamelons, de lèdes, des sioufs ou crêtes de sable effilées : plus qu'effilées, tranchantes, si l'on prend à la lettre leur nom, pluriel de l'arabe sif, qui signifie sabre. L'Areg Oriental, c'est celui qui se lève au midi du Souf et de la dépression franco-tunisienne, de l'Igarghar ou même de l'oued-Mia, jusqu'au Plateau Rouge[3] des Tripolitains; quant à l'Areg Occidental, il monte dans le sud des bas-fonds qui sont au pied de l'Altas oranais, sur les chemins qui conduisent du Tell, puis du Steppe, puis de l'Amour et du Ksel jusqu'aux oasis du Touat et jusqu'au Niger.

Mais peu à peu le sol s'élève. Du Sahara sablonneux on passe au Sahara des rocs, des cailloux, des débris durs que les vents ne peuvent soulever, tandis que de faibles haleines font « fumer » la dune en écrêtant son arête. Passé l'Areg d'Orient, l'Igharghar est plus franchement sillon de rivière, mais sans eau vive, au moins apparemment; enfin l'on atteint la montagne du Hoggar ou Ahaggar, qui a de 2 000 à 2 500 ou 3 000 mètres.

XI. **Le Hoggar ou Ahaggar; les Touaregs.** — Le Hoggar peut passer pour un Tell aux yeux des Sahariens, des « faces brûlées ». Faces brûlées, moins celles des Touaregs qui se voilent du litzâm : grâce à ce tissu qui leur cache le bas du visage, si leurs yeux ardents se rougissent au vol des sables fins, au moins leur bouche en est préservée.

Citadelle du grand désert, dont il occupe assez exactement le centre, ce Hoggar offre, non sans rareté, ce que le Saharien connaît si peu, l'ombre d'un arbre, le gazouillis d'une source et la fraîcheur d'une eau. Aride pour le Tellien du Nord, pour le Soudanien du Sud, il est verdoyant pour le Saharien, et le Saharien le désire. Là chez les Touaregs, Berbères longtemps agressifs et maintenant soumis, la neige argente les cimes pendant quelques jours de l'année; des fontaines murmurent, mais elles sont petites; des ruisseaux courent, mais ils tarissent

1. L'entre-deux des dunes; ce que nous appelons en France, chez les Landais, la lède.
2. On parle même de monts de sable ayant jusqu'à 500 mètres de hauteur (?).
3. Hamada el-Homra.



Types de Touaregs.

bientôt; l'air est salubre, mais peu d'hommes le respirent; les villages sont très minces — à peine des hameaux.

On ne doit point nommer le Hoggar une Suisse saharienne, puisqu'on ne peut imaginer une Helvétie sans glaciers, sans prairies, sans sapins, sans lacs d'émeraude; mais il semble qu'il y a là de très sèches et très vides Cévennes ayant dattiers, figuiers, ceps de vigne, champs d'orge et champs de blé. L'homme nomade y a pour compagnons depuis longtemps assouplis à ses ordres le chameau dont il mange la chair, la chamelle dont il boit le lait, puis le cheval, l'âne, la chèvre, le mouton, le slougui, grand lévrier qui dépasse le vent; et parmi ceux qui ne lui



Une petite caravane de Touaregs au repos.

obéissent point, le rétif onagre, cousin de l'âne: l'antilope luttant de vitesse avec le slougui; l'hyène à la voix horrible; le loup nocturne; l'autruche imbécile.

Les anciens maîtres des roches cristallines et des épanchements volcaniques du Hoggar, ainsi que des craies, des grès, des sables d'alentour, les Touaregs sont rétifs comme l'onagre, traîtres comme le loup; montés sur la bête saharienne aux grandes enjambées, ils sont rapides comme la gazelle, l'autruche et le slougui. Que sont-ils? Des Berbères de race mêlée parlant un pur dialecte, le témahak ou témachek ou tamazight. Ils viennent de fusions et mélanges, comme en convenait un de leurs « savants », qui disait : « Nous sommes plus entremêlés que la tente faite de la laine de mouton et du poil de chameau ».

De la fusion de ces éléments, du Berbère, de l'Arabe, du Noir, est sortie une race forte, dure, durable, qui ne pouvait pas ne pas l'être au milieu même du Désert, en pleine fournaise, sur la roche stérile, au souffle des vents secs, le jour étant ardent jusqu'à la brûlure, la nuit fraîche jusqu'au frisson. Ici tout ce qui naît faible meurt à l'entrée de la vie; et ce qui

reste est fort, alerte, souple, sobre, jeune à cinquante ans, quelquefois même à cent, moins ceux dont le froid nocturne a rhumatisé les membres. Durs pour eux, ils sont durs aux autres. Avant notre arrivée chez eux ils commandaient à des tribus vaincues, à des tribus serves, à des esclaves de sang noir; puis, autour de leur citadelle, ils allaient au loin dans le Sahara, sur les lignes d'eau, guettant les caravanes aux daïas, aux puits, aux cols de la grande dune ou de la montagne. Vêtus, comme nos arrières-pères gaulois, de la blouse et des braies, ayant en main la lance ou le sabre, au bras le poignard, et récemment munis de fusil, ils arrivaient au trot de leurs chameaux de course. Ils tuaient, ou l'on payait.

On suppose qu'il y a 100 000 Touaregs dans le Hoggar, dans le Désert, dans le Steppe au nord du Niger et sur le Niger lui-même, à ses deux rives en aval de Tombouctou. C'est devant ce fantôme qui la France a si longtemps hésité, comme elle hésite aujourd'hui devant le transsaharien qui la rendrait invincible en Afrique.

XII. **L'Aïr ou Asben.** — C'est vers l'Atakôr n'Hoggar, au plus haut de ladite acropole du Sahara central, à peu près sous le 23ᵉ degré de latitude, que commence le fleuve Igharghar. Du versant contraire de la montagne partent des gouttières dont se fait un oued courant dans le djébel, puis sec et mort dans le désert : en un mot un Igharghar du sud qui s'incline vers le Soudan du Niger.

Cet Igharghar méridional passe à quelque distance à l'ouest de l'Aïr ou Azben, massif de 1 000 à 1 700 ou 1 800 mètres, au nord et au sud du 18ᵉ degré de latitude. L'Aïr n'est point tout à fait saharien, mais il s'en faut de beaucoup qu'il soit soudanien.

Suivant qu'il a plu dans ses ravines ou que les nuages, quand ils passent, ont dédaigné de s'arrêter, on rencontre ici des vallées presque riantes, des pâtures abondantes, de beaux bouquets d'arbres; mais quand il y a longtemps que le ciel n'a pas versé de précieuses larmes, on croit à peine avoir fui le Sahara : la pâture est sèche, ou bien il n'y a plus de pâture et les arbres languissent, étouffés de chaleur, mourants de soif.

Il n'en a pas moins sa petite valeur. Des pluies tropicales arrivent jusqu'à lui; septembre, octobre se passent rarement sans quelque orage. Aussi le lion y apparaît-il, lui qui n'est pas, comme on dit coutumièrement, le roi du désert, mais bien le roi des savanes et des forêts. Aux lieux humides, là où le Hoggar ne montre que des arbres dispersés, l'Aïr offre de vrais bois où se promènent le sultan roux, qui est ici sans crinière, le léopard et le sanglier, ami de l'ombre.

Quand nous avons englobé ce pays dans notre immense Afrique du Nord, des Touaregs commandaient à ces montagnards, fort mélangés de Noirs, comme leur berbère témachek l'est également de mots, de formes, d'idiotismes des langues nègres du voisinage. Leur ville majeure, Agadès est à 500 mètres au-dessus des mers.

XIII. **Ouargla; l'Oued-Mia, autre fleuve du temps jadis.** — Des lagunes, des palmiers, de petites oasis, marquent en amont d'El-Goug le sillon de l'Oued-Mia, sur lequel

s'ouvrent à gauche, c'est-à-dire à l'occident, les ravins pierreux des Béni-Mzab. On monte ainsi, par pente douce, des 79 mètres d'altitude de Touggourt aux 161 mètres qui sont la supériorité d'Ouargla sur le niveau des mers. Or, il y a 150 kilomètres de sentiers désertiques, le long du fleuve enterré, depuis l'union souterraine de l'Igharghar et du Mia jusqu'au bas-fond où languit la ville qu'on surnomma la Reine du Sahara.



Une femme Touareg.

Ouargla, grandeur déchue, prétend être la cité la plus vieille du Désert. En y comprenant les oasis de sa banlieue, elle possède 600 000 dattiers et 160 000 arbres à fruit arrosés par mille puits, dont 400 artésiens — c'est que l'Oued-Mia supérieur envoie beaucoup d'eau cachée à cette espèce de marécage qui a la juste renommée d'être très fiévreux en été. Quand elle était « reine », avant de n'avoir plus comme aujourd'hui que 1 400 maisons branlantes faites de pierre gypseuse et de terre, on vendait sur ses marchés des Nègres amenés à chaudes journées du lointain Soudan; aujourd'hui découronnée, pauvre, elle a pour habitants des Berbères et des Arabes plus ou moins purs, des Mozabites et surtout des Noirs « subéthiopiens » croisés de sang berbère, bonnes gens que pillait le nomade et que saigne maintenant la sangsue du Désert, le Béni-Mzab, qui est un « receveur de runta », un usurier consommé.

Les caravanes d'esclaves ont cessé d'enrichir Ouargla; l'onde s'est faite plus rare; et si peut-être elle courait encore « en l'an mil » sur le sol par quelques ruisseaux vifs, elle est tout entière descendue dans la profondeur. Ce n'est pas à dire que les monts aient perdu récemment leur chair; il y a des siècles qu'ils n'ont ni terre, ni forêt, ni gazon diapré d'eau stillante. Si les fontaines ont cessé d'arroser les dattiers d'Ouargla, si dans tant de vallées du Sahara peuplées jadis il n'y a plus qu'un sol d'airain sous un ciel de plomb entre des rocs réverbérants, c'est que, dans la folie furieuse de leurs guerres, les Nomades ont comblé les sources qui daignaient quitter

l'obscurité des cavernes pour le jour éclatant du Désert. Ils n'éteignaient pas seulement les sources, ils détruisaient aussi les puits; de haine en haine les oasis mouraient faute d'un aïn, faute d'une séguia. Ainsi se faisait, ainsi ne se fait plus le vide au midi des montagnes du Tell grâce à la « paix française ».

Les mille puits d'Ouargla ne donnent guère qu'un mètre cube à la seconde, mais déjà la sonde est à l'œuvre dans cette vaste cuvette, et nul doute qu'elle ne tire du bahar, de la « mer sous terre », un petit fleuve régénérateur. C'est ce bahar qui permet à l'Heicha d'Ouargla de lever ses 600 000 palmiers, puisque, à 3 dattiers pour un litre d'eau par minute, elle n'en lèverait que 180 000. Ainsi que dans le Souf, ces arbres boivent par leurs racines à l'humidité souterraine. Ventre et centre du Désert algérien immédiat bien plus que ne l'est Touggourt, Ouargla ne tardera guère à recevoir les trains du chemin de fer de Philippeville à Biskara, prolongé vers le Grand-Sud; alors sans redevenir l' « impératrice » du Désert, elle regrandira et l'on ne verra plus en elle un labyrinthe de ruelles, un taudis de masures, mais une vraie ville où l'Européen coudoiera la foule berbéro-nègre. La ville s'assainira comme s'est déjà désinfectée Touggourt, et si l'été y reste bouche de four, il aura cessé d'être souffle de fièvre. Les Européens pourront éviter la torridité par les villas qu'ils bâtiront dans l'air vif et ventilé du Krima, mont qui se dresse à quelque distance à 80 mètres au-dessus de l'Heicha, au milieu d'un « infini » de rochers et de sables alignés par le vent en dunes parallèles.

En amont d'Ouargla le val du Mia remonte vers le sud-ouest jusqu'à des montagnes inférieures à 1 000 mètres; on ne voit point de neige en hiver sur les suprêmes rochers du Tademaït, du Mouydir, de l'Ahnet et autres chaînons, massifs ou plateaux de craie dont les noms sont éminemment berbères. Néanmoins il y a par là des pâtures, des bosquets, des sources, des rus coulants par le fait des orages; quand la pluie tombe à torrents, cas moins rare qu'on n'imagine [1], l'Oued-Mia lui-même peut s'avancer jusqu'à 600 kilomètres de son origine; il mène alors son flot jusqu'au 31e degré de latitude, au Puits du Chameau, non très loin d'Ouargla.

XIV. **Laghouat. Le Mzab et les Mozabites.** — Dans le bas-fond d'Ouargla, des canaux souterrains amènent l'eau perdue dans les oueds de la « Chebka » des Béni-Mzab; et cette Chebka continue les plateaux qui dominent au midi la déjà saharienne Laghouat. A près de 350 kilomètres d'Alger à vol d'oiseau Laghouat a son site à 792 mètres, trop haut pour la parfaite maturité des dattes de ses 15 000 palmiers. On y vient d'Alger par la plaine de Blida, la montée de Médéa, la brèche de Boghar-Boghari, la morne étendue de plateau que brise l'escarpement de l'Oukaït et des Sept-Têtes, par la vallée de Djelfa, par la traversée des chaînons des Ouled-Naïl et la descente au Désert.

A la venue des Français, Laghouat, la capitale du Sahara de la province d'Alger, se composait de trois villes : l'une maraboutique, celle des Fils d'Aïssa, pèlerin de la Mekke; les deux

1. Il y a telles années qu'on peut presque appeler pluvieuses.

autres « séculières » et guerrières — villes qui commençaient en plaine et finissaient chacune sur un mamelon. Elles étaient ennemies, ainsi que dans nombre de cités sahariennes faites de quartiers dont les habitants, d'origine différente, maintenaient avec jalousie les rivalités d'autrefois, les augmentant d'année en année par les représailles de la vendetta.

Le ruisseau de ces palmiers, l'Oued-Mzi, réunit maints filets d'eau du Djébel-Amour, là où ce massif est le plus haut. C'est lui qui reçoit les fontaines du plateau des Gadas, ou qui les recevrait si la sécheresse, si l'irrigation, la soif de l'homme et des bêtes ne les arrêtaient presque aussitôt sur la pente de leur coulière. L'un de ces oueds tord son lit en été et déroule en hiver son flot de crue devant Aïn-Madhi, ville religieuse qu'Abd-el-Kader détruisit, maisons, jardins et palmiers, parce que le chef de l'ordre des Tedjinis, dont c'est la maison mère, refusait de reconnaître en lui l'élu de Dieu.



Un Mozabite.

En suivant ce ruisseau du Mzi, qu'un barrage gonfle et met en réserve pour l'usage de Laghouat, on descend une vallée qui ne mène que des torrents d'orage, car les sources du mont ne dépassent pas le vallon de leur naissance. Ce val est celui de l'Oued-Djédi, la rivière plus souvent morte que vive; elle longe de loin le pied méridional de monts raides, chauves, aux couleurs violentes, qui sont le squelette de plateaux érodés et de sierras dévorées. Cet oued atteint, en grande crue seulement, la lagune du Melrir.

L'éternel amenuisement de la montagne a si prodigalement comblé d'alluvions le sillon de l'Oued-Djédi qu'en tel des bassins de ce torrent de 450 kilomètres, un puits qui voudrait atteindre la roche aurait à descendre à travers 100, 200, 300 mètres de terre meuble. Que de moissons dorment ici qu'on ne doit point renoncer absolument à réveiller un jour! L'oued compense ses sahariennes sécheresses par des courants et torrents de déluge. Il est des jours, presque des semaines où chaque brèche de la sierra lui vomit une « vidourlade ». On l'a vu

couvrir en largeur 11 kilomètres de plaine aux approches du Chott Melrir — puissance farouche, mais passagère et vaine, que des barrages pourront muer en force bienveillante et durable.

De Laghouat au Mzab on traverse, en route vers le sud-est le vaste Plateau des Daïas.

Les Daïas sont de petits fonds moins secs que leur alentour, parce qu'il y vient quelque humidité le long des ravins inclinés vers elles. Le voyageur exténué de soleil s'y arrête avec délices à l'ombre des vastes bétoums ou pistachiers, des cédrats, des jujubiers sauvages, arbres qui pourraient être l'aurore de forêts futures, mais on les coupe au passage, pour le feu du soir et l'on n'en plante point, l'on n'en sème pas. Trois cents pistachiers mêlés à des jujubiers sont le



Laghouat, la ville arabe. (D'après une peinture de Marius Perret.)

bosquet de la Daïa de Tilremt, plus ample qu'aucune autre sur le chemin de Laghouat au pays des Béni-Mzab, habité par les Mozabites.

Ces Mozabites ou Béni-Mzab sont une petite nation travailleuse, un peuple de jardiniers, de datticoles, de marchands, de banquiers, de prêteurs sur gages, en même temps qu'une caste fermée dépositaire d'une tradition religieuse conservée sévèrement, strictement obéie. Ils ne sont point issus de leur sol, terre d'airain. Berbères authentiques et parlant un langage fort semblable à celui du Jurjura, leurs pères avaient durement souffert sur un long sentier d'émigration, alors qu'ils arrêtèrent enfin leurs pas dans ces monts de craie sans verdure et sans sources, dans cette chebka[1] puissamment ravinée par des rivières qui coulèrent à pleins flots et ne coulent plus qu'en grand orage.

Ils avaient vécu pendant deux siècles, avant l'an mil, à partir d'environ 750, sur un socle

1. Mot arabe : filet, réseau; comme qui dirait : chaos.

élevé de l'Oranie, autour de Tiaret, fondée par eux. Puis ils leur avait fallu fuir devant les avanies des musulmans, car s'ils sont, de l'Islam, eux aussi, diverses croyances puisées dans la doctrine d'un apôtre du premier siècle de l'Hégire, en font un peuple hétérodoxe : aussi les sectes officielles désavouent ces faux croyants, ces « Ibbâdites », et la haine est vive entre le Mozabite et l'Arabe. Chassés de la montagne froide au moins en hiver, ils descendirent dans le trop brûlant Sahara, vers l'est, dans l'Oued-Rir, l'Oued-Souf, le Zab, oasis dont on leur attribue



Marché de Ghardéïa.

l'honneur, en ce sens que, les ayant trouvées sèches, dépeuplées, décadentes, ils les arrosèrent par des puits, les plantèrent de palmiers, les restaurèrent et les peuplèrent de durs travailleurs. De là aussi on les chassa; ils s'enfoncèrent au sud-sud-ouest, dans la cuvette d'Ouargla et dans le sillon de l'Oued-Mia dont ils créèrent ou renouvelèrent aussi les jardins, aux alentours de bourgades que maintenant encore ils visitent pieusement en pèlerinage.

Ils n'avaient pas encore trouvé le lieu de leur repos, la terre plus qu'aride et pierreuse, de tous dédaignée, qui devint leur dernière patrie. Tourmentés par les nomades, ils trouvèrent enfin un endroit peu accessible aux maraudeurs, l'entrecroisement des ravines du Mzab dont il

se peut que le nom rappelle ce Zab où ils avaient auparavant fixé leur demeure. Semblables aux Puritains anglais, c'est pour leur foi qu'ils changèrent de patrie : mais le Mzab est ardent autant que la Nouvelle-Angleterre est fraîche, il est aussi continental qu'elle est brumeuse et marinière. Il fallait des hommes résolus, à vrai dire, des fanatiques, pour oser essayer de vivre en ce dédale de rochers, sous le soleil qui boit dans mille ravins les eaux versées par le hasard des nuages sur les bassins des oueds altérés à mourir.

Heureusement la Chekba des Béni-Mzab recouvre une eau fraîche, à 20 ou 25 mètres de profondeur, sous le lit des principaux oueds. Et quelquefois, par cas très rares, ces oueds, subitement, démesurément remplis, mugissent, surtout en janvier et en février. Des barrages fort solides, œuvre des Mozabites, arrêtent ces flots ; des puits descendent jusqu'à l'onde hypogée, et des jardins entourent les villes bâties amphithéâtralement sur des roches pyramidales, avec mosquée au sommet. De ces cités, la plus grande, Ghardéïa, sise à 530 mètres, peut bien avoir une douzaine de milliers d'âmes, dans une sorte de ruche élevée faite de 1 300 maisons à arcades, à terrasse, qui grimpent autour d'un cône tronqué d'où s'élance un haut minaret, 65 000 palmiers l'environnent.



Indigènes de Berrian.

Béni-Isguen vante la rigidité de sa morale (trafic à part sans doute), la sévérité de ses pratiques, la rectitude de ses mœurs. Ses 6 000 « Isguénois » sont hostiles au reste des hommes ; même le Mozabite des autres ksours du Mzab n'a pas le droit d'y vivre l'espace d'une seule nuit ; encore moins le Musulman et le Roumi, également détestés, peuvent-ils habiter cet amphithéâtre terminé comme Ghardéïa par une mosquée — Sauf Mélika, sise à plat sur un roc, les villes des Béni-Mzab s'accrochent toutes à une pente de mont. Béni-Isgnen dispose de 28 000 dattiers ; Guerrara (5 000 habitants) en possède 45 000 ; la noire El-Ateuf (4 000 habitants) en a planté 16 000 ; Berrian (3 500 habitants) en arrose 35 000 ; Melika, c'est-à-dire la Royale, n'en a que 2 000 ; c'est qu'elle n'est plus « reine », ni spécialement « sainte » comme antan ; très déchue est aussi Bou-Noura, la « lumineuse », qui malgré ce nom surabonde en aveugles et en borgnes ; enfin à 7 ou 8 lieues au sud du Mzab, chez les Chambas, Metlili voit 30 000 palmiers du haut de sa colline. En tout, Metlili comprise, il y a plus de 220 000 dattiers dans ces jardins, spectacle inattendu quand on arrive à la corniche de roches flamboyantes qui contemplent le cirque des Béni-Mzab.



Panorama de Ghardéïa. (Dessin de Marius Perret, d'après nature.)

La force des Mozabites vient de leur obéissance à leurs dogmes, de leur soumission à des prêtres hiérarchisés, de leur solidarité, qui n'est pas uniquement en parole mais en action dans le Mzab et partout où des Béni-Mzab respirent. Elle vient surtout de la pauvreté du pays. Ces craies ardentes sont comme la Savoie glacée, la volcanique Auvergne, l'humide Limousin. Les 35000 Mozabites, qui ont chez eux trois cents familles de Juifs et deux milliers de Nègres, ne sauraient tous vivre dans la Chebka. Ils émigrent donc, en tel nombre qu'un tiers de la race, disons de la secte, s'est épanché au dehors — tous des hommes, pas une seule femme — vers les villes de l'Algérie et de la Tunisie. Bouchers, fruitiers, baigneurs et masseurs, courtiers, usuriers,



Metlili : vue générale. (D'après une photographie de M. F. Foureau.)

« tripotiers », ces fils du Désert, qui parlent un dialecte berbère et qui savent tous l'arabe, apprennent aussi le français; beaucoup même l'écrivent.

Étant stricts dans leur devoir, ardents dans leur poursuite, sobres, simples de vie, la plupart font fortune et peu à peu cette race travailleuse étend son usure, son argent, son influence au midi de sa blanche Heptapole. Des sept villes du Mzab, cinq, Ghardéïa, Béni-Isguen, Mélika, Bou-Noura, El-Ateuf, forment une pentapole. Berrian et Guerrara, assez loin de ce groupe, complètent l'heptapole.

XV. **De Laghouat au Maroc.** — De Laghouat, qui voit le Djébel-Amour monter à son horizon, jusqu'à nos dernières oasis sur la route du Maroc, le Désert habitable a peu de largeur.

Il se compose des gorges cassées du versant méridional de l'Amour, du Ksel et des autres djébels jaunes, ternes, éclatants ou rouges assis à la bordure du Steppe. Ces gorges étroites, tortueuses, profondes, pittoresques, sont animées par des riviérettes. Tel de ces défilés rappelle, avec beaucoup moins d'eaux, avec encore plus de lumière, les cluses de la Provence ou celles des Cévennes. Près des fontaines, et plus bas au bord des oueds, fleurissent des jardins à palmiers. De misérables villages, de branlantes murailles, languissent près de l'aïn qui est toute la vie de ces anfractuosités brûlées par le soleil. On les appelle des ksours (au singulier, ksar [1]), c'est-à-dire des bourgs fortifiés.

Mais peu à peu l'eau des gorges supérieures est bue par l'air, les plantes, les animaux,



L'oued-Seggeur, dans le défilé de l'Arouïa. (D'après une photographie de M. F. Foureau.)

l'homme; elle entre dans les fêlures, elle filtre dans le sable, elle disparaît enfin tout à fait. On la retrouve, quand on suit le lit de son oued, à longs intervalles, en fouillant le sol; assez pour donner à boire, trop peu pour irriguer. Toute vie cesse, on ne voit plus le moindre ksar; parfois passent une caravane, une autruche, quelques gazelles. Il arrive que des crues remplissent les oueds bien au delà des ksours et même des daïas, mares plus ou moins temporaires jusqu'où suintent leurs dernières eaux. Les flots sauvages vont alors se perdre au pied de l'amoncellement de sable des aregs. Peut-être aussi vont-ils beaucoup plus loin par des lèdes encore inconnues.

1. Ksar ou Kasr, c'est le mot espagnol Alcazar (El-Kasr).

Les lits de ces torrents si rarement troublés par l'eau s'unissent en « gouttières » peu gouttantes. L'Oued Zergoun quitte l'Atlas près du morne ksar de Tadjrouna. Tout orage, tout grain,



Brézina : la place du marché. (D'après une photographie de M. Foureau.)

toute ondée y fait pousser belle et bonne herbe; aussi les Sahariens disent-ils que le Zergoun est le paradis des nomades.

L'Oued-Seggueur, fils des monts géryvillois, entre dans le Sahara par une « Porte du Désert », par le défilé de l'Arouïa, près du ksar de Brézina qu'entourent 12 000 à 15 000 palmiers dont les dattes mûrissent mal, vu l'altitude. C'est une longue « ligne d'eau » sans beaucoup

d'eau; son sillon se poursuit visiblement jusque vers El-Goléa, qui a été longtemps notre dernier poste du Sud dans la direction du Touat.

A 350 mètres d'altitude, un peu plus près de Tombouctou que de Marseille, El-Goléa cultive 16 000 palmiers, dont il lui est loisible d'augmenter le nombre depuis qu'un puits artésien y a dégagé du profond sous-sol un jet « formidable », ruisseau tel qu'il s'est épanché en un lac. Autour de ce ksar rôdent des Berbères arabisés, les Chambas qui récemment encore étaient, vis-à-vis des Touaregs berbérophones, des pirates contre des pirates sur l'océan des pierres, des sables qui volent au gré du simoun. Pillards si rapides qu'une de leurs bandes a reçu le nom de Souffle du vent[1], ils pesaient de tout le poids de leur audace et de leur arrogance, sur les sédentaires des oasis; ils parcourent avec leurs troupeaux les pays d'El Goléa, d'Ouargla, de Metlili.



Dans l'oasis de Tiout.



Photo M. Guath.

Le ksar d'Aïn-Sefra.

La Rivière de l'Ouest (Oued-Gharbi) a dans son bassin les deux Arbas, les deux Chellalas, Asla, Bou-Semroun; elle passe devant El-Abiod-Sidi-Cheikh, devant Benout, et, devenue saharienne, va de daïa en daïa sur le chemin de l'Areg. La Rivière aux Moustiques (Oued-Namous) coule devant Aïn-Sfisifa ou la Font des Trembles, à 1 252 mètres, donc trop haut pour le palmier; ensuite devant Aïn-Sefra (1020 mètres), lieu de comman-

1. Hab-er-Rieh.

dement, de garnison, d'administration, en face de dunes menaçantes; après quoi elle laisse à gauche Tiout, puis échappe à l'étreinte des montagnes en même temps qu'elle perd la continuité de ses eaux.

Les deux ksours oranais les plus célèbres sont El-Abiod-Sidi-Cheikh et Tiout.

El-Abiod-Sidi-Cheikh, à 861 mètres, tient son grand renom en Tell et Désert, en Algérie et Maroc, de la koubba d'un saint marabout dont la famille domina longtemps par ici. On avait rasé cette rotonde en 1881, à la suite d'une révolte partie de ce tombeau et qui s'étendit jusqu'au Tell après avoir tourmenté le Steppe; on n'aurait pas dû la reconstruire ensuite. El Abiod ou la Blanche reste donc, comme devant, la Mekke de ces solitudes enflammées.

Tiout, site magnifique, à 1 055 mètres, a de belles eaux, des jardins charmants où le pêcher, l'amandier fleurissent près du figuier, sous le palmier; il a des vignes enlacées à l'arbre, devant de superbes roches de grès rouge et noir où sont visibles des dessins gravés il y a deux mille ans peut-être. Sous notre climat tempéré, passage éternel de nuées, ces lignes naïves seraient effacées depuis bien des siècles par le gel, le dégel, la pluie, la neige et la mousse, lèpre du grès; mais, dans la zone sèche, altérée, dorée, le temps, juge et bourreau du monde, a les mains plus clémentes.

XVI. **Le Touat.** — On va d'El-Goléa au Touat à travers le sec et dans le vide, en un très dur pays; des ksours occidentaux de l'Oranie on s'y rend le long de la Zousfana. Celle-ci, partie de monts de 2 000-2 200 mètres, est un oued presque toujours et partout tari, qui s'unit au Guir. Et le Guir sort d'une chaîne deux fois plus haute, 4 000 à 4 500 mètres, du même nœud qu'au nord la Malouïa. Aussi se tient-il infiniment mieux que la Zousfana; quand les neiges fondent sur son Atlas, il s'avance au loin dans le désert; Nil momentané, il fertilise les riches terres d'El Bahiriat, c'est-à-dire du Bas-fond humide, des lagunes.

Il s'unit à la Zousfana par 320 mètres, devant Igli, sous le nom de Saoura, puis, devenu le Messaoud, il laisse à sa gauche le Gourara, le Touat, le Tidikelt, les trois contrées qui forment le Touat dans le sens étendu de ce nom. Il rencontre l'Erg, et devenu misérable, puis non existant, il suit sur terre ou sous terre la route qui le menait jadis, fleuve vivant, à une sorte de Tchad vers lequel se dirigeait aussi probablement le Niger avant de forcer les roches de Tosaye en aval de Tombouctou.

Il nous a fallu déployer une incomparable force d'aboulie (mais ces mots hurlent entre eux) pour n'entrer dans le Touat qu'au début du xxe siècle. Ce pays avait pour nous une valeur capitale en tant que nœud des routes, disons : des sentiers du Sahara, sur le chemin d'Alger à Tombouctou, comme sur celui de l'Atlantique à la mer Rouge; mais on affrontait à la fois les Touatis, les Touaregs, le Maroc, l'Angleterre, l'Europe; bref on croyait que le monde allait s'écrouler et la France périr si nous demandions la clé de quelques bicoques sahariennes. Dès qu'on a marché sur ces fantômes ils se sont évanouis à jamais. Le Touat est devenu français sans douleur — Touat, c'est-à-dire oasis, ce nom est la berbérisation de l'Arabe Ouah (oasis) par

préfixion et suffixion d'un T. Nous avons de la sorte accru notre Afrique de 50 000 hommes et de quelques millions de dattiers, les inféconds et les sauvages compris.

Des trois semis d'oasis qui le composent, le Gourara, au nord, entoure de 80 bourgades une sebkha de vingt-cinq lieues de long, fange salée d'où monte en male mort l'ikhoud ou fièvre des marais. Timimoun en est le ksar majeur. Le Touat proprement dit presse l'un contre l'autre de nombreux ksours en amont et en aval de Tamentit, à l'est de l'Oued Messaoud, le long d'une dépression parcourue sous le sable par des eaux d'arrosage. A l'orient du Touat, le Tidikelt, région dure, a pour oasis la plus célèbre, à 300 mètres d'altitude, Insalah, ksar qui ne méritait pas sa grande renommée.

Dans ces trois contrées les dattiers qui, certes, ne manquent pas de soleil — le Désert en reçoit plus que sa part — doivent l'eau qui les entretient à des puits, à des sources, surtout à des feggaguir, galeries parfois très longues ou plutôt ensemble de galeries qui vont recueillir sous terre les moindres gouttes d'humidité; et déjà la sonde artésienne a fait monter jusqu'au sol des jets abondants.

La race qui soigne ces palmiers ressemble à celle qui s'exténue aux puits à bascule, aux travaux de puisaterie, à l'arrosage, au cueillage dans l'Oued Rir et dans le fond d'Ouargla. Le Nègre, le Berbère, l'Arabe s'y sont croisés en un peuple aujourd'hui plus noir que blanc. Autrefois houspillés par les Touaregs et autres nomades, par les Touaregs surtout, dont le règne est passé, les Tonatis sédentaires ont vu la fin de leurs maux.

Devant Akabli, dernier des grands ksours méridionaux du Touat, une vaste sebkha reçoit les torrents occasionnels du Mouydir, de l'Ahnet; peu après cette lagune on se heurte à l'Areg, au grand Areg d'occident. A l'orient de ce sable immense le Tanezrouft, hamada sans fontaines, sans puits, est le Sahara maximum. A vrai dire, le Sahara n'est tel que sur ces plateaux sans herbe, sans arbustes, sans vie animale, ou presque pas, sans vie humaine, sinon la caravane qui se hâte, plus encore : qui fuit pour ne pas mourir de soif. Vers In-Zize (510 mètres) on arrive à ce Tanezrouft; on en sort vers Timissao (590 mètres), situé sur un « tassili », qui est le Tassili du sud, par opposition au Tassili du nord d'où s'enlève le Ahaggar, le dominateur du Sahara Central.

Après Timissao, changement de domination le long de la ligne droite fictive qui sépare l'Algérie de l'Afrique Occidentale. Presque aussitôt on sort du vrai Désert, vers le 21e degré; c'est comme au levant, quand on atteint l'Aïr. Le Sahara perd de sa terrible anhydrité; des pluies le visitent tous les ans ou à peu près, à époques fixes, à la fin de l'été, au commencement de l'automne; il se transforme insensiblement en un Steppe de moins en moins pauvre à mesure qu'il s'avance vers le « bienheureux » Soudan.

Les récentes expansions de l'Algérie à travers le Désert ont porté son aire de quarante ou cinquante millions d'hectares, moins que la France, à deux cent vingt-cinq millions environ, ou quatre fois et plus l'étendue de notre patrie d'Europe.

CHAPITRE VIII

LES INDIGÈNES

I. **Nombre des Algériens.** — On n'arrive pas aussi facilement à connaître le nombre des indigènes que celui des Européens et des Israëlites. Les Indigènes sont d'une insouciance magnifique; ils ne tiennent aucun registre des naissances et des morts; il n'ont point de noms de famille, et très peu de noms propres; une foule d'entre eux s'appellent Ahmed ou Mohammed, comme le Prophète, sur qui soit le salut! Certains ajoutent à cet Ahmed ou Mohammed le surnom de Sidi el-Hadj, c'est-à-dire « Monsieur le Pèlerin », parce qu'il a fait le voyage à la Mecque, ou qu'il le prétend.

Les premiers recensements, quelque « officiels » qu'ils fussent, ne pouvaient donc prétendre à fixer le nombre exact des musulmans d'Algérie, et beaucoup de ces Français nouveaux échappaient aux listes françaises. Que de familles oubliées dans leur gourbi des ravines, que de petits clans dont on savait à peine le nom, que de tribus arabes, que de villages kabyles portés en bloc, à mille, deux mille, trois mille hommes près, sur le cahier du dénombreur! Que de nomades sahariens qu'on ne soupçonnait même pas, plantaient, le soir, leur tente sur un mamelon du Désert!

Maintenant nous serrons de plus près la vérité; nous connaissons beaucoup mieux le pays; les Arabes ont été dotés d'un état civil; ils sont d'ailleurs moins sournois, moins retirés, moins hostiles qu'auparavant. Ne remontons pas au delà des « années terribles » 1870 et 1871, la Tunisie n'étant pas alors terre française.

Le dénombrement de 1872 estima que l'Algérie, récemment poussée à travers les parcours des Chambas jusqu'à l'oasis d'El-Goléa, renfermait 2 125 052 Indigènes, Arabes ou Berbères, et les Juifs non compris, qu'un décret venait de jeter brusquement dans la nationalité française. En ajoutant ces Israëlites, alors cotés à 34 574, aux 129 601 Français, aux 115 516 Etrangers, Espagnols, Italiens, Maltais, Allemands, etc.; plus, 11 482 pour la population en bloc (lycées,

collèges, séminaires, hôpitaux, couvents, prisons), on arrivait au total de 2 416 225 personnes l'armée non comprise.

Le dénombrement de 1876 donna, Tunisie non encore conquise :

Indigènes musulmans	2 462 936
Juifs naturalisés	33 312
Français	156 365
Étrangers	155 072
Population en bloc	8 890
Armée	51 051
	2 867 626

Donc, moins de trois millions d'âmes; aujourd'hui nous voici à 7 millions; la Tunisie nous est venue et les colons comme les Indigènes se sont grandement accrus.



Nomades.

Ne nous occupons que des deux dénombrements du xxe siècle.

Le recensement de 1901 a reconnu en Algérie, armée non comprise, la présence de 4 739 331 habitants, dont 632 000 Européens. En Tunisie, en l'absence de tout contrôle du nombre des Musulmans, des Juifs, des Étrangers, les Français seuls étant dénombrés, on admettait comme assez probable 1 500 000 Indigènes, 60 000 Israélites, 80 000 Étrangers, à côté de 24 201 Français (contre 16 207 en 1896, 10 030 en 1891, et quelques centaines seulement en 1881, année de la prise de possession).

En 1906, l'armée et les nouveaux domaines sahariens compris, l'Algérie s'est élevée à 5 231 051 habitants, dont 730 000 Européens, y compris 65 000 Juifs naturalisés, la Tunisie a environ 1 907 000, dont 129 000 Européens [1], les Indigènes recensés, ou plutôt estimés à 1 713 000, les Juifs comptés pour 65 000.

D'où, en notre présente Afrique du Nord 7 138 000 hommes dont 130 000 Israélites et près de 800 000 Européens. Si l'on oppose les Juifs aux Musulmans et qu'on les allie aux Euro-

1. Là-dessus, 35 000 Français.

péens comme étant un élément assimilable en possession de la langue française, on trouve que notre Atlantide aura bientôt son million de « colons » dans le sens élargi du mot.

L'Algérie-Tunisie ayant environ 225 millions d'hectares, ces 7 millions de personnes ne répondent guère qu'à 3 habitants par kilomètre carré, la moyenne de la France étant de 73. Mais, quelque avenir qu'ait peut-être le Grand Désert, en bonne justice il ne doit compter aujourd'hui que par ses oasis et ses lignes d'eau. Désert à part, le Tell, le Steppe, le Hodna, les Oasis, en un mot notre Afrique Mineure réduite à ses terres d'ores et déjà nourricières,



Nomades sahariens. (D'après une photographie de M. Neurdein.)

s'étend sur 32 à 35 millions d'hectares. La « Nouvelle France » entretient donc en réalité 20 personnes par 100 hectares : de trois à quatre fois moins que la France.

Au taux de la France, l'Algérie présentement « utile » nourrirait donc 25 millions d'hommes contre les 39 millions du « plus beau royaume sous le ciel ». Or, à surfaces égales, un pays du Sud, tel que notre Atlantide, doit élever plus d'habitants qu'un pays du Nord. Aux gens du Septentrion il faut quatre repas par jour, des viandes saignantes, des alcools pour raviver la flamme intérieure, des vêtements chauds, des maisons closes, de la houille et du bois. Ainsi le veulent la brume, la neige et la glace, et ce pâle soleil qui n'assiste point l'homme contre le froid, frère de la mort. Mais le Méridional, puissamment aidé par l'astre qui le chauffe et l'égaie, vit d'un peu de pain, de quelques fruits, d'une gorgée de café; à ce fils du soleil la vigne et l'olivier suffisent; ils lui donnent le nécessaire. Son luxe, c'est la nature en fête. Il lui faut peu de vêtements, peu ou point de demeure, car, sous ces nobles climats, quand il ne trouve pas une voûte, une arcade, un portail, le pauvre dort dans son burnous ou son manteau, la tête sur une pierre, à la candeur des nuits argentées.

La preuve en est au voisinage même de notre Atlantide, à trente-cinq lieues du cap Bon, pointe nord-orientale de la province de Tunis. Qu'est la vieille Trinacrie, la Sicile, qui a passé de la langue d'Homère à celle de Virgile, et qui a failli pendant la fleur de l'Islam adopter la langue de Mahomet, comme l'a fait à moins de cent kilomètres au sud une autre île plus petite, l'antique Melita, Malte, usagère d'un patois arabe? Qu'est en étendue la Sicile? Elle a 2 574 000 hectares sur lesquels vivent près de 3 500 000 hommes; soit 132 personnes par 100 hectares. Or c'est encore un pays de peu d'industrie, de très peu de commerce, avec vastes steppes, ravines incultes et beaucoup de ce que les Espagnols appellent des « despoblados », la Sicile ayant été jadis beaucoup plus habitée.

A la densité de population de la « Trinacrie », notre Atlantide aurait plus de 40 millions d'âmes; à demi-densité, plus de 20 millions.

II. **Croît des Indigènes**. — Tunisie en dehors, 1872 révéla la présence de 2 125 000 Musulmans sur le sol algérien; 1876 en signala 2 463 000; puis 1881 en compta 2 842 000; par un saut terrible en avant, 1889 fixa le total à 3 264 000; et nous voici à 4 500 000.

Ont-ils donc plus que doublé en trente-quatre ans? Il n'est guère probable; ce croît apparent s'explique par l'insuffisance des recensements d'autrefois, quant à l'élément indigène, alors mal connu, très mal dénombré; et par la précision toujours plus grande du cens nominal au lieu de l'évolution en bloc.

Car un peuple ne peut s'accroître si vite quand il se débat contre une foule de misères. Contre la fétidité de ses demeures : il habite avec ses animaux un taudis, maison, gourbi, chaumière. Contre les intempéries quand il dort dans sa tente, ou hors de sa tente sous la voûte étoilée qui parfois s'obscurcit et dont descend l'orage. Contre la famine, qui visite souvent ses douars — et, de famine à famine, grande est toujours la pauvreté, peu d'années étant de celles dont l'Arabe dit qu'elles ont les éperons verts [1] : tantôt c'est la sauterelle qui broute son froment; tantôt c'est le sirocco qui l'échaude; tantôt c'est le soleil de l'hiver ou du printemps, incendiaire comme celui de l'été, qui sèche le grain dans la terre. — Contre la malaria des mares, des lagunes, des oueds que borde le laurier-rose. Contre les épidémies, typhus et véroles. Contre les thébîbs [2], rebouteurs, accoucheurs, auxquels il se fie, après Allah, « qui est celui qui donne le mal et le retire ». Et, pour comble, il est polygame — par exception s'entend, car la polygamie, achat de femmes, est affaire de fortune, tout au moins d'aisance; or, malgré toute croyance, les nations polygames se recrutent moins vite que les monogames.

Mais enfin si les Musulmans de notre Afrique Mineure n'augmentent pas avec une vitesse « incomparable » ils augmentent visiblement. Il n'en était pas ainsi lorsque les Français débarquèrent sur ces rivages dévastés par la razzia, pillés jusqu'au dernier boudjou par le Turc « protecteur » et les chefs indigènes. Alors la « poudre parlait », tribu contre tribu chez l'Arabe;

1. Une année a les éperons verts lorsqu'elle est riche en verdure, puis féconde en fruits, en épis.
2. Médecins.



Arabe mendiant, négresse de Biskra et femme d'El-Kantara. (D'après des photographies Neurdein.)

sof contre sof chez les Berbères; ksar contre ksar, ou quartier de ksar contre quartier de ksar dans le Désert: l'Arabe contre le Berbère; le planicole contre le montagnard; le Tellien contre le cavalier du Steppe; le Nomade contre le Sédentaire. Un contre tous, tous contre un, sous les regards bienvaillents du « corsaire » qui, divisant pour régner, passait avec contentement la main dans sa barbe quand le compte des têtes prouvait la fureur de l'attaque et le désespoir de la défense. Et la guerre, ce n'était pas seulement la veine du peuple coupée, de jeunes veuves, des orphelins; c'était aussi les moissons brûlées, les oliviers sciés, les gourbis renversés, les canaux d'arrosage crevés, le méphitisme des cadavres, le typhus, la variole, les épidémies, et la famine.

Puis, de 1830 à 1847, ce fut la lutte entre la France et l'Afrique, de la Calle aux champs de l'Isly, de la plage staouélienne aux puits sahariens d'El-Goléa — duel qui, sitôt fini, recommençait, non pareil à ces rencontres au premier sang qui tirent à peine un goutte rouge du plus blessé des deux combattants. C'était la grande saignée.

Depuis lors la poudre s'est tue, excepté en 1857, en 1864, en 1871; plus, durant de courtes révoltes locales, l'une dans les monts de l'Aurès, l'autre dans l'oasis d'El-Amri, d'autres çà et là; enfin l'échauffourée de 1881. Purement locale, la guerre de 1857 couronna de bataillons français les pitons de la Grande-Kabylie, gardés jusqu'alors du pied de l'étranger; quelques tribus y furent décimées, de celles dont on voit d'Alger les neiges automnales, hivernales et printanières, au pied des tamgouts dominateurs; mais le reste de l'Atlas, le Steppe et le Désert n'y perdirent pas un seul témoin de la foi, mort de sa blessure en récitant le témoignage : « Certes, il n'y a d'autre Dieu que Dieu ». La guerre de 1864 n'incendia que l'ouest de l'Algérie et un petit coin de la Kabylie; née de la défection des Ouled-Sidi-Cheikh, tribu de marabouts sahariens qui vit de l'aumône des pèlerins, elle ravagea le centre et l'est de l'Oranie, de la mer d'alfa jusqu'à Relizane. Ainsi restreinte, c'est à peine si quelques milliers d'hommes y trouvèrent l'heure et le lieu de leur mort.

Cent fois plus terrible, la guerre de 1871 n'envahit cependant pas l'entière Algérie. Elle épargna tout ce qu'il y a de plus Maghreb dans notre Maghreb, d'Alger au Maroc, et ne sévit que d'El-Djézaïr aux frontières de Tunis, mais furieuse, et partout, dans le Tell et la Lande, chez l'Arabe comme chez le Berbère, chez les tribus les plus lointaines, les moins tangibles, comme autour des bourgades d'en bas, et presque jusqu'aux portes d'Alger la sultane : les insurgés ne furent arrêtés qu'à l'entrée de la Métidja, près de l'Alma, au pont de Boudouaou.

L'échauffourée de 1881 était à peine une incursion de brigands; la France faillit presque en faire une révolte par son étourderie, sa lâcheté; elle perdit la tête devant quatre ou cinq cents coupeurs de routes; elle jugea que le massacreur des alfatiers du Steppe oranais était un grand homme de guerre et, qui sait? peut-être le maître de l'heure, l'homme élu dès avant la fondation du monde pour nous jeter à la mer, le très fort, le très juste, le très saint, le « restaurateur de la blancheur de l'Islam ». Mais ce chef de bande valait tout juste autant qu'Abd-el-Kader à son aurore, avant que la France elle-même l'eût investi comme sultan des Arabes;

les routes étaient faites, les troupes étaient prêtes, Bou-Amama disparut comme un songe.

Ces guerres dont aucune n'embrasa toute l'Algérie, et les révoltes infinitésimales, ici un ksar, ailleur un douar, n'ont pas fait, toutes ensemble, le quart des victimes de la famine de 1867-1868, à la suite de longues sécheresses. 300 000 Indigènes au moins, et probablement 500 000 périrent, surtout à l'occident d'Alger, dans la région deux fois moins pluvieuse en moyenne que l'orient de notre Atlandide. Des ferkas, des douars, des tribus, des confédérations perdirent la moitié de leur monde : ainsi, le cercle d'Ammi-Moussa vit son peuple descendre de 53 000 hommes à 25 000 ou 26 000; celui de Zamora se réduisit de 35 000 à 21 000, et les Akermas Chéragas du val de Chéliff en aval d'Inkermann, devinrent 6000 seulement, eux que la mort par inanition avait commencé d'assaillir quand ils étaient 14 000. Les bas pays souffrirent plus que les hauts pays où des sources murmurent. Ce ne furent pas les Kabylies qui se dépeuplèrent mais les plaines, les vallées inférieures, l'ardent sillon du Chéliff. Là continua de vivre qui put continuer, se soutenant de feuilles, d'herbes, de chardons, de racines; là mourut tout ce qui n'avait pas l'âme chevillée au corps — de mort paisible, fatalistement, sans une plainte, car « Dieu est le plus grand, ce qui est écrit est écrit, et rien n'arrive que ce qu'il a fixé pour toute l'année dans la Nuit des arrêts immuables[1] ! » Une disette enlevant le cinquième d'un peuple, c'est un fléau rare, même en l'impluvieuse Afrique. Suivie de la grande révolte de 1871, l'une et l'autre fauchèrent dru la race qu'on crut condamnée. Mais depuis, dans la paix profonde, l'Indigène a vaillamment recommencé de croître, surtout dans les contrées berbères où quatre naissances répondent en moyenne à trois décès.

III. **Les Berbères et les Arabes.** — Combien y a-t-il d'Arabes et combien de Berbères en Algérie et en Tunisie? Cela on ne le sait pas, on ne peut le savoir, on ne le saura jamais. C'est comme en France. Combien, parmi nos trente-neuf millions, compte-t-on de « Primitifs », de Ligures, de Kymris, d'Ibères, de Celtes, de Romains, de Germains, de Suèves, de Goths de l'Est ou de Goths de l'Ouest, d'Alains, de Vandales, de Normands, d'Arabes, de Berbères?

Ces deux maîtres éléments se sont tellement heurtés, confondus, de Nemours à Zarzis, qu'il est impossible de dégager l'un de l'autre. La tradition, l'histoire, l'état présent n'y suffisent pas. Les traits sont mêlés; des centaines de milliers de faces ne sont ni berbères, ni arabes, mais arabo-berbères; enfin le langage parlé ne démontre pas nécessairement l'origine; bien loin de là. Beaucoup de tribus qu'on sait berbères ont adopté l'idiome arabe; on appelle ces gens-là Berbères arabisants. Inversement, des tribus arabes, bien moins nombreuses, ont adopté l'idiome berbère; ce sont là les Arabes berbérisants. Tout ce qui se peut affirmer avec certitude, c'est qu'il y a, comme sang, beaucoup plus de Berbères que d'Arabes, et, comme parler, beaucoup plus d'Arabophones que de Berbérophones. Peu à peu la langue du Coran, idiome de la religion, de la domination, des lettres, du commerce, a supplanté le langage dédaigné que le Kabyle baragouine dans ses montagnes.

1. La nuit d'El-Kadr, celle qui unit le mois du 23 de ramadan au 24.



Un Arabe. (D'après une photographie de M. Neurdein.)

Quel est présentement le domaine de l'idiome berbère dans l'Atlas français, domaine très tronçonné, très déchiqueté, semblable à des îles dans une vaste mer arabe? De ces îles, il n'y en a qu'une de grande, le Jurjura, continué au delà de l'Oued-Sahel par l'ouest des Babors et resté fidèle au verbe antique jusqu'à la coupure de l'Oued-Agrioun. Ce bloc berbéroglotte par excellence a près de 600 000 hommes, ou le neuvième de tous nos Indigènes de l'Afrique du Nord. Un autre bloc résistant, également en haute montagne, c'est l'Aurès, où le nombre des Berbérophones semble flotter entre 50 000 (?) et 100 000 (?).



Photo Neurdein.

Type arabe : Agha de Touggourt.

Le reste ne compte guère. Il y a les Ourghammas, au nombre de plus de 30 000, dans les montagnes les plus méridionales de la Tunisie, audessus des roches, des sables de la Tripolitaine; les Djerabas ou Djerbiotes (29 000), dans l'île de Djerba, au nord et non loin des Ourghammas; les Ouled-Drid (40 000), en Tunisie centrale, à l'est du Kef, au sud-est de Tunis, sur les causses de la hamada; une portion des 12 000 Hanenchas, grande tribu qui vit dans les monts de Souk-Ahras, sur la Medjerda supérieure et le haut de la Seybouse; les tribus du Djébel-Guérioun, montagne de plus de 1 700 mètres qui s'élance au midi de Constantine, au-dessus des Lacs salés sur la route de l'Aurès; les Ouled-Sellem (10 000), entre Batna et Sétif, sur le plateau des Lagunes salées; les Ouled-Ali-ben-Sabor (5 000), près des Ouled-Sellem, aux environs de Ngaous, sur le penchant du Hodna; les Béni-Ménasser (12 000), dans le chaos des pics et pitons détachés du Zaccar, entre Miliana et Cherchel; les Matmatas (5 000), à l'horizon sud de Miliana, entre le Chéliff d'Affreville et les montagnes de Téniet-el-Hâd; les Béni-Haoua (5 000), à l'est et près de la ville de Ténès; les Achachas et les Zérifas (5 000), dans le Dahra, etc.; plus, des lambeaux de tribu, des douars ou

tronçons de douar çà et là dispersés; enfin, dans le Sahara, les 35 000 Mozabites, les 15 000 Rouaras, les gens de Ouargla, etc., etc.

Soit peut-être 900 000 berbérophones, environ le sixième des musulmans de notre Afrique tellienne; tandis que, langue à part, les vrais Berbères, nés d'ancêtres berbères peu ou point croisés d'Arabes, sont peut-être les quatre cinquièmes de tout le peuple. Aux montagnes ci-dessus restées jusqu'à présent le domaine du témachek, au Jurjura, au Babor occidental, à l'Aurès, aux monts des Ourghammas, des Ouled-Drid, des Béni-Menasser, au Dahra, au Mzab, à l'Oued-Rir, il faut ajouter, comme habités en réalité par la race berbère, tous les massifs moyens ou supérieurs de l'extumescence atlantidienne, monts des Traras, monts de Tlemcen, Ouaransénis, Tittéri, monts Métidjiens, Dira, Babor oriental, sahel des Sept Promontoires, djébels de Constantine, de Guelma, de Bône, de Souk-Ahras, du Kef, etc., et la Tunisie presque entière.



Une Ouled-Naïl.

Un sur six : quel recul depuis l'invasion du XIe siècle avant laquelle toute l'Afrique Mineure leur appartenait après absorption de l'élément arabe déposé par les éphémères conquérants du VIIe siècle! Rameau vigoureux du tronc de l'humanité, l'histoire les avait toujours vus prépondérants de l'Égypte aux Colonnes d'Hercule. Le Carthaginois pouvait régner sur la côte, et plus tard le Romain sur le littoral, la montagne et le plateau; la terre mère des épis leur restait presque entière, à tous ses étages montants et descendants, sahels, basses plaines, plaines hautes, tranchant du mont, pente saharienne et Sahara. Et aujourd'hui encore, sous l'apparence de domination française à l'est, de tyrannie chérifienne à l'ouest, c'est encore, c'est toujours, et mettant de côté l'oubli du vieux langage par la plupart d'entre eux, la race la plus nombreuse de l'Atlantique et du Désert. C'est aussi la plus vivace.

Ce n'est pas tout. Hors du Tell, loin du Tell, et nantis encore de l'idiome immémorial, on les retrouve dans toute l'Afrique du Nord, de la Méditerranée au Niger, du Sénégal au Nil, sous

divers noms, Djébélis ou montagnards, Chaouïas, Kabyles, Amazighs, Chillahs, Béni-Mzab, Touaregs. S'il n'y en a plus dans les Canaries, archipel de l'Atlantique, c'est que les Espagnols les ont extirpés, ou plutôt cachés en les recouvrant de christianisme et de langue néo-latine: car les Canariens ont beaucoup de sang numide dans les veines : quand le conquérant français de ces îles, Jean de Béthencourt, gentilhomme normand, y aborda vers le commencement du xve siècle, les habitants de ces fières îles montagneuses qui font face au Sahara littoral, les Gouanches étaient des Berbères plus ou moins mélangés.



Danseuse arabe.

Telle est la force de la race adaptée par le temps au sol; pure, s'il en est de pures, ou mêlée, n'importe. Ici elle est très mêlée, l'Atlantide ayant de tout temps reçu des envahisseurs de trois côtés : de l'est, les derniers étant les Arabes et, à un moindre degré, les Turcs de l'Odjac; du nord, les derniers étant les Français et leurs cousins, les Espagnols et les Italiens; du sud, que par ici tenta toujours le nord. Ailleurs les Septentrionaux, fils de la neige ou de la brume, sont attirés par le midi tiède, embaumé, resplendissant; mais le Saharien, dans son Sahara calcinant, stérile, envie la fraîcheur, les pluies, la fécondité du Tell; aussi les gens du Désert, ceux du Steppe confrontant au Soudan et les Noirs du Soudan lui-même ont-ils reflué souvent vers l'Atlantide.

La race berbère procède donc de nombreux éléments, et toujours de nouveaux sangs l'ont adultérée; mais telle quelle, une fois formée, elle a tout assimilé, elle a duré, elle dure. Sous le Carthaginois, pourtant riche et corrupteur, elle ne perdit que les tribus des basses vallées, à la corne orientale de l'Atlantide, autour de Carthage et jusque vers Bône et Guelma, tandis qu'inversement nombre de Carthaginois apprenaient le numide pour le bien de leur commerce — ceux-ci, l'on les nommait Phéniciens bilingues. Sous le Romain elle dédaigna la langue impériale et impérieuse, ou du moins elle resta presque partout numide quant à l'idiome, la civilisation étant latine. Les Romains partis, la première invasion arabe la troubla, la jeta sur l'Espagne, qui devint le tombeau de ses armées; elle lui donna une religion nouvelle, un livre saint qui n'était

point berbère, une langue liturgique. Puis, comme on ne peut échapper à sa destinée, quand sonna l'heure fixée par Allah dès avant la fondation du monde, les Berbères subirent la terrible poussée hilalienne qui commença leur dénationalisation.

Cette transformation suivait son train sans hâte quand la France intervint dans les destinées de l'Afrique du Nord. Chaque jour, sachant un peu plus d'arabe, des Kabyles revenaient du marché, de la ville, de la zaouïa, de la ziara ou visite à la koubba d'un saint marabout; ou, de bien plus loin, du grand pèlerinage à la ville très sacrée, la Mecque, propice au salut du croyant, surtout dans les trois mois de choual, de dou-el-kada et de dou-el-hadjdja. A chaque génération, telle dachera, tel douar passait insensiblement d'une langue à l'autre; et de dachera en dachera, de douar en douar, telle tribu.

Les Français, sans le savoir, sans le vouloir, accélérèrent l'arabisation des Berbères. Ayant, dans leur ignorance de l'Afrique, pris tous les Maugrabins pour des Bédouins, ils firent de l'arabe la langue du commandement; or c'était déjà celle de la religion et du commerce. Nous ajoutâmes ainsi une pointe meurtrière à la hache aux deux tranchants; et l'arabe, encore mieux armé qu'avant notre venue, refoula plus vite qu'auparavant le berbère durant les tempêtes et les tonnerres de la lutte de l'indépendance, entre 1830 et 1857, pendant près de trente ans de confusion, de broiement, de dislocation des tribus et sous-tribus. Il y a dans les trois provinces bien des vieillards pour se rappeler qu'au temps de leur enfance le berbère se parlait là où maintenant il ne se parle plus et ne se comprend même pas.

Mais si la langue berbère disparaissait de plus en plus alors que commença la colonisation française, la race numide, héritière plus ou moins croisée de Syphax, de Massinissa, de Jugurtha, regagnait pas à pas, qu'elle usât du berbère ou de l'arabe, le sol de l'ancienne patrie. Refoulés comme chrétiens dans les djébels par les irruptions musulmanes, ils en redescendaient comme mahométans, tous ayant adopté la religion du Prophète, et le plus grand nombre sa langue. On peut croire que sans la survenue des Français ces « fils du sol » auraient repris tout le Tell aux héritiers des Hilaliens.

On a voulu creuser un abîme entre les Berbères et les Arabes. Il est certain que les Kabyles ont foulé le sol du Tell bien avant les compatriotes de Mahomet; que depuis Sidi-Okba-ben-Nafé, l'histoire de ces deux peuples se mêle sans se confondre; qu'enfin leurs langues diffèrent singulièrement, encore qu'elles aient des traits de ressemblance, avant tout une sorte de passion pour les gutturales horribles qui sont comme des vomissements. Mais ils ont des ancêtres communs. Si les Berbères ne sont pas venus de la petite Afrique aujourd'hui nommée l'Espagne, ils sont arrivés d'Orient comme les Arabes, dont peut-être ils étaient cousins. A défaut de parenté directe, il y a lieu de croire (si les « Numides » étaient partis du soleil levant) que les deux peuples durent se mêler dans les parages de la Syrie et de l'Égypte, près de cet isthme de Suez qui fut, de l'est à l'ouest et par terre, un grand chemin des peuples, comme il l'est maintenant du nord au sud et par l'eau d'un canal de grande navigation.

Qu'ils vinssent d'Ibérie ou d'Asie, les Berbères eurent longtemps pour seigneurs un peuple

phénicien, et par cela même proche parent des Arabes : de là, des mélanges avec un élément « sémitique ». Il est donc probable que lorsque les guerriers d'Okba et plus tard les Hilaliens se jetèrent sur l'Atlas, la nation qu'ils y disloquèrent leur était quelque peu consanguine. Dès lors, ballottés pendant plus de mille ans avec les Arabes, les Berbères conquirent avec eux l'Ibérie, les Baléares, Malte, la Sicile, et menacèrent du croissant la croix des églises où prêcha saint Martin. Pendant la splendeur des Maures le Tell déborda sur l'Espagne; après leur ruine l'Espagne regorgea sur le Tell, et ce flux comme ce reflux pénétrèrent le Berbère d'Arabe et l'Arabe de Berbère. Enfin, vivant sur le même sol depuis l'arrivée des Hilaliens, ayant même Dieu, même Prophète; incessamment en contact l'un avec l'autre contre les chrétiens, l'un contre l'autre dans la guerre civile, l'un près de l'autre dans les marchés, dans les villes, dans les mosquées, sur les routes, ils ne peuvent pas ne pas s'être mêlés; et de fait bien des tribus savent qu'elles ont dans leur sein les deux éléments. Ainsi, les deux nations ont des ascendants communs en grand nombre. Ce n'est pas la « race » qui les divise le plus; chez le Kabyle comme chez l'Arabe on trouve toutes les figures, de la blonde à la brune, qui d'ailleurs domine immensément.



Fillettes arabes à la fontaine.

Une chose les distingue avant tout : le séjour à des hauteurs différentes. Le Berbère, habitant la montagne, a les qualités et les défauts du montagnard; l'arabe est l'homme de la plaine, avec ce que le pays bas, plat, chaud, clément, donne de qualités et de vices. Par cette différence de demeure, le Berbère est l'Auvergnat, le Limousin, le Rouergat, le Savoisien de l'Afrique; l'Arabe en est le gentilhomme qui se ruine, artiste auquel chaque jour qui passe ravit l'enivrement d'un songe, lazzarone que le Berbère et le Français chassent peu à peu de sa place au soleil. Pendant que le Berbère pioche à la double chaleur du ciel et du sol, celle-ci la plus terrible des deux, l'Arabe méprise le travail des champs. « Où entre la charrue, entre la honte. »

Sous la tente, dans la cabane, il aime à être las de ne rien faire, tandis que sa femme et le bourricot versent leur sang en sueurs sous les cruels rayons. C'est l'ami des hyperboles, des contes bleus entre la cigarette et la tasse de café noir, l'ami des chansons nasillardes célébrant les belles guerres et les belles amours, l'ami de la chasse, du cheval, des courses folles, de la « fantasia ». Et encore plus l'ami de son repos; il a la passion de l'ombre, comme il convient aux ensoleillés; celle de s'étendre par terre, comme il convient aux marcheurs intrépides, sur une natte en un coin du gourbi, dans la mosquée, sous un feuillage; ainsi couché, il prie, il songe, il dort, il somnole, exténué, comme mort, jusqu'à ce qu'il revive alertement à la fraîcheur des étoiles.

Nomade par instinct, ce peuple l'est aussi par l'indivision de la propriété dans un grand nombre de tribus; sans droits sur le sol qu'ils cultivent par octroi temporaire, les Arabes l'égratignent à peine. N'aimant pas la terre comme nos paysans l'aiment et l'adorent, ils la maltraitent; ils coupent l'arbre, ils incendient la forêt, ils dévastent le pâtis, ils piétinent et polluent la source ou la laissent, indifférents, se combler de sable, d'immondices, et tarir.

Indifférents, parce qu'ils sont fatalistes. Vaincus, ils se courbent : « C'est, disent-ils, la volonté de Dieu ». Ils disent aussi : « Baise la main que tu ne peux couper ». Fatalistes, ils sont patients; ils savent attendre et guetter la vengeance; le temps ne leur est rien : « La lenteur vient de Dieu, la hâte du diable ». Patients, ils sont paresseux, d'une paresse flasque, mourante, et « la fainéantise leur est comme le miel ». Ils aiment à croire que le bien vient en dormant, « *In cha Allah*, « s'il plaît à Dieu ». Quand l'année « a les éperons verts », ils remplissent leurs silos ou matemores[1], réserves souterraines dont le site est ignoré du passant; l'ennemi fait brouter les épis aux chevaux, il coupe la moisson, il met le feu à l'orge, au blé, mais il ne trouve pas aisément ces granges ténébreuses. Lorsqu'aux récoltes opimes succèdent les misérables, l'Arabe puise à son matemore, et si la famine dure il l'épuise; après quoi il meurt sans blasphème, comme pendant l'Aam-ech-cheur ou Saison de misère de 1867-1868 : car : « Telle est la volonté de Celui qui ne dort, ni ne rêve ».

Dieu est le plus grand, mais Douro, Draham, Flous et Sordi sont aussi de grands dieux. Douro, mot espagnol, c'est la pièce de cinq francs; Draham, qu'on tire du grec Drachma, veut dire l'argent; Flous, qu'on dérive du grec Obolos, désigne aussi l'or, l'argent, le billion; Sordi, pris au français, c'est le sou. Divinités intérieures qu'il n'est pas besoin d'invoquer : toujours présentes, elles sont comme un autel démesuré qui remplirait tout son temple; elles animent toute la nation, aussi bien l'homme de grande tente à qui la France retire l'occasion de tondre jusqu'au sang la tribu, que le juge qui vend la justice au plus offrant et que le fellah qui l'achète.

Étant dans la main d'Allah « comme le cadavre dans la main du laveur des morts », les détresses de la vie ont moins de prise sur eux que sur nous. Sans doute, ils sont superbes, insolents, outrecuidants, majestueusement orgueilleux aux jours de prospérité, et alors très durs

1. Précautions qu'ils négligent beaucoup plus, depuis que les Français ont assuré la tranquillité du pays.

contre les faibles, très fastueux vis-à-vis des humbles : « Ne joue pas avec le chien, il t'appellerait : mon cousin! » Mais la chute ne les accable point. Ils se résignent et « lèchent la bouche du chien jusqu'à ce qu'ils en aient obtenu ce qu'ils veulent ».

Leur force, c'est de nous haïr, nous les fils du péché. Le « Livre » leur a dit que les Infidèles sont abominables, il leur prêche la guerre sainte, l'extermination de l'Impie. Mais voici, l'Impie est le plus fort. Alors ils lui obéissent en le méprisant, convaincus au fond de l'âme qu'il est à la veille et presque à l'heure de sa chute. Même au jour de la défaite ils disent : « Un secours vient de Dieu et la victoire est proche ». Qui sait? c'est peut-être aujourd'hui, que se lèvera celui qu'ont annoncé les hommes inspirés qui se disaient « les faibles et chétifs, les pauvres devant Allah, les serviteurs de la misère », et qui étaient pourtant les « pôles du pôle, les axes du monde, les astres directeurs de la vie, les entremetteurs entre le ciel et la terre, les flambeaux de la science, les étoiles des étoiles, les perles blanches, les conducteurs de la religion, les refuges, les sauveurs, les suprêmes recours des affligés, les préférés d'en haut, les élus et choisis, les meilleurs ». A sa voix les Croyants monteront contre les Incroyants, pour obéir au Prophète, qui a dit : « Finissez mon ouvrage, étendez partout la tente de l'Islam. C'est à Dieu qu'appartient la maison de la Guerre, il vous la donne pour le combat d'extermination contre les Kafirs. Combattez-les donc, ces hommes des écritures [1] qui ne reconnaissent pas la vérité! Quand vous les rencontrez, tuez-les; partout où vous les verrez; massacrez-les; et de partout où ils vous chassèrent, chassez-les! »



Arabes en promenade.

Qu'ils aient été cruels, avides, suborneurs, faux, méchants, pourvu qu'ils aient suivi le formulaire, fait la prière aux heures indiquées et, tournés vers la Mecque, pratiqué les ablutions ou leur simulacre, visité en ziara la coupole d'un miraculeux marabout, pèleriné si possible jusqu'aux deux villes sacro-saintes, et par surcroît tué quelque bon ou mauvais Roumi, ils peuvent

1. Les Juifs et les Chrétiens : de ce qu'ils ont, comme les Musulmans, une écriture, un livre, une révélation; mais le Coran, dicté après le Testament des Juifs et l'Évangile des Chrétiens, donne les dernières volontés de Dieu; il efface à la fois l'« ancienne » et la « nouvelle alliance ».

mourir consolés; leur tombeau sera marqué du chouahed, pierre du témoignage avec inscription des paroles : « Il n'y a de Dieu que Dieu et Mahomet est l'envoyé de Dieu! » Ils passeront, sans broncher dans le feu d'en dessous, sur le pont du Sirat tranchant comme un rasoir; puis ils entreront, impérissables et transfigurés, dans le Djanna, le jardin de délices où soixante-dix immortelles attendent chacun d'eux. En somme, race très forte, moins parce qu'elle est forte que parce qu'elle est fine et flexible.

Le Berbère, lui, c'est le paysan, le mangeur de glands, comme l'appellent dédaigneusement les Arabes, qui pourraient tout aussi bien le nommer le mangeur de figues, puisqu'il se nourrit de figues autant que de glands, et le buveur d'huile, puisque c'est du suc de l'olive qu'il se régale. Il travaille bravement, partout, toujours. Ni rêveur, ni poète, c'est un homme de labour, de métiers, un épargneur, un avare. Il n'a pas l'amour des contes, des légendes; le passé ne lui chaut, mais le présent et le tout prochain avenir, les semences, le foin, la moisson, la cueillette aux branches de l'olivier, ce qu'il y aura de feuilles aux arbres qu'il dépouille de leur frondaison pour la donner au bétail. Il vit sordidement, parce qu'il est pauvre et qu'il ne soupçonne point les vertus de la propreté; il ne se lave jamais aux fontaines, si claires dans sa montagne; la chachia ne quitte pas sa tête avant d'être un lambeau crasseux, ni le burnous ses épaules avant qu'avril ait renouvelé dix, vingt, trente, cinquante fois la parure des forêts — on se le transmet de père en fils.

Devenu musulman à partir de l'invasion des Hilaliens — jusqu'alors il avait plus ou moins professé le christianisme — il a quelque haine contre le Roumi, mais cette haine a moins de profondeur que celle de l'Arabe qui, lui, nous abomine, ou du moins nous abominait. Séparés de nous par la religion du « Livre », ils ne le sont pas autant que les Ismaélites.

Cette race emplit les cités et les champs du Tell. Métayers et moissonneurs, colporteurs, ouvriers, ces émigrants gagnent peu; mais de privation en privation ils font fortune au milieu des Roumis, si c'est battre monnaie qu'acquérir le prix d'un champ, d'une vache : puis ils s'en reviennent pour la plupart au village natal où la propriété est fortement constituée et qu'administrent des djémas, municipalités élues au suffrage de tous et communes orageuses divisées en sofs, c'est-à-dire en partis qui luttent éternellement. Il se peut que ce partage en sofs, la haine, la jalousie, la vendetta d'elle-même renaissante, aient leur grande part dans le maintien des énergies berbères; il est encore plus certain qu'elles ont tué la nation : unie, la Berbérie aurait défié dix fois toute la cavalerie des Califes.

Des demeures aériennes de ce grand peuple que la discorde a diminué; des Kabylies qui s'élancent de la plaine; des villages entourés de sabbarat ou aloès-agavés et de kerma-en-nsara, ces « figuiers des chrétiens » que, tout contrairement, nous appelons figuiers de Barbarie; enfin d'autres villages plus élevés dont le climat n'admet ni le cactus, ni l'agavé, de toute citadelle berbérophone descend un fleuve d'émigrants qui se répand dans les quatre provinces, de Tlemcen à Tunis et de Nemours à Gabès.

Par cette émigration continue, par ce retour d'un grand nombre, et encore plus par des



Un Chaambi. (Dessin de Marius Perret, d'après nature.)

écoles françaises bondées d'élèves, la langue nationale se répand avec rapidité dans les diverses Kabylies; déjà la plupart des villages berbères ont parmi leurs citoyens beaucoup d'hommes parlant aussi bien l'idiome de Paris français que leur vieux témachek. Religion à part, ces premiers tenanciers, à nous connus, du Tell ne détestent qu'à demi l'étranger qui remplit leur bourse à la ville et menace peu leurs vergers dans la montagne. Plus assimilables que les Arabes, ils n'ont pas comme eux de campagnes à demi-vides où nous puissions semer des colons; chez eux pas un pouce du sol ne se perd, et plusieurs de leurs âpres montagnes ont à surface égale deux fois plus d'habitants que nos collines. Mais s'il nous est impossible de coloniser chez eux, nous les cernons de plus en plus en nous emparant des vallées, et bientôt les Kabylies seront séparées les unes des autres par des plaines françaises. Alors ce sera l'histoire des faisceaux qui, tous ensemble, ne plient pas sous la main d'un hercule, et qui, séparés, se rompent sous les doigts d'un enfant.



Photo Neurdein.

Biskra. — Une négresse.

Il suffira que notre langue tue leur langue pour qu'ils passent dans le camp des conquérants de la dernière heure, après avoir lutté pendant vingt-cinq à trente siècles contre les Carthaginois, les Romains, les Vandales, les Arabes et les Turcs.

IV. **Maures, Koulouglis, Marocains, Nègres.** — Ainsi l'immense majorité de la population indigène se compose en ce moment de Berbères, d'Arabes, de Berbères mêlés d'Arabes et d'Arabes mêlés de Berbères. Arrivent ensuite les Maures, les Koulouglis, les Marocains, les Nègres.

Si le nom des Maures vient, comme il se peut, de Mahurim, les « Occidentaux », il équivaudrait exactement celui de Maugrabins. Qu'il procède de là ou d'ailleurs, les Espagnols, appelèrent Moros les Musulmans qui conquirent brusquement l'Espagne jusqu'aux Pyrénées, puis furent lentement chassés de Léon, de l'Aragon, des Castilles, de Valence et d'Andalousie. Les frères des Espagnols, campés à l'ouest sur l'embouchure des fleuves d'Espagne, les Portugais, qui chassèrent ces pillards enturbannés de l'Entre Douro e Minho, puis de la Beira, puis de l'Estrémadure, puis de l'Alemtejo, enfin de l'Algarve, les nommèrent du même nom autrement prononcé : Mouros. Nom qui dans ce tumulte de guerre devint naturellement le plus haï et le plus méprisé de tous. Il fut synonyme, d'abord de musulman, puis d'infidèle, de païen, d'hérétique, enfin de Barbaresques.

Mais dans l'usage français le nom de Maures ne désigne qu'une infime portion des dits Barbaresques. On l'applique à la bourgeoisie musulmane des villes, race des plus mêlées qu'il y ait au monde : en son être se confondent le Punique, le Numide, le Juif, le Romain, le Vandale, le Grec, le Catalan, l'Italien, l'Espagnol, le Portugais, le Français, le Flamand, le Levantin, l'Égyptien, le Nègre; tous les sangs païens d'autrefois, puis tous les sangs mahométans, chrétiens, renégats, amenés par la conquête, le commerce, la piraterie ou traite des Blancs, la traite des Nègres, l'expulsion des Maures d'Espagne. Puissants, riches, honorés avant 1830, ils ont perdu leurs « haouchs » ou grands domaines, devenus des fermes françaises. Leurs palais discrets, frais, délicieux autour d'une cour intérieure, ont été démolis pour le passage de rues alignées; la France a pris le commandement, et l'or est dans la main du Juif aux doigts crochus. Beaucoup de leurs famillles se sont éteintes dans la misère; d'autres se sont résorbées ou se résorbent dans la grande foule musulmane. Certaines ont fui la présence de l'Infidèle; elles s'en sont allées, surtout d'Alger, en Orient, vers la blanche, la savante, l'ingénieuse Tunis dont elles espéraient qu'Alger la chrétienne ne la vaincrait point, mais qu'elle vaincrait Alger; vers Mesr la victorieuse, qui est le Caire, la grande ville du Nil; vers Smyrne; vers Stamboul où règne le sultan supérieur. De celles qui sont restées, plusieurs fournissent à la France des serviteurs fidèles, et nombre de Maures parlent et écrivent purement la langue nationale.

Ainsi ont décru ces urbains, qui sont de belle prestance, de mouvements dignes. Un peu efféminés par la vie à l'ombre, par la rêverie, par le kif, ivresse béate du fumeur de hachich, ils ont tendance à l'obésité, comme le Turc, dont beaucoup procèdent. Ils sont résignés, car ils savent l'homme au pouvoir du Dieu qui a fait l'ombre et le soleil; et d'aucuns croient que ce Dieu, le clément, l'unique, le plus grand, l'incomparable, leur rendra bientôt leurs palais sur les coteaux d'El-Djézaïr; que même il les ramènera dans l'ancestrale maison dont ils conservent la clef, à Valence, à Cordoue, à Jaen, à Grenade?



Un jour de fête à Bou-Saâda. — Danse des Ouleds-Naïls.

Non moins décroissants sont les Koulouglis, nombreux avant 1830 dans les villes du Sahel et du Tell, notamment à Alger et à Tlemcen. Fils de femmes indigènes et de soldats de milice turque — turque de nom et, de fait, cosmopolite, — leurs pères ne les aimaient guère et ne voulaient point partager avec eux les privilèges de la puissance; ils leur refusaient l'accès des honneurs, ils les tenaient à l'écart, comme ont fait en tout pays, comme font encore en mainte contrée les « nationaux » vis-à-vis des « créoles ».



Photo Neurdein.

Type de Touareg.

Lorsque les Turcs perdirent ici l'empire qu'ils avaient fondé brutalement sans en cimenter les assises, les Koulouglis craignirent d'être punis pour leurs pères. Redoutant la vengeance arabe, ils offrirent leurs services à la France; ils nous furent des alliés fidèles que nous aurions dû naturaliser Français, soit de gré, soit de force : la naturalisation les aurait vidés dans le peuple français, l'absorption les verse dans le peuple indigène.

Très croissants, tout au contraire, sont les Marocains, presque tous des Berbères attirés en Algérie par les douros qu'on y gagne; ils y moissonnent dans un air qui est comme une flamme de soleil; ils y plantent la vigne pour le colon; ils cassent des cailloux sur les routes, et plus d'un porte à son chapeau de paille la plaque de cantonnier. Comme travailleurs de terre, on les préfère aux Arabes, cela va sans dire, et même aux Espagnols; on les rencontre dans les quatre provinces, voire dans celles de Tunis, mais surtout dans celle d'Oran. Les uns, émigrants temporaires, s'en retournent au pays, la vigne plantée, la moisson faite; les autres y restent et font souche d'ouvriers des champs. Le recensement de 1906 en a signalé plus de 28 000, la Tunisie non comprise, dont 22 000 dans l'Oranie; là-dessus il y a quelques milliers d'Israélites qui ne s'occupent guère de travaux de force et de défrichements.

Dans divers ksours sahariens et dans beaucoup d'oasis les Noirs sont la vraie trame de la population. Dans le Tell on ne les trouve qu'en petit nombre; employés aux travaux serviles, ils y habitent les grandes cités, toujours prêts à rire aux éclats, turbulents, gesticulateurs, passionnés pour la gambade; au demeurant, bons et utiles: à l'intérieur, ils forment quelques humbles tribus, qu'on nomme les Abids : ce qui veut dire les serviteurs.

Nègres purs, ils sont peu nombreux et l'on a vite fait de compter, même à Alger, les ténébreux visages; ils apportent et emportent des matériaux de bâtisse; ils creusent des fondations; ils tressent des paniers; ils poussent devant eux un bourriquet chargé qui glisse des quatre pattes sur le caillou des rues en escalier; ils broient le café au pilon; ils badigeonnent en blanc les maisons et la chaux met sur leur face des taches blanches, moins blanches que leurs dents.

En tant que nègres « laryés », ils sont innombrables. Jusque dans les tribus reculées on voit, tantôt presque imperceptibles, tantôt très accusés, des signes de la race noire sur des visages arabes ou kabyles. La traite a de temps immémorial amené des Soudaniens dans le Tell à travers le Sahara : le Grand Désert n'a jamais effrayé les marchands d'hommes; pas plus que les forêts, les marais, les mers, ou même le péril de prendre aux vergues des croiseurs; vendre son frère fut toujours une affaire d'or. Le préjugé de couleur n'existant pas en pays d'Islam c'est par nombreux milliers que les Négresses sont entrées dans les familles telliennes — les Nègres aussi, mais en nombre infiniment moindre que les beautés d'ébène. A ce point qu'une moitié peut-être de nos Atlantidiens roule dans le torrent de son aorte un peu de sang de Cham avec le sang de Sem.



CHAPITRE IX

LES COLONS

I. **De 1830 à 1906**. — Avant 1830 il n'y avait ici que quelques marchands européens, des Italiens, des Maltais, des Espagnols, des Marseillais. Après la prise d'Alger, derrière l'armée qui, d'abord avec hésitation, puis résolument, s'avançait vers l'intérieur, s'abattit sur le pays de la nouvelle conquête la troupe de ceux qu'on nomma longtemps, qu'on nomme encore les mercantis [1], par opposition aux militaires — filles de joie, débitants, cantiniers, gargotiers, rouliers et charretiers, fournisseurs, usuriers, aventuriers, chevaliers d'industrie divisés par l'ironie populaire en deux honorables corporations, les banqueroutiers et les vandales — foule bigarrée qui fit dire pendant trente ans : « Tous les honnêtes gens sont venus en Afrique à pied ».

Ce proverbe exagérait, car parmi ces pionniers de la France il y avait des artistes, des savants, des patriotes, des enthousiastes, toute une ardente jeunesse qui mérita bien de la patrie. L'Algérie doit beaucoup à ces « colons » de la première heure aujourd'hui tous glacés par la mort.

Bientôt arrivèrent des paysans : Mahonais, Espagnols, Italiens, Provençaux, Corses, Languedociens, Gascons, Comtois, Dauphinois, Lorrains, Alsaciens. Et, renfort précieux, beaucoup de soldats, leur temps expiré — on faisait alors sept ans de service, — restaient en Afrique et faisaient venir leur payse. « O pionniers insensés! » aurait pu leur crier le génie du sol, à ce bout de l'Afrique, comme à l'autre bout l'Adamastor du Camoëns avait crié « Malheur! » aux Portugais de Vasco de Gama. Ce que vous allez semer, vous ne le récolterez point; les arbres que vous planterez ne vous ombrageront pas! »

Il se peut qu'en dehors du Tropique aucun début de colonisation n'ait requis plus de cadavres. Les défricheurs périrent par milliers sur leurs sillons. Tous souffrirent : les Français du Nord, d'un climat contraire; les Français du Sud et les Étrangers méditerranéens, des poisons du sol retourné. Plus les pionniers étaient septentrionaux, plus la mort eut prise sur eux. Le

1. Mot italien, devenu français en Algérie : les marchands.

Lorrain, l'Alsacien, le Parisien, le Normand, le Breton, l'homme du Centre, « passaient et n'étaient déjà plus »; le Gascon et le Béarnais, résistaient à peu près au soleil d'Afrique; le Languedocien, le Provençal, le Catalan français, le Corse, l'Italien péninsulaire, le Sarde, le Sicilien, le Baléarien, le Valencien, le Murcien, l'Andalou, retrouvaient en Algérie le même astre, la même lumière, le même air, le même cours des saisons que dans leur patrie d'Europe; forts contre la chaleur, l'éclat du jour, la fraîcheur subite du soir, ils n'avaient à lutter que contre la malaria, soit qu'elle montât du marais, soit qu'elle sortît des boues de l'oued, soit qu'elle fût expirée par la terre remuée pour la première fois depuis douze à quinze cents ans.

Cette haleine était plus terrible que le souffle empoisonné des dragons combattus dans leur antre par les chevaliers; eux aussi, les Méridionaux, bien que de climat presque ou tout à fait africain, remplirent le champ de la paix suprême à côté du village dont ils avaient bâti les premières cabanes. Quant aux Septentrionaux, peu surmontèrent l'épreuve; l'Afrique dévora sans compter ces fils de la pluie, des brouillards et du vent frais, nés dans le vallon de prairies, devant le ruisseau qui se brise au moulin.

Très malheureusement, la paysannerie française dut s'attaquer d'abord aux sols les plus périlleux (c'étaient aussi les plus féconds). La conquête commença par Alger et par Bône; or Alger a la Métidja derrière ses coteaux et de Bône l'œil s'égare jusqu'à de lointaines montagnes sur la plaine de la Seybouse, aussi basse, humide, fangeuse, exhalante que la Métidja. Nos colons virent donc se lever aussitôt contre eux le méphitisme, l'incomparable ennemi de l'homme, de l'homme blanc, quels que soient son nom, son pays, sa naissance.

A côté de l'ennemi tellurique, et combattant le même combat, l'Arabe guettait nos pionniers. Mais cet adversaire était visible, au moins de jour, et le colon, le fusil d'une main, la pioche de l'autre, se défendait du maraudeur; tandis que contre la fièvre il était sans puissance. Le médecin militaire qui en trouva le remède — la quinine et toujours la quinine — Maillot n'avait pas montré comment on la guérit; de sa baraque le colon passait à l'hôpital et de l'hôpital sous la terre. On put, on dut alors maudire la livraison de blé par Bacri et Busnach, l'orgueil du Dey, le coup d'éventail, le blocus, Alger conquise, la prise de Bône, d'Oran, du Sahel, de la Métidja jusqu'à Blida dans la très ridicule enceinte de l'obstacle continu. De la plaine de Boufarik on put dire autant que des batailles qu'elle était détestée des mères.

Mais ce qui devait arriver arriva; les faibles ployèrent, les forts se redressèrent. Les Français survivants, les acclimatés, bloc fait aux trois quarts, peut-être aux neuf-dixièmes, de Méridionaux nés entre Toulouse, Lyon, les Alpes, les Pyrénées, la mer du Milieu, les vainqueurs de la terre et de l'air comme de l'Arabe, se cimentèrent avec les « acclimatés d'avance », avec les péninsulaires et les insulaires de la Méditerranée, avec ceux qui parlent italien en terre ligure, en terre napolitaine, en Sicile, en Sardaigne, en Corse; avec ceux qui parlent catalan en Majorque et Minorque et dans l'ancien royaume de Valence; avec ceux qui parlent espagnol dans le pays de Murcie et les provinces andalouses; avec ceux qui parlent un patois arabe dans les roches stériles de Malte, de Gozzo et Comino.

De ces alliances sortirent des familles de langue française armées pour le combat de la vie dans les pays d'extrême soleil. Et de plus en plus ces familles qui étaient l'aube de la « Nouvelle France » virent venir à elles d'autres familles, arrivées de toute France, excepté du Nord-Ouest et du Centre, qui n'envoyèrent que des dizaines là où le Sud et l'Est envoyaient des centaines ou des milliers. Les soldats libérés du service s'adonnèrent de plus en plus à l'Afrique de leur jeunesse plutôt qu'à la France de leur enfance; et les étrangers méditerranéens continuèrent à s'absorber lentement dans la petite nation française-algérienne, à peine aussi nombreuse ou moins nombreuse qu'eux.

Peu à peu la cloche du village sonna plus de baptêmes, moins de funérailles, et l'Arabe



Un village colonial : vue prise dans l'Oued Sahel. (D'après une photographie communiquée par M. Jul. Poinssot.)

vaincu ne tua plus de colons. La paix qui a tourné en croît le décroît des Indigènes ne favorisa pas moins les familles des pionniers. A mesure que le village s'emplissait de vie rieuse, il devenait aussi moins laid, moins sordidement misérable. On l'avait bâti sur des plans uniformes, tantôt carré, tantôt rectangulaire, tantôt triangulaire, avec une place médiane, triangulaire si le bourg était en triangle, rectangulaire s'il était en parallélogramme, carrée si la bourgade avait les quatres côtés égaux. Des murs entouraient la « colonie », murs bas, sans épaisseur, avec tours d'angle impuissantes; mais, telle quelle, cette enceinte suffisait contre l'Indigène. Les maisons, sur les rues très larges semblables à des boulevards, n'avaient que le rez-de-chaussée; la largeur de leur avenue les faisait plus humbles encore devant une rangée d'arbres mourants de soif. Qui voyait ces mornes demeures, et sur la porte les fiévreux, et dans le cabaret les ivrognes, plaignait de grande pitié ces villages désespérés; mais chaque année les arbres plantés

sur les rues grandissaient en dôme de verdure; des maisons se haussaient d'un ou deux étages; le mur de fortification croulait et devenait boulevards; puis un canal amenait l'eau pure.

Il dura longtemps le combat de la mort contre la vie, dans cent villages plus malheureux les uns que les autres, isolés, sans ponts, sans routes, sans eau, sans ombre, parfois sans habitants durant les années où la maladie tuait la moitié des villageois et faisait fuir l'autre moitié. Enfin, en 1856, qui fut l'an climatérique, les naissances de colons l'emportèrent sur les décès, et l'on sut que la Nouvelle-France, si longtemps condamnée à mort, verrait luire à jamais l'étoile du matin.

De 1830 à 1906, la population coloniale grandit comme suit, armée à part :

1833 signala la présence de 5 300 Européens.

En 1835 on n'arrivait pas encore à 15 000.

1841 dénombra 37 000 colons.

1845 en compta 95 000.

1851 en reconnut 131 000.

En 1856 on en recensa 161 000.

En 1861 leur nombre s'éleva à 193 000.

1866 en marqua 218 000.

1872 fixa leur force à 280 000 âmes.

1876 porta le total à 345 000.

1881 en trouva 412 000.

1886 établit qu'il y avait alors dans l'Algérie, Tunisie à part, 467 500 « colons », y compris les Juifs, nationalisés en bloc entre le recensement de 1866 et le recensement de 1872.

Et 1906 en a recensé 730 000, les Israëlites et l'armée comprises; 925 000 avec les colons et les Juifs de la Tunisie.

II. Les Français. — Sur les 730 000 « coloniaux » de l'Algérie, en 1906 les Français strictement Français ne sont que 279 000; avec les Européens naturalisés, on en compte 450 000, et avec les Juifs déclarés citoyens français, 515 000.

Plus de la moitié des Français pur sang et presque tous les naturalisés sont venus au monde en Afrique; ils se disent eux-mêmes Africains; un grand nombre tiennent déjà par de profondes racines au Continent Noir », étant de la seconde, sinon de la troisième génération née par delà le « grand fossé » de la Méditerranée, qui réellement n'est qu'un petit fossé.

Parmi ceux qui viennent de la Vieille-France, la très grande majorité sort de nos départements du Midi; c'est de Vienne ou Valence à Marseille et de Toulouse ou Carcassonne à Menton, et là seulement, que l'Algérie attire les Français; franchir un lac d'azur et vivre ensuite sous un soleil congénial, dans le pays de l'huile et du vin, il n'y a rien qui puisse effrayer le Provençal, le Langudocien, le Catalan du Roussillon, nés dans la patrie des plus riches vignobles, dans les cantons où frémit le pâle olivier. En dehors des Francais de la Méditerranée, du Rhône

inférieur et de la Corse, les trois provinces renferment beaucoup de Béarnais, de Gascons, de Dauphinois, de Franc-Comtois, d'Alsaciens, de Lorrains, de Parisiens.

En 1833 il n'y avait encore que 3500 Français dans l'Afrique du Nord; et 5500 en 1836.

En 1841 leur nombre était de près de 17000;

En 1845, de plus de 46000;

En 1851, de 66000;

En 1856, de 93000;

En 1861, de 112000;

En 1866, de 122000;

En 1872, de 130000;

En 1876, de 156000;

En 1881, de 195000;

En 1886, de 220000.

En 1906, de 279000; de 300000 avec les naturalisés par choix, en dehors des 149000 devenus Français par l'effet de la loi de 1889 qui nationalise automatiquement tous les enfants d'Européens nés sur le sol de l'Algérie.



Émigrés majorquins (montagnards).

Presque tous les 3500 Français de 1833 habitaient les villes d'Alger, de Bône, d'Oran. Il n'y avait encore de ruraux que quelques vaillants hommes, jeunesse téméraire, dans les fermes, au milieu des Arabes frémissants toujours prêts à se glisser le jour, la nuit, dans la brousse et à scier au couteau la nuque du Roumi. Il y avait aussi deux villages infortunés, les deux premiers fondés par la France en Afrique, Déli-Ibrahim et Kouba, tous deux dans la banlieue d'Alger, sur la côte du Sahel. Ledit Kouba, ledit Déli-Ibrahim, et tels autres villages commencés en vertu d'un arrêté dans la « marche » entre l'Algérie conquise qui se bornait à trois ou quatre cantons et l'Algérie à conquérir, qui avait une étendue « impériale », ce fut là le premier

effort de la colonisation telle que le comprit l'État français; car Paris voulut suivre l'exemple de Rome.

Ce que la « Ville Éternelle » avait acquis, ce qu'elle n'abandonnait jamais dès que l'aigle qu'elle croyait éternelle y avait jeté l'ombre de ses deux ailes, devenait romain de fait par la présence de colonies latinophones et la contagion des mœurs, des plaisirs, des vices de l'absorbante cité. Or la France ne pouvait encore songer à pénétrer les Indigènes de sa langue, de ses lois, de ses idées; mais il ne lui était pas défendu de suivre l'exemple des conquérants partis des Sept Collines en s'assurant par des colonies françaises le sol soumis de l'Atlantide.

Et certes elle eut raison. Ce que nous avons de profondément enraciné en Numidie et Maurétanie, ce qui promet déjà de braver la tempête noire (qu'elle vienne de la Numidie elle-même, ou, par cas possible, d'Europe), la meilleure paysannerie française de l'Atlas vient de cette semence des premiers jours. Dans ces villages officiels, si longtemps misérables, naquit, grandit, puis essaima la race des paysans francophones. Ce n'est point la ville avec ses marchands, ses ouvriers, ses gratte-papiers, ses oisifs, qui nous assure une terre sacrée par tant de victimes. La colonisation spontanée, que tous célèbrent sur le mode dithyrambique, a créé cent fois moins de ruraux que celle qu'on flétrit en la taxant d'administrative.

Mais durant une quinzaine d'années on dut conquérir plutôt que de coloniser. Rares furent alors les villages implantés sur des terres abandonnées par des tribus ou vides et sans maîtres. Pendant ces quinze ans de lutte, la colonisation fut donc surtout d'ordre inférieur; elle fut principalement urbaine. Elle fixa dans le pays des brasseurs d'affaire qui trouvèrent ici plus forts qu'eux, les Juifs; elle y amena des fonctionnaires, dont beaucoup fondèrent des familles qui restèrent africaines; elle y ancra par milliers des hommes de petits métiers; et, sans fin ni compte, des hôteliers, aubergistes, gargotiers, marchands de vin, débitants de champoreaux[1], de café, de mortelle absinthe.

L'absinthe, a-t-on dit, nous a tué plus de monde que les Arabes. Funeste partout, elle l'est plus encore en Afrique, ainsi qu'en tout pays de chaleur; elle coulait à flots, souvent frelatée, donc plus vénéneuse, de tous les débits des villes, de tous les « bouchons » des routes, de tous les « rendez-vous des chasseurs » embusqués à la croisée des chemins, de toutes les ginguettes des naissants villages, même de ceux qu'avaient commencés des familles de ruraux habitués à l'eau des fontaines. L'urbain, le soldat, le campagnard buvaient avec l'amère boisson le tremblement, le tic, la manie, la névrose, l'épilepsie, la folie; ils buvaient leur mort, et celle de leur descendance, et celle de l'Afrique française, si plusieurs des milliers de cette jeune France n'avaient crié à la « Fée Verte » : « Arrière! je connais ton ignominie! »

La passion du plus grand nombre pour l'absinthe, pour les alcools, valut à tous les Algériens Français un renom qui ne fut jamais entièrement mérité et qui a cessé de l'être. Tous ou marchands d'absinthe ou buveurs d'absinthe, criait-on. Même on le crie encore, aujourd'hui que

1. On nomme ainsi un café versé sur une autre liqueur, telle que rhum, orgeat, etc.



L'invasion des criquets. (Dessin de Marius Perret.)

le Français d'Afrique s'intoxique moins que le Français d'Europe — du moins l'homme de la campagne qui n'a pas assez de tout son temps pour défricher, semer, moissonner, planter la vigne, défendre sa récolte contre le maraudeur, et parfois sa vie contre l'assassin qui rôde.

La journée du colon de l'Atlantide est autrement dure que celle du paysan de France; par cela même l'Atlantidien est plus intrépide que son frère d'outre-vague, et plus intelligent aussi. Les jours terribles de juin et juillet, la fauche, la fenaison, la moisson, le battage, la chaleur où l'air vibre en éblouissement, les dix-huit heures de lumière contre les six heures de nuit, tout cela c'est deux mois en France, et c'est six ou huit mois en Afrique, avec cette seule différence que les journées africaines ne sont jamais aussi longues, ni les nuits aussi courtes que les françaises.

Ce n'est pas tout encore. Aux prises avec une nature plus extrême que celle de l'Europe tempérée, le colon interroge tout l'an durant le ciel avec plus d'anxiété que le campagnard des Vosges, de la Neustrie, de la Provence. S'il redoute moins les gelées tardives, il craint autant la grêle; et le nuage livide qui plombe à l'horizon le menace deux fois : sa récolte, sa vigne sera hachée si cette nue décoche des grêlons; elle sera dévorée si le nuage est un nuage vivant, frémissant du bruit des ailes et des mandibules, un ouragan de sauterelles quelquefois large de douze lieues, avec cinquante milliards d'insectes.

Même ces vols de sauterelles qui laissent après eux la terre nue, ces marches lentes des acridiens et criquets qui passent en dévorant tout comme des armées après d'autres armées, ces invasions du volant et du sautillant ne sont pas le plus cuisant souci du campagnard des quatre provinces. Le fléau des criquets ne s'abat fréquemment que sur certaines contrées plus malheureuses en cela que les autres, spécialement sur le demi-Tell, demi-Steppe de Constantine, Batna, Sétif, Bordj-bou-Arréridj. Il se passe cinq, dix, quinze années sans que l'armée boulimique ronge même les pays qu'elle préfère, et maintes fois il advient que ses escadrons, poussés par le vent du sud, vont s'engouffrer au nord dans la mer sans avoir dépouillé tout champ de ses épis, tout jardin de sa parure et tout arbre de sa feuille.

L'ennemi toujours menaçant c'est la sécheresse, très longue, très dure, sans heures, sans journées, sans semaines humides ainsi qu'en « douce France ». La récolte n'est assurée que quand le moissonneur s'en approche, heureux que les siroccos, la rareté des pluies, la brûlure du soleil ne l'aient pas flétrie dès avant la naissance de l'épi; parfois on la livre au troupeau, car on prévoit qu'elle ne se couronnera point de grains; parfois aussi la semence sèche en terre et ne lève pas.

Aussi de l'instant des semailles à celui de la récolte le piocheur et laboureur d'Afrique ne cesse de demander à l'aube le secret de la journée, au soleil couchant le secret du lendemain. Que lui apportera la prochaine aurore? Les rayons incendiaires, la fine ondée, la grande pluie, ou le vent stérile qui ne pousse pas de nuages, ou le vent funeste, le simoun chargé de lourdeur et de flétrissement? « Aurai-je les brises du nord? Et là-bas dans le ciel, ce dais de cuivre noir, que me promet-il, les sautereaux, la grêle ou l'orage que depuis si longtemps j'implore? »

Si l'Africain-Français, race sceptique, invoquait Dieu avec la ferveur de l'Arabe qui invoque Allah, ce n'est pas au dispensateur des flammes du jour qu'il ferait monter sa prière, mais à l'assembleur, à l'agitateur des nues, au distributeur de la pluie, au « faiseur de l'ombre des feuilles ». Quand ces orages bénis arrivent souvent, qu'ils viennent à leur heure, qu'ils durent, en un mot quand la saison pluvieuse n'est pas dévorée par la saison sèche qui la précède et la saison sèche qui la suit, l'Algérie est dans la joie et sa fécondité tient du prodige. On pourrait dire hyperboliquement, à l'orientale, que dans les années aux éperons verts un grain rapporte un pain.

Mais, par mausort (car la peine de notre Algérie, c'est d'obéir au Midi plus qu'au Nord, à la flamme plus qu'à la brise, à l'élément saharien plus qu'au maritime), les moissons exubérantes des années bienheureuses sont plus rares que les méchantes récoltes. Deux printemps misérables succèdent plus souvent à un printemps opime que deux printemps opimes à un misérable. En général, bonne et mauvaise chance se suivent par périodes — les vaches grasses, puis les vaches maigres; de celles-ci plus que de celles-là.

L'Africain n'avait sur le Métropolitain qu'une supériorité, celle de savoir à l'abri du puceron le vignoble qu'il ne cessait d'augmenter fiévreusement. Il vient de la perdre, le phyloxéra ayant envahi, d'abord l'Oranie, puis la Constantinie, puis la province d'Alger; et il vient de se manifester en Tunisie.

Ainsi traité par une nature sans équilibre, sous un soleil sans autre intermittence que de la nuit, et, par surcroît, fils de pionniers qui ont deux fois conquis le sol, par l'épée et la charrue, *ense et aratro*, suivant la devise de Bugeaud, le colon des Numidies et Maurétanies a tiré de sa lutte contre l'air, la terre et l'homme une énergie qu'on n'a plus en France. Il vaut mieux que nous; surtout il nous dépasse en virilité vitale. La France augmente à peine du fait des naissances; en certaines contrées elle diminue si vite qu'au bout de peu de générations on y aura vaincu la mort parce qu'une humanité insensée en aura supprimé la vie; mais en Atlantide la race des Français croît généreusement.

Être ou n'être pas, c'est le problème. Elle sait comment le résoudre. Mais elle ne le résout pas seule. Y aurait-elle réussi d'elle-même sans le secours des Espagnols, des Italiens, des Maltais? On peut présumer que oui, par la raison que les Français du Midi capables de s'acclimater en Afrique ont toujours fourni bien plus d'immigrants à l'Algérie que les Français du Nord, dont on pouvait presque dire ici, selon la brutale formule : « Leur meilleur jardin d'acclimatation, c'est le cimetière ». Oui ou non, nous ne le saurons jamais puisque l'épreuve n'est plus à faire.

Heureusement la foule française, apte au climat par la majorité de ses hommes, inapte par les autres, se rencontra sur ce sol avec des Méridionaux très aptes à l'Afrique et supérieurs en nombre, dans leur ensemble, au total de l'immigration métropolitaine.

Méridionaux dont les trois quarts venaient d'Ibérie : non pas, à vrai dire, de toute la péninsule, car ni les Portugais, ni les Gallegos, ni les Asturiens, ni les Aragonais, ni les Castillans, ni

les Basques n'ont jamais fréquenté que très peu l'Algérie; mais de l'Est et du Sud de l'Espagne, de la Catalogne, des Baléares, du royaume de Valence, du royaume de Murcie et des provinces de l'Andalousie joyeuse. L'autre quart des colons étrangers était fait d'Italiens, de Maltais et, en sous-ordre, d'Allemands, de Belges, de Suisses, de Grecs, etc.

Étrangers et Français étaient soumis aux mêmes hasards : ils vivaient de la même vie sous le même astre intempérant; ils avaient mêmes intérêts, même religion, presque même langue (les Maltais à part), car français, catalan, espagnol, italien, c'est tout comme. Et d'ailleurs, de



Taille de la vigne à Schuiggui.

bon gré ou par la force des choses, tous ces hétéroglottes en vinrent à parler le plus élégant idiome. Les belles filles du Midi tentèrent les hommes du Nord; et les hommes du Nord plurent aux filles du Midi, car, étant des conquérants, ils formaient la caste dominante, plus puissante et riche, plus instruite, plus recherchée dans sa tenue, plus fringante et plus seigneuriale que la plèbe étrangère des pêcheurs ou caboteurs napolitains, des épiciers maltais, jardiniers sardes ou mahonais, des défricheurs espagnols.

Les deux éléments se mêlèrent. L'élément du Sud ou méditerranéen, les gens de Nice à Port-Vendres compris, reçut l'élément français septentrional et l'empêcha de périr, en même temps que, transformé lui-même quant à la langue, aux mœurs, aux idées, il devenait algérien-français ou, pour user d'un autre terme, franco-africain. Ce mélange continue avec plus d'effer-

vescence que jamais. Français de France ou Français premiers-nés d'Afrique (la plupart de ceux-ci déjà métissés), Espagnols, Italiens et Maltais s'entre-croisent à l'infini. Le jour n'est guère loin où pas un Européen sur dix ne pourra dire légitimement : « Je suis Andalou, Murcien, Castillan, Catalan, Sarde, Français, et je ne suis que cela ». Quant aux alliances entre Européens et Indigènes, il s'en conclut très peu.

L'Algérie reçoit plus d'Étrangers que de Français, c'est incontestable. Mais la France gagne incessamment par le fait des naturalisations, qui étaient de plusieurs sortes avant 1889. D'abord la naturalisation par choix, incorporant chaque année des centaines de personnes qui ont demandé leur entrée dans le peuple français; très peu le font parce qu'ils aiment la France, qu'ils lui sont reconnaissants de l'hospitalité qu'elle leur donne, du pain qu'elle leur tend, de la fortune qu'ils gagnent; presque tous sont guidés par l'intérêt, ils recherchent les fonctions auxquelles on n'admet que les seuls nationaux, les entreprises qu'on n'accorde pas volontiers aux forains, les honneurs municipaux, les faveurs politiques, la croix d'honneur, la palme d'officier d'académie ou du Mérite agricole, les places d'employé de chemin de fer, le droit de pêche dans les trois milles[1] réservés entre le littoral qui est chose nationale, et la haute mer qui est à tous les peuples, etc., etc. Les Italiens tiennent le premier rang parmi ces naturalisés; après eux ce sont les Espagnols, puis les Allemands, puis les Maltais; sans compter quelques dizaines d'Indigènes chaque année.

Il y avait ensuite, à raison de quelques centaines par an, l'action des mariages mixtes. Si cent, deux cents Françaises perdent leur nationalité en s'unissant à des Étrangers, quatre, cinq, six cents Étrangères, surtout des Espagnoles, et principalement dans la province d'Oran, deviennent Françaises par leur alliance avec des Français.

Il y avait aussi le contingent des jeunes Espagnols nés en Algérie, quand ils arrivent à l'an du tirage au sort. En vertu d'une convention, ils servent dans l'armée française s'ils ne préfèrent servir dans l'armée « péninsulaire »; de même qu'en Espagne les jeunes Français doivent opter entre l'une ou l'autre nation — l'abstention ne leur est pas permise. — Le grand nombre, sinon la totalité des Hispano-Algériens entrent dans les bataillons du pays qui les a vus naître; ils connaissent l'Afrique, ils l'aiment, ils vont s'y marier; l'Espagne, ils ne la connaissent pas, ils ne la verront jamais, elle n'est pour eux qu'un fantôme. Il se peut qu'elle tienne au cœur de leur père ou de leur mère (si leur mère est Espagnole), mais eux, jeunesse d'Oran, des bords du Sig, des plaines de l'Habra, du grand plan de Mina-et-Chéliff, des coteaux d'Aïn-Témouchent, des Steppes de l'alfa, aucune fibre de leur être ne vibre à l'appel de son nom. On n'emporte pas la patrie à la semelle de ses souliers; quand on la fuit, elle vous fuit aussi, mais on en conserve l'image vivante. Puis peu à peu cette image décroît, elle devient indistincte, elle s'efface comme dans un rêve; on ne la transmet pas à ses fils; ils savent d'où leur père est venu, de quel pays, de quelle province, peut-être de quel village, et ils parlent (encore pas toujours) la langue de ce

1. 5 555 mètres.



Arabes cultivant la vigne. (Dessin de Marius Perret, d'après nature.)

village, de cette province, en même temps que celle de la patrie nouvelle. Après quoi des fils aux petits-fils tout s'oublie, et l'idiome et l'origine et les parentés de là-bas; il n'est pas jusqu'au nom de famille qui ne s'accommoderait à la langue, à l'orthographe du lieu sans les sévérités de l'état civil. *Locus regit actum.*

C'est un enfantillage d'imaginer que les colons qui s'engouffrent par quinze cent mille dans les immenses expansions du Nouveau Monde garderont dans ces pays leur empreinte nationale au milieu du peuple dominant; que les villages allemands de l'Illinois ou du Texas ou du Rio-Grande-do-Sul resteront germanophones; que les bourgardes italiennes de la province de São-Paulo, du Gran-Chaco, de la Pampa buenos-ayrienne demeureront italianophones; que les colonies françaises de l'Uruguay, de l'Argentine, de la Californie, seront fidèles jusqu'aux siècles des siècles au souvenir du pays de la langue d'Oui. C'est dans le Canada seulement que les Français se maintiendront comme tels, parce que le Canada oriental, né de la France, était assez vigoureux pour vivre d'une vie française quand la déroute le jeta dans les serres de l'aigle anglais.

Trois éléments « méditerranéens », l'espagnol, l'italien, le maltais, ce dernier moins important que les deux autres, s'infusent de la sorte dans les villages dits français et qui ne le sont qu'au tiers, à demi, aux deux tiers, aux trois quarts. Dans les provinces de Constantine et d'Alger, ces villages sont plus foncièrement français que dans celle d'Oran, où le sang espagnol domine à Oran, à Aïn-Temouchent, à Saint-Denis-du-Sig, à Sidi-bel-Abbès, dans les mines, les nouveaux défrichements, les chantiers d'alfa. En Numidie, le sang italien et le sang maltais ont prépondérance à Philippeville, à Bône, surtout à la Calle. En Tunisie il n'y a guère encore que trois ou quatre villages entièrement français.

Que nombre de nos colonies, lieux devenus parfaitement français, ou tout au moins plus français qu'arabes, aient conservé le nom qui les désigna longtemps dans l'histoire, rien de mieux; ainsi Blida reste justement Blida; et Médéa, Médéa. Mais pourquoi Sidi-bel-Abbès, qui n'était qu'un palus infect, et Boufarik, autre palus, et Relizane, simple point dans la plaine, et Bordj-bou-Arréridj, un mamelon chauve sur un fauve plateau, et Souk-Ahras, marché sans caravansérail, sont-ils devenus des villes françaises sans qu'un nom français témoigne de leur véritable origine? Que signifient donc ces noms? Auraient-ils quelque chose de sacré, d'antique et solennel? Plongeraient-ils obscurément dans le passé de l'Afrique? Alors ils seraient vénérables, ils mériteraient qu'on les fît éternels. Constantine est un bien beau nom, mais Cirta vaudrait encore mieux.

Or, justement, presque tous ces noms ne consacrent rien : tout au plus le souvenir de quelque marabout bête, de quelque événement banal oublié même par la légende, qui a pourtant la mémoire si longue. Ou c'est l'indication d'un jour de marché; ou bien c'est la caractéristique du lieu, parfois exacte, voire poétique; mais, arabe ou berbère, elle est pour le Français lettres closes.

Que nous disent un Oued-el-Alleug ou Ruisseau des Ronces (depuis longtemps défrichés); un Chabet-Leham ou Défilé de la Chair[1]; un Assi-bou-Nif ou Puits de l'homme au

1. De ce qu'une troupe espagnole y fut massacrée en 1543 par les « Maures » : treize hommes seulement s'enfuirent sains et saufs.

grand nez; un Aïn-sidi-Chérif ou Fontaine de monsieur le Chérif[1]; un Hammam-bou-Hadjar ou Thermes des Pierres; un Hammam-Meskhoutin ou Bains Enchantés; un Souk-el-Arba ou Marché du mercredi; un Mocta-Douz, un Boukanéfis, un Guelat-bou-Sba, un Enchir-Saïd, un Guettar-el-Aïch, un Ouled-Rahmoun, un Aïn-Temouchent, un Aïn-bou-Dinar. Ils sont à notre oreille comme l'airain qui résonne et la cymbale qui retentit.

Parmi les noms français, plusieurs n'ont aucune raison d'être. Ainsi, les noms de saints sur



Mercanti juif.

cette terre musulmane par le plus grand nombre de ses habitants. A quoi bon un Saint-Denis, un Saint-Cloud, un Saint-Aimé, un Saint-Louis, un Saint-Leu, un Saint-Charles, une Sainte-Barbe? Un Saint-Augustin suffirait, en l'honneur de l'immortel chrétien. D'autres noms furent des flatteries au roi-citoyen qui hérita d'Alger comme d'un fâcheux présent et qui, s'il l'eût pu, n'eût certes point conquis l'Algérie dont longtemps il ne se soucia guère. Philippeville rappelle ce roi Louis-Philippe; Orléansville, Nemours, Aumale, Joinville, Montpensier sont consacrés à ses fils, dont deux, le duc d'Orléans et le duc d'Aumale ont aimé passionnément l'Afrique et s'y

1. Un chérif, au pluriel chorfa, désigne un soi-disant descendant de la fille unique du prophète Mahomet : « sur lui soit le salut! » ajoute sentencieusement l'Arabe.

sont battus pour la France; Saint-Amélie est consacré à sa femme. Quelques-uns ravivent le souvenir de victoires de la République, du premier et du second Empire : Valmy, Jemmapes, Fleurus, Arcole, Rivoli, Lod, Millésimo, Mondovi, Montenotte, Castiglione, Aboukir, Damiette, Héliopolis, Zurich, l'Alma, Wagram, Inkermann, Malakoff, Palestro, Magenta. Novi est un nom de défaite. Kléber remémore le grand général; Carnot l'« organisateur de la victoire ».

Puis viennent les noms des guerriers qui ont pris part à la conquête, ceux aussi de gouverneurs généraux et de ministres de la guerre : Rovigo[1]; Dalmatie[2]; Clauzel; Damrémont traversé d'un boulet devant Constantine; Perrégaux mort d'une blessure devant cette même Cirta; Combes, autre victime de cette cité dévorante au siège de 1837; Valée; Herbillon; Bugeaud, le victorieux, le conquérant, l'administrateur; Lamoricière, qui reçut le yatagan d'Abd-el-Kader; Cavaignac, défenseur de Tlemcen; Négrier, Bedeau, Bréa, Mangin, Petit, Barral, Rebeval, Gastu, Bizot, Charon, Marengo[3]; Cassaigne, Morris, Yousouf; Changarnier; Pélissier qui avait pris Laghouat avant de forcer Sébastopol; Lourmel et Lavarande qui succombèrent en Crimée après avoir guerroyé en Algérie; Bosquet, l'homme de l'Alma et d'Inkermann; Randon; Renault « l'avant-garde », tué sur la Marne à Champigny, dans une sortie des Parisiens bloqués par les Allemands; Chanzy qui parut le seul capable de « restituer » l'armée de la France. Et quelques humbles : le sergent Blandan tué à Beni-Méred, dans une embuscade; Dublineau, soldat aux chasseurs d'Afrique, lequel, en 1845, défendit avec un camarade un blockhaus voisin de Mascara contre une véritable armée d'Arabes. A ces vaillants manieurs de l'épée, d'autres joindront leurs noms glorieux. Plusieurs, vivants encore, recevront cet hommage après leur mort, ainsi que d'autres déjà descendus dans l'Orcus.



Coin d'intérieur juif.

Puis des noms de Français qui à divers titres ont bien mérité de l'Algérie ou de la France : Duperré qui dirigea la flotte du débarquement; Bérard qui reconnut les côtes, caps, baies et

1. De Savary, duc de Rovigo.
2. Du maréchal Soult, duc de Dalmatie.
3. Ce n'est pas le nom de la fameuse victoire, mais celui d'un colonel d'origine italienne.

estuaires de la France Nouvelle; Maillot, Badens, Parmentier qui scrutèrent les fièvres, les maladies, les remèdes, l'hygiène de l'Atlantide; Ménerville qui en étudia la législation; Flatters assassiné par les Touaregs en Sahara, deux fois plus près du Soudan que de la Méditerranée; Guiard, compagnon de Flatters; Thiers, qui fut un partisan décidé de l'entière conquête vis-à-vis des sectateurs de l'occupation restreinte ou même du honteux abandon. Haussonvillers remet en mémoire le président de la Société de protection des Alsaciens-Lorrains qui a fondé trois villages au bas de la Kabylie de la province d'Alger; Mirabeau fait revivre le tonitruant orateur; Michelet rappelle l'historien passionné; Littré fait surgir l'image du vieux savant qui n'aima rien tant que la langue de France, dans tous ses mots, à tous ses âges, surtout l'âge ancien, quand elle balbutait encore, puis lorsqu'au XIIIe siècle on l'admirait en Europe, franche, naïve et plus française qu'aujourd'hui ; Courbet honore l'amiral dépositaire de la fortune de la France sur les mers et sur les fleuves du Chinois glabre; Aboutville est un hommage à un conteur spirituel qui méditait un livre sur l'Algérie; le nom sonore de Victor Hugo rappelle celui de l' « altissime » poète; Pasteur le rénovateur de la médecine; etc., etc. Après quoi plusieurs noms sans gloire, qui ne sont que politiques.

D'autres noms voulaient renouveler notre deuil de l'Alsace et de la Lorraine : Strasbourg, le Robertsau, Rouffach, Bitche, et autres qui ne sont point entrés dans l'usage courant, soit parce que le nom indigène avait déjà force d'existence — ainsi Akbou n'est point devenu Metz — soit parce que la langue française s'accommode mal aux noms germaniques, — car comment les Néo-Français d'Afrique prononceraient-ils aisément des mots comme Eguisheim? D'autres noms, ceux-là français, n'ont pas eu la force de tuer le nom arabe : le Smedou ne s'appelle guère Condé; Batna, c'est Batna et non la Nouvelle-Lambèse; et nul ne dit la Nouvelle-Cargèse là où l'on avait toujours dit Sidi-Mérouan.

Enfin il y a les noms, fort rares encore, qui rappellent une des circonstances du lieu. Plusieurs hameaux s'appellent les Trembles, d'arbres au frémissant feuillage très hauts et droits sur le bord d'une source, — de même les Indigènes ont maints Aïn-Sfisef ou Aïn-Safsaf, ainsi désigné d'une fontaine qu'ombragent des peupliers blancs. — Un village de la marche de la Grande Kabylie a nom Bois-Sacré, du bosquet de vieux oliviers auprès duquel on le créa sous le nom d'Aboville, d'après son fondateur, Abo. Isserville indique, dans la même région, une bourgade riveraine de l'Isser Oriental. Pont-du-Chéliff est baptisé d'après un pont bâti du temps des Turcs sur le fleuve bourbeux par des prisonniers espagnols. Bellevue, c'est le nom qu'ont obtenu pour leur bourg les Sourkelmitoutois, habitants purement français d'un de ces sites arabes dont l'appellatien déroute les arabisants : est-ce un Marché quelconque, Souk[1]-el-Mitou; ou Sour-Kelmitou, le Rempart des Massacrés? Il est donc devenu Bellevue, et de fait il domine un superbe ravin, de délicieux jardins arrosés par une source et le val du Chéliff en face de l'entassement des monts du Dahra. Aïn Nouissy, qui contemple la plaine infinie de la Macta et du Sig,

1. Le mot *souk*, qui est très commun dans la nomenclature arabe, veut dire le marché.

possède au pied de son Trek-el-Touirès (339 mètres) une fontaine sulfureuse à laquelle des poitrinaires ont recours : il en a profité pour s'appeler, non pas Noussy-les-Bains mais Noisy-les-Bains, ce qui remémore les environs de Paris.



Un juif du Mzab. (D'après une photographie de M. Foureau.)

De tous, le nom le plus singulier, c'est un hybride, Vesoul-Bénian — Vesoul, de ce que le village eut pour colons des gens de la Haute-Saône, département qui a Vesoul pour chef-lieu; Bénian, de ce qu'on l'établit sur les terres d'Aïn-Bénian sur un ressaut du Zaccar Oriental. Il y

aurait eu deux de ces noms, si, comme aux premiers jours de son existence, Boufarik s'appelait Medina-Clauzel, c'est-à-dire la ville de Clauzel.

La plupart des villages français d'Afrique, et les villes encore plus, sont des communautés très polyglottes. On y parle : d'abord et surtout la langue de France; puis à côté d'elle, au-dessous d'elle, le gascon, le languedocien, le dauphinois, le provençal, le corse, l'alsacien, le piémontais, l'italien, le sarde, le sicilien, le catalan, l'espagnol, le maltais, l'arabe, le berbère d'Algérie ou du Maroc; et le sabir, « langue » ainsi appelée de l'infinitif *sabir*, savoir : *moi sabir*, je sais; *moi macach sabir*, je ne sais pas. Sur les quais des ports, dans les rues des villes, sur les marchés, sur les routes, aux travaux des champs, se rencontrent des Kabyles descendus de leurs montagnes sans balbutier encore un mot de français; des Arabes dédaigneux d'apprendre la langue du vainqueur ou trop paresseux pour en essayer les premiers mots; des Français, des Européens qui ne savent ni l'arabe, ni le témachek. Les places de marché sont des Babels où l'on essaye de s'entendre au moyen de ce jargon singulier, discours bref, heurté, gesticulatif, rudimentaire.

Il se compose de quelques noms, de quelques verbes, de peu d'adjectifs; noms et adjectifs sans déclinaison, verbes sans temps ni modes. Par l'absence de formes, par le néant de la grammaire, c'est un parler « nègre » que ce patois fait de mots arabes, italiens, catalans, espagnols, français; ceux-ci de plus en plus nombreux à mesure que s'étend la langue de France. Andar (aller), vinir (venir), ténir (avoir), mirar (voir, regarder), trabadjar (travailler), tchapar (chiper, chaparder), toucar (toucher, prendre), bono (bon, bien, utile), carouti (trompeur, carottier), meskine (pauvre), maboul (fou), mercanti (bourgeois), chêndat (soldat), casa (maison), carroussa (voiture) cabessa (tête), matrac (bâton), babor (bateau à vapeur), birou (bureau), bazabort (passe-port), chambiter (garde champêtre), brifet (préfet), carta (lettre, écrit, papier), douro (argent), sordi (sou), mouquère (femme), moutchatcho (enfant), yaouled[1] (garçon, jeune homme), macache (non), bezzef (beaucoup), bibri (à peu près), bititre (peut-être), balek (prends garde!), kif kif (comme), sami-sami ou soua-soua (ensemble), didou[2] (eh! ohé! un tel), et surtout fantasia, le mot universel qui s'applique au plaisir, à la passion, à tout ce qui est agréable, bon, supérieur, étrange,... ces termes et une vingtaine d'autres reviennent à chaque instant dans les phrases du sabir, qui est la langue préférée des Ouled-Blaça ou fils de la place, gamins inavouables. En attendant le triomphe du français ce charabia misérable unit l'indigène au colon; mais le lien principal entre eux et nous, c'est l'appât des « douros » qu'on gagne chez les chrétiens.

Les Juifs ont été nationalisés en bloc par décret pendant que nous luttions contre les hordes du peuple évangélique. Ils ne l'avaient certes pas mérité, occupés qu'ils étaient uniquement de banque, de commerce, de courtage, de colportage et d'usure; nul ne tient la charrue, n'arrose les jardins ou ne taille la vigne, et il y a très peu d'hommes de métier

1. De l'interpellation arabe : *Ya, ouled!* Eh! garçon!
2. C'est notre « Dis donc! »

parmi ces arrière-neveux du supplanteur d'Ésaü. Aucun n'avait péri dans nos rangs comme ces Berbères, ces Arabes, ces Nègres qui furent parmi les héros de Reichshoffen; et s'ils n'ont point défendu l'Algérie contre nous, ils ne la défendraient peut-être pas non plus contre nos ennemis. N'importe! Ils sont maintenant Français, et même encadrés dans notre armée, qui peut-être éveillera leur vaillance.

Près de 65 000 Israélites en Algérie, autant en Tunisie; en tout 130 000, c'est beaucoup, et peut-être trop, puisque cette race ne révère que le veau d'or. A quoi bon tant d'araignées attendant, leurs longues pattes prêtes, que la mouche s'embarrasse dans leur toile? Pas plus en Atlantide qu'autre part dans le monde il n'y a lieu de glorifier toutes les œuvres de l'argent; et celles auxquelles s'emploient les Israélites algériens sont parmi les moins honorables : presque toutes elles se résument par de terribles mots juridiques, et, en somme, par celui d'expropriation. Faillites, usure, intérêt des intérêts, ce sont là leurs armes, et ces hommes obèses deviennent les maîtres du champ qu'ils n'ont pas cultivé, du jardin qu'ils n'ont pas soigné, de la maison qu'ils n'ont point bâtie. Mieux vaudraient à l'Afrique, vingt, trente, cinquante, cent villages européens de plus, ou des dacheras kabyles, ou même des douars d'Arabes, qui, si superbement indolents fussent-ils, livreraient quelques épis de plus à la faim des hommes. Beaucoup qui ne sont point Juifs de sang ou de secte les imitent dans leurs œuvres basses, dans leurs félonies et frelonneries. En cela, Chrétiens, Israélites Musulmans, Mozabites, se valent; mais les enfants d'Abraham, du patriache d'Ur en Chaldée qui dort depuis quatre mille ans près des chênes de Mamré, ont évidemment une passion plus exclusive pour les métiers parasitaires.

Leur histoire en pays d'Alger et Tunis, comme dans le « Couchant le plus éloigné », ressemble à leur histoire en toute autre terre habitée. On les a persécutés et tellement méprisés qu'on leur réservait les places de bourreau; ils ont subsisté quand même; on les a vidés de leur or, comme on dégorge la sangsue; ils sont plus riches que jamais; on les a massacrés; et leur nombre augmente plus vite que celui des Chrétiens ou des Musulmans : d'abord par la sévérité de leur vie de famille, puis parce que, sortant peu de leur comptoir, ils ne s'exposent pas aux mille dangers du dehors qui assaillent le paysan dans son champ, l'ouvrier à son travail, le marin sur la mer, le soldat, l'homme d'action. Incessamment un élément similaire les renforce en la personne des Juifs Marocains qui viennent s'établir en Algérie pour s'y enrichir aux mêmes industries.

III. **Les Étrangers**. — Les Étrangers, au nombre de 166 198, se partagent comme suit :

Espagnols	117 475
Italiens	33 153 [1]
Maltais	6 217 [2]
Divers	166 198

Les Espagnols habitent surtout l'Oranie, où ils sont environ 80 000; il y en a 36 000 dans la

1. 114 309, en y comprenant les Italiens de la Tunisie.
2. 16 547, en comprenant ceux de la Tunisie.

province d'Alger; 2 000 seulement dans l'antique Numidie, plus éloignée des ports d'Espagne. Nul colon d'une autre race ne vaut ces fiers hommes sobres, endurcis, ces alfatiers, ces bûcherons, ces défricheurs vivant d'une bouchée de pain, d'un ail, d'un oignon, d'un piment, d'un verre de vin, d'une gorgée d'eau. *Con pan y ajo se anda seguro :* Avec du pain, un ail, on va loin, disent-ils. En Afrique on sourit de pitié quand on lit ce qui s'écrit sur la paresse espagnole.

En se jetant sur cette rive, les Espagnols continuent sans y penser, la pioche et non plus le glaive à la main, la croisade que leurs pères avaient entreprise contre les Maures. Tripoli, Tunis, Bougie, Tlemcen, Oran, Mazagran, Mostaganem, Alger surtout, lieu de terribles désastres, ces noms sont glorieux et tragiques, dans l'histoire de l'Espagne. Oran fut longtemps castillane : entrés dans cette ville en 1509, nos cousins de Trans-les-Monts n'en sortirent qu'en 1792. Elle est, d'ailleurs, si près de l'Espagne, la cité d'où l'ardent Jimenes espérait conquérir tous les Maures! Du Djébel-Santo, qui porte un autre et plus beau nom, le Msabia des Arabes, ou le Lever de l'Aurore, on voit quand il fait beau les chaînes du littoral andalou, le Mulahacen (3 481 mètres), tête de la Sierra Nevada, et, non moins loin, le Tetico de Bacares (2 080 mètres), dans la Sierra de los Filabres.

Leur jeunesse virile sert dans notre armée, leurs filles s'allient volontiers aux Français, et les enfants s'absorbent sans peine dans la nation prépondérante. Leur langue n'est un obstacle qu'à demi. Une moitié d'entre eux ne parle point l'espagnol; si les Andalous et les Murciens sont d'idiome castillan, les Valenciens, les Catalans, les gens des Baléares parlent en divers dialectes un langage qui ressemble intimement à nos patois d'oc, au limousin, au toulousain, au provençal. Que d'Espagnols auxquels on adresse en Algérie la parole en castillan et qui ne savent pas vous répondre dans l'idiome sonore! En Oranie les Péninsulaires viennent d'un peu partout; Alger reçoit surtout des hommes du verbe catalan, des Valenciens, des Alicantains, et des insulaires de Minorque, colons parfaits, maraîchers modèles connus en Afrique sous le nom de Mahonais.

C'est surtout la province de Constantine, proche de la Sicile, de la Sardaigne et du pays de Naples, qu'habitent les Italiens, principalement sur le littoral. Corailleurs, pêcheurs, marins, jardiniers, négociants, entrepreneurs de routes et de travaux publics, terrassiers, mineurs, ils se fondent aisément dans la nation néo-française.

La province de Constantine a aussi la plus grande part des Maltais. Egalement nombreux dans la ville d'Alger, ces insulaires de Malte, Gozzo et Comino, soit d'une îlette et de deux écueils, ne fournissent pas de colons dans le sens élevé du mot. Sur les deux cents et tant de mille cultivateurs européens de notre Afrique Mineure, on compte fort peu de Maltais; on les trouve presque tous dans les cités comme bateliers, portefaix, bouchers, cafetiers, petits marchands. Par leur religion ils tiennent aux Français, par leur langue aux Indigènes, car, s'ils sont catholiques, ils ont pour parler maternel un arabe corrompu. Par cela précieux en Algérie, ils le sont plus encore pour nous dans la Tunisie.

Les 5 000 ou 6 000 Allemands, dispersés partout, se divisent entre les champs et les villes. Avec les Italiens ce sont ces excellents colons qui sollicitent le plus la naturalisation française. Ils ont ici un double tort : celui de trop boire et de ne point durer. L'ivrognerie les décime sous un climat fatal aux ivrognes, et comme ils se marient presque exclusivement entre eux, ou de famille allemande à famille alsacienne, comme ils ne s'appuient pas pour vaincre le milieu à des Méditerranéens tels que le Provençal, l'Andalou, le Mahonais, le Corse, le Sicilien, les morts dépassent ordinairement chez eux les naissances.

Du brassage de tous ces éléments européens est sortie la race des Franco-Africains, ou plus simplement des Africains, ou encore des Algériens.

Nés dans l'Atlantide et faits à son soleil, ils sont déjà plus nombreux que les Français et les Etrangers nés hors d'Afrique.

En 1852, l'on n'en comptait encore que 20 800;

En 1856, il y en avait déjà 33 500;

Et 72 500 en 1872;

Et presque 100 000 en 1876,

Peut-être 200 000 en 1886.

Vingt-trois ans après ils ont acquis la majorité, comme dit ci-dessus. L'avenir appartient à ces fils du pays, nés de sa substance et nourris de son air; mais il serait lamentable pour l'Algérie, pour la France, et pour la race entière des hommes, que cet avenir éclairât un cimetière où deux peuples dormiraient, le Berbère des adrars, des tamgouts et des acifs, l'Arabe des djébels et des oueds. Il n'est pas dans le génie de la France d'écraser les enfants contre la muraille. Le Romain, l'Anglais, le Péninsulaire, ont détruit plus de peuples que nous; c'est là notre grande gloire, c'est leur grande honte d'avoir traîné tant de nations à la paix du Campo-Santo. Aimer les Indigènes, même s'ils ne veulent point se laisser aimer, c'est notre strict devoir, et ce sera notre honneur.

Nous les amènerons à nous en leur donnant notre langue. Le Kabyle n'y perdra que des patois sans livres. Et qui osera comparer à nos écrits ce qu'il y a de vraie pensée dans l'idiome osseux, décharné, dur, prodigieusement guttural, d'ailleurs poétique, énergique, incisif et bref, dont le prophète Mahomet usait avec l'ange Gabriel, et l'ange Gabriel avec lui?

N'était la différence de religion, l'assimilation serait venue d'elle-même par la confusion des sangs. Le Français ne s'isole pas comme l'Anglais dans la haute citadelle de l'orgueil; il se communique volontiers aux peuples dits inférieurs. Quant à l'Espagnol du sud-est et du sud de l'Espagne, il diffère en réalité fort peu du Maugrabin; et de même, l'Italien du sud et le Sicilien dont le sol branle à la toux de l'Etna s'approchent fort de l'Atlantidien. Comment distinguer autrement que par la langue, la religion et le costume ce Valencien, ce Murcien, ce Malagueño, des paysans arabophones de l'Oranie? C'est le même bronze du corps et du visage, le même œil noir, la même allure et démarche, la même dignité, la même endurance,

la même sobriété, et sans doute, sous le crâne, les mêmes idées, le même fatalisme, car, dit l'Espagnol,

Lo que ha de ser, no puede faltar.

C'est-à-dire : Ce qui doit être, ne peut manquer.

Mais si le chrétien, de moins en moins croyant, tolère de plus en plus les autres religionnaires, l'Islam encore aujourd'hui ne souffre point de partage. Faute de fusion par voie naturelle il nous faut donc asseoir les enfants indigènes à côté des nôtres sur les bancs de l'école. Des trois termes de l'unité : un pays, une langue, une foi, deux combattront pour nous, la communauté de patrie et le règne d'un seul idiome. Quant à la foi des musulmans, le jour venu, elle déclinera. Dès que la jeune génération musulmane parlera le français, tout le reste viendra par surcroît.

En attendant ce jour, moins lointain, que les pessimistes ne le supposent, l'excédent de naissances ajoute chaque année des milliers d'hommes à la phalange néo-française qui conquiert maintenant par le soc la terre âpre à soumettre où nous avons combattu quarante ans.



CHAPITRE X

DIVISIONS ADMINISTRATIVES

Administrativement, il faut séparer l'Algérie de la Tunisie. L'Algérie obéit « sans phrases » à la France; dans la Tunisie, pays de protectorat, les Français choient un bey « fainéant ».

L'Algérie est divisée en un territoire du Nord, qui comprend 4 785 759 habitants — c'est le Tell et une part des Steppes — et en un territoire du Sud. Steppe et surtout Sahara sur de véritables immensités, le territoire du Sud compte 446 091 « Méridionaux ».

Elle se partage également en trois provinces — on dit aussi trois départements — celle d'Oran à l'ouest, celle d'Alger au centre, celle de Constantine à l'est. Chaque province renferme un territoire civil, autrement dit un département, qui gagne de plus en plus sur le territoire qu'administre l'autorité militaire et qui porte le nom de teritoire de commandement.

Déjà ce territoire civil embrasse presque tout le Tell et le Demi-Steppe (même un petit coin de Sahara (autour de Biskara. Dans l'instant présent, il renferme 4 785 759 habitants; le territoire militaire, de plus en plus réduit aux lieux plus ou moins stériles, n'en possède plus que 225 242. Plus, 446 091 pour les Territoires du Sud.

Le territoire civil se partage, tout comme les départements français, en arrondissements, en cantons et en communes — communes de plein exercice et communes mixtes. Ces dernières, destinées à se fractionner en municipalités normales, sont celles que l'élément européen a peu envahies, ou plutôt celles où malgré ce nom de mixtes il n'y a que très peu de Français et très peu d'Étrangers.

Au recensement de 1906, les trois départements d'Alger, de Constantine, d'Oran comprenaient 17 arrondissements, 267 communes de plein exercice et 74 communes mixtes.

Le territoire de commandement se partageait en 4 divisions : Alger, Constantine, Oran, Tlemcen, en 5 communes indigènes et en 3 communes mixtes.

Le territoire du Sud comprenait 5 communes mixtes et 6 communes indigènes.

La province d'Alger, territoire civil, territoire de commandement et territoire du Sud réunis, a 7 millions d'hectares de surface utile : Tell et portion du Sersou, 3 500 000 hectares; Steppes, pays de Djelfa, morceau du Djébel Amour, oasis, ravins des Béni-Mzab, 3 500 000. 1 766 000 personnes y vivent, dont 250 000 « colons » ou 14 pour 100 de la population.

Elle a pour capitale Alger (145 000 âmes sans les faubourgs); pour villes sous-préfectorales, Médéa (15 000), Miliana (8 000), Orléansville (13 000), Tizi-Ouzou (29 000)[1]. Blida, banlieue comprise, a 31 000 habitants.

La province de Constantine a 12 millions d'hectares de surface utile; les Steppes s'y confondent à peu près avec le Tell, les oasis y sont vastes et nombreuses, et c'est là surtout que



Photo Neurdein.

Mustapha. — Palais d'été du Gouverneur.

le Sahara peut être transformé. 2 125 000 personnes y habitent, dont 150 000 « colons », soit à peine 7 pour 100 de la population : c'est la moins européenne des trois provinces.

Elle a pour capitale Constantine (54 000 habitants); pour villes sous-préfectorales, Batna (8 000), Bône (41 000), Bougie (17 000), Guelma (10 000), Philippeville (25 000 habitants), Sétif (20 000)[2].

1. Sauf dans le cas d'Alger, ces villes, sont réellement beaucoup moins peuplées que ne le prétendent les chiffres : ils donnent la population de la municipalité, non celle de l'agglomération. Ainsi, malgré ces 29 000 habitants, Tizi-Ouzou n'est qu'une bourgade de 1 500 à 2 000 « citoyens. »

2. En dehors de Constantine, ces cités sous-préfectorales ont une population agglomérée sensiblement inférieure à la municipale.

La province d'Oran a 10 à 11 millions de surface utile : Tell et morceau du Sersou, 4 millions d'hectares; Steppes, Mer d'alfa, portion du Djébel-Amour, Ksel, oasis des Ksours, 6 à 7 millions d'hectares. Son peuple est de 1 182 000 personnes, dont 280 000 « colons »; d'où plus de 24 pour 100 de non musulmans, presque le quart : c'est la moins indigène des trois provinces.

Sa capitale est Oran (100 000 habitants); ses chefs-lieux d'arrondissement sont Mascara (22 000), Mostaganem (20 000), Sidi-bel-Abbès (26 000), Tlemcen (37 000)[1].



Photo Neurdein.

Alger. — Place du gouvernement.

En dehors des trois provinces, le recensement de 1906 institue un Territoire des oasis sahariennes, peuplé de 60 000 âmes.

La province de Tunis a 13 millions d'hectares, dont les deux tiers de surface plus ou moins utile : Tell, Demi-Steppe, Steppe, Sahara superbe.

Hier encore nous ignorions l'exact nombre d'hommes qui y font séjour. Le gouvernement de ce beau pays semblait en cela devenu quelque peu fataliste; en tout cas, insouciant et pareil à ce cadi d'Asie Mineure auquel un plénipotentiaire anglais avait demandé le nombre des habitants de Mossoul. L'Oriental répondit :

1. Ici aussi, sauf pour Oran, Tlemcen et jusqu'à un certain point Sidi-bel-Abbès, ces villes sont moins grandes que ne le ferait croire le total de la population municipale.

« O mon illustre ami, ô joie des vivants!

« Ce que tu me demandes est à la fois inutile et nuisible. Bien que tous mes jours se soient écoulés dans ce pays, je n'ai jamais songé à en compter les maisons, ni à m'informer du nombre de leurs habitants. Ce que celui-ci met de marchandises sur ses mulets, celui-là au fond de sa barque, c'est une chose qui ne me regarde nullement... O mon ami, ô ma brebis, ne cherche pas à connaître ce qui ne te concerne pas.... Il n'y a point de sagesse égale à celle de croire en Dieu. Il a créé le monde : devons-nous tenter de l'égaler en cherchant à pénétrer les mystères de sa création?... Moi, je bénis Dieu de ne pas chercher ce dont je n'ai pas besoin. Tu es intruit dans des choses qui ne m'intéressent pas, et ce que tu as vu, je le dédaigne... O mon ami, si tu veux être heureux, écrie-toi : « Dieu seul est Dieu! » Ne fais point de mal, et alors tu ne craindras ni les hommes, ni la mort... Car ton heure viendra. »

Nous savons maintenant que la Tunisie compte 1 713 000 indigènes musulmans, 129 000 Européens et 65 000 Israélites. En tout, 1 907 000 Tunisiens. Les « colons » y sont donc un tout petit peu plus de 10 pour 100, les Israélites compris.

La capitale, Tunis, résidence du Bey conduit par la main, n'a pas moins de 292 000 âmes; Sfax en a 70 000; Sousse, 25 000; Kairouan, 18 000.

Telle est l'Algérie, la plus belle des filles de la France : mais elle n'aura toute sa beauté que lorsqu'elle respirera les grandes brises de l'Atlantique. Et ce sera bientôt.



TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

DE L'AURORE DE L'HISTOIRE A 1857

CHAPITRE II

L'ILE DE L'OCCIDENT

CHAPITRE III

LE TELL ALGÉRIEN

CHAPITRE IV

MONTS DU TELL

45

CHAPITRE V

LES RIVAGES ET LES OUEDS DU TELL ALGÉRIEN

CHAPITRE VI

LES STEPPES OU LANDES

CHAPITRE VII

SAHARA ALGÉRIEN

CHAPITRE VIII

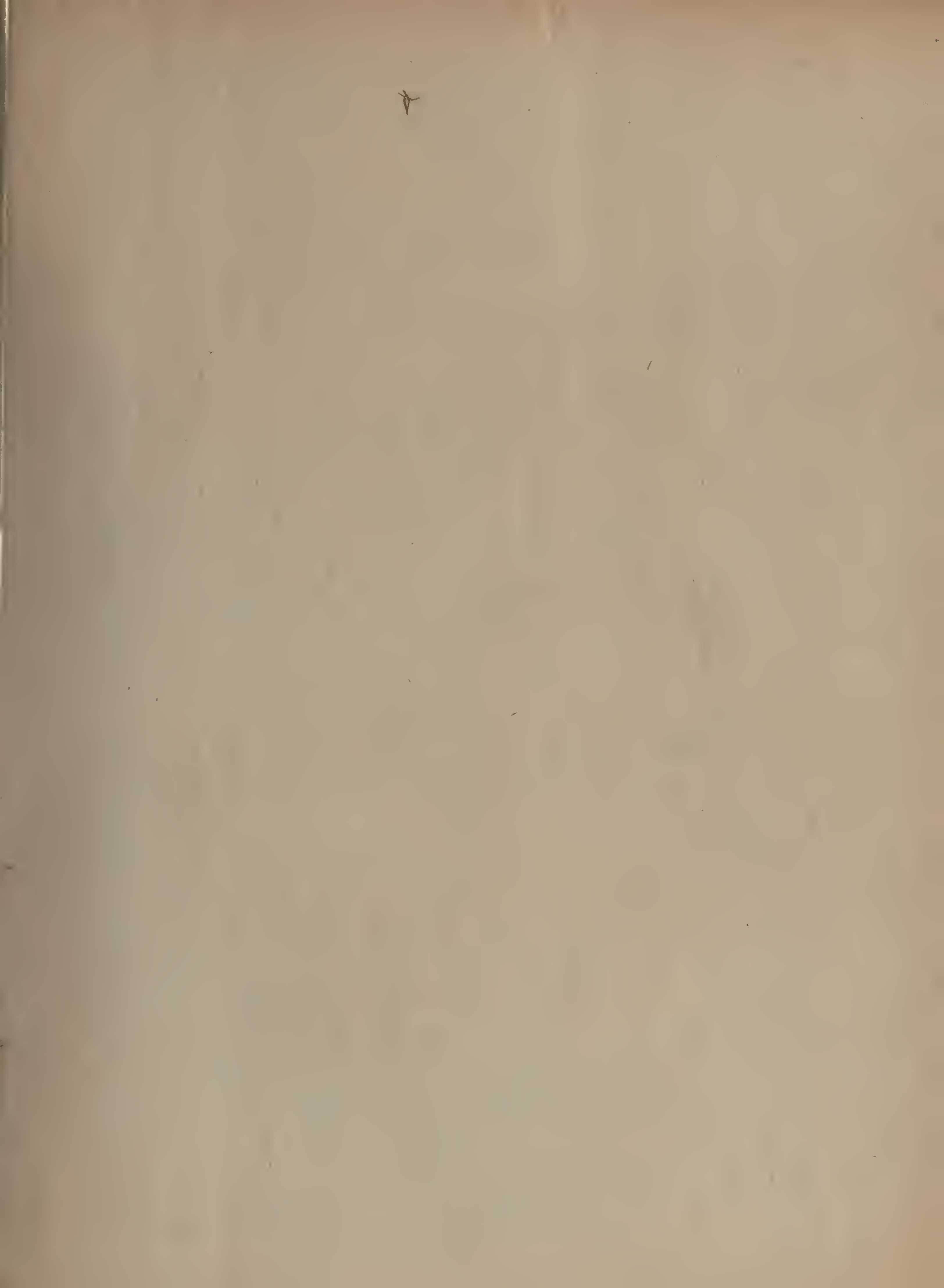
LES INDIGÈNES

CHAPITRE IX

LES COLONS

CHAPITRE X

228-08. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD — 6-09.





1909

PRIX D'HONNEUR

JAMES

DÉPUTÉ